
ex-libris
pce a. de Broglie
C.N.B.



SUITE DE L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRETIENS.

OU

LETTRES ET MEMOIRES d'un Envoyé secret de la Porte dans les Cours de l'Europe. Où l'on voit les découvertes qu'il a faites dans toutes les Cours où il s'est trouvé, avec une Dissertation curieuse de leurs Forces, Politique & Religion.

Par * * * * *

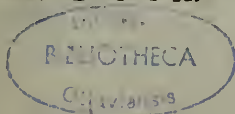
TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME CINQUIEME.



A COLOGNE, Chez ERASME KINKIUS.

M. DCCX.



PREFACE.

SI l'on a dit autrefois que les Prefaces ressemblent aux Affiches, on peut le dire à plus juste titre à present qu'il semble que la bonne foi & la modestie soient des vertus hors de mode. En éfet, comme celles-ci ne sont pour l'ordinaire destinées qu'à donner au public une idée avantageuse des spectacles qu'on lui promet dans des vûës interessées, de même celles-là ne tendent souvent qu'à le prévenir en faveur des productions qu'on met au jour. Comme la personne à qui l'on dédie un livre paroît presque toûjours dans une Epître Dedicatoire une personne du premier ordre, & fort au dessus de tout ce qu'il y a jamais eu d'illustre, de même un livre dans une Preface est pour l'ordinaire un chef-d'œuvre où l'on n'a rien à souhaiter ni pour la pureté du stile, ni pour la solidité des raisonnemens, ni pour l'importance & la varieté des matieres, ni pour la beauté des transitions. Cét artifice est malhonnête. Ne sçauroit-on faire une Preface sans en imposer au public ? & si l'on veut loüer un ouvrage, ne sçauroit-on puiser ces loüan-

ges du merite de l'ouvrage même ? Ne se souviendra-t'on jamais ?

Q'un Auteur à genoux dans une humble Préface,
Au Lecteur qu'il ennuye a beau demander grace,
Il ne l'obtiendra pas.......

L'ouvrage qu'on donne ici n'a pas besoin pour se faire valoir d'une Preface flâtée, puisque l'approbation generale de toutes les personnes de bon goût est le garant de son merite. Il a été si bien reçû depuis qu'il a paru habillé à la Françoise, qu'on croiroit desobliger le public de ne pas produire le reste sous le même habit. On le trouvera enrichi de curiositez étrangeres capables de contenter les differens goûts ; & on y verra non-seulement les bijoux & les raretez du Levant, mais aussi une infinité de choses précieuses que l'Auteur a acquises en Occident.

On y lira tout ce qui est arrivé de plus remarquable en Europe, avec des remarques solides, & plusieurs secrets du Cardinal Mazarin & de Cromwel, qui sans lui seroient peut-être demeurez dans un éternel silence. Vous y verrez la fameuse intrigue du Colonel Spintelet, qui en 1658. sauva Ostende de la surprise des François,

& dupa les deux plus habiles Politiques de l'Europe. Il brille également pour l'Hiſtoire, pour la Morale, & pour la Politique : Et comme il a étudié les Anciens, il ne faut pas s'étonner qu'il ait profité quelquefois de ce que les Chrétiens & les Payens ont dit de beau. Il a frequenté les Academies, viſité les Bibliotheques de Paris, & perfectionné par ce moyen ſes connoiſſances non ſeulement dans l'Hiſtoire Univerſelle des premiers tems, mais auſſi dans celle des derniers ſiecles. Il y a mille endroits de ſes lettres qui font voir qu'il a puiſé dans les meilleures ſources de nôtre Occident, & qu'il a fait ſa Cour aux Grands de la Porte, en leur apprenant des choſes qui leur étoient entierement inconnuës.

Quelqu'un ſe formaliſera peut-être de la chaleur qu'il fait paroître en faveur de la Religion Mahometane, & ſera ſurpris de le voir quelquefois douter de tout. Mais il faut conſiderer qu'il accommode ſon ſtile & ſes ſentimens au caractere de ceux auſquels il écrit. Quand il a affaire à ſes intimes amis il écrit librement & à cœur ouvert : Mais lors qu'il écrit au Moufti & aux autres Grands de la Porte, il eſt plein de précautions & de reſerves. Comme il avoit été élevé dans le Serrail, il en ſçavoit toutes les formalitez, & il étoit de ſon interêt & de la bonne Politique de paroître zelé Mahometan

quand il écrivoit aux Miniſtres. Peut-être auſſi l'étoit-il, ou du moins ſe perſuadoit-il quelquefois de l'être. Cela n'empêche pas neanmoins qu'il ne puiſſe dauber certaines abſurditez de ſa Religion, ſoit pour les Dogmes, ſoit pour la Pratique, lors qu'il écrit à ſes familiers amis pour leſquels il n'a rien de reſerve.

Il paroît quelquefois ajoûter foi aux Auteurs Arabes qui ont parlé de l'Egipte & de ſes antiquitez ; & quelquefois auſſi il fait connoître qu'il n'eſt pas homme à trop donner dans les fables & dans les Romans. Mais que nous importe qu'il extravague dans les matieres de ſpeculation & de controverſe ? Tant que ſa Morale ſera bonne & ſaine nous pourrons ſans peril ſoufrir ſes extravagances, & même nous divertir de ſes viſions creuſes. Il n'y a point de Chrétien ou d'homme de bon ſens qui embraſſe ſur la foi de ſes Lettres une Religion dont lui-même doute ſouvent, & qu'il tourne en ridicule en tant d'endroits.

Il parle de Jeſus-Chriſt avec éloge, & des Chrétiens ſans partialité. Il attaque leurs vices plûtôt que leur Religion, pour laquelle il fait paroître par tout beaucoup de moderation, & une grande déference pour la vertu & pour la raiſon. S'il peche quelquefois par un excez de mélancolie, il étoit homme comme les autres ; & au lieu

de le condamner, il seroit bien plus raisonnable d'admirer sa fidelité & de tâcher à l'imiter.

Au reste, si nôtre Espion semble se contredire quelquefois, & croire le contraire de ce qu'il a crû ci-devant, il ne fait en cela que ce qu'ont fait les plus grands hommes de l'antiquité. Tout le monde sait que saint Augustin s'est retracté, qu'Agrippa a fait un livre sur la vanité des sciences, & que ces deux grands hommes ont combattu fortement ce qu'ils avoient soûtenu.

Pour le stile il y a des endroits où l'on ne manquera pas de dire qu'il n'approche pas de la beauté de l'Original. Je pourrois mettre ce défaut sur le compte du Traducteur Anglois, que j'ai suivi mot à mot autant que la difference des deux langues me l'a pû permettre. Mais comme les fautes qu'on imite ne laissent pas d'être des fautes, je trouve plus raisonnable & plus solide de justifier l'Anglois en me justifiant, & de dire qu'encore que les duretez & les négligences soient éfectivement des fautes, il y a des occasions où l'on doit moins les regarder comme telles, que comme des preuves de la bonne foi, & du discernement des Traducteurs, lorsqu'ils n'en usent ainsi que pour faire comprendre aux Lecteurs toute la force du sens de l'Original, qui ne doit pas être sacrifiée à la

regularité & à la cadence d'une periode.

J'ai dit par exemple en quelque endroit *les sept Visirs celestes.* J'aurois pû Franciser cela, & dire, *les sept premiers Esprits, Anges, ou Ministres celestes :* Mais je n'aurois pas bien exprimé le veritable sens de l'Auteur. Le mot de Visir est bien plus propre pour faire entendre sa pensée, parce qu'il signifie une dignité particuliere à l'Empire Ottoman, & que les Turcs vulgaires croyent que leur Monarchie a été formée sur le modele de la Monarchie celeste, & a les mêmes Officiers. Ainsi un Turc parle naturellement lors qu'il appelle les Ministres de la Cour celeste Visirs, Beglierbeis, Bassas, &c. termes qui expriment les differentes dignitez des Grands de la Porte ; & ce seroit vouloir alterer pour un mot le sens d'une periode, que d'en substituer d'autres en leur place.

Je pourrois pousser cette reflexion plus loin, & remarquer que Dieu est souvent apellé dans l'Ecriture *le Seigneur des Seigneurs.* Si un Arabe avoit à traduire cela, comment pourroit-il mieux l'exprimer, qu'en se servant du titre que sa nation donne aux principaux Gouverneurs des Provinces qu'elle apelle Beglierbeis. Si l'histoire Sainte désigne souvent Dieu par le titre de *Roi des Rois*, que les Monarques Orientaux se donnent communément ; & si dans

le discours ordinaire nous l'appellons souvent *le Roi du Ciel*, pourquoi, ne sera-t-il pas permis de donner aux Anges, aux Archanges &c. les titres qu'on donne tous les jours aux Princes & aux Grands de la terre ?

Quoi qu'il en soit, si ces expressions ne sont pas justes pour un Chrétien, elles le sont pour un Turc, & personne ne doit trouver mauvais qu'il parle sa langue naturelle. Ceci soit dit non-seulement pour l'exemple allegué; mais aussi pour tous les autres de la même nature qui se trouvent dans ce livre, & qu'il seroit trop ennuyeux de parcourir. Mais laissons les mots, & revenons aux choses.

Des gens plus scrupuleux qu'il ne seroit necessaire, se sont scandalisez du libertinage apparent des sentimens de nôtre Arabe, & de la maniere profane dont ils prétendent qu'il parle de Dieu & de ses ouvrages. Il écrit, disent-ils, en disciple de Carneades & d'Epicure, plûtôt qu'en Sectateur de Mahomet, qui recommande à ses Devots de parler de la Divinité, des Saints & des Prophêtes avec une profonde veneration. Ils ajoûtent qu'il se moque, ce semble, en certains endroits de tout ce qu'on appelle Religion, & qu'en d'autres il fait l'hipocrite, le Devot & le zelé extravagant & même jusqu'à l'enthousiasme.

Mais on prie ces Messieurs de considerer,

que nôtre Auteur quoique Mahometan de profeſſion ne laiſſe pas d'avoir du ſens & de la raiſon ; raiſon qu'il a beaucoup perfectionnée par la lecture de l'Hiſtoire, par l'étude de la Nature, de la Morale, de la Politique,& par l'experience qu'une longue vie lui a aquiſe dans les affaires du monde : Et qu'ainſi les endroits qui paroiſſent libertins & profanes ne doivent pas être regardez comme des choſes qu'il penſe, mais comme les funeſtes effets de l'erreur & de la ſuperſtition qui ont infecté le monde, c'eſt-à-dire, comme des conſequences, qu'il tire des opinions erronées des hommes ſans aucun deſſein de rien avancer de ſon chef au préjudice de la Divinité & de la vraye Religion. En un mot, dans toutes ſes lettres il paroît plûtôt un Deïſte qu'un Athée, comme quelques-uns ont voulu le repreſenter. Ceux qui ont voyagé en Turquie, & qui ont eu commerce avec les gens d'Eſprit de ce Païs-là, ſçavent bien qu'il y a quantité de Deïſtes parmi les Mahometans auſſi-bien que parmi les Chrétiens. Nôtre Arabe prouve demonſtrativement qu'il en eſt un dans les endroits mêmes qui donnent occaſion de l'accuſer d'hipocriſie & d'une devotion extravagante. Etant, comme il étoit, abſorbé & englouti par maniere de dire dans une profonde contemplation de la Majeſté Divine, doit-on

trouver étrange qu'il éclate par des ravissemens d'amour & par des extases d'admiration, dans un tems où son entendement est tout brillant des lumieres incomprehensibles & éternelles ? C'est cette élevation d'ame qui lui inspire le mépris & le dédain qu'il fait paroître pour les idées basses & grossieres que la plûpart des hommes se forment du Createur de toutes choses. De-là vient qu'il se moque de la vanité des Traditions & des ceremonies humaines, de la pompe & du faste de la Religion exterieure, capable, quand elle ne va pas plus loin, d'étoufer la veritable pieté, de refroidir la devotion, & d'alterer la veritable vertu.

D'autres Critiques d'une autre espece ont dit, ou peuvent dire : que ses lettres historiques sur les quatre Monarchies sont des pieces hors d'œuvre pour un Espion du Grand Seigneur qui agit *incognito*. Ils disent la même chose des descriptions, des caracteres, & des histoires qu'il fait des Republiques de l'Europe, alleguans pour raison que son affaire est d'être attentif aux mouvemens, aux conseils, & aux actions des vivans, & non de s'embarasser de ce qui regarde les morts.

On répond à cela, qu'encore que la Porte Ottomane ait d'abord envoyé cet Arabe à Paris en vûë de penetrer les secrets de nos

Princes & Etats Chrétiens, & d'en tenir le Divan exactement informé, cela n'empêchoit pas neanmoins qu'il ne pût entretenir correſpondance avec ſes amis particuliers, & leur écrire ſur tels ſujets qu'il lui plaiſoit ou qu'il croyoit leur devoir faire le plus de plaiſir. D'ailleurs comment pourroit-il ſe diſpenſer d'obeïr aux ordres du Moufti, ou des autres Miniſtres d'Etat, qui lui commandoient de leur copier à ſes heures de loiſir des hiſtoires anciennes ou modernes, ou de leur faire des Recueils des Auteurs Grecs & Latins les plus fameux, ſçachans comme ils ſçavoient que ces Langues lui étoient familieres, & que ces ſortes de Livres étoient rares en Turquie, parce qu'il eſt défendu d'imprimer dans toute l'étenduë de l'Empire Ottoman. Pouvoit-il moins faire ſuivant ſon devoir & la civilité ordinaire, que d'envoyer au Moufti un extrait Hiſtorique des quatre Monarchies qu'il lui avoit demandé ? Pouvoit-il ſe diſpenſer honnêtement & ſûrement de répondre aux deſirs de Hamet Secretaire d'Etat qui vouloit être informé des Gouvernemens, des Loix, de la Religion, des Coûtumes, des Mœurs, & du Caractere des Européens. S'il avoit fait un plus long ſejour à Paris, ou pour mieux dire s'il avoit plus long-tems vécu, il y a apparence qu'il auroit fait la Deſcription de l'Angleterre, du Dannemark, de la Suede,

de la Russie, de la Pologne, de la Hongrie, & des autres Etats de l'Europe dont il n'a pas parlé. Mais il semble qu'un coup subit l'ait ôté du monde. On voit qu'il l'avoit prévû & qu'il s'en défioit; car il dit en plusieurs endroits qu'il s'en va être sacrifié: mais il n'en douta plus dés qu'il apprit que le Juif Nathan Ben Saddi son Correspondant à Vienne, avoit été tué subitement ou du moins avoit disparu. Aussi dit-il nettement à son bon ami Dignet Golou, qu'il craignoit d'être expedié par ordre de la Porte, & qu'il s'attendoit d'être en peu de tems traité comme Saddi. Il n'est pas impossible que cela ne soit arrivé, puis qu'on sçait que c'est l'ordinaire de la Cour Ottomane de récompenser de cette maniere le merite de ses plus fidéles serviteurs.

Comme c'est ici tout ce qu'on a pû recouvrer des Ecrits de ce sçavant Mahometan, c'est aussi selon toutes les apparences tout ce que le public en aura. Si l'on pouvoit esperer le même bonheur qu'eut le curieux Italien dont on a parlé dans la Préface particuliere du premier Tome, on ne manqueroit pas de faire part au Public d'une si heureuse découverte; mais c'est plûtôt un bien à desirer qu'à esperer. Peut-être auroit on sujet de s'en consoler, si le Journal de Racoa, dont l'Auteur fait tant de cas, & qui est, s'il en faut croire le Traducteur An-

glois, entre les mains de l'Italien dont on a parlé, qui trouva le premier les papiers de l'Eſpion, parvenoit juſqu'à nous. Comme l'Anglois qui eſt entré en correſpondance avec l'Italien ne deſeſpere pas d'avoir ce journal, auſſi ne devons-nous pas deſeſperer de voir en nôtre langue une production tant vantée, & par un homme ſi capable d'en bien juger.

Quoiqu'on ait fait attendre ces deux derniers Tomes plus long-tems qu'on n'avoit crû, on eſpere qu'ils ne ſeront pas moins favorablement reçûs que les premiers. Les matieres qui y ſont traitées ſont plus de nôtre tems, & il y a une infinité de perſonnes vivantes qui y prennent un interêt perſonnel. On ſera bien-aiſe par exemple de voir developées pluſieurs intrigues de la Cour de France, qui feront connoître les veritables cauſes de la preſente guerre entre l'Empire & le Grand Seigneur; qui découvriront les ſecrets reſſorts qu'on a fait mouvoir pour jetter l'Europe dans le deſordre où elle eſt. On verra l'Eſpion travaillant de concert avec un Juif de Vienne à fomenter les diviſions de l'Empire & à animer les Mécontens de Hongrie : on y trouvera la mort des Comtes de Serin, de Fragipani, & de Nadaſti, triſtes victimes du parti Mécontent qui laiſſent leurs têtes ſur un échafaut. On y apprendra la naiſſance & l'élevation

du Comte de Tekeli qui a tant fait de bruit dans le monde ; le détail de ſes actions publiques, & de quelques-unes de ſes intrigues ſecretes. On y verra enfin les empoiſonnemens de Madame de Brivilliers, la perſecution des Huguenots, &c.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot du portrait de l'Eſpion qu'on a mis au commencement de cette traduction. Quoique ce portrait ne donne pas l'idée d'un homme extraordinaire, cela n'empêche pas qu'il n'eût autant de merite, qu'il avoit peu de bonne mine. *Fronti nulla fides*, a dit Juvenal, *l'exterieur eſt équivoque*. L'experience eſt le garant de cette verité ; & l'on voit tous les jours des corps malfaits, qui logent des eſprits du premier ordre, & capables des productions les plus ſublimes. A juger des ouvrages de ces gens-là par la mine de leur Auteur, on pourroit dire de chacun d'eux, auſſi-bien que de nôtre Eſpion, ce qu'on a dit du celebre Eſope tel qu'on le repreſente aujourd'hui.

On ne peut voir cette figure,
Ni l'art ingenieux dont ce livre eſt écrit,
Sans avoüer que la Nature,
A mis dans un laïd corps un excellent eſprit.

Si vous me demandez d'où j'ai tiré ce portrait, je vous répondrai, que je l'ai trou-

vé dans la traduction Italienne ? Si vous me demandez encore qui l'a donné au Traducteur Italien, je n'ai autre chose à vous dire que ce qu'il dit lui-même ? C'est qu'étant à Paris comme vous avez vû dans la Préface particuliere du premier Tome, & ayant des liaisons avec le Secretaire du Cardinal Mazarin, il vit un jour dans le Cabinet de ce Prélat ce portrait avec ces mots au bas : TITUS MOLDAVIENSIS CLERICIS ÆTATIS SUÆ LXXII. Il apprit de son ami que ce Tite de Moldavie avoit été un grand Voyageur, qui savoit plusieurs Langues, & sur tout l'Esclavon, le Grec, & l'Arabe : Que les Cardinaux de Richelieu & Mazarin s'étoient souvent servis de lui pour plusieurs traductions, & que le dernier de ces Prélats l'avoit ainsi fait peindre. L'Italien aprés bien des questions, & autant de réponses satisfaisantes, ne doutant pas que ce ne fût l'Arabe dont il avoit si heureusement trouvé les Ecrits, pria son ami de lui permettre d'en faire faire une copie : cela lui fut accordé. Le Tableau fut copié par l'un des plus celebres Peintres de Paris, & c'est sur celle-là qu'ont été faites celles qu'on donne ici. Voilà tout ce que j'en sçais.

L'ESPIO[N]



LE CARDINAL MAZARIN.



L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRETIENS.

OU

MEMOIRES POUR servir à l'Histoire de ce Siécle, depuis 1637. jusqu'à 1682.

LETTRE I.

Au Venerable Mouphti.

Mort du Cardinal Mazarin. Remarques sur sa vie.

IL y a apparence qu'il va arriver un grand changement en cette Cour. Le Cardinal Mazarin est mort. Il mourut au Château du bois de Vincennes le neuviéme de cette Lune, aprés une longue maladie. Il y a encore cinq semaines qu'il y eut un grand embrasement au Louvre (c'est ainsi qu'on apelle le Palais du Roi 1661.



1661. en cette Ville.) Cet accident obligea le Cardinal qui y étoit logé de se faire porter à son Hôtel. Mais les Medecins lui ayant conseillé de changer d'air, il se fit transporter à Vincennes, Cela ne lui servit de rien: Car la mort qui s'ouvre un passage aux Forteresses les plus inaccessibles, le poursuivit dans ce dernier logement, & emmena en triomphe au païs du silence & d'oubli, un homme qui avoit fait tant de bruit en ce monde.

On dit qu'un certain Astrologue lui avoit prédit qu'il mourroit dans le cours de cette Lune, Mais le Cardinal n'en crut rien, quoi qu'il eût quelque raison de le croire, parce qu'il avoit rencontré juste dans une autre prédiction qu'il avoit faite au sujet du Duc de Beaufort. J'ai déja parlé de ce Prince, & de la haine qu'il y avoit entre Mazarin & lui ; ce qui fut cause qu'il fut arrêté & conduit en prison au bois de Vincennes. Il étoit encore prisonnier que l'Astrologue, dont je viens de parler, publia à Paris que le Duc se sauveroit de prison un tel jour précisement. Le Cardinal en ayant eu avis attendit le jour, résolu de faire punir l'Astrologue comme un fourbe, ou du moins de le faire passer pour un ignorant. Pour cét éfet il l'envoya querir, lui reprocha sa présomption & sa folie, lui dit que le jour qu'il avoit marqué pour l'évasion du Duc de Beaufort étoit venu ; que cependant il étoit encore prisonnier sans aucune esperance de se sauver, & sans même qu'il parut de possibilité à la chose, & enfin il donna ordre qu'on le menât à la Bastille. L'Astrologue aprés avoir fait de grandes soûmissions au Cardinal lui parla de cette maniere. „ Qu'il plaise à Vôtre Eminence de suspendre „ ma sentence jusqu'à demain, & alors faites-„ moi pendre si vous ne trouvez pas que j'aye „ dit la verité. Le jour que j'ai prédit est venu „ à la verité, mais il n'est pas encore passé. Un

Courtisan vous convaincra bien-tôt que ce " 1991.
n'est pas en vain que j'ai étudié cette science. "

Le Cardinal touché de ce discours se contenta de renfermer l'Astrologue dans une chambre de son Hôtel ; Et le lendemain il lui vint un Exprez pour lui apprendre que le Duc s'étoit échapé ; que le jour précedent il étoit décendu par une échelle de corde dans le fossé, & qu'on ne l'avoit plus vû, ni entendu parler de lui. Ainsi l'Astrologue fut renvoyé, & devint fort fameux à la Cour : Mais il le fut encore plus aprés la mort du Cardinal, qui arriva précisément dans le tems qu'il l'avoit prédit.

Ce Ministre étoit extrémement délié ; & le Cardinal de Richelieu disoit ordinairement, *que s'il vouloit tromper* le Diable, il ne se serviroit que de Mazarin. Delà vint qu'il en fit son confident, qu'il l'instruisit de tous les secrets de la Cour de France, & qu'à sa mort il le recommanda au Roi comme le sujet le plus capable de lui succeder. Aprés la mort de Loüis XIII. il fut d'abord traversé par divers Grands ; mais l'autorité de la Reine, & celle du Prince de Condé le soûtinrent. Cela donna lieu à un Proverbe fort commun en ce tems-là : *La Reine permet tout, le Cardinal commande tout, & le Prince execute tout :* Car ce dernier étoit alors General des Armées.

Mazarin n'a pas passé pour si avare que son predecesseur, cependant il avoit amassé des richesses immenses, dont il en employoit partie en bâtimens magnifiques, & en riches meubles. Le reste il l'envoyoit en Italie à son pere, qui surpris de la prodigieuse quantité d'or qu'il recevoit, avoit coûtume de dire, *je suis sûr que l'argent pleut en France.* Avec cela il s'étoit rendu odieux à tous les sujets de cette nation par ses oppressions continuelles ; & il n'y en a aucun qui ne soit ravi de sa mort.

1661. On dit communément à Rome quand le Pape meurt, *le chien est mort, & toute sa malice est enterrée avec lui.* Mais je doute que cela se trouve vrai à la Cour de France dans la conjonćture presente : Car ou le Roi trouvera un Ministre aussi fin & aussi délié que le mort dont il remplira la place ; ou il se chargera lui-même de l'administration. Il en sera ce qu'il pourra : Mais il y a apparence qu'on suivra les mêmes maximes, tant qu'on aura les mémoires du Cardinal de Richelieu, qui a le premier apris à la France à connoître ses forces.

LETTRE II.

Au Visir Azem, à la Porte.

Nouvelles Remarques sur le Cardinal Mazarin.

J'Ai écrit au Mouphti, & lui ai mandé la mort du Cardinal Mazarin, premier Ministre d'Etat, & le plus favorisé qu'il y eut jamais. Je vais t'informer à present de certaines circonstances que j'ai oublié d'écrire au venerable Mouphti. Il est necessaire que je partage ainsi les avis que j'ai à donner, & que je le fasse selon le respect que je dois aux differentes qualitez de chacun.

Je suppose que tu seras bien-aise que je te parle en détail de son temperament & de ses mœurs, & que je t'en fasse une peinture capable de te faire connoître à fond le caraćtere de ce grand genie.

Il semble qu'il faisoit consister sa principale

felicité à rendre puissant & redoutable le maî- 1661.
tre qu'il servoit avec un zéle si épuré & si desinteressé; avec une fidelité si incorruptible, & par des maximes de prudence & de politique si regulieres, que rien ne passoit de son tems pour vertu ou pour vice, que ce qui étoit favorable ou opposé aux interêts du Roi de France. Il étoit d'une constitution heureuse pour un Courtisan: Car il étoit naturellement bon, complaisant, affable & doux, ou du moins il le paroissoit. L'experience & l'art lui avoient appris à profiter de ces avantages, par une profonde dissimulation. On voyoit une honnêteté & une bonté extraordinaire peintes sur son visage; on ne lui entendoit point prononcer de paroles qui ne fussent autant de benedictions: cependant son cœur démentoit tout cela. Il ne songeoit à rien moins qu'à faire ensorte qu'on le trouvât aussi bon qu'il le paroissoit par ses paroles. Il caressoit tout le monde, & n'aimoit personne. Il étoit toûjours prêt à promettre ce qu'on lui demandoit; mais quand il étoit question de tenir parole, il étoit lent & ne manquoit jamais d'excuses. Au reste, aussi ménager de l'argent de son Maître, qu'il étoit liberal du sien. Magnifique en Palais & en meubles. Voulant en tout surpasser ses égaux, & en certaines choses les puissans Princes mêmes ses superieurs. Il avoit en un mot toutes les qualitez requises à un heureux Courtisan, & à un excellent Ministre.

Cependant, aprés tout, ce sublime genie a succombé sous les coups de la mort: Mais il ne l'a pas fait comme les hommes ordinaires. Il est mort tout-à-fait semblable à lui-même, c'est-à-dire sans qu'on ait remarqué le moindre changement ni dans la gravité, ni dans la tranquilité qu'il avoit en partage durant sa vie. Il a constitué le Roi son heritier, & a fait quantité de Legs.

1661. Pour dire tout en peu de mots s'il a été grand durant sa vie, il l'a été bien davantage à sa mort, mêlant son dernier soûpir aux gemissemens & aux larmes du Roi, qui le pleuroit comme un fils pleureroit son pere.

LETTRE III.

A Pesteli Hali, son frere, Grand Maître des Doüannes, à Constantinople.

Du sejour de son cousin Fousi à Astracan. Caractere des Moscovites.

J'Ai reçû hier une lettre d'un païs fort éloigné: c'est nôtre Cousin Fousi qui m'écrit d'Astracan, Ville celebre pour le commerce, qui appartenoit autrefois aux Tartares de la Crimée, mais dont les Moscovites sont à present en possession. Il y a fait un sejour considerable, y trouvant à gagner par le moyen du commerce; parce qu'on vient à cette Ville de la Chine, d'Indostan, de Perse, de Moscovie, & des autres Provinces de l'Europe & de l'Asie. Les chemins qui y conduisent sont tous les jours couverts de Caravanes de Marchands; & à peine le Fleuve Volga peut-il contenir le nombre infini de Vaisseaux de transport qui vont & viennent avec leurs marchandises, entre Astracan & les païs qui entourent la mer Caspie, où cette grande riviere se jette.

Fousi est ingenieux, & il a trouvé un bon moyen pour s'enrichir; ce qui l'oblige à demeurer à Astracan, & à finir-là ses Voyages; ou du moins à s'y reposer jusques à ce que la Fortune lui pre-

sente une occasion plus favorable d'augmenter 1661.
ses richesses.

Je vois cependant par sa lettre qu'il gagne de l'argent en peu de tems, qu'il vit fort heureusement, & qu'il a l'esprit de ne pas se remettre sous le joug du mariage qui l'a si fort embarassé autrefois. Il oublia bien-tôt sa femme aprés qu'il l'eût répudiée ; & il n'a jamais manqué de faire de nouvelles amours dans tous les lieux où il a voyagé. Il écrit d'une maniere fort facecieuse ; & je n'ai pû m'empêcher de rire de l'endroit où il me dit, qu'il a eu autant de Concubines que le Grand Seigneur. Tu peux voir par-là que Fousi a beaucoup de penchant à la galanterie. Il avouë franchement, qu'il a apris en Perse à aimer ainsi à toutes mains, & sur tout à Ispaham ; où il dit qu'il est glorieux à un homme de savoir bien s'intriguer avec les Dames. Et qu'on apelle Turc par maniere d'injure celui qui ne va pas tous les soirs aux jardins & aux maisons de plaisirs qui sont dans les Fauxbourgs. Mais il dit qu'on a plus de liberté dans les Indes de faire la Cour aux Dames. Que la Nature du climat porte les hommes à cette douce passion. En un mot nôtre amoureux cousin est toûjours le même.

Cependant cela n'empêche pas qu'il ne soit alerte pour ses affaires, & qu'il ne les fasse avec diligence. Il a fait deux affaires pour moi avec beaucoup d'adresse, l'une à Archangel en Russie, & l'autre à Mosco. Ce qui me persuade qu'il n'est pas moins actif & soigneux pour les choses qui le concernent. Il dit que les Moscovites sont les plus grands ivrognes du monde. Leur principale & favorite liqueur est ce que les François apellent eau de vie. C'est une liqueur chimique qui se tire des lies de vin, ou autres boissons fortes. C'est celle en un mot qui comme tu sais est commune au Levant parmi

1661. les Grecs, les Armeniens, & les Francs. Les Moscovites étant une fois dans une maison où se vend ce Nectar, & lors qu'ils en sont un peu échaufez, il n'y a pas moyen de les faire sortir tant qu'ils ont de l'argent. Quand ils sont une fois de bonne humeur ils mettroient en gage les habits qu'ils ont sur le corps plûtôt que de n'avoir pas à sufisance de cette liqueur enivrante. Quand ils ont leur compte ils sortent alors, quelque froid qu'il fasse, tombent endormis dans les ruës, & ne s'en portent pas moins bien aprés qu'ils sont éveillez, mais au contraire ils retournent à leur ouvrage ordinaire avec beaucoup plus d'ardeur. Mais il faut remarquer que ce ne sont que les gens du commun qui font ces sortes d'extravagances. Les Seigneurs & les Gentilshommes font aussi-bien la débauche; mais cela se fait plus secretement & avec plus de reserve.

Les Moscovites, selon le Portrait qu'il m'en fait, sont des gens feroces & trés-peu polis; arrogans les uns avec les autres, & brutaux avec les Etrangers. Ils méprisent toutes les nations du monde, & disent qu'il est impossible qu'un homme aille au Ciel à moins qu'il n'ait l'ame d'un Moscovite. Ils font profession de la Religion Chrétienne, & étoient autrefois de l'Eglise Grecque: Mais à present ils s'en sont separez & ont établi un Patriarche, pour lequel on a tant de veneration, que l'Empereur même lui tient l'étrier quand il monte à cheval.

Je te prie, frere, de parler avantageusement de Fousi à l'Illustre Kerker Hassan, & aux autres Bachas du Divan. Ce seroit un homme capable de rendre service au Grand Seigneur, s'il y étoit encouragé par quelque charge honorable & lucrative. Je voudrois pouvoir dire la même chose de nôtre Cousin Soliman, mais il se croit un peu trop sage.

Pardon, cher Pesteli, si je finis tout brusquement. Je partage mes heures entre le service que je dois au Sultan, & l'afection que j'ai pour mes amis. 1661.

LETTRE IV.

A Orchan Cabet Etudiant, & pensionnaire du Sultan.

Pour le feliciter sur sa conversion à la foi Mahometane.

J'Ai entendu parler de ta réputation, & comment tu t'es converti à la loi qui a été apportée du Ciel : Comment d'Ecclesiastique Chrétien, tu es devenu Musulman Abdalla, c'est-à-dire homme qui croit au vrai Dieu, & qui le sert. Puisse ton changement de foi & de Religion recevoir en ce monde & en l'autre des récompenses proportionnées à ta bonne foi & à ta sincerité : Car les hipocrites sont desagreables à Dieu & aux hommes. Cependant la plûpart des gens ne changent de Religion que par interêt, par crainte, ou par d'autres motifs humains. Tu sais que selon les Chrétiens, qui dit Renegat & scelerat, dit une seule & même chose.

Les miseres insuportables qui sont les suites necessaires de la servitude, obligent une infinité de gens à embrasser la Circoncision. Par ce moyen ils recouvrent leur liberté, & se mettent souvent en état d'ameliorer leur fortune, & de vivre plus heureusement qu'ils ne faisoient durant le tems de leur esclavage. Il y en a d'autres qui sont dans une condition plus agreable, qui ne

1661. veulent être de la Religion du Grand Seigneur que par un principe d'ambition & d'avarice, esperant par ce moyen d'en être favorisez, & d'obtenir quelque charge considerable à la Cour ou à l'armée : semblables aux anciens Melchites parmi les Chrétiens, ainsi appellez Melchites, parce qu'ils faisoient toûjours profession de la foi des Empereurs Grecs, sans se mettre en peine qu'elle fut Orthodoxe ou non. Espece de Parasites de Religion, qui auroient fait toutes choses pour leur interêt, & adoré le Diable même, pourvû que leur Souverain leur en eut donné l'exemple.

Cependant il y en a, aprés tout, qui changent de Religion de bonne foi, par raison & par un principe de vertu. Ceux-là sont sages, gens hardis, & qui ont la résolution de revoquer en doute les traditions de leurs peres, d'examiner les principes qu'ils ont sucez avec le lait, de disputer de tout, & de réduire toutes choses sur le pied de la verité naturelle.

J'ai de la joye d'aprendre que tu es de ce caractere, & que tu n'es ni hipocrite ni bigot. Car ces sortes de gens font honte à la Religion au lieu de lui faire honneur. Cependant la Sublime Porte a les bras toûjours ouverts, pour recevoir tous ceux qui font profession de croire en un seul Dieu, & en Mahomet son Prophête ; laissant l'examen de leur cœur à celui qui en est le Scrutateur.

Ton savoir te met en état de faire du bien. Fais-en un bon usage. Convainc de leurs erreurs les Infidelles que tu as abandonnez, & confirme les vrais Croyans en la pure foi.

Fais-le par tes paroles & par tes écrits, & sur tout par ta vie exemplaire qui persuadera mieux que dix mille beaux sermons.

En un mot fais connoître que tu es sur la terre un vrai & fidelle adorateur du Prophête, & Dieu

te transportera avec lui dans son Paradis, où 1661.
Moïse t'introduira, où Jesus te recevra avec joye, & où les cent vingt-quatre mille Prophêtes te feliciteront d'être admis à des plaisirs qui ne finiront jamais.

LETTRE V.

Au Moufti.

Du pouvoir qu'a le Roi de France de guerir les écroüelles.

NOus avons du penchant à admirer certains passages surprenans que nous trouvons dans l'histoire ancienne, & dont aucun des mortels ne sauroit prouver la verité. Cependant nous ne faisons pas cas des miracles qui se font à nos yeux; évidentes matieres de fait que personne ne sauroit nier. Je n'en sais point la cause, à moins que de dire que cela vient d'une espece d'assoupissement de l'ame, commun à la plûpart du monde. Je compare une pareille lethargie de l'ame au dormir de ceux qui se réveillent bien moins promptement au plus grand bruit des voix qu'ils ont accoûtumées, qu'à la douce & tranquille idée d'un songe extraordinaire. De même nous ne remarquons presque pas ce qu'une habitude continuelle nous a rendu familier, quelque prodigieux qu'il puisse être: pendant que nous sommes surpris des plus ordinaires relations de l'antiquité, par la seule raison qu'elles sont nouvelles pour nous, & que nous n'avons pas été les témoins oculaires des faits dont il est question.

J'écrivis autrefois à Cara Hali, Medecin du Sultan, & lui parlai de divers Medecins Arabes

1661. des siecles passez qui se sont rendus celebres par les belles cures qu'ils ont faites. Mais je ne balancerai pas à te dire, qu'ils n'ont rien fait qui approche de ce que fait le Roi de France, qui guerit une maladie épidemique qu'on nomme écroüelles. Les simptomes generaux de cette maladie sont certaines tumeurs qui se forment au visage, au cou, ou autres parties du corps, accompagnées quelquefois de privation de la vûë, de l'oüie, de l'usage des jambes, & autres imperfections. Ceux qui sont attaquez de ce mal vont à la Cour par troupes en certains tems de l'année, & étant introduits devant le Roi, il touche seulement la partie malade, & la guerison s'en ensuit infailliblement.

On dit que les Rois de France ont eu cette vertu depuis plusieurs generations : & les Ecclesiastiques en parlent comme d'un grand miracle. Mais je puis t'assurer que tout le prodige consiste, selon moi, dans la force de l'imagination qui, comme tu sais, guerit à demi grand nombre de maladies. Des Prêtres acompagnent le Roi, & se tiennent auprés de lui quand il touche les malades. Ils repetent leur Evangile, & font certaines prieres & exorcismes, tous vétus de blanc comme les Magiciens. Ces ceremonies se font avec beaucoup de gravité ; ce qui imprime au crédule patient de la crainte & du respect. Pour rendre la cause encore plus misterieuse, au lieu que les autres Medecins prennent de l'argent des malades, ce Royal Esculape donne une piece d'or à tous ceux qu'il touche, qui de leur côté sont obligez de la porter penduë au cou toute leur vie. Il n'importe guere de savoir si le charme est ou dans l'or, ou dans l'attouchement du Roi, ou dans les prieres & ceremonies des Prêtres, ou enfin dans l'imagination des patiens : Ce qu'il y a de certain est, que tant de gens qui viennent aux pieds du Roi, extrêmement incommodez de

ce mal, trouvent du changement en eux avant 1661.
que de se retirer; & qu'en peu d'heures, ou tout au plus de jours, ils sont parfaitement gueris.

Le sang des Rois de France a peut-être quelque teinture magique ou phisique : ou peut-être ces Princes ont-ils trouvé la pierre philosophale, dont on parle tant, & transmis le secret à leur posterité, comme faisant partie de l'heredité Royale. Si cela est, doit-on être surpris que le Roi d'aujourd'hui fasse tant de merveilles au-dedans & au-dehors, dans la paix & dans la guerre, sans compter la prodigieuse cure de cette maladie ? Je ne suis point de la Rose-croix, (a) & ne suis ni fort entêté ni fort crédule en matiere de miracles; cependant j'admire souvent les tresors de ce Monarque, qui paroissent inépuisables. Mais les voies des Rois sont secrettes, & celui de France est singulier dans les moyens misterieux dont il se sert pour s'enrichir & pour s'agrandir. Les magnifiques dépenses qu'il fait ne diminuënt, ce me semble, rien de ses richesses. Le Roi de Suede a été son pensionnaire depuis le commencement de son regne : & l'on disperse des millions d'or parmi les Princes d'Allemagne.

Cela fait que ses sujets parlent de lui bien diversement. Mais je les renvoye à ton jugement, dont le simple *Tesla* vaut dix mille fois mieux que tous les Arrêts d'un Parlement François.

(a) *C'est une societé de Fanatiques qui parurent en Allemagne au commencement de ce siecle, apellez aussi illuminez, immortels, & invisibles.* Vid. Mor.

LETTRE VI.

A Mirmadolin Santon de la Valée de Sidon.

Pour applaudir à sa sainte vie.

1661. JE vais te parler de choses saintes, & je ne dirai que ce que la divinité m'inspirera. La Lune prit le deüil quand le Prophête Hosain fut tué. On entendit durant le silence de la nuit les tambours de Perse, d'Arabie, & de Babilone : Leur son monta jusqu'au troisiéme Ciel. Les Bergers coururent sur les hauteurs pour découvrir le sujet d'un si grand bruit. Les sentinelles des Forteresses & Châteaux donnerent l'allarme, & les gens de guerre prirent l'épée, la fléche, & le javelot. Le fleuve du Tigre sortit de son lit, & la ville de Diarbekir (a) devint un Lac. Le firmament fut couvert de sombres nüages, qui furent suivis de tonnerres, d'éclairs & de grêle. Le feu courut le long des sables du desert, & l'air se trouva tout enflâmé. Les mortels furent saisis d'horreur, & les Anges mêmes incommodez. Les bêtes des champs s'enfuïrent dans les antres & cavernes, & les dragons furent touchez de remords. Les seuls Kisilbaschi plus venimeux que les dragons, furent enflez d'orgüeil. Le poison du meurtre & de l'heresie avoit boufi leur ame. Eux & leur posterité sont en malediction jusqu'à ce jour, & le seront jusqu'au jugement irrevocable.

Ta foi est grande, Santon, d'avoir abandonné

(a) *Ville de l'ancienne Mesopotamie située sur une haute éminence prés du Tigre.* Vid. Taver.

l'ombre de ce monde, & de t'être séparé de la 1166.
contagion des Mortels. Je revere la majesté de ton ame sublime, qui agit en toute liberté comme bon lui semble. Tu cueilles tous les jours des fleurs du jardin d'Eden, & joüis dés cette vie des douceurs du Paradis. Les Rois renonceroient à leur couronne pour goûter tes plaisirs, s'ils les connoissoient, & changeroient toute la gloire de leur Empire pour un moment de la felicité inexprimable dont tu joüis. Tu es le compagnon & le soin des Anges, & les délices du Monarque tout-puissant.

En quelque endroit que tu te couches, soit de jour, soit de nuit, il y a toûjours au Ciel des sentinelles prêts à te couvrir de leur parasol pour te garantir des ardeurs du Soleil, des froides atteintes de la Lune & des étoiles, & de toutes les injures du tems. Les Elemens sortent de leur cours naturel pour te rendre service, & toute la nature épouse tes interêts.

Le Marchand loüe mille Chameaux, & les charge des plus précieuses richesses du Levant. Il endure toutes les fatigues d'un long & perilleux voyage de Sirie, d'Arabie, & de Perse; court risque d'être volé, de tomber malade, & de mourir de dix mille sortes de morts: Cependant aprés tous ses risques & toutes ses peines, il n'est pas la moitié ni si heureux ni si riche que toi, qui as toutes choses en abondance, parce que tu ne souhaites point ce que tu n'as point, ou ce qui ne t'est pas necessaire. Les Laboureurs travaillent pour toi à la campagne, & autant en font les Artisans dans les Villes. Les Nobles & les Roturiers sont tes pourvoyeurs, & les plus grands Souverains te payent tribut. Chaque maison est la tienne, & il n'y en a point qui ne se croye heureuse lors que tu daignes coucher sous son toit. Elle est heureuse au pied de la lettre; car la benediction accompagne par tout

1661. l'homme de bien, & les faveurs du Ciel ſurprennent agreablement ceux qui lui ſont plaiſir. Tu poſſedes les biens d'autrui, & le champ de chacun eſt ton heritage. Tu joüis des richeſſes de ce monde, ſans te rendre coupable des vices qui les accompagnent, & tu reçois des aſſurances immortelles. & des ſeaux de la gloire dont tu ſeras couronné dans la vie à venir. O que la condition du juſte eſt heureuſe ! que ſa vie eſt digne d'envie !

Pour moi je ſuis comme un Forçat enchaîné à ſon aviron, & forcé de ramer inceſſamment pour faire chemin vers le lieu où le Capitaine de la Galere veut aller. De même, je ſuis obligé d'obeïr aux ordres de mes Superieurs, ſoit que leurs commandemens ſoient legitimes ou non. Je ſuis enchaîné aux ſoucis de ce vain monde, & ſur tout à ceux qui regardent l'Etat, incomparablement plus fâcheux & plus rongeans. Tu as le bonheur d'être exempt des uns & des autres.

O que ne m'eſt-il permis de me ſecouër d'un joug ſi incommode, & de me débarraſſer des pieges de la politique humaine ! Que n'ai-je la liberté de vivre comme les gens des premiers ſiecles, qui regardoient la terre comme leur mere commune, & qui n'avoient point la demangeaiſon de faire des enclos ! Ils ſe divertiſſoient innocemment ſur ſon ſein odoriferant, & ne faiſoient jamais le déplaiſir à leur bonne mere de traiter cruellement quelqu'une de ſes productions. Ils ſuccoient le lait de ſes mammelles. Ses veines diſtilloient le vin & le miel. Leurs feſtins étoient compoſez de divers excellens fruits, & perſonne ne s'aviſoit de tuër & de manger les bêtes ſes compagnes. Les oiſeaux pouvoient alors voler par-ci par-là ſans craindre l'oiſeleur ; & les cris du chaſſeur ne faiſoient point partir le liévre craintif de ſon gite. Les chevreüils & les

biches pouvoient courre à leur aiſe dans la 1661.
plaine, ſans être forcez de ſe retirer ſur les montagnes & rochers pour ſe mettre à couvert de la violence ; & le ruſé pêcheur ne prenoit point le poiſſon des rivieres. Pour la pêche de la mer elle étoit alors inconnuë : perſonne n'avoit encore oſé ſe riſquer ſur ce perfide Element, & l'on n'avoit point encore trouvé l'uſage des Vaiſſeaux. Il n'y avoit alors ni commerce ni trafic dans les païs étrangers, & l'on n'en avoit même aucun beſoin. Chaque païs fourniſſoit à ſes habitains ce qui lui étoit utile & neceſſaire, & ces ſobres mortels ne deſiroient rien de plus. Ils vivoient ſans deſirs irreguliers, ſans ambition, ſans fraude, & ſans ſang.

C'eſt-là la vie que je ſouhaite avec paſſion, & dont tu joüis actuellement. Dieu augmente tes felicitez & tes raviſſemens, & te faſſe paſſer d'une viſion & d'une extaſe à l'autre, juſques à ce que l'Ange Gabriël emporte ton ame, & la mette dans un divin tranſport qui ne finiſſe jamais.

Prie pour moi, Saint Santon, pendant que tu es ſur la terre ; & quand tu ſeras avec les immortels, fais-moi des faveurs qui durent éternellement.

LETTRE VII.

A Dignet Golou.

Des Peintres. Avanture de Martin Heemskerke. Autre de Giotto.

1661. LA fonction que je fais à Paris m'oblige à faire societé avec toute sorte de gens. Delà vient que je frequente indiferemment l'homme d'Etat, le Soldat, le Courtisan, l'Ecclesiastique, le Joüeur d'instrumens, le Méchanique, le Matelot, & gens de toute profession, dont je puis esperer d'apprendre quelque chose. Car à peine y a-t-il quelqu'un dans le monde, quelque méprisable qu'il puisse être, qui ne puisse enseigner au plus bel esprit quelque chose qui lui étoit auparavant inconnuë.

Je vois quelquefois des Peintres que je trouve en general gens d'esprit & de sens; mais fort débauchez & fort dissolus. Cependant je m'en sers pour faire diversion à ma mélancolie, dont, comme tu sais, j'ai de frequens accés. Ce sont les gens du monde les plus gais, pleins de reliques ingenieuses, de plaisanteries & de contes comiques, sans compter une infinité de boufonneries si agreables, qui font rire de si bon cœur, qu'il n'est pas possible d'être triste avec eux.

Ils ont été élevez pour la plûpart dans les Academies ou Coleges & écoles où s'enseignent les sciences. Il est necessaire en quelque maniere que les gens de cette profession ayent une teinture de toutes sortes de sciences, & principalement qu'ils entendent passablement l'histoire; parce qu'ils ont souvent à faire sans modelles des pieces de l'histoire ancienne & moderne. Ils ne

ſont pas moins habiles à faire un conte au naturel, 1661.
& à lui donner un tour agreable & facecieux, qu'à le repreſenter en peinture. Le devot le plus auſtere & le plus mélancolique étoufferoit de rire, de voir la grace avec laquelle ils ſavent tourner en ridicule les choſes les plus ſerieuſes, & leur donner un air burleſque : Car ils ſont naturellement d'admirables Satiriques.

Cependant ils ne ſont pas tous du même genie. Il y a en eux la même difference de temperament qui ſe trouve entre les autres hommes. Les uns ſont orgueilleux & magnifiques, les autres flâteurs & abjets ; & tous fort fantaſques.

Martin d'Heemskerke fameux Peintre, natif du village d'Heemskerke eut une fantaiſie aſſez ſinguliere. Il mourut à Harlem âgé de ſoixante-ſeize ans l'an 1574. de l'Egire Chrétienne. Cet homme avoit amaſſé beaucoup de bien à la faveur de ſon art ; & comme il n'avoit ni femme ni enfans, ni autres heritiers, il réſolut de faire quelque choſe qui éterniſât ſa memoire. J'ai entendu parler de pluſieurs mourans qui ont fait leur teſtament & derniere volonté d'une maniere bizarre : Mais tu avoüeras que celui de Martin a quelque choſe de bien ſingulier. Car il legua tous ſes biens par ſon teſtament, & en fit un fonds compoſé de pluſieurs parties égales, pour être employées à marier tous les ans une fille de ſon Village, à condition que le jour des nôces le marié & la mariée, avec tous les conviez, iroient danſer ſur ſa foſſe.

Il eſt neceſſaire de te dire, que depuis ſa mort il eſt arrivé en ces païs-là un grand changement dans la Religion. Les habitans qui étoient alors Catholiques Romains ſont à preſent tous Proteſtans. Du tems de ce changement ou réformation, comme on parle, les Proteſtans ruïnerent toutes les images & abattirent toutes les

1661. croix. La coûtume des Catholiques Romains étoit alors d'élever une croix au bout de chaque foſſe. Cependant les habitans de Heemskerke ont eu tant de veneration pour la memoire de ce Peintre, qu'ils n'ont jamais voulu permettre qu'on ôtât la ſienne, qui eſt de cuivre, & le ſeul titre qu'ils ayent pour joüir de la donnation faite à leurs filles.

Le caprice d'un Peintre Italien nommé Giotto, ſi je ne me trompe, fut plus cruel & plus inhumain. Cet homme ayant deſſein de faire un Crucifix au naturel, engagea un pauvre homme par be les paroles à ſe laiſſer attacher à une Croix pour une heure ſeulement, & qu'au bout de ce tems-là il le laiſſeroit aller, & lui donneroit une récompenſe conſiderable. Mais au lieu de cela, il ne l'eut pas plûtôt attaché, qu'il le poignarda, & ſe mit à le peindre en cet état. Il paſſoit alors pour le plus grand maître d'Italie; de ſorte qu'avec l'avantage d'avoir devant les yeux un homme crucifié, il fit une piece incomparable.

Il ne l'eut pas plutôt achevée, qu'il la porta au Pape, qui la regarda comme un prodige de l'art, & loüa extrêmement la juſteſſe des traits & des membres, la langueur & la pâleur du viſage qui repreſentoient ſi-bien un homme mourant, & le panchement de tête tout-à-fait naturel. En un mot il avoit exprimé au naturel non-ſeulement la privation des ſens & le mouvement que nous appellons la mort; mais auſſi la privation du moindre ſimptome de vie.

Ceci eſt plus facile à entendre qu'à exprimer. Chacun ſait que c'eſt un chef-d'œuvre que de bien & naturellement repreſenter une paſſion ou une penſée. Mais c'en eſt encore un plus grand de repreſenter l'abſcence de ces facultez interieures, de ſorte qu'on puiſſe diſtinguer la figure d'un mort de celle d'un dormant.

Le Pape neanmoins diſtinguoit tout cela, & 1661.
plus encore dans l'admirable tableau que Giotto lui repreſenta : & il en fut ſi content, qu'il le fit mettre ſur l'Autel de la chapelle. Tu ſais ſans qu'il ſoit beſoin de te le dire, que les Nazariens adorent les images. Giotto dit au Pape que puiſqu'il eſtimoit tant la copie, il lui montreroit l'original s'il le trouvoit bon.

Qu'entens-tu par l'original, lui répondit le Pape ? me montreras-tu Jeſus-Chriſt même attaché à la croix ? Non, repliqua Giotto, mais je ferai voir à Vôtre Sainteté l'Original d'où j'ai tiré cette copie, ſi vous voulez me donner l'abſolution.

Le bon vieux Pere ſe défiant de quelque choſe d'extraordinaire, voyant que le Peintre capituloit à l'avance, promit de lui faire grace. Giotto le crut, & lui dit d'abord où étoit l'Original. L'ayant conduit ſur le lieu, ils ne furent pas plûtôt entrez qu'il tira un rideau qui cachoit l'homme en croix, & dit au Pape ce qu'il avoit fait.

Le ſaint Pere extrêmement ſurpris d'une action ſi barbare & ſi inhumaine, révoqua la promeſſe qu'il avoit faite, & dit au Peintre qu'il devoit compter qu'il le feroit mourir d'une mort exemplaire.

Giotto paroiſſant reſigné à la ſentence qui lui avoit été prononcée, demanda ſeulement permiſſion d'achever le tableau avant que de mourir ; ce qui lui fut accordé. Cependant on lui donna des Gardes pour empêcher qu'il ne s'évadât. Le Pape ne lui eut pas plûtôt fait rendre le tableau, qu'il prit une broſſe, la trempa dans une certaine couleur qu'il avoit préparée pour ſon deſſein, & en barbouilla toute la peinture ; de ſorte qu'il ne paroiſſoit plus rien, & on eût dit que tout étoit effacé.

Cela mit le Pape dans une colere extrême. Il

1661. se tremoussoit, écumoit, & rêvoit comme s'il eût été en frenesie. Il jura que le Peintre souffriroit la plus cruelle mort qu'on pourroit inventer, à moins qu'il ne fit un second tableau aussi bon que le premier; & que s'il lui manquoit la moindre des graces qu'avoit l'autre, il mourroit sans misericorde. Mais aussi que s'il faisoit quelque chose d'aussi bon & d'aussi regulier, il auroit, outre la vie, une riche récompense.

Le Peintre devenu sage par la premiere affaire, voulut avoir un écrit du Pape. Cela lui ayant été accordé, il prit une éponge mouillée, & effaça tout le vernis qui barboüilloit le tableau; de sorte que le crucifix parut aussi beau & aussi regulier qu'il avoit jamais été.

Le Pape qui ne savoit pas ce que les Peintres savoient faire, regardant cela comme un grand secret, fut ravi d'un changement si extraordinaire. Pour récompenser le Peintre de sa triple adresse, il lui donna l'absolution de tous ses pechez, lui fit grace pour la vie, & ordonna à son maître d'Hôtel, de donner à Giotto autant d'or qu'il en pourroit tenir sur le tableau. On dit que ce Crucifix est l'original d'aprés lequel sont tirez les plus fameux Crucifix de l'Europe.

Je n'ai d'autre reflexion à faire sur ceci, sinon que comme le prétendu meurtre de Jesus Fils de Marie, est la source de toute la devotion des Chrétiens; de même l'homicide réel que commit ce Peintre, a rendu cette devotion d'autant plus ardente, que les Crucifix tirez d'aprés ce modelle excellent par dessus tout ce qu'on avoit vû jusqu'alors sur le Martire du Messie.

De-là vient que les Italiens estiment si fort les Peintres, parce qu'ils sont les Dieux que ces Infidéles adorent. Il n'est donc pas étonnant que le Chef de leur Eglise absolve un Peintre d'un meurtre aussi aisément que d'un peché veniel, & sur tout lors que ce meurtre a été fait *in ordine*

l Deum, comme disent les Jesuites, c'est-à-di- 1651.
: pour l'avancement de la gloire de Dieu; ce
ue le Pape même se persuada aisément avoir
té fait dans cette vüë : L'idolâtrie étant le prin-
ipal appui de l'Etat & de la grandeur de l'E-
lise Romaine. Tout le monde sait que cette
inte Ville est un tipe du Ciel, ou du moins
es artificieux Ecclesiastiques voudroient fort
e faire accroire.

Toi & moi, cher ami, avons vû en Sicile
n assez bon nombre de ces tours & fraudes
ieuses. Loüé soit Dieu de ce que tout cela n'a
as été capable de nous corrompre. Nôtre foi
st inviolable. Nous possedons toûjours l'inte-
rité des Musulmans, & avons l'attachement
que nous devons avoir pour le Prophête, qui a
té envoyé pour exterminer les Idoles. Nous
n'adorons, en un mot, qu'un seul Dieu, Crea-
eur de toutes choses. Veuille cet Etre incom-
prehensible nous faire la grace de persister dans
a même foi jusqu'au dernier soupir.

LETTRE VIII.

A Lubano Abusei Saad, Chevalier Egiptien.

Naissance du Dauphin.

1661. LA Cour est presentement à Fontainebleau, & tout est en joye pour la naissance d'un Dauphin. La Reine accoucha de ce Prince le premier jour de l'onziéme Lune. Depuis on ne voit que Dames, que divertissemens, que feux de joyes, & complimens de felicitation. Le Duc d'Orleans frere unique du Roi est le seul qui n'a pas grand sujet de se réjoüir, parce qu'il étoit l'heritier présomptif de la Couronne, en cas que le Roi vint à mourir sans enfans mâles : Car les loix de France excluent les femmes. Il dissimule neanmoins son chagrin, & paroît aussi gai que le Roi même. Il embrasse & admire l'enfant, & lui souhaite une santé vigoureuse & une longue vie, quoi que dans le fond du cœur il fut bien-aise de le voir hors du monde, ou du moins qu'il n'y fut jamais venu. Tant est violente la tentation d'une Couronne, tant est fort le desir de regner, que la proximité du sang qui porte les autres hommes à se cherir les uns les autres, aliene le cœur des Princes, & leur inspire de l'aversion pour leur sang, lors qu'il devient un obstacle à leur ambition. Je puis t'assûrer que les François ne font point difficulté de dire que le Duc d'Orleans est assez ambitieux pour former de grands desseins, si la fortune incomparable & le genie de son frere ne le retenoit dans le respect & dans le devoir.

Le Roi même n'ignore pas cela, & il n'a pas

encore oublié la chaleur avec laquelle le Duc re- 1661.
çût les discours flâteurs que lui tinrent certains Courtisans durant une dangereuse maladie, où les Medecins avoient presque abandonné ce Monarque.

C'est une circonstance que j'ai apprise il n'y a pas long-tems d'Osmin le Nain, toûjours attentif à tous les mouvemens de cette Cour. Il me dit que le Roi ayant appris que le bruit couroit parmi les Grands qu'il étoit mort; il les envoya tous querir & leur fit traverser sa chambre les rideaux de son lit étant ouverts, pour leur faire voir leur Souverain vivant, quoique fort malade. Il dit de plus que la veritable raison pour laquelle divers Seigneurs ont été dépoüillez depuis peu des charges qu'ils avoient chez le Roi, est, que ce Monarque trouva mauvais la promtitude & la trop grande passion avec laquelle ils firent leur Cour au Duc sur le bruit qui se répandit de la mort du Roi. Il est naturel à tous les hommes de s'aimer, & de vouloir disposer de leurs affaires. Personne ne seroit bien-aise que ses domestiques disposassent de ses biens à leur fantaisie. Les Princes Souverains sont en pareil cas les plus jaloux de tous les hommes. Le Roi de France sur tout est reconnu pour le Prince du monde le plus sensible du côté de l'honneur, & qui prend feu le plus vîte sur la moindre apparence qui lui fait croire que ses Sujets lui manquent de respect, & que ses voisins empietent quelque chose sur lui.

Pour le Duc d'Orleans, ce n'est pas un Prince d'un grand caractere, ni pour le bras, ni pour la tête. Il n'a pas fait non plus grand bruit dans le monde, si ce n'est depuis le commencement de cette année qu'il épousa une Princesse d'Angleterre, qui se nomme Henriette, fille de Charles I. Roi de cette Isle, qui mourut sur un échafaut.

1661. Il s'est encore fait ici un autre mariage entre la fille du dernier Duc d'Orleans, & le Prince de Toscane. Ces deux mariages font faire diverses conjectures à ceux qui se piquent de bien connoître les differens interêts des Cours Chretiennes, & principalement de celles que ces nouvelles alliances concernent. Les Monarques d'Occident ne se marient que pour le profit & l'avantage, c'est-à-dire pour se fortifier par une plus étroite union avec la maison dans laquelle ils s'allient. Il n'en est pas de même de nos Princes d'Orient, qui contentent leurs passions avec leurs femmes, & qui n'admettent à leurs embrassemens que les plus belles qui se puissent trouver. Quand ils ont une fois donné leur affection, ils ne regardent ni aux richesses, ni aux honneurs, ni à d'autres avantages que ceux que l'amour leur inspire. Ils sont eux-mêmes des sources inépuisables de richesses, d'honneurs, & de bonne fortune, pour toutes celles qui ont le bonheur de leur plaire.

Nos Princes regardent comme indigne d'eux de se vendre de cette maniere, & de prostituër pour un peu d'or à un Prince étranger la gloire de leur Diadême; & à plus forte raison de s'embarrasser comme les Nazariens d'une femme orgueilleuse qu'ils n'ont peut-être jamais vûë. Les Princes Chrétiens qui pratiquent constamment cet usage, ne considerent pas qu'au lieu de prendre une femme, une compagne à l'Empire, & une amie, ils prennent souvent une couleuvre, une perfide, une ennemie; & sur tout si c'est une femme d'esprit & d'intrigue, comme elles sont pour la plûpart. La Reine regente d'aujourd'hui, veuve de Loüis XIII. a passé pour telle dans l'esprit du Roi son Epoux; & la Reine regnante est dans le même prédicament. Il en sera toûjours de même par tout où les Princes se marieront de cette maniere, & ne pourront

empêcher leurs femmes d'entretenir correspondance avec la maison d'où elles sont sorties. 1661.

Il est certain que la politique des Ottomans est la plus fine & la plus assurée qu'il y ait au monde, leur Religion la plus sainte, & leur Morale la plus saine. Trois signes évidens qui prouvent que Dieu a suscité ce saint Empire pour subjuguer toutes les nations de la terre, & les réduire à la foi de sa divine Unité.

LETTRE IX.

A Cara Hali Medecin du Grand Seigneur.

De l'austerité, de l'indifference, & de la resignation.

JE suis dans ma chambre auprés d'un gros feu; ayant tout ce que peut souhaiter un homme raisonnable, pendant que j'entens souffler les vents, la neige battre mes fenêtres, & le son enroüé des horloges, qui m'annonce qu'il s'en va faire une nuit un peu moins froide que la longue nuit qu'on sent une fois l'année sous le cercle Arctique. Cependant je me souhaite dans une plaine, ou au faîte d'une haute montagne, où je pûsse sentir les plus rudes caprices de la nature. J'aime la varieté, & c'est une peine pour moi d'être toûjours dans le plaisir, lors qu'il est toûjours le même, ou que ce n'est que celui que j'ai accoûtumé de prendre.

C'est à toi, cher Hali, à qui je suis redevable de cette pensée. Tu me dis une fois comme nous nous promenions dans le cimetiere de la Mosquée de Sultan Soliman, *que l'homme étoit fait pour toutes choses.*

Je me souviens de l'élegance & de la force avec

1661. laquelle tu me parlas sur la perte que je venois de faire par un naufrage. Tu fis cette reflexion pour me consoler. Tous les gains qu'on fait sur la terre, ne sont qu'autant de fardeaux ; toutes les richesses, tous les honneurs, tous les plaisirs, & en un mot, tout ce qui fait l'ambition des mortels, ne sont qu'autant d'embarras pour nous attacher plus fortement au monde, où nous ne naissons que pour le fouler comme le marche-pied de nos pieds.

Tout cela est fort vrai : Mais je fais reflexion de plus qu'on doit recevoir avec indifference ce qui nous arrive ici-bas, & que nous ne devons pas être moins gais dans une prison que dans un Palais; parce que rien ne peut nous arriver qui n'ait été décreté par la Providence. Il me semble que soûtenant une bonne cause, j'irois aussi gaiment aux tortures, qu'à un magnifique festin, Je me moquerois de la malice de mes persecuteurs, & triompherois de leurs bourreaux, les voyant suër de leurs inhumaines fatigues sans pouvoir faire venir à leur point une ame faite comme la mienne. Quelque chose qu'ils pussent faire à mon corps, quoi qu'ils inventassent mille machines de cruauté pour me faire souffrir, & qu'ils me réduisissent en cendres, il leur seroit neanmoins impossible de me dépoüiller de ma raison. Ni le feu, ni le fer, ni la torture, ni tous les autres instrumens de la fureur & de la barbarie, ne sauroient nuire à mes pensées. J'aurois encore la force de mediter en dépit de tout cela : & je regarde cela comme la felicité speciale d'une creature raisonnable. Il n'y a de plaisirs ou de peines que ce que nous croyons tel. J'ai essayé de manier du feu. J'ai mis des charbons ardens dans la paume de ma main, & je les y ai encore à l'heure que j'écris. Cet Element qui devore tout s'est bien-tôt attaché à la peau, & n'a pas été long-tems à passer la chair, pendant que j'étois

occupé à mediter sur sa nature & sur ses effets, sans 1661.
me mettre en peine d'aucun sentiment de douleur. J'ai tenu bon, & j'ai été le maître de mon ame. Je l'ai retenuë, & empéchée de sortir hors d'elle-même, ou de décendre dans mon corps pour secourir la partie affligée, ou prendre part à sa souffrance. Mais lors que j'ai songé aux inconveniens qui pourroient s'en ensuivre, & que cela m'empêcheroit de servir le Grand Seigneur & mes amis, j'ai jeté les charbons ardens, bien content d'avoir fait une experience sans préjudicier à ma raison, ou sans tomber dans aucune passion indigne d'un homme.

Je trouve autant de plaisir à jeûner, qu'à manger ou à boire; à travailler, qu'à ne rien faire; à veiller, qu'à dormir. Il n'y a point d'excés ou de contrarieté dans la nature, qui ne me fasse autant de plaisir que la mediocrité, ou le juste milieu même. Je trouve goût à tout ce qui m'arrive, & je croi que c'est le personnage que doit faire un Musulman, ou un homme resigné à la volonté de Dieu.

Cela neanmoins ne m'empêche point de faire du bruit dans le monde, & de suivre mes affaires avec soin & avec chaleur. Nous sommes au monde pour agir, & non pas seulement pour penser. Nous devons vivre sur la terre d'une vie mêlée. Mais lors que je manque d'arriver à mes fins, ou de réüssir à souhait dans quelque entreprise, je ne m'en chagrine point; mais je considere qu'un mélange de biens & de maux est en cette vie le partage de tous les hommes.

En tout ce que j'ai dit je ne prétens point faire le Stoïcien. Ce qui fait du plaisir & de la douleur aux autres hommes, m'en fait aussi: Mais je reçois ce plaisir & cette douleur avec indifference, sans souffrir que mon entendement prenne part à ce que je souffre & que je sens.

Je me suis vû quelquefois dans des agonies,

1661. ſemblables à ce que je m'imaginois à celles que ſentent les mourans ; & je ſuis perſuadé qu'à quelque égard elles étoient les mêmes. Cependant je ne me trouvois point ſaiſi de terreurs paniques, ni ſurpris d'un changement ſi ſurprenant. Au contraire, je concevois des eſperances & des joies qui naiſſoient de l'idée d'une nouvelle vie, qui eſt l'effet inévitable de ce que nous apelons la mort ; nouvelle vie où je me promettois le plaiſir de joüir de nouveaux plaiſirs & divertiſſemens, qui m'étoient alors entierement inconnus.

Si tu trouves ceci trop extravagant, & que tu croyes que la mort ne ſoit point le propre objet de nos deſirs, tu conviendras au moins qu'elle nous fournit bien des motifs de contentement & de reſignation, quand nous venons à conſiderer que perſonne ne peut l'éviter, & qu'il eſt ſûr qu'elle nous apprendra des nouvelles que nous n'avions jamais ſuës ; circonſtance qui rend la mort fort recommandable & trés-deſirable, parce que la nature humaine court perpetuellement aprés les nouveautez.

J'ai vû à Paris des gens condamnez à la mort, auſquels on a offert la vie à des conditions qui ne les accommodoient pas, & qui l'ont refuſée, perſuadez que la mort les délivreroit tout d'un coup de toutes leurs peines. Tu ſais avec quelle reſignation nos Baſſas les plus diſtinguez preſentent le cou aux bourreaux, lors que le Grand Seigneur croit qu'il eſt à propos de les faire mourir. Tout ce qu'ils repliquent à l'ordre fatal eſt, *la volonté de mon Souverain ſoit faite.* Ils raſſemblent alors toutes les forces diſperſées de leur raiſon, & reſſerrent leur ame dilatée dans un point. Alors avec une force redoublée, ils ſe dépoüillent de la pente qu'ils avoient aux honneurs, aux richeſſes, & aux plaiſirs de cette vie, comme un homme qui revient à ſoi aprés un long ſonge ou

une longue extase. Ils reçoivent avec joye & 1661.
avec soûmission les ordres du Sultan, parce qu'ils portent leur esprit à des joies plus illustres & plus tranquiles, que celles que le monde peut leur fournir, & envisagent les plaisirs ineffables d'Eden, qui sont l'assûrée récompense de ceux qui meurent dans l'obeïssance & dans la paix : En effet ils sont regardez comme Martirs aussi-bien que ceux qui sont morts en combattant pour nôtre sainte foi.

Que je souhaiterois de mourir d'uue mort si glorieuse, & de mêler mon dernier soupir aux pieux suffrages des vrais Croyans afin d'édifier les autres par mon exemple, & de passer dans le public pour un homme d'une fidelité sans reproche, pendant que la renommée iroit faire à l'avance mon éloge à cet égard dans les regions invisibles pour préparer les esprits des justes à me feliciter de mon arrivée, & à me recevoir favorablement, moi qui suis encore tout-à-fait étranger dans ces parties du monde ; car la mort même ne sauroit me bannir de l'Univers. Et c'est-là la derniere consolation qui me reste.

Ce que je te dis ici, cher Medecin, te fera conclure que c'est un effet de ma mélancolie. Mais permets-moi de te dire que ce n'est qu'exprimer d'une autre maniere le secret plaisir & la tranquilité de mon ame ; plaisir & tranquilité dont fait plus de cas celui qui les possede, que de tous les divertissemens, & de toutes les extravagantes joies du monde. Ces dernieres ne servent qu'à mettre nos passions en desordre, & à nous jetter de la poudre aux yeux : Mais les autres tranquilisent & purifient nôtre raison, & nous font envisager le passé, le present & l'avenir. Ainsi nous ne pouvons jamais être surpris ; mais au contraire nous sommes toûjours préparez aux plus fâcheux accidens. Adieu cher Hali.

LETTRE X.

Au même.

Des pieces de theâtre, & d'un accident surprenant qui arriva à une, où étoit le Roi & toute la Cour.

1662. LA Cour de France tâche d'imiter en tout l'ancienne grandeur & la politique des Empereurs Romains. Ceux-ci avoient leurs amphiteâtres, où ils donnoient toute sorte de spectacles, pour divertir le peuple en tems de paix ; & celle-là a ses theâtres, où l'on represente agreablement & à la moderne, les differentes especes de vertu & de vice ; les defauts & les perfections des hommes ; l'esprit des Modernes, & la Morale des Anciens ; les intrigues de l'amour, & de la politique ; les surprenans exploits de guerre, & les subtiles propositions de paix ; la tirannie des Souverains, & la rebellion des Sujets. En un mot tout ce qui est traité dans les livres, est joüé au naturel sur le theâtre, & cela avec tant d'avantage & de justesse pour les Scenes, pour les intermedes, pour la musique, pour les Dames, pour le langage, pour l'esprit, pour l'humeur, & autres agreables circonstances, qu'on ne peut employer plus agreablement quelques heures de son tems, que de les passer à ces divertissemens. Tout ce qu'on a lû de remarquable dans les histoires anciennes ou modernes, repasse successivement devant les yeux, & cela aussi naturellement que si l'on voyoit agir les personnes dont les actions sont décrites.

Vous y serez introduits par maniere de dire, à

la Cour & au camp du Grand Cirus ; vous y accompagnerez Alexandre le Grand dans ses conquêtes d'Asie ; vous le verrez mourir de poison à Babilone, & l'Empire des Macedoniens partagé entre ses Generaux aprés sa mort. Vous y verrez tous les Empereurs Romains dans leur élevation & dans leur chûte : Vous y verrez tout ce qu'il y a eu de remarquable dans la Monarchie Romaine & dans toutes les autres fâmeuses Monarchies de la terre, sans en excepter même le glorieux Empire des Ottomans. Ces Infidelles ont la hardiesse de renouveller le personnage de Tamerlan, & de mener en triomphe Dramatique Bajazet dans sa cage, & neanmoins toûjours invincible. Ces Esclaves vétus d'habits qui ne conviennent qu'à ceux qui sont destinez à la conquête du monde, osent joüer le glorieux Soliman, Mahomet le Grand, le Selim victorieux, & Amurat même, le plus brave Empereur qui ait jamais regné, je veux dire l'oncle de nôtre present Souverain. 166

Outre la vraie histoire ainsi representée, on divertit quelquefois les Spectateurs par des entrées fabuleuses de Dieux, de Nimphes, de Faunes, de Satires, de Muses, de Graces, de Monstres, & de tout ce que nous trouvons dans les anciens Poëtes.

Vous y verrez Promethée apportant du feu du Ciel, pour animer ses hommes de terre ; Licaon metamorphosé en Loup, pour en avoir mal usé avec Jupiter son hôte, Ganimede enlevé au Ciel par un Aigle, & fait Echanson de Jupiter en faveur de sa beauté singuliere. Il est plaisant aussi d'y voir Phrixus & sa sœur Helle traversant l'Hellespont sur un mouton, avec la toison d'or, & Helle épouventée, tombant & se noyant. C'est dit-on d Helle qu'on a tiré le nom d'Hellespont que porte cette mer. Cependant Phrixus passe, & arrive à Colchos, où il sacrifie le mou-

1661. ton, & y laisse la toison d'or, que Jason & ses Argonautes enleverent quelque tems aprés. Il est aussi divertissant de voir l'art des scenes & des machines qui representent Jupiter se changeant en pluye d'or, & sous cette forme venant trouver Danaé, qui devint enceinte de Persée, qui vainquit les Gorgones, & avec la tête de Meduse metamorphosa en statuës les nobles de Cephée. En un mot toutes les ingenieuses fictions d'Orphée, d'Homere, d'Hesiode, d'Ovide, & autres Poëtes Grecs & Latins, y sont traduites, non pas tant d'une langue à l'autre, que des paroles aux actions, & de caracteres morts & inanimez, aux vivantes figures des choses mêmes. Car ces pieces de theâtre se jouënt par des hommes, des femmes, & des enfans choisis & élevez à cela. Il en coute beaucoup aux Directeurs pour la varieté des scenes & des habits; chaque Acteur devant être habillé selon la qualité de la personne qu'il represente, & suivant la mode du siecle & du païs où elle a vécu.

Ces divertissemens sont trés-agreables à la Cour & à la Ville. Le Roi y prend un plaisir extrême, sur tout aux Balets & aux Pastorales, qui consistent principalement en bonnes chansons & en danses mêlées d'entrées antiques & inusitées qui representent fort hardiment des monstres & des démons, comme les Chrétiens les peignent ordinairement.

Ce divertissement a reçû depuis peu un échec, par le moyen d'un accident qui a surpris tous ceux qui en ont entendu parler, & dont les plus sages ont été bien embarrassez de rendre raison.

Le 19. de la premiere Lune, le Roi & toute la Cour assisterent à un Balet, qui representoit la grandeur de la Monarchie Françoise. Vers le milieu de ce divertissement douze Masques en forme de démons devoient danser une danse

antique. Leur danse n'étoit pas encore guere avancée, qu'ils se trouverent un de trop; & cet un faisant le nombre de treize, rompit tout-à-fait leurs mesures: car il faut te dire qu'ils ne font pas un pas qu'ils ne l'ayent étudié à l'avance, jusque à ce qu'ils ayent parfaitement sû leur rôle. Etant donc déconcertez par les fautes inévitables que le treiziéme leur faisoit faire, ils s'arrêterent tout court, se regardans les uns les autres comme des fous. Personne n'osoit se démasquer, ou dire un seul mot, de peur de mettre en desordre tous les spectateurs. Le Cardinal Mazarin qui avoit beaucoup aidé à inventer ces divertissemens pour y amuser le Roi, & l'empêcher de penser à quelque chose de plus serieux, étoit assis auprés du jeune Monarque, qui avoit à la main le plan du Balet. Voyant donc qu'il ne devoit y avoir que douze danseurs, & remarquant qu'il y en avoit actuellement treize, crût d'abord que c'étoit une méprise. Mais appercevant ensuite la confusion des danseurs, qui ne pûrent continuër, il voulut savoir plus particulierement la cause de ce desordre. Bref ils convainquirent le Cardinal par une espece de démonstration, que ce n'étoit pas leur faute, en lui disant qu'ils n'avoient que douze habits qu'on avoit fait faire exprés pour ce Balet, & que cependant le treiziéme étoit habillé de même qu'eux. De-là ils conclurent que le diable ou quelque autre leur avoit joüé ce tour. Ce qui fit paroître le mistere d'autant plus grand, fut, qu'ayant passé derriere le rideau pour se deshabiller & examiner le fait, ils ne se trouverent que douze; au lieu que sur le theâtre ils s'étoient trouvez treize. 1662.

Les bigots outrez publierent comme une chose certaine, que le diable s'étoit fouré parmi les danseurs; d'autres dirent avec plus de vraisemblance, que ce n'étoit que quelque maître à danser, qui par envie ou par ambition avoit voulu se ven-

1662. ger de n'être pas des douze, ou avoit eu dessein de montrer *incognito* ce qu'il sçavoit faire pour n'être pas oublié à la premiere occasion, & en attendant faire admirer à la Cour son adresse & son habileté : Car on remarqua qu'un des treize l'emporta sur tout le reste, & fit des merveilles.

Quoi qu'il en soit, cela m'a fait ressouvenir d'une chose arrivée en pareille occasion dans une Ville qui n'est pas éloignée de Paris, il y a environ dix-huit ans, & de laquelle on n'a pas la moitié tant parlé, qu'on fait à present de l'affaire des danseurs : ce qui m'a obligé de n'en rien dire dans mes précedentes. Mais à present on est gros, & l'entretien general de toutes les compagnies ne roule que sur les comparaisons qu'on fait de celui-ci avec l'autre. Tu ne seras peut-être pas fâché de sçavoir ce que c'est.

Vers la fin de l'année 1644. il y avoit à une ville qu'on apelle Vitri, une troupe de Comediens qui divertissoient le peuple : Mais il arriva à un des Acteurs une chose veritablement tragique. Cet homme devoit faire le mort, & on devoit le ressusciter par Magie. Il ne fit que trop bien son personnage, & confondit l'art du Necromancien ; car l'ayant touché avec son Talisman, comme le requeroit l'ordre de la Comedie, afin de le ressusciter, le tronc inanimé ne pût obeïr, & l'homme se trouva mort effectivement.

S'il se fit mal en faisant le muet & le mort, & s'il obligea son ame par ce moyen à sortir de ses limites, ou si le Ciel eut part à une catastrophe si remarquable, c'est ce que je ne puis ni ne veux décider. Mais cette avanture & l'autre ont entierement dégoûté les gens des Comedies.

Sage Hali, souviens-toi du proverbe Arabe, qui dit : „ *qu'il ne fait pas bon se joüer de Dieu, de* „ *la mort, ou du diable.* Le premier ne peut & ne

veut être moqué ; le second se moque avec le « 1662.
tems de tout le monde ; & le troisiéme se mo- «
que éternellement de ceux qui se familiarisent «
trop avec lui. Adieu. «

LETTRE XI.

A Dignet Golou.

Pour se plaindre de ses ennemis qui le calomnioient au Serrail.

Dieu détruise mon ame, renverse mes facultez & mette mon corps à l'envers, fasse de moi un monstre d'une nouvelle espece, ou m'aneantisse, si je ne suis pas aussi fidelle que je dois l'être : cependant je suis suspect aux Ministres de la Porte.

Par ce que pensoit Mahomet nôtre saint Legislateur quand il grimpoit les hauteurs illimitées du Firmament, j'ai un cœur comme le Curtius des Romains qui se précipita pour sauver sa Patrie. Ceux qui disent que ma fidelité n'est pas à l'épreuve des disgraces ou des faveurs, des flâteries ou des menaces, de l'or ou des tortures, me connoissent bien mal. Je fais tout ce que peut faire un homme d'honneur, je cours même risque de me damner pour servir mon Souverain : Cependant mes Superieurs me traitent comme un scelerat & comme un traître. Leurs lettres sont pleines de reproches & de menaces, comme si j'étois indigne de vivre. Je ne sçai qui m'attire cette persecution. Aprés avoir fait & souffert tout ce qu'on pouvoit esperer d'un Musulman qui fait le métier que je fais, pour convaincre le Grand Seigneur que ma fidelité est incorruptible, je serai encore persecuté comme ennemi de l'Em-

1662 pire Ottoman. Je ne sai que penser de tout cela.

Si j'ai fait quelque chose qui merite la mort ou la prison, que ne me fait-on revenir à Constantinople, pour y recevoir la peine qui m'est düë; ou si l'on ne me juge pas digne de la fonction que je fais, que ne me fait-on rendre compte de ma commission, & que ne la donne-t-on à un autre qui la merite mieux que moi ? L'un ou l'autre des deux seroit doux en comparaison des moyens cruels & ignominieux qu'on a inventé pour me faire mourir. De la maniere qu'on s'y prend on me fait mourir peu à peu en ruïnant ma réputation, qui est ma vie, par des mépris & des reproches perpetuels.

Je ne suis du tout point surpris qu'on m'accuse d'Atheisme, ou qu'on dise que je suis un Kisilbaschi, un Libertin, un Chrétien, un Philosophe payen, ou qu'on me represente comme un Monstre revêtu de la forme humaine, & composé de Juif, de Turc, de Nazarien, & d'Epicurien. En me chargeant de ces titres infamans, ils me mettent au rang des plus grands hommes, & engagent nôtre saint Prophête même à épouser mes interêts, & à venger ma réputation; puis que c'est de cette maniere qu'il est blasphêmé par les Sectateurs de Jesus: Ces Infidelles ne se souvenant pas que leur Messie fut ainsi traité par les Juifs, qui l'apellerent imposteur, magicien, heretique, diable, & je ne sai quoi de plus. C'a été la destinée de tous les saints hommes & Prophêtes, d'être enviez & calomniez par les Grands de leur nation. Et pourquoi cela? parce qu'ils censuroient hardiment leurs vices, & leur enseignoient les vraies maximes de la vertu; soit par leur parole, soit par leur exemple. Quoi que je ne sois pas assez vain pour me mettre au rang de ces Prophêtes ou hommes parfaits, je suis neanmoins en droit de conclure, que toute la persecution qu'on me fait, est fondée sur

la liberté que je prens de condamner les erreurs 1661.
& les fautes de ceux qui sont esclaves du Grand Seigneur aussi-bien que moi : Quoi que le plus auguste Ministre de l'Empire m'ait donné ordre de le faire. Mais les grands hommes qui ont l'autorité en main, n'aiment pas qu'on leur parle de leurs fautes. Ils veulent vivre arbitrairement comme des Souverains, sans qu'on y trouve á redire le moins du monde. Ils aimeroient mieux proteger & favoriser mille flâteurs, que de laisser vivre un seul Diogêne.

Mais ce qui m'afflige le plus est qu'on parle de moi comme si j'avois trahi la confiance qu'on avoit en moi : crime pour lequel j'ai toûjours eu une horreur invincible. J'aimerois mille fois mieux mourir que de m'en rendre coupable. Tu me connois, & il n'est pas besoin que j'en dise davantage.

J'aurois crevé de douleur & d'indignation, si je n'avois communiqué mon déplaisir á un ami, qui sachant mon affliction en prend la moitié pour sa part ; & ainsi j'en suis soulagé.

LETTRE XII.

A Abrahim Eli Zeid, Hadgi, Prédicateur du Serrail.

De la corruption des Prêtres & des Moines.

1662. Les Occidentaux disent en Proverbe, *que tout ce qui reluit n'est pas or.* Leurs Prêtres confirment souvent cette verité; car ils sont en general les plus grands hipocrites du monde.

Peu de tems aprés mon arrivée en cette Ville, j'écrivis à Brededin Superieur des Dervis de Cogni en Natolie, dont l'ame est à present avec Dieu, & lui fis le détail d'une conversation que j'avois euë avec un Jesuite. Comme je faisois semblant d'aspirer au Clergé & d'étudier pour cela, je ne pouvois pas éviter la societé des Ecclesiastiques. D'ailleurs il étoit de mon interêt de faire connoissance avec eux, & pour dire la verité, j'ai fait la plûpart de mes affaires par le moyen des Prêtres & des Dervis.

J'avois plusieurs raisons d'en user de cette maniere. Je me perfectionnois avec les savans, & je ne tirois pas un mediocre avantage de la folie des ignorans. Les uns m'apprenoient les secrets de l'Etat, & les desseins des Cabales; & les autres me faisoient connoître les misterieux vices de leur Ordre. Tous m'apprenoient en un mot quelque chose de nouveau pour moi; & je n'ai jamais eu sujet de me repentir de les avoir frequentez.

Je fis amitié avec deux honnêtes Moines de cette Ville, qui étoient gens de probité & de sçavoir; mais ils sont morts. D'ailleurs je n'avois

pas peu d'accez auprés du Cardinal de Richelieu, 1662.
& de Mazarin son successeur. Je puis te dire que si je n'avois pas recherché & gagné l'estime de ces Prêtres du premier ordre, je n'aurois pas manqué d'en être découvert, quelque obscure que soit la figure que je fais. Leur constante coûtume étoit de rechercher tous les Etrangers & Voyageurs qui venoient à Paris, sous prétexte de considerer les personnes de merite; mais dans le fond pour savoir par leur moyen les secrets des Etrangers.

Le Cardinal de Richelieu me faisoit beaucoup d'honnêteté, parce que j'avois été à Constantinople, & autres lieux des Etats du Grand Seigneur. Il faisoit semblant aussi de ne m'estimer pas peu, à cause du Grec, de l'Esclavon, & autres Langues Orientales que je savois. Je ne puis pas deviner ce qu'il croyoit en son cœur que je fusse; mais j'ai sujet de croire qu'il se défioit que j'étois Musulman. Ce qui me surprend est, qu'il n'en soit point venu à la principale preuve, je veux dire aux marques de la Circoncision. Peut-être fut-ce un éfet de son bon naturel, qui ne voulut pas me perdre sans ressource. Mais plûtôt j'en suis redevable à la Providence, qui ne voulut peut-être pas lui permettre de faire une si fatale reflexion. Cependant il y a quelques années qu'il me fit mettre en prison, où je fus six mois. Je ne pûs jamais savoir pourquoi il l'avoit fait. J'en soupçonnai un certain Resident de Transilvanie, qui me rendit peut-être de mauvais ofices. Le monde ressemble à une Loterie, où l'un gagne pendant que cent autres perdent: De même il faut s'attendre dans le monde à plusieurs malheureux accidens.

Tu jugeras aisément par ce que je viens de dire, qu'encore que les Prêtres fassent de beaux semblans de pieté, de mortification, & autres vertus religieuses; ils sont neanmoins fort em-

1662. pressez, & tout-à-fait occupez aux affaires seculieres.

Si c'étoit-là le pis, ils pourroient passer pour de fort honnêtes gens, & necessaires au salut public. Ils sont les dépositaires de la conscience; ils forment les personnes dans leur jeunesse, & les gouvernent dans leur âge le plus meur. D'ailleurs ils ont pour étudier la politique plusieurs grands avantages que les autres n'ont pas: Car ils sont tous élevez aux Academies, ou à moins que d'être des stupides, ils ne peuvent manquer de se rendre savans dans l'histoire, & assez habiles dans la Politique. Leurs Bibliothéques sont pleines de livres anciens & modernes; leur conversation est generalement rafinée, & les intrigues n'y manquent pas.

Mais ils corrompent leur savoir par de fausses maximes, qu'ils tirent d'un orgueil & d'une sensualité insuportable. Ils s'imaginent qu'ils sont autant au-dessus des Laïques, que ceux-ci sont au dessus des bêtes; que Dieu leur a donné une dignité superieure à celle des plus grands Princes temporels; & enfin que cette terre est le Paradis, & qu'ils en sont les Dieux & les Souverains.

Quand je parle ainsi des Prêtres Nazariens, tu ne dois pas prendre ce que je dis d'une maniere si generale, qu'il n'y ait point d'exception à faire. Il y a parmi eux de bons & de saints personnages qui vivent sans reproche, & dont la probité est sincere & incorruptible. Mais veritablement ceux de ce caractere sont trés-rares. Les Prêtres François sont les plus honnêtes gens de tous les Ecclesiastiques qui sont sous la dépendance de l'Eglise Romaine.

Les Italiens sont des libertins achevez, les gens du monde les plus débauchez & les plus corrompus.

Le Juif Donaja autrefois Agent secret du Grand

Seigneur, a voyagé du long & du large en Italie, & a fait un ſejour conſiderable dans les Villes & Bourgs les plus conſiderables : Il a fait auſſi plusieurs remarques curieuſes ſur les Prêtres, & les a inſerées dans ſon Journal. Il eſt preſentement entre mes mains. Je le demandai aprés ſa mort, & Zeidi Alamanzi qui lui a ſuccedé, & qui eſt maintenant à Veniſe, me l'envoya incontinent. 1661.

J'ai lû cette relation avec plaiſir, & je ſuis perſuadé que tu ne ſeras pas fâché que je te diſe en abregé ce qu'elle contient ſur ce ſujet.

Il ſe peut faire qu'il exagere en certains endroits, & que ſuivant l'averſion que les Juifs ont naturellement pour les Chrétiens, il ait trop de partialité en d'autres : Mais aprés tout tu trouveras que pour le principal il ne fait que les reflexions que peut faire un homme, qui a la moindre étincelle de morale & de raiſon.

Premierement il blâme les Eccleſiaſtiques de ne pas ſe marier, & de recommander le mariage aux Laïques comme un ſaint Sacrement & un miſtere de la Religion: Pendant qu'ils s'abandonnent à toute ſorte d'impureté, de fornication, d'adultere, d'inceſte, & même de Sodomie. Il dit qu'à peine de dix Prêtres y en a-t-il un qui n'ait deux ou trois femmes débauchées ; & les Dervis les plus reclus ſont ou les infames Miniſtres des plaiſirs criminels des autres hommes, ou s'abandonnent eux-mêmes aux Courtiſanes les plus perduës. Ces gens qui prétendent être parfaits & ſaints ſont ſouvent ſurpris dans les ruës maſquez, & ſe divertiſſans durant le tems de Carnaval, ſuivis d'une troupe de Courtiſanes. On ne voit que maiſons de débauche ou de bordels autour de leurs Monaſteres. Ils introduiſent dans leurs Cellules des femmes habillées en Moines, & qui par ce moyen paſſent pour des hommes, qui comme amis, parens, ou voyageurs, viennent leur rendre viſite. Ces femmes de plaiſir ainſi traveſties

1662. demeurent avec eux plusieurs jours & plusieurs nuits. Le Superieur du Convent ferme les yeux à tout cela pour un peu d'argent, parce qu'ordinairement il est aussi débauché qu'aucun autre.

Ces saints Peres paroissent dans les ruës avec l'air du monde le plus mortifié. Vous les prendriez à l'exterieur pour des Saints parfaits. Cependant tout cela n'est qu'une pure Comedie. Ils sont les Hipocrites du monde les plus flâteurs, purs Démons, & pleins de mauvaises pensées & d'intrigues criminelles.

Donaja compte une plaisante avanture d'un jeune Moine de l'Ordre de Saint Dominique à Rome. Ce Moine étoit d'extraction noble, & ses parens étoient fort riches & fort puissans à Rome. Delà vient qu'on lui donnoit plusieurs libertez qu'on refusoit au reste de ses freres. On lui permettoit de porter sur lui une bonne quantité d'or & d'argent pour ses dépenses personnelles, & des habits de seculiers convenables á sa naissance & à sa qualité. Cette liberté pensa lui être fatale une nuit de Carnaval.

Il étoit tard & fort obscur que ce Religieux fanfaron étoit encore dans les ruës à la chasse des Courtisanes. Comme il passoit sous un certain lieu prés du Tibre, il fut accosté par une femme masquée, & fort bien mise. Elle lui parla franchement, & lui demanda le chemin de la Rotonde. C'est une Eglise de Rome qui est dédiée à tous les Saints. C'étoit le Pantheon du tems des Payens, c'est-à-dire le Temple de tous les Dieux. Ce Moine étant dans un de ses équipages à courir, & d'humeur à se divertir; ayant aussi sur lui une centaine de florins, répondit d'abord qu'il l'a conduiroit au lieu qu'elle demandoit. Elle aprés l'avoir modestement refusé, & fait toutes les ceremonies necessaires, reçût à la fin ses offres. En chemin faisant il la pria d'entrer dans un cabaret,

La Nimphe rusée se ménagea si bien, que le Moine 1651.
échaufé par le vin, & par les autres divertissemens magnifiques, en devint si amoureux qu'il oublia qu'elle devoit aller au Pantheon, & lui ofrit de l'accompagner chez elle. Elle accepta le parti, & lui ayant dit que sa maison étoit sur les bords du Tibre, ils retournerent par le même chemin qu'ils étoient venus.

Etant arrivez au lieu où il l'avoit rencontrée, il parut trois hommes envelopez dans leur manteau : Deux se saisirent tout à coup du Moine, & lui porterent le poignard à l'estomac ; pendant que le troisiéme faisant paroître la lumiere cachée d'une lanterne sourde qu'il tenoit à la main, vint à la Dame & la fit démasquer. Il n'eut pas plûtôt vû son visage qu'il fit grand bruit, menaça & jura qu'il tueroit ce scelerat qui avoit débauché sa femme. Tout cela étoit une afaire concertée. En un mot aprés avoir fait le personnage de mari trahi, irrité, & vindicatif, par l'intercession des deux autres il fut resolu qu'il auroit la vie en consideration de sa repentance & de ses soûmissions, & qu'on se contenteroit de le dépoüiller.

L'Arrêt ne fut pas plûtôt prononcé, qu'il fut executé : Aprés-quoi les Avanturiers se retirerent tranquillement avec leur butin. Le pauvre Moine se trouvant ainsi sans habits, sans argent, & sans aucune autre chose qui pût le consoler dans sa misere, ou lui aider à corrompre la Garde, voyant d'ailleurs que cet accident alloit ruiner entierement sa réputation, & le mettre hors d'état de paroître à l'avenir dans le lieu de sa naissance, ou de se montrer à ses parens & amis, il s'abandonna à la tristesse & au desespoir. Tantôt il lui venoit en pensée de se précipiter dans le Tibre, tantôt de faire le phrenetique, & de courre les ruës en criaillant, bavant, & faisant l'insensé, esperant que le reste ne seroit jamais divulgué.

1662. Pendant qu'il songeoit à ces choses, ne sachant à quoi se déterminer, le Guet qui faisoit sa ronde l'envelopa tout-d'un-coup, & voyant un homme nud à une telle heure de la nuit, & dans un lieu si solitaire, les Sbirres furent d'abord surpris, & crurent voir un esprit: Mais étant revenus à eux ils le saisirent sans balancer, & voulurent savoir qui l'avoit mis en cet état.

Il eut beau les prier & les conjurer de ne le pas exposer à une infamie publique, & de leur promettre toutes choses, tout cela ne fit qu'augmenter leur curiosité & leurs soupçons. Bref comme le lieu de leur rendez-vous n'étoit pas éloigné de l'Auberge où le Moine infortuné avoit régalé sa Courtisane, ils l'y menerent, & l'y retinrent prisonnier jusqu'au lendemain. L'Hôte se rapellant son visage, & sachant que le Gouverneur de Rome avoit une haine secrete pour le Moine, & pour tous ceux de sa maison, le fit secretement avertir de cette avanture, le solicitant à profiter de cette occasion pour se venger, & lui insinuant de ne pas faire semblant de connoître le Moine, mais de le punir seulement comme il faisoit d'ordinaire ceux qui violoient les loix de la Ville.

Le Gouverneur ravi d'une telle occasion condamna le Moine aussi-tôt qu'on le lui eut amené à être foüetté dans les ruës voisines de son Monastere. La Sentence fut executée; & comme il passoit devant la porte de son Convent, les Moines ses Confreres le voyant en cet état, sortirent, & l'enleverent d'entre les mains du Bourreau, résolus de se venger du Gouverneur, & de tous ceux qui avoient eu part à une affaire si flétrissante pour leur Maison & pour l'Ordre en general.

Je suis contraint de finir avant que de t'avoir informé de la moitié des fredaines de ces bons Peres. Si j'allois plus loin je craindrois de te fa-

tiguer par la longueur de ma lettre. D'ailleurs il 1662.
faut finir, à moins que de vouloir perdre le Courier d'aujourd'hui : car comme tu sais la poste n'attend personne.

Vis, venerable Hadgi, pour joüir des tranquilles plaisirs de la vertu & de l'innocence. Demande à Dieu qu'il me fasse la grace de ne me rendre jamais coupable de la corruption & des vices des Infidéles parmi lesquelles je reside.

LETTRE XIII.

A Chiaoux Bassa.

De la conduite & du Gouvernement du Roi de France.

IL semble que le genie du Roi de France le porte entierement aux affaires militaires & politiques. Il est vrai qu'il donne quelques heures à l'amour, mais aprés tout il consacre la plus grande partie de son tems aux affaires necessaires de l'Etat & à la perfection de la discipline militaire. C'est à quoi il s'est occupé depuis la mort du Cardinal Mazarin. Tant que ce Ministre a vécu il n'a eu rien plus à cœur que d'amuser ce jeune Prince aux Comedies, aux Balets & autres divertissemens éfeminez, pour l'empécher de se mêler des affaires. Mais il n'a pas plûtôt été mort, que ce Monarque a commencé d'abandonner peu à peu ces recréations de jeune homme, & d'entrer dans les affaires de son Royaume.

Le premier acte de Royauté qu'il a fait, a été de suprimer le Surintendant des Finances. Office fort ancien en France, mais dont avoient fort abusé dans ces derniers tems ceux qui l'avoient possedé. Car comme ces Surintendans administroient

1662. les revenus du Roi, il s'est trouvé qu'ils en dissi poient une grande partie pour eux-mêmes, ache tant des maisons, des Châteaux, des Places, & les plus belles terres du Royaume pour eux & pour leurs Décendans.

Cet Office est mort avec la fortune du Sieu Fouquet. On l'accuse d'avoir non-seulement dis sipé les revenus de la Couronne, mais aussi d'a voir fait à Belle-Isle, qui est un Port de France de grands amas d'armes & de poudre. Le Ro a eu de si grands soupçons des mauvaises inten tions de ce Ministre, qu'il est allé en personn jusqu'à Nantes. Il a apris-là que Fouquet entrete noit des correspondances secrettes avec les mé contens de la faction du Cardinal de Rets ; ce qu l'a obligé à faire arrêter le Surintendant, & à l faire conduire au bois de Vincennes ; d'où il a ét depuis transferé à la Bastille. Cela se fit dans l neuviéme Lune de l'année derniere, & fut caus qu'on erigea une nouvelle Chambre de Justice pour examiner la conduite de ceux qui ont ét employez par Fouquet à l'administration de Finances.

J'ai entendu dire beaucoup de bien de ce Mi nistre infortuné, & beaucoup d'honnêtes gens e parlent nonobstant sa disgrace comme d'un trés-galant homme. Il y en a même qui disent qu son plus grand crime est d'avoir déplû au Car-dinal Mazarin, & d'avoir Colbert pour enne-mi. Mais avec tout cela personne ne doute qu'i ne soit sacrifié à la haine & à la puissance de se ennemis.

La nouvelle Chambre de Justice a déja fait de si grands progrez dans la découverte des fraudes & des tromperies de ceux par les mains de qu ont passé les revenus du Roi, qu'on croit que cela obligera ce Prince de l'ériger en Cour per-petuelle & souveraine : En sorte qu'à l'avenir il ne sortira pas un âpre des Finances que cette cham-

bre

bre n'y ait donné son approbation. Il a aussi su- 1661.
primé plusieurs ofices superflus de sa Maison, afin d'être mieux en état de fournir aux dépenses necessaires.

Tu comprendras mieux la sagesse de ce Prince quand tu sauras qu'il ne confie absolument rien à ses Ministres; mais qu'il examine tout lui-même, n'apportant pas moins de soin & d'exactitude aux moindres choses qu'aux plus grandes. Il fait tous les jours des réformes pour les ofices de sa Maison, aussi-bien que pour ceux de ses armées, & pour ceux de l'Etat. Son courage & la grandeur de son genie ne paroit pas peu en ce qu'il a la hardiesse de prendre une route toute opposée à celle qu'ont suivie tous ses prédecesseurs. Il a trouvé ce puissant gouvernement en pieces, s'il faut ainsi dire; il en a reformé tous les abus, & a réüni en un seul corps toutes ces parties divisées. S'il en a trouvé le plan tout fait par le moyen des memoires des Cardinaux de Richelieu & Mazarin, les deux plus beaux genies de leur siecle, il a au moins la gloire de s'en être bien servi. Les plus grands politiques du siecle sont surpris d'une si hardie entreprise; & d'autant plus surpris, que quand ils la considerent de prés, ils n'y trouvent pas une fausse démarche. Les Princes du Sang, les Officiers de l'Etat, les Gouverneurs des Provinces, & les autres Grands, ont autrefois inquieté les Rois de France, & souvent excité des guerres civiles sur le moindre mécontentement; tant leur puissance & leur indépendance étoient grandes. Ce Monarque par un heureux éfet de son courage & de sa résolution, a changé la face des afaires avec tant d'habileté, que les Princes se trouvent plus puissans que jamais; les Officiers de la Couronne plus splendides, & les Gouverneurs des Provinces plus absolus; & tout cela dépend entierement du Roi, n'étant pas en état de retomber jamais dans la re-

1662. volte : Ce qui est regardé comme un prodige de politique.

Comme il a bien réüssi au-dedans, & qu'il a remis son Royaume dans la plus parfaite économie qu'on puisse s'imaginer ; aussi s'est-il aquis au dehors une gloire, qui jusqu'à present a eté toûjours disputée entre les Couronnes de France & d'Espagne.

Il arriva dans la dixiéme Lune de l'année derniere un Ambassadeur de Suede à la Cour d'Angleterre. L'Ambassadeur de France envoya ses carosses pour honorer son entrée, comme il se pratique entre amis. Mais l'Ambassadeur d'Espagne ayant dessein de faire afront à celui de France, envoya aussi ses carosses, accompagnez de ses Domestiques, & d'une troupe de faineans qu'il avoit loüez exprés. Ces gens-là tomberent sur les François, les pousserent tout le long de la ruë, en tuërent plusieurs, & arrêterent par force les carosses de l'Ambassadenr de France, jusques à ce que ceux de l'Ambassadeur d'Espagne eussent passé, le pas étant la chose dont il s'agissoit, & que qu'on se proposoit d'emporter.

La Cour de France trouva cela si mauvais, que tout le monde crut que ce seroit le sujet d'une nouvelle guerre entre ces deux Puissances. Le jeune Monarque irrité fit dire au Resident d'Espagne de sortir du Royaume ; & en étant venu un autre pour remplir sa place, le Roi lui fit défendre l'entrée de ses Etats. On en fit des plaintes à la Cour de Madrid, & tout tendoit à une rupture. Mais enfin le Roi d'Espagne ayant promis de faire satisfaction, son Ambassadeur fut reçû à cette Cour. Ce Ministre assura le Roi que son Maître desavoüoit l'action de son Ministre en Angleterre, & qu'il avoit expressément commandé à tous ses Ambassadeurs dans les Cours étrangeres de ne pas disputer le pas à ceux de France ; mais de le leur ceder par tout où ils seroient à la mê

me entrée. Cette déclaration fut faite en presen- 1662.
ce de trente Ministres étrangers qui résident à cette Cour. La France s'est aquise par là beaucoup de réputation chez tous ses voisins, & s'est fait encore plus respecter au dedans par ses sujets.

En un mot, on regarde le Roi de France comme le Prince de la Chrétienté le plus heureux. Il donne la loi à toute l'Europe, & ne la reçoit de personne.

Si son bonheur durera long-temps, c'est ce que personne ne sait que Dieu, qui éleve & qui abaisse ceux qu'il veut, qui est le seul Monarque de toutes choses, regnant éternellement sans la moindre ombre de revolution ou de changement.

LETTRE XIV.

Au même.

Nouvelles considérations sur le même sujet. D'un extraordinaire Carrousel qui s'étoit fait à la Cour de France.

IL étoit tard quand j'ai fini mon autre lettre, Il étoit l'heure que le Diable court par ci par là, que les esprits infernaux ont permission de prendre l'air de ce haut monde. Il me sembloit que j'entendois l'Echo des portes du Paradis, qui se ferment alors pour empêcher les Démons d'entrer & de troubler le repos des bienheureux. Cela a été cause que j'ai fini si brusquement, de peur que quelque remuant Scribe des Païs tenebreux ne glissât quelque chose de mauvais dans ma lettre pendant que je dormois, Je me suis recommandé à Dieu, & me suis couché. M'étant éveillé aprés deux heures de repos, j'ai reconnu par le chant des coqs que les cohortes infernales s'étoient retirées dans leur Caverne, chassées par Actures, par les constellations gardiennes du Midi, & par les Anges de la seconde Veille. Je me suis alors levé, & m'adressant gayement à Dieu, je l'ai prié de m'acorder successivement les graces du jour & de la nuit, d'exalter ses magnifiques Ouvrages, & l'ordre exquis qu'il a établi dans le monde. Me souvenant aussi que j'étois homme, & que je n'étois pas né pour dormir, mais pour servir le Grand Seigneur & mes amis, je me suis d'abord remis à écrire, pour te parler plus amplement du Roi de France & de sa Cour, & faire une Relation plus étenduë de ce qui est arrivé depuis peu

Ce Monarque eſt fort ſingulier dans ſa conduite, & dans ſa maniere de vivre. Il n'y a rien qu'il faſſe moins volontiers que de ſe reſtreindre aux maximes d'autrui. Il agit par ſes propres maximes ; cependant il eſt difficile de trouver quelque choſe à redire à ſes actions. Il entend l'avis de ſes Conſeillers & de ſes amis, & aprés qu'ils ont parlé, ils les convainc qu'ils ſe trompent en pluſieurs choſes ; ce qui leur fait admirer la force de ſa raiſon, & la preſence de ſon eſprit, & principalement lors qu'ils voyent que les évenemens répondent à ſes eſperances. 1662

Il n'eſt pas ſi abſolument occupé aux afaires d'Etat, qu'il ne ſe divertiſſe quelquefois à s'entretenir familierement avec les plus habiles Artiſans de toute ſorte de profeſſion, qui trouvent qu'ils profitent beaucoup de la vivacité de ſon invention, & de la ſolidité de ſon jugement dans les Mécaniques : Car il eſt excellent Arquebuſier, Fourbiſſeur, Armurier, & ſait tout ce qu'il convient à un Roi de ſavoir & de profeſſer.

Il eſt auſſi bon Architecte, & prend beaucoup de plaiſir à bâtir. Il a commencé divers bâtimens magnifiques, des Palais d'un noble deſſein, & s'eſt propoſé de porter la politeſſe & la magnificence des édifices plus loin que les Grecs & les Romains: Et je puis te dire que ce Monarque ne prétend être inferieur en rien à aucun des Ceſars.

Au commencement de cette année, il fit ſoixante-deux Chevaliers du ſaint Eſprit. J'ai ſouvent parlé de cet Ordre de Chevalerie aux Miniſtres de la Porte, & comme tu as été en France, tu ſais qu'il n'y a de-là qu'un pas à faire pour devenir Pair du Royaume. Je me contenterai donc de te dire, que durant la ceremonie de cette derniere promotion, les Ducs de Vendôme & de Longueville eurent querelle pour la préſeance, mais le premier l'emporta. En un mot, le Roi déclara que la Maiſon de Vendôme auroit

1661. la droite devant tous les autres Princes, & succederoit même au Trône aprés la Maison de Bourbon.

On regarde cela comme un coup hardi de la puissance Royale, dont toute la Cour a été surprise. Elle ne l'a pas moins été de voir le Duc de Lorraine résigner tous ses Etats au Roi de France, ne s'en reservant que la joüissance durant sa vie.

Le Roi ayant donc vaincu ses ennemis étrangers & domestiques, tourne tous ses soins à divertir la Reine son épouse, & à faire goûter à ses Sujets les douceurs de la Paix ; éfet de son incomparable bonheur, auquel les têtes Couronnées mêmes sont contraintes de rendre hommage.

Le cinquiéme de la précedente Lune il se fit par ses ordres un Tournois ou Carrousel, comme parlent les François. C'est un exercice à cheval, à l'imitation de l'ancienne maniere de combattre avec la lance & le bouclier.

Le lieu où se fit la course étoit clos, & l'on avoit dressé des sieges magnifiques pour la Reine & pour les Dames de la Cour. Le divertissement fut fort splendide, & le Roi étoit un des combattans. Les autres étoient le Duc d'Orleans frere du Roi, le Prince de Condé, le Duc d'Anguien son fils, & le Duc de Guise. Chacun avoit sa troupe ou Quadrille. Celle du Roi étoit habillée comme les Anciens Chevaliers Romains. Le Duc d'Orleans son frere étoit le Chef de la Quadrille des Persans : le Prince de Condé de celle des Turcs : le Duc d'Anguien de celle des Indiens, & le Duc de Guise de celle des Sauvages de l'Amerique. Il seroit trop ennuyeux de décrire ici la magnificence de chaque Quadrille. Il suffit de te dire, que l'équipage de toutes étoit un prodige de majesté & de richesses. Les courses furent braves & vigoureuses. Mais le prix qui

étoit un Diamant de grande valeur, fut ajugé au Prince de Condé par la Reine Mere. 1662.

Un Roi de France perdit autrefois la vie à un exercice de cette nature. Un Chevalier Anglois qui étoit alors à la Cour de France, & qui faisoit un des combattans, donna un coup de lance à ce Prince, qui entroit par l'œil, & penetroit jusqu'au cerveau. Cet accident fut cause que les Rois de France ne voulurent plus s'exposer au même danger. Mais ce jeune Mars ne craint rien. Il est aussi hardi que l'étoit Sultan Amurat. On voit encore aujourd'hui à la Tresorerie comme des monumens de la force & du courage invincible de ce Prince Ottoman, les trophées qu'il remporta dans le glorieux combat qu'il fit au siege de Babilone contre le Persan qui l'avoit défié. Sultan Achmet prenoit aussi beaucoup de plaisir à jetter la lance à l'Atmeidan avec ses Courtisans. Ce sont des divertissemens dignes des Rois & des grands Generaux. Et il y a eu des Empereurs Romains mêmes qui ont fait les Gladiateurs.

Il ne m'est pas permis de trouver à redire aux actions de mes Souverains : Mais je te dirai de quelle maniere les François en parlent avec mépris. *Ils disent qu'il n'a jamais combattu en personne que contre des Liévres & des Biches.* Je rougis d'entendre des Infidéles blasphêmer ainsi le grand Empereur d'Orient. Il seroit à souhaiter qu'il fit quelque chose de surprenant, qui lui acquit un autre réputation. Je n'en dirai pas davantage. Je te recommande seulement à Dieu & à l'Ange blanc.

LETTRE XV.

A Zeidi Alamanzi, Marchand à Venise.

Pour le loüer d'avoir embrassé de bonne foi la Loi Musulmane.

LE plaisir que tu m'as fait de m'apprendre au long l'histoire de ta vie, a surpassé mon attente. Je ne t'en estime pas moins pour être né de parens Chrétiens : Au contraire je fais plus de cas de ton merite, en ce qu'ayant été élevé à l'erreur & à la superstition, tu as volontairement embrassé la verité sans aucun motif d'interêt.

Lorsqu'un homme d'extraction noble, né dans les richesses & dans les honneurs, élevé aux délicatesses & aux plaisirs, & possedant actuellement un beau bien, abandonne ainsi son païs, ses parens, ses amis, ses habitudes, les droits & les avantages que lui donnoit sa naissance; & tout cela par pur amour pour Dieu; lors qu'il se résigne entierement à la volonté de la destinée & à la conduite de la Providence, sans consulter ses aises & ses plaisirs mondains, c'est un signe évident qu'il a le cœur droit & une probité sans reproche.

Tu as ce semble fait tout cela, & quelque chose de plus encore ; ainsi tu ne peux pas manquer d'être heureux en ce monde & en l'autre.

J'ai pris un plaisir extrême à lire les diverses avantures de ta jeunesse, le penchant que tu as eu d'abord à visiter les païs étrangers, & les voyages que tu as actuellement faits en Europe, en Asie, & en Affrique. C'est-là le moyen de de-

venir veritablement sage. On apprend mille fois 1662.
plus par sa propre experience, que par les plus riches & les plus élegantes descriptions que les autres pourroient faire. D'ailleurs on a l'avantage de se rendre savant dans les differentes langues du monde, qu'on ne sauroit jamais apprendre aussi parfaitement dans les Livres, que par les conversations qu'on a avec les gens des païs par où l'on passe.

Il y a outre tout cela un plaisir infini à voir la verité d'objets qui se presente par tout aux yeux d'un voyageur. Rien n'est plus agreable à la nature humaine que de faire l'experience de toutes choses. L'homme se dégoûte de ce qui lui est familier. Le plus superbe Palais paroîtroit une prison à celui qui y seroit toûjours confiné. Les plus vastes campagnes, les bocages qui font le plus d'ombre, n'auroient aucun agrément pour des gens à qui il ne seroit pas permis de s'y promener quand ils voudroient. L'homme est naturellement aussi sauvage que les autres animaux, & on aimeroit autant mourir que d'être contraint. Il y a des tems où j'aimerois mieux errer dans un desert, & marcher sur des épines & sur des buissons, que de me promener dans le jardin du monde le plus régulier & le plus odoriferant. J'aimerois mieux avoir la peine de grimper une montagne haute, escarpée & raboteuse, pour avoir une nouvelle & vaste perspective, que de demeurer dans un valon, ou même dans une plaine, où les objets quelques agreables qu'ils fussent, seroient pourtant toûjours les mêmes. Aussi insipides sont les plaisirs qui reviennent tous les jours sans aucune varieté.

Je ne doute point que tu n'ayes trouvé dans tes voyages de trés-grands agrémens, puisque chaque pas que tu faisois pour passer d'un lieu à l'autre, te promettoit quelque chose de nouveau. Un homme en ce cas est disposé à croire que

1662. le Soleil qui a brillé sur lui depuis qu'il est né, est quelque chose de nouveau. L'air, la terre & l'eau ne paroissent plus les mêmes Elemens, lors que nous les voyons dans des lieux diferens ; ou si la raison nous convainc qu'ils sont les mêmes dans le fond : Cependant comme ils se presentent tous les jours à nous diferemment habillez, nous nous imaginons qu'ils se sont masquez : ce déguisement est plus surprenant lors sur tout que nous passons d'un païs & d'un climat dans un autre. Ainsi une varieté infinie se presente d'elle-même à ceux qui voyagent.

Mais rien n'est plus agreable que d'être bien instruit des diferentes habitudes, Loix, Coûtumes, mœurs & Religions des hommes. C'est un plaisir de les voir dans une partie du monde adorer le Soleil, parce qu'ils ne voyent les rayons qu'une fois l'année, & passent tout le reste du tems dans des tenebres continuelles, presque morts de froid, & ayant bien de la peine à subsister : De les voir ailleurs faire des grimaces, & de les entendre maudire cette glorieuse Planette, parce qu'elle est toûjours prés d'eux, rend leur Païs infertile, consume leurs eaux, & fait presque mourir de chaud les personnes mêmes. Autant que j'en puis juger le ris de Democrite pourroit être aussi-bien fondé que les larmes d'Heraclite. Qui ne riroit de voir rendre des honneurs Divins à un épouventail de jardin, à un arbre, à un pourceau, à un chien, ou à la premiere autre chose qu'on voit le matin, comme font les Laponois ? Et d'un autre côté, qui pourroit s'empêcher de pleurer de voir des gens qui font profession de croire à la Loi de Moïse & à celle du Messie, qui ont tous deux prêché l'unité d'un Dieu ; des gens qui se vantent d'avoir la plus pure Religion du monde, & qui ont été élevez à l'étude des sciences ; qui pourroit, dis-je, s'empêcher de pleurer de voir ces gens-là

adorer le bois & la pierre, des peintures & des images, des clous, des haillons, des os, des cheveux, des morceaux de vieux bois, ou tout ce en general que les Prêtres artificieux leur proposent comme digne d'adoration? 1662.

Tu es bienheureux, Zeidi, de t'être tiré de ces superstitions des Nazariens; & trois fois heureux de les avoir changées pour une foi pure, pour la doctrine de verité & de raison, & pour une Morale & une vertu sincere. Tu n'as point évité un rocher pour tomber sur un sable mouvant, ni abandonné l'idolâtrie, pour te précipiter dans l'Atheïsme. Tu t'es au contraire tiré d'un gouffre pour te mettre en pleine mer; tu es sorti des sombres broüillards & des nuages épais du froid Christianisme, pour t'incorporer avec le brillant Empire des Osmans, avec la tranquille Societé des vrais Croyans, où le zele & la charité sont dans leur premiere chaleur.

Depuis que tu as levé ton doigt au Ciel, & as confessé un seul Dieu & Mahomet son Apôtre, aucun des Imaums & des Mollas n'a jamais entrepris de t'en imposer par de faux Miracles, par des Pelerinages extravagans, par des contes de vieille, par des fictions Poëtiques, ou autres fraudes pieuses. Tu ne vois que l'integrité même dans la conversation des fideles. Au lieu que les Chrétiens que tu as abandonnez avec raison ont mille tours & détours dans leurs Dogmes, & autant de plis & de replis dans leur Morale. Il seroit aussi aisé à un aveugle d'aller sans guide de Paris à Constantinople, qu'à ces Infideles de trouver le chemin du Paradis au milieu de tant de labirinthes: Ils sont embarassez dans un cercle d'erreur & de vice.

Loüé soit Dieu qui a mis la Lune au Ciel, & qui fait briller les étoiles durant la nuit, de ce que tu es heureusement delivré de ces pieges. Que le sejour que tu fais maintenant parmi eux

1662. ne te tente point de retourner à de pieuſes vanitez, à de ſaintes bagatelles, qui ont autrefois rendu ton cœur malade. Souviens-toi que tu porte ſur ton corps la marque d'un vrai Croyant, le ſeau d'un grand Sacrement, le caractere d'un profond miſtere, je veux dire la Circoncision, l'emblême de la pureté, qui t'anoblit bien plus que le ſang d'un Seigneur Polonois, ton pere, qui coule dans tes veines. Car tu es maintenant incorporé dans la ſocieté & dans la poſterité d'Abraham, l'Illuſtre Patriarche & ami de Dieu. Conſidere que tu es enté, par maniere de dire, ſur la glorieuſe ſouche des Iſmaëlites, nez pour ſubjuguer toutes choſes, & pour poſſeder dans le tems déterminé l'Empire de l'Univers. Tu as auſſi l'honneur de ſervir le Grand Seigneur, Souverain des climats & des Mers, le glorieux heritier de la Maiſon Ottomane, l'ombre de Dieu ſur la terre.

Retiens donc conſtamment la profeſſion de la Foi ſans reproche : Et quelques tentations dont tu ſois attaqué, attache toûjours tes yeux ſur les joyes inviſibles du Paradis, qui ſeront la Couronne des Juſtes & des Fideles, & la récompenſe de ceux qui ſerviront conſtamment Dieu & ſon Prophête.

Je te ſaluë d'imagination, je t'embraſſe, & te ſerre la main avec affection. Tu ſçais que ç'a été dans tous les ſiecles une marque de bonne volonté & d'amitié.

LETTRE XVI.

Au Kaimacam.

Des desseins formez à Rome contre la vie du Duc & de la Duchesse de Crequi.

IL y a apparence que cette Cour va rompre avec celle de Rome, à moins que le Pape ne consente aux demandes du Roi de France, qui prend la qualité de fils aîné de l'Eglise, & qui par consequent est fort sensible à l'affront qui lui a été fait depuis peu en la personne du Duc de Crequi son Ambassadeur à la Cour de Rome.

Il semble que les Gardes du Pape se mirent en devoir le vingtiéme de la huitiéme Lune, d'ôter la vie à ce Ministre & à son Epouse. Ils maltraiterent aussi cruellement tous les François qui étoient en cette Ville; de sorte que le Duc & la Duchesse de Crequi furent obligez de sortir secretement de Rome, & de se retirer en Toscane, par l'avis des Cardinaux & autres Grands de la faction de France.

Le Roi en reçût la nouvelle par un Exprés du Duc de Créqui, qui arriva le onziéme de la neuviéme Lune. Il fut extraordinairement touché de cette indignité, & d'une injustice où non-seulement il est offensé; mais même le droit des gens violé de la maniere du monde la plus criante.

Les premieres marques qu'il donna de son ressentiment, furent de donner ordre au Lieutenant de ses Gardes le même jour que le Courier arriva de Rome, de dire au Nonce du Pape en cette Cour, de vuider incessamment le Royaume sous la conduite de trente Cavaliers. Ces ordres

1662. furent executez, & l'on fit incontinent partir le Nonce, sans le laisser parler à personne, qu'à ceux qui devoient l'accompagner sur la frontiere, & l'ordre en fut publié à Paris. Le Roi écrivit aussi au Pape, lui demandant satisfaction d'un si horrible outrage, & fit écrire à tous les Cardinaux de Rome, pour leur conseiller de contribuër de tout leur pouvoir à maintenir la bonne intelligence entre le Pape & lui, protestant qu'autrement les malheurs qui pourroient s'en ensuivre seroient sur le compte de Sa Sainteté. C'est une honnête menace fort en usage parmi les Chrétiens, qui ne parlent pas toûjours en tonnant comme font nos Princes d'Orient, lors qu'ils menacent de la guerre.

Je t'écris ceci, parce qu'encore que la chose ne paroisse pas considerable d'abord, les suites neanmoins en peuvent être grandes, s'il arrive que le Roi de France & le Pape viennent à rompre ouvertement. Tous les Princes de l'Europe s'y trouveront engagez de part ou d'autre. Les Musulmans pourroient voir toute la Chrétienté divisée, & les puissances aux mains les unes contre les autres: par ce moyen leurs Etats seroient ouverts aux armes invincibles des Ottomans, dont la reputation est celebre, & qui sont destinez à la conquête de toute la terre.

Mais on croit que le Saint Pere n'irritera pas davantage un Monarque aussi hardi & aussi puissant que le Roi de France; & qu'il n'entreprendra pas de soûtenir ou de justifier l'insolence des Janissaires, qui ont poussé la fureur jusqu'à tirer aux fenêtres de l'Ambassadeur de France, ont tué diverses personnes de sa suite, & assassiné la Duchesse de Crequi dans son carosse, comme elle passoit dans les ruës.

Ce sont, Illustre Ministre, des violations impratiquées par les plus barbares Sauvages. C'est un signe évident de la décadence d'un Empire;

de violer la foi publique d'une maniere si perfide. 1662.
Dieu infatuë les Infideles, & les ruine promptement; & éclaire au contraire tous les jours les justes sectateurs du Prophête, & les fasse joüir de paix & de prosperité.

LETTRE XVII.

A Mohammed l'Illustre Hermite du Mont Uriel en Arabie.

Des contradictions & de l'incertitude de l'Histoire ancienne.

AU nom de Dieu doux & misericordieux, je m'aproche de la résidence de la grande sainteté, de la venerable solitude, de la Caverne santifiée par les frequentes visites des Anges, & par la presence du plus sublime des Mortels, je veux dire Mahomet le Legat de l'Eternel, le Plenipotentiaire de Dieu, Roi du Ciel & de la terre. Il n'y a qu'un seul Dieu, dont le nom retentit dans tous les globes celestes, lorsqu'il est prononcé sur la terre par les fideles adorateurs de la divine Unité; & dont l'Echo partant des portes de Diamant du Paradis, se fait entendre jusqu'aux abîmes de l'enfer, & remplit les Esprits infernaux d'horreur & d'étonnement. Ils tremblent au son de l'épouventable parole qui les enchaîne dans leurs sombres prisons. Il n'en seroit pas de même s'ils avoient la foi. Ils se réjoüiroient au lieu de s'éfrayer, persuadez que la même parole les délivreroit un jour de leurs tourmens: Car nos saints Docteurs enseignent que la misericorde du Tout-puissant va jusques-là.

O Mohammed, ami du trés-Haut, & partisan

1661. de son Prophête ; j'ai éprouvé qu'il est bon & salutaire de commencer tout ce que nous faisons ou que nous disons par le nom de Dieu. Quiconque fait autrement, échoüe au milieu, ou à la fin de son dessein, & demeure confus par ce moyen. Tagot se foure dans ce qu'il entreprend, le fait malicieusement avorter, & lui dérobe sa couronne: ou Negidher l'esprit de l'envie s'en mêle, & fait naître de nouvelles dificultez : ou Ablis le Démon de la mélancolie y répand son chagrin, & dépoüille l'entrepreneur de sa joye. Telle est la destinée de ceux qui par une négligence & un mépris profane, oublient de rendre la veneration que nous devons tous à l'Auteur, & à la source de la prévoyance & du bon succez.

Ne nous imaginons donc point que ce soit un tems mal employé que celui que nous donnons à loüer, celui qui n'a ni commencement ni fin, le Pere de toutes les generations de ce monde visible, aussi-bien que de l'autre qui est caché aux Mortels. C'est lui qui a soin de nôtre vie, & le seul qui nous soûtient dans tous nos besoins. Loüons-le donc & le magnifions éternellement.

Je suis naturellement contemplatif & méditabond; cependant je dois reconnoître que je suis redevable de la force de ma foi & de ma religion à l'éducation que j'ai eüë parmi les Musulmans. Les divers changemens de Fortune, & l'experience que j'ai faite du monde, n'ont encore jamais pu éfacer les impressions de la jeunesse, ou diminuër la veneration que j'ai pour le saint Prophête. Je repasse souvent dans mon esprit la suite des siecles passez & l'histoire des premiers tems ; l'origine des Nations, & les diferentes Loix, Religions, Guerres, & changemens. Je repasse la diférente Epoque de la posterité d'Abrahim & des Gentils: je compare la date de la sortie des Israëlites hors d'Egipte, avec les années de Nabonassar & des Olimpiades. Je trouve en tous

cela beaucoup d'obſcurité, de contradiction, & d'incertitude : ce qui m'oblige d'examiner les Archives des Egiptiens & des Aſſiriens. L'antiquité des uns & des autres eſt trés-grande ; cependant elle eſt beaucoup moins que la Chronologie des Chinois, & celle des Brachmanes Indiens. 1662

Aprés m'être vainement fatigué à chercher une choſe qu'on ne peut jamais trouver ; quand je conſidere la probabilité d'un Déluge univerſel du tems de Noé, & les preuves qui démontrent preſque le contraire, & qui comparent le Deluge de Noé à ceux de Deucalion & d'Ogiges : En un mot, quand je fais reflexion aux contradictions qui ſe trouvent dans l'hiſtoire des ſiecles paſſez, je ne ſaurois m'empêcher de conclure, qu'il eſt auſſi raiſonnable de croire, que Dieu a de deſſein formé obſcurci de cette maniere les connoiſſances des Mortels, comme il confondit leur langage à Babel, ſuivant la fameuſe relation qu'en donne Moïſe. Ainſi ce ne ſeroit que tems perdu pour nous, que de chercher de la verité & de la certitude dans des choſes ſi éloignées & de ſi vieille datte.

Laiſſant donc à chaque Nation ſes traditions, aux Juifs les Manuſcrits de Moïſe & de leurs Rabins, aux Payens les fragmens d'Hermes Triſmegiſte, d'Orphée, d'Homere, d'Heſiode, de Theophraſte, & autres Sages d'Egipte, de Phenicie & de Grece, pour moi j'aquieſce à l'Alcoran le livre de gloire, & aux écrits de nos ſaints Docteurs Arabes, enfans d'Iſmaël ; ſans m'embarraſſer dans des diſputes éternelles ; ſans condamner les autres qui ſervent Dieu à leur maniere, & comme leurs peres leur ont enſeigné. Mais je croi fortement que celui qui ſert Dieu ſelon les mouvemens de ſa raiſon, qui eſt juſte à l'égard des hommes & des bêtes, & qui vit en toutes choſes avec innocence & pureté, eſt auſſi agreable au Grand Createur, & juſte Juge de l'Univers,

1662. que celui qui a eu le bonheur d'être instruit des ordres positifs du Ciel, qui sont la volonté revelée du Tout-puissant. Et c'est je croi ce qu'a voulu dire nôtre Saint Legislateur, lors qu'il a parlé du Messie, & de tous les Prophêtes en general.

Cet Estre souverainement bon & misericordieux ferme sans contredit les yeux aux foiblesses des Mortels ; il a pitié de l'ignorance invincible des uns, & des fatales necessitez des autres. Il connoît l'infinie varieté de la constitution de nos corps, & les diferentes pentes de nos ames. Il considere la force des Elemens & des Climats où nous vivons, & l'influence irresistible des Astres sous lesquels nous sommes nez. Le Sistême entier de la Nature humaine & de ses circonstances les plus cachées, est exposé aux yeux de celui qui voit toutes choses. Il fait l'Anatomie de ses ouvrages, & par consequent il ne demande aux hommes que ce qu'il peut esperer des facultez dont il les a doüez ; & ne damnera jamais personne pour un mal involontaire.

Voilà, Mohammed, quelle est ma foi, mon esperance, & ma confiance. Autrement je tomberois à tout moment dans le desespoir. S'il y a en moi de l'erreur & de la presomption, corrige-m'en toi qui es sage : Car au prix de toi je ne suis qu'un pauvre idiot.

LETTRE XVIII.

A Hasnadar-Bassi, premier Tresorier de Sa Hautesse.

De la naissance & de la mort de Madame de France. Reflexions sur les Anglois qui avoient donné Dunkerque aux François. Mariage de Charles II. avec l'Infante de Portugal.

Les François viennent de sentir les mouvemens d'une joye, qui pour son commencement & ses progrez ressemble au champignon ; En éfet, elle a été prompte, subite, & un ouvrage de trés-peu de tems ; mais elle a disparu aussi rapidement qu'elle étoit née, & les larmes sont venuës prendre sa place. Le mois de Novembre vit naître une fille à la Reine de France : Mais à peine la Lune en avoit elle porté la nouvelle dans tous les signes du Zodiaque, & commandé aux Astres de la France de celebrer un Dunalma, (*a*) qu'elle fut obligée d'aller porter de plus fâcheuses nouvelles, & d'anoncer la mort de cette jeune Princesse aux constellations qui avoient assisté à sa naissance. *1663.*

Cette Princesse en un mot nâquit le dix-huitiéme de l'onziéme de la Lune, & mourut le trentiéme de la douziéme. Il semble qu'elle ne soit venuë au monde, que pour être témoin de la Paix concluë entre son pere Loüis XIV. & Philippe

(*a*) *Féte des Turcs qui dure sept jours & sept nuits, pendant lesquels on fait des réjoüissances extraordinaires. Ric. de l'Emp. Ottom.*

1663. Roi d'Eſpagne ſon Grand-Pere, & s'en retourner enſuite dans la région des ames.

Cette Paix avoit été ſignée & ſcellée en termes generaux il y a long-tems ; mais il reſtoit quelques difficultez à régler au ſujet des frontieres des conquêtes de la France, qui devoient l'être par des Commiſſaires de part & d'autre. Ces Commiſſaires aprés avoir battu les matieres pendant deux ans à Saint-Omer, Arras, & Mets, finirent enfin la négociation le 25. de l'onziéme Lune de l'année derniere ; ce qui fut préciſement ſept jours avant la naiſſance de la Princeſſe de France.

Elle a auſſi vécu aſſez long-temps pour voir Dunkerque, l'une des plus fortes Places maritimes du monde, redonnée à ſon pere par les Anglois, qui en avoient été en poſſeſſion depuis que l'on l'eut pris aux Eſpagnols. Le Roi en perſonne prit poſſeſſion de cette importante place, & y fit ſon entrée le ſecond de la derniere Lune.

On regarde comme une grande bévûë du côté des Anglois, de ſe défaire ainſi d'une forteresſe imprenable par terre, & qui commande les Mers Septentrionales. Mais l'argent l'emporte ſur toutes les autres conſiderations. Auſſi ſemble-t-il que la Cour d'Angleterre en ait grand beſoin.

Le Roi de France & l'Empereur d'Allemagne ſont depuis quelque tems en bonne intelligence. Ils s'écrivent ſouvent des lettres d'amitié, & paroiſſent fort bien reconciliez. A la verité on peut apeller cette année l'année pacifique de l'Europe. En éfet, ſi vous en exceptez certaines eſcarmouches & bravades militaires entre les Eſpagnols & les Portugais, tout le reſte de la Chrétienté eſt en paix. Les Portugais ſe ſont tellement fortifiez en mariant leur Infante avec Charles II. Roi d'Angleterre, que ç'a été par ſon ſecours & par celui du Roi de France qu'ils ont preſque

réduit l'Espagne à la necessité de faire la paix. 1663

Tu diras que les Portugais ont été plus fins que les Anglois dans la Dot qu'ils ont donnée à leur Infante. Elle consiste cette Dot en la seule ville de Tanger en Barbarie, place qui leur coûtera plus à défendre contre les Mores, qu'elle ne leur vaudra de revenu. Ces hardis Afriquains donneront des allarmes continuelles à cette place, & obligeront le Roi d'Angleterre à y tenir une puissante garnison, & à faire une infinité d'autres dépenses. Les Portugais ont une secrete joye de se voir débarassez de deux grands & pesans fardeaux, je veux dire d'une Princesse du sang, & d'une vieille forteresse qui ne leur serviroit qu'à épuiser le tresor public, & à leur faire perdre des milliers d'hommes tous les ans.

Ce n'est pas, illustre Ministre, une petite consolation pour moi, de voir qu'encore que je sois calomnié & persecuté par mes ennemis, je puis encore compter sur la protection & sur l'amitié des principaux Ministres: & qu'au lieu des censures & des reproches ausquelles j'étois autrefois accoûtumé, on ait à present augmenté ma pension à proportion des dépenses qu'il me faut necessairement faire. On m'envoye liberalement de l'argent, & mes calomniateurs sont maintenant muets & confus.

Tu peux dire au Divan que le fils aîné du Roi de Dannemark est à present en cette Cour. Le sujet de son voyage fait faire diverses conjectures. Les uns disent qu'il est amoureux; d'autres soûtiennent que ce n'est que l'envie de voir les Cours étrangeres qui l'a fait sortir de son païs.

Tu peux aussi informer le Divan, que le Duc de Saxe s'est marié avec une Princesse du Sang qu'on nomme Mademoiselle de Valois. Le Juif Echimilia est malade à Vienne d'une dangereuse fiévre,

1663. Pour moi qui n'ai jamais joüi d'une ſanté parfaite depuis que je ſuis à Paris, j'ai neanmoins toûjours l'eſprit ſain, & un cœur inviolablement dévoüé aux interêts du Grand Seigneur, que Dieu maintienne long-tems ſur le Trône des Ottomans.

LETTRE XIX.

Au Kaimacam.

D'une étrange avanture qui lui étoit arrivée dans une viſite qu'il avoit faite à un voyageur Calabrois, qui ſe diſoit Aſtrologue & Medecin.

IL y a en cette Ville un homme Calabrois de naiſſance, & d'éducation de tous les Païs, car il a voyagé dés ſon enfance, ſi ce qu'il dit eſt vrai. Il parle aiſément toutes ou la plupart des langues de l'Europe. Il eſt viſité par des gens de diferentes Nations, & il paſſe pour Medecin & pour diſeur de bonne fortune. Il a fait admirablement bien les fonctions de l'un & de l'autre au ſujet de tous ceux qui ſont allez le voir.

Il reçoit tous les jours des viſites des Princes & Grands Seigneurs de France, & des perſonnes d'un plus bas rang. Ils lui diſent leurs maux, & cet Apollon les guerit preſque toûjours. Il employe dix heures par jour à donner audience aux perſonnes de tout rang & de toutes qualitez ; il guerit les unes, & dit aux autres leur future deſtinée.

Je l'allai voir un jour, non pas pour apprendre ma deſtinée, car je n'ai guere de foi pour les Prophêtes ou Aſtrologues Modernes, ni pour être

gueri d'aucun mal ; car je n'ai aucune estime pour 1663.
ces Empiriques, mais par pure curiosité, afin de tirer quelqu'autre avantage de la compagnie de cet Etranger, & apprendre des Cours étrangeres quelque chose qui pût me mettre en état d'être plus utile au Grand Seigneur, & de pouvoir mieux penetrer les secrets des Princes Chrêtiens. Il arrive souvent qu'on tire des avantages considerables de la societé des Voyageurs & gens d'experience : Et j'avois sujet d'esperer quelque profit de la connoissance d'un homme dont les Grands de France recherchent l'amitié.

Je l'abordai donc avec beaucoup de ceremonie & de respect, & autant de dissimulation que je jugeai necessaire pour me cacher, & cacher le dessein que j'avois en recherchant son amitié. Je parus grand admirateur de l'Astrologie judiciaire, & lui dis, que je souhaitois passionnément d'apprendre de lui les rudimens de cette science : Que j'avois entendu dire beaucoup de bien de son savoir non-seulement à la renommée, mais aussi à des personnes de sens & de qualité, qui avoient fait de lui un portrait trés-magnifique. Je dis beaucoup d'autres choses pour lui donner bonne opinion de moi. Comme il avoit compagnie, il répondit à mes complimens avec beaucoup d'honnêteté, me pria de revenir à une heure plus commode, & de laisser mon nom, afin qu'il donnât ordre à ses Domestiques de me bien recevoir en cas qu'il ne pût le faire lui-même, parcequ'il arrivoit souvent qu'on renvoyoit plusieurs personnes sans les laisser entrer. Je lui dis que mon nom étoit Tite de Moldavie, & que j'étudiois à l'Academie dans l'esperance de m'avancer dans l'Eglise. Aprés qu'il eut écrit cela avec l'heure & la minute du jour à la maniere des Astrologues, il me pria de l'excuser s'il étoit obligé de rejoindre sa compagnie. Sur cela je pris congé de lui.

1663. Peu de jours aprés je retournai chez lui, tout plein d'esperance de tirer un grand avantage de sa compagnie. Mais aussi-tôt qu'il me vit je fus surpris du langage qu'il me tint.

„ Vous avez beaucoup hasardé, Monsieur, de „ venir à moi. Il dépend à present de moi de „ faire connoître & vôtre caractere, & ce que „ vous faites en cette Ville. Mais si je trahissois „ quelqu'un, le don que j'ai me seroit ôté. Je „ ne suis Sectateur, ni de Moïse, ni de Jesus, „ ni de Mahomet, & ne fais profession d'aucune „ des Sectes qui sont à present sur la terre : Mais „ j'adore l'esprit & l'ame de l'Univers, qui est „ éternel & infini. Ainsi je ne haïs personne pour „ sa Religion, telle qu'elle puisse être. Et vous „ qui n'êtes pas ce que vous paroissez, vous n'au- „ rez pas en ce lieu plus de mal de moi, que le „ Coadjuteur de Paris : Car je ne suis d'aucun „ parti ou faction. J'aime également tous les „ hommes qui ne me font point de tort, & ma „ patrie est par tout.

Tu peux t'imaginer que je ne fus pas peu surpris d'un semblable discours : Mais reprenant mes esprits, & considerant que j'avois toûjours crû que ces Diseurs de bonne fortune agissoient par le Ministere d'autrui : Comme je me défiois que mon nom lui étoit connu long-tems auparavant, je crus qu'il ne lui avoit pas été difficile de s'informer de moi; ou qu'il se pouvoit faire que quelqu'un qui me connoissoit, m'ayant vû entrer chez lui & en sortir, lui auroit parlé de moi, je fis semblant de me retirer mal satisfait. Ce seroit tems perdu, lui dis-je, de vous écouter plus long-tems : Car je m'apperçois que vous ne savez rien de moi, puis que vous dites que je ne suis pas ce que je parois. „ Non, repliqua-t-il, avec une obligeante „ chaleur, vous êtes Arabe, & vous servez „ *incognito* un Prince d'Orient. Continuant alors il

il me dit en peu de mots quelques-unes de mes avantures. Il insinua les dangers où j'avois été durant ma residence à Paris ; il parla de mon Esclavage à Palerme & de la rencontre que j'avois faite de mon ancien Maître de Sicile. Bref il me dit plusieurs autres choses, que je sçavois si veritables, que sa compagnie m'étoit fort incommode : cependant je n'osois le quitter brusquement, ou faire paroître que je n'étois pas content. Payant donc de toute la dissimulation & de tout l'artifice dont je fus capable, je fis tomber le discours sur autre chose ; je fis semblant d'avoir une grande passion d'apprendre de lui l'Astrologie, & lui promis une riche récompense s'il vouloit me l'enseigner. Sur cela je le quittai honnêtement, résolu de ne le revoir de ma vie s'il étoit possible. 1665.

Jamais homme ne fut plus inquiet que moi, après que je fus de retour à mon logis, & que j'eus consideré de prés ce qui s'étoit passé entre cet Etranger & moi. Je ne suis pas crédule en matiere de miracles, de propheties, ou de prétenduës revelations. Je proteste neanmoins solemnellement, que je ne saurois m'empêcher de croire qu'il avoit un don particulier de deviner, ou qu'il étoit au moins un excellent Astrologue. Je ne sçai pas même de l'heure qu'il est quel jugement je dois faire de cet homme. Peut-être est-ce un Demon incarné, ou peut-être est-ce un Magicien. Je crois tantôt l'un, tantôt l'autre, s'il prophetise par le ministere d'autrui, je suis toûjours en peine de sçavoir qui peut lui en avoir tant apris de moi, qui me suis toûjours crû l'homme de Paris le plus caché, & qui n'ai rien négligé pour être effectivement tel. Cette pensée me fait soupçonner que mon ancien Maître de Palerme ne soit un de ses Correspondans, & ne lui ait appris quelques-unes de mes avantures ; Car je n'ai aucun sujet de me défier du

1663. Juif Echimilia. Ce doit être quelque chose de pareil, ou bien il faut être plus qu'homme, pour pouvoir ainsi penetrer les secrets d'un Etranger.

Je prie Dieu, sage Kaimacam, de te préserver des embûches de ceux qui a juste ou faux titre, se piquent de grandes choses.

LETTRE XX.

Au Capitan Bassa.

D'un homme extraordinaire pris sur les côtes de Nort-Hollande,

CE que je vais te raconter me paroît incroyable : aussi n'aurois-je garde de lui donner place dans une lettre que je destine aux sages Ministres de la Porte, si la nouvelle n'en étoit confirmée par diverses lettres que des Marchands de cette Ville ont reçûës de leurs Correspondans de Nort-Hollande. Toutes les lettres s'accordent à dire, que le neuviéme jour de la Lune de Novembre, on vit un homme extraordinaire flotant en mer & s'approchant de la côte, soûtenu par une planche sur laquelle il étoit assis, ayant à la main une bouteille où il y avoit d'une liqueur forte. Les premiers qui virent ce spectacle pêchoient dans un petit bâteau. Ces pêcheurs croyant que cet homme fut un réchapé de quelque naufrage, car il y avoit eu alors sur ces Mers des tempêtes violentes, allerent à lui, & le prirent dans leur chaloupe. Il exprima sa reconnoissance du mieux qu'il pût ; car personne n'entendoit son langage. Lors qu'il fut à terre, il se mit à genoux, & aprés avoir levé les yeux & les mains

au Ciel, il se prosterna & baisa la terre. Ses habits étoient de peau de poissons, les cheveux de sa tête de couleur de filasse, & il ne paroissoit pas affoibli faute de nourriture. Ce qui fit conclure à tout le monde, qu'il avoit fortifié ses esprits avec la liqueur chimique de sa bouteille, qui étoit prés de demi vuide. 1668.

Il ne vit pas plûtôt lever la Lune, qu'il tourna le visage en terre, & marmota certaines paroles barbares, frapant du front contre la terre. Ensuite il se leva, & dansa d'une maniere sauvage, chantant des airs assez naturels: & étendant la main droite à chaque pause, & la tournant du côté de cette Planete, il témoignoit par son chant & par ses gestes beaucoup de devotion & d'amour pour elle.

On envoya plusieurs savans hommes pour examiner cet Etranger, pour tâcher d'apprendre s'il étoit possible par signe ou autrement, d'oû il venoit, & par quel accident il avoit été ainsi abandonné à la fureur des vents & des vagues, aux extrémitez de la faim, du froid, & des veilles, & à la devorante gueule des Monstres marins. Mais tout ce qu'on pût faire pour cela fut inutile. On lui parla en diverses langues, & il répondit, mais ce fut en un langage entierement inconnu. Il prononçoit d'un ton qui n'étoit point le même qu'on fait en sifflant & en chantant, mais qui tenoit de l'un & de l'autre. Cela fit croire qu'il étoit Chinois, parce que ces peuples prononcent plusieurs de leurs lettres de la même maniere. Autant en font les habitans de Tunquin, de Malabar, & autres Royaumes des Indes Asiatiques, où les lettres sont aussi énergiques, que le sont les mots chez les Européens. On lui fit voir des Globes & des Mapemondes de differens Auteurs, & de differentes langues : On lui presenta aussi des Cartes particulieres de tous les païs maritimes de la terre : Mais tout cela ne servit

1663. qu'à enflâmer tout de nouveau sa devotion pour la Lune, dont il vit la ressemblance sur quelqu'un de ces papiers. Il soûrioit à cette vûë, baisoit son doigt qui suit le pouce, & touchoit avec une religieuse veneration la figure de cette planette. Paroissant ensuite de la meilleure humeur du monde, il faisoit quelques mouvemens en rond, & se mettoit à danser les bras étendus, & tournez comme ceux qui jouënt des castagnetes. Il chantoit durant tout ce tems-là certains sons inarticulez, qui avoient une justesse & une douceur surprenante. Ainsi personne ne sçavoit quel jugement faire de lui.

Il paroissoit fort sobre, fort modeste, & fort resigné. Il ne refusoit rien de toutes les viandes & les liqueurs qu'on lui presentoit & neanmoins il ne mangeoit ni ne bûvoit avec excés. Il ne témoignoit aucun mécontentement de quelque maniere qu'il fut logé ou traité, quoiqu'on lui fît plusieurs duretez pour voir s'il n'en feroit point paroître de ressentiment. Mais il se moquoit de tout cela, & se soûmettoit patiemment à ce qu'on lui imposoit.

On remarqua que par tout où il voyoit de l'eau, il y couroit d'abord, & se lavoit du mieux qu'il pouvoit, n'oubliant jamais de jetter de l'eau vers l'endroit du Ciel où la Lune étoit visible. Quand on le menoit dans les champs ou dans les jardins, il coupoit de l'herbe, & des fleurs, & les jettoit en l'air d'un air tranquille & posé. Il acompagnoit cela des gestes religieux qui convainquoient tout le monde, qu'il faisoit cela à l'honneur de quelque puissance celeste. Il étoit le sujet de diverses conjectures; les uns croyoient une chose, les autres l'autre. Personne ne pouvoit tirer aucune conclusion positive; & il n'est pas possible à ce que j'apprens que les plus sages de ces païs-là puissent débroüiller ce mistere.

C'est peut-être un homme tel que celui dont

fait mention l'Imaum Rapibabet, auteur Persan, 1653
& qui fut pris, à ce qu'il prétend, l'an de l'Egire 502. sur un vaisseau Marchand des Indes au détroit de Babel-Mander. Cet homme prétendoit être muet, mais pouvoit entendre, écrire & s'exprimer de diverses manieres, si quelqu'un avoit pû entendre son langage. Il se trouva au bout du compte que c'étoit un Esclave Ethiopien qui avoit quitté son Maître; un éveillé qui parloit toutes les langues de ces païs-là, & qui pour se faire admirer, écrivoit des caracteres de son invention; que les plus grands sages ne pouvoient lire.

Tu rencontres sur cet Element, puissant Bassa, des Monstres & creatures extraordinaires, ausquelles tous les noms qui nous sont connus ne peuvent convenir: Mais rien de tout cela n'est ni aussi terrible, ni aussi dangereux, que le sont les fourbes & les imposteurs. Je prie Dieu de vouloir t'en préserver & moi aussi: Car ils infectent la mer & la terre.

LETTRE XXI.

A Nathan Ben Saddi, Juif, à Vienne.

Il tâche de le convaincre qu'Ismaël étoit heritier des promesses faites à Abraham, comme étant son fils aîné. Recrimination contre les décendans d'Isaac.

1663. LE tems du long & mutuel silence qui nous avoit été ordonné par nos Superieurs, est heureusement expiré & nous avons fait nos affaires avec succés sans aucune correspondance mutuelle. On n'en a usé de cette maniere que pour éprouver nôtre fidelité, nôtre sagesse, & nôtre obeïssance. Peut-être aussi a-ce été quelque chose de plus qu'un caprice de politique, ou une vaine phantaisie d'Etat. Il est ordinaire aux Grands d'éprouver ainsi ceux qu'ils ont dessein d'employer aux plus importantes affaires. Quoi qu'il en soit, nous nous sommes tirez d'affaire en bons & fidelles Esclaves; & il ne nous en faut pas davantage.

Un Marchand Armenien en qui j'ai de la confiance, sera le porteur de cette lettre. Il y a à Paris & autres lieux de France, quantité de gens de cette nation. Ils vont sous prétexte de commerce d'un païs & d'une Ville à l'autre; mais dans le fond ce sont autant d'Espions envoyez par les Princes d'Orient, pour observer les démarches des Cours d'Occident, les desseins des Princes Nazariens, & pour s'informer au juste des forces & des richesses de ces Infidelles. Quoi qu'exterieurement ils fassent profes-

sion de la Religion de Jesus, ils croyent neanmoins à l'Alcoran dans le cœur, & adorent Mahomet nôtre saint Legislateur. 1663

La verité a je ne sai quels charmes qui entraînent l'esprit. Les hommes embrassent avec plaisir les préceptes de la droite raison. Cependant les gens de ta nation sont obstinez & fermeñt volontairement les yeux aux lumieres naturelles. Vous vous estimez trop, parce que vous êtes la posterité d'Isaac, fils de Sara, femme libre & épouse d'Abraham; & vous nous reprochez que nous sommes les décendans d'Agar, concubine & Esclave de ce Patriarche. Vous ne considerez pas qu'Ismaël étoit le fils aîné de ce glorieux Patriarche; & qu'il est porté par la loi de Moïse, que tout mâle premier né doit heriter du patrimoine de son pere, quoi qu'il soit né d'une vile & basse Esclave, ou d'une Concubine haïe. Moïse a-t-il fait une Loi opposée à celle de ses freres? ou Abraham le favori de Dieu a-t-il pû agir contre la volonté divine? Comment donc a-t-il pû desheriter son fils aîné, la fleur de sa jeunesse, & les prémices de sa vigueur? Il est certain que la majesté & la lumiere de Dieu, qui passerent d'Adam à Seth, à Enoc, à Noé, & à Abraham, vinrent aussi à Ismaël, heritier présomptif des promesses de Dieu, & pere de tant de Princes & d'illustres nations.

Que ceux de ta nation cessent donc de se vanter de leur genealogie, & de se préferer aux victorieux & triomphans Ismaëlites, enfans d'un tronc illustre, posterité où brillent l'ancien renom, & le droit de primogeniture, posterité illustre & glorieuse, nombreuse comme les feüilles des arbres, ou les étoiles du Ciel, & heureuse en toute chose par la speciale benediction de Dieu. Il n'en est pas de même des Israëlites, qui, comme tu sçais, n'ont jamais fait grosse figure sur la terre, & qui sont regardez

1663. pât tout de l'heure qu'il est comme des vagabonds.

Vos Rabins répondent à cela, que nôtre pere Ismaël étoit à la verité un grand Prince; mais qu'il étoit aprés tout un homme sauvage & feroce, qui ne soûtenoit son rang & sa grandeur que par la violence & par le carnage: Qu'il faisoit sa demeure dans les deserts & lieux inhabitez; qu'il voloit les Caravanes des Marchands & des Voyageurs, opprimoit les pauvres, & massacroit les innocens. Ils le representent enfin comme un homme qui étoit contre tout le monde, & tout le monde contre lui.

A cette accusation ils en ajoûtent une autre, & disent que les Princes d'Orient qui décendent d'Ismaël, ne se sont jusqu'ici maintenus sur le trône que par la cruauté & par le massacre. Le pere a ôté à ses enfans la vie qu'il leur avoit donnée, & les enfans ont fait mourir leurs peres. Les freres ont égorgé leurs freres, & sacrifié leurs plus proches parens aux maximes d'une barbare politique, & à des jalousies d'Etat. Ce qui se voit plus manifestement que par tout ailleurs dans la sublime maison des invincibles Ottomans.

Voilà les accusations que vous inspirent le dépit, les calomnies que vos Docteurs vomissent contre les décendans d'Abraham, & même contre Ismaël & ses enfans. Mais je voudrois, Nathan, que sans prévention & sans partialité tu fisses reflexion sur les choses, & que tu ne t'en laissasses pas imposer aux Sophismes de tes Auteurs. Décends jusqu'aux premiers tems d'Israël, examine la Loi écrite, les Archives de Moïse & des Anciens. Tu trouveras-là de frequens exemples des mêmes crimes que tu nous reproches, de justes paralelles de la prétenduë tirannie & inhumanité dont tu blâmes les innocens Ismaëlites.

Vôtre pere Jacob ne suplanta-t'il pas Esaü son 1553.
frere aîné ? N'eut-il pas par supercherie les brebis de son oncle Laban ? S'il n'étoit pas vaillant & cruel comme Ismaël, il étoit fourbe & rusé. Cependant combien de fois pilla-t-il les enfans d'Hemor, & combien de fois ne se vanta-t'il point ensuite du butin qu'il leur avoit enlevé par la force de ses armes ?

Quand vos peres sortirent d'Egipte, quel carnage ne fit point Moïse leur Chef, lors qu'il donna ordre aux enfans de Levi de se lever avec leurs épées, & de tuër chacun son frere, son ami, & son voisin ; de sorte qu'il perit ce jour-là au pied du mont Sinaï vingt-trois mille hommes ? Cependant aprés cette cruelle execution, il les benit, disant : *Vous avez aujourd'hui consacré vos mains chacun dans le sang de son voisin.* Voilà l'origine de vôtre Sacrificature, qui est le rang le plus éminent & le plus illustre qui soit parmi vous.

Souviens-toi comment vos peres taillerent en pieces presque toute la tribu de Benjamin, de maniere qu'il n'en resta pas en vie plus de six cens hommes. N'oublie pas non plus qu'Abimelec de la tribu de Manassé, parvint à la Souveraineté par le sang de soixante-dix de ses freres qu'il égorgea sur une même pierre. Vos propres écrits portent, que Dieu vous donna des Rois en sa colere, qui furent tous des hommes sanguinaires. Entre un si grand nombre de Princes qui ont regné sur vous, à peine en pouvez-vous trouver quatre qui ne soient pas tombez dans le sacrilege, dans l'idolâtrie, & autres crimes énormes.

En un mot, Nathan, les enfans d'Ismaël & d'Isaac, étoient tous hommes : Et si tu n'as à reprocher aux premiers que des crimes, tu ne saurois t'empêcher de convenir que les derniers ne soient également coupables ; je te conseille

1663. desormais de mettre la main sur la bouche, & de ne plus mal parler des gens, qu'on ne peut insulter impunément soit de bouche, soit par écrit.

LETTRE XXII.

Au même.

Origine de la noblesse & de la grandeur parmi les hommes.

JE finis ma précedente assez brusquement, & n'eus pas le tems de dire tout ce que je voulois, parce que je fus interrompu par une abondance d'humeurs qui me tomba sur les yeux, accompagnée d'une violente douleur de tête, qui m'empêchoit non-seulement de penser avec ordre, mais aussi de voir ce que j'écrivois. Depuis quelque tems je suis souvent attaqué de semblables foiblesses, & de plusieurs autres maladies. Je décheois visiblement. L'âge & les soucis, les veilles & les maladies, & mille autres accidens de cette nature, ont presque ruïné mon corps. Il me semble que je ne suis maintenant qu'un miserable squelette, à qui la nature & la fortune n'ont laissé par modestie qu'une peau seche pour couvrir ma nudité; des veines & des arteres épuisez; des nerfs retirez, des tendons, des muscles, & des cartilages pour empêcher que cette machine d'os ne tombe par pieces, & pour la tenir en mouvement. Il me semble en un mot, que je ne suis qu'un esprit déguisé; je ne saurois dire incarné, car je suis entierement décharné. Je ne subsiste que par Géometrie, enfermé que je suis dans les plus viles envelopes & dans les plus fanatiques restes de la mortalité.

Cependant tel que je suis, j'ai encore en cer- 1663.
tain tems l'esprit plus serein & plus vigoureux que je ne l'avois dans ma jeunesse, que j'étois plein de moüelle & de bon sang. Je sens quelquefois mon ame étendant les aîles, & se secoüant vigoureusement des pesans embarras de la terre, du sommeil, & des enchantemens de la vie, ou de la mort vivante. Elle s'enfle, elle s'éleve aux heureux, quoique momentanées avant-goûts de la felicité éternelle. Ensuite leurée par les charmes des aises & des plaisirs sensuels ausquels elle est accoûtumée, elle revient au premier appel, & comme elle n'est plus éclairée de la brillante lumiere du Ciel, elle vient tranquillement s'appuyer sur la sensualité la plus abjecte, qui la replonge aisément dans ses premieres tenebres. C'est-là l'état changeant où sont tous les hommes, & il ne faut pas esperer en ce monde une condition fixe. Les nobles & ceux qui ne le sont pas, sont également sujets à ces inconstances d'esprit, & la suprême élevation des Monarques n'est pas capable de les dispenser des fragilitez communes à tout le genre humain. Ils ne se distinguent de leurs plus vils Esclaves que par la grandeur de leurs Etats, par leur nombreuse suite, par leur puissance illimitée, & par la vaine pompe des honneurs exterieurs.

Si nous examinons l'origine de la noblesse & de la grandeur Royale ; si nous suivons la genealogie des Princes & des Potentats, & que nous allions jusques à la source, nous trouverons que les premiers parens de ceux qui font tant de bruit, étoient des gens sanguinaires & cruels, des oppresseurs, des tirans, des perfides violateurs de la foi publique, des voleurs & des parricides En un mot, la noblesse la plus ancienne n'étoit que méchanceté soûtenuë de la puissance, ou qu'impieté accompagnée de dignité. Qu'a-t-on fait en rendant jusques à present la noblesse successive,

1663. ou par heredité, ou par élection, ou autrement; que de perpetuer un pouvoir & un honneur exorbitant, acquis & agrandi par les vices les plus énormes, par des pratiques indignes d'hommes, & desquelles les Auteurs mêmes ont de tout tems eu honte? Delà vient qu'on a couvert & qu'on couvre encore aujourd'hui les injustes attentats & usurpations, du prétexte specieux de la justice & de la vertu, & qu'on apelle conquête ce qui n'est au pied de la lettre qu'un veritable brigandage. Ces injustes & ces usurpateurs font semblant de maintenir les libertez & les droits des peuples, leur Religion & leurs Loix, pendant qu'ils sont dans le fond les plus grands Tirans du monde, de francs Hipocrites, des Athées, & des proscrits.

Cela n'est pas seulement vrai des décendans d'Ismaël & d'Isaac, dont j'ai fait mention dans ma précedente, mais aussi de toutes les Maisons qui ont fait quelque figure considerable & quelque bruit dans le monde.

Qu'étoient les quatre fameuses Monarchies, qu'autant d'Empires de Bandits, autant d'Etats composez d'Avanturiers, de Pirates, & de voleurs, dont la seule force faisoit l'apologie de leurs brigandages? Diomede le sût fort bien dire à Alexandre le Grand. „ On m'apelle Corsaire, dit-„ il, parce que je cours les Mers avec un seul vais-„ seau, & l'on t'apelle Empereur parce que tu „ fais la même chose avec une puissante flotte. Si „ tu étois seul & captif comme moi, on te regar-„ deroit comme un brigand: Et je serois respecté „ comme un Empereur, si j'étois à la tête d'u-„ ne nombreuse armée Toute la diference qu'il „ y a entre nous, est que tu fais plus de mal que „ moi. La misere m'a forcé de voler, & rien ne „ t'oblige à faire la même chose qu'un orgueil in-„ suportable & une avarice insatiable. Si la fortu-„ ne m'avoit été plus favorable, peut-être aurois-„ je été plus honnête homme, au lieu que tes

progrez continuels te rendent plus méchant. « 1664.
Alexandre admirant la hardiesse de cet homme, & la resolution de son esprit, lui donna du commandement dans son armée, afin que desormais il pût voler & piller avec autorité.

Mais j'aurois dû prendre les choses de plus loin, & commencer par l'Empire des Assyriens, que Ninus commença par le sang & par le carnage, par la ruïne & par la destruction de tous ses voisins, & que Semiramis son épouse continua par les mêmes voyes. Cette femme dont l'antiquité a tant parlé, demanda à son époux de pouvoir regner cinq jours, & sa demande lui ayant été accordée, elle prit les habits Royaux, & étant montée sur le Trône, elle commanda aux Gardes de déposer & tuër son mari. Ses ordres ayant été executez, elle succeda à l'Empire, ajoûta l'Ethiopie à ses autres Etats, porta la guerre dans l'Inde, & fut enfin tuée par Ninias son fils, aprés avoir entouré Babilone d'une magnifique muraille. Ainsi fut fondée sur le parricide, le massacre & le carnage de la Monarchie des Assyriens. Arbacte la fit passer aux Medes par les mêmes voyes, & fit mourir Sardanapale, le dernier & le plus éfeminé de tous les Rois Assyriens, au milieu de ses concubines. Ainsi passerent de main en main avec la Puissance Souveraine la trahison & le carnage; jusques à ce que Cirus Roi de Perse les transfera dans son Païs. Cambises fils de Cirus commença la seconde Monarchie universelle, & y ajoûta les ruïnes de plusieurs Royaumes, affermissant son Empire par le sang de son frere & de son fils. Cependant aprés tout, le Sceptre fut transferé aux Macedoniens, par le moyen d'Alexandre le Grand, qui ne répandit pas moins de sang, & ne commit pas des crimes moins crians. D'Alexandre la Monarchie universelle passa aux Romains.

Quel besoin est-il que je parle de la scandaleu-

1663. se naissance de Romulus & de Remus, deux enfans jumeaux d'une incestueuse Vestale ? Que serviroit-il de faire mention de leur éducation aussi scandaleuse que leur naissance, puis qu'ils furent élevez par une prostituée publique ; éducation que les historiens Romains ont fabuleusement déguisée & donnée à une Louve, pour rendre plus miraculeux l'origine de leur Empire ? A quoi bon raconter en détail l'horrible fratricide commis par Romulus sur Remus son frere ; ou le celebre rapt des femmes, des filles & des veuves des Sabins ? Il paroîtroit odieux de rappeller le détestable meurtre de Titus Tatius, bon & ancien Capitaine des Sabins, & plusieurs autres cruels massacres. Cependant ces crimes énormes furent les fondemens de la grandeur & de la noblesse Romaine, qui fut ensuite si formidable à toute la terre. Les progrés de cette derniere puissance répondirent aux commencemens. Le gouvernement passa par diverses révolutions jusques au regne d'Auguste, où il acquit le titre de quatriéme Monarchie universelle.

Quoi que ce Prince passât pour le meilleur & le plus juste Prince de la terre, il fonda neanmoins son trône sur le sang de ses parens, & sacrifia ses enfans à son oncle par des vûës de politique : Et pour imiter l'ingratitude des autres Princes, il fit mourir barbarement les enfans de son pere qui l'avoit adopté pour lui succeder à l'Empire. Il n'épargna pas même les glorieux noms d'Antoine & de Cleopatre qui lui étoient si proches, & qui l'avoient mis en état de faire ces inhumanitez.

Je ne veux point t'ennuyer en te faisant la relation des abominables vies & mauvaises actions de Neron, de Domitien, de Caligula, d'Heliogabale, de Galien, & autres semblables monstres couronnez. L'histoire même rougit de racon-

ter de tels prodiges d'impieté, & les noms mê- 1665
mes de ces Princes ont été & seront odieux à toute la posterité.

Si de ces puissans Empires nous passons aux Royaumes moins considerables, nous y trouverons les mêmes vices. Les histoires anciennes & modernes sont pleines de ces sortes de tragedies. Le premier Royaume des Grecs ne doit sa naissance qu'au parricide de Dardanus; & l'Empire des Amazones ne commença que par le barbare massacre que ces femmes firent de leurs maris. Tous les siecles & toutes les nations fournissent des exemples de cette nature; & les plus hautes dignitez se sont de tout tems aquises par les plus hautes injustices.

Ainsi, Nathan, ne regardons jamais toi & moi d'un œil d'envie les Nobles & les Grands de la terre. Contentons-nous des petits postes que nous occupons, à couvert que nous y sommes sous l'heureux voile de l'obscurité; & servons le Grand Seigneur avec zéle & integrité, & cependant sans injustice.

LETTRE XXIII.

A Codarafrad, Cheik, homme de Loi.

D'un homme qui avoit été executé à Paris, pour avoir soûtenu qu'il étoit le Fils de Dieu.

1663. TU approuveras la Sentence qui fut hier executée en cette Ville sur un Sujet de ce Royaume qui se disoit le Fils de Dieu, & qui avoit abusé plusieurs pauvres ignorans qui le croyoient tel. Il fut brûlé vif, & ses cendres furent jettées dans un fossé. S'il avoit été convaincu d'un blasphême & d'une impieté si horrible dans les Etats du Grand Seigneur, on l'auroit puni comme on a fait, & peut-être même plus severement : Car l'Alcoran dit expressément, „ que Dieu n'a ni femme, ni fils, ni fille, ni „ compagnon : Et que ceux qui enseignent une „ telle doctrine souffriront les peines éternelles. Il est certain qu'il n'y a qu'un Dieu, & que l'éternelle Unité ne peut être divisée ou multipliée, pour faire des Dieux opposez les uns aux autres, ou des décendans qui soient autant de petites divinitez. Celui qui est le Pere de toutes choses habite dans l'éternelle solitude, & de cette retraite infinie il regarde les differentes generations de l'Univers : Elles sont également produites par lui, & c'est un blasphême de dire qu'il a fils ou fille, ou compagnon semblable à lui. Il est increé, non engendré, & entier : Seul possesseur de sa propre gloire, sans Rival ou Competiteur. Il n'y avoit personne avant lui, & il n'y aura aussi personne

aprés lui. Il eſt ſans commencement & ſans fin. 1663.

Mais les Infidelles ſoûtiennent une Trinité Divine, & ſuivent les ſentimens d'Hermes, de Triſmegiſte, de Platon, de Plotin, & autres Philoſophes Payens, qui ſoûtenoient une Trinité en Dieu. C'eſt de-là qu'eſt venu le Politheïſme (*a*) des Gentils. Ce fut de-là que Pithagore tira ſon *Tetragrammaton*, en faiſant l'Arithmeticien Chimique, & tirant de trois le nombre de quatre. Mais les Poëtes ne s'embaraſſans point des miſteres de ces nombres divins & intelligibles, debiterent leur Theologie ſous des fictions groſſieres & proportionnées à la capacité du vulgaire; les uns faiſant ſortir une Déeſſe du cerveau de Jupiter; les autres tirant un Dieu de ſa cuiſſe Mais comme on n'a pû tirer ſa genealogie que du petit doigt du pied de la divinité, auſſi l'a-t-on réduit avec juſtice à ſes premiers atômes, & chaſſé du monde avec raiſon.

Les François puniſſent differemment les malfaicteurs; mais de tous les ſupplices il n'y en a point de plus terrible que celui de rompre ſur une rouë. C'eſt une peine qu'on n'inflige qu'aux criminels du premier ordre, je veux dire à ceux qui ont commis les crimes les plus crians. Voici comme cela ſe fait. Le criminel eſt attaché ſur une rouë les bras & les jambes étenduës tout de leur long; alors vient le Bourreau, qui briſe un membre, & puis l'autre, juſques à ce que le patient ſoit à l'agonie. Alors on lui donne quelquefois un coup de barre ſur l'eſtomac, qui l'acheve, & qu'on apelle le coup de graee, quelquefois auſſi on le laiſſe expirer dans des tourmens qui ne ſe peuvent exprimer, & qui arrachent ſouvent au

(a) *C'eſt un mot Grec qui ſignifie pluralité de Dieux.*

1763. miserable, des imprecations & des blasphêmes qui font fremir ceux qui les entendent. Car il y a des gens vigoureux qui languissent dans ce triste état douze heures, & quelquefois plus.

Illustre Códarafrad quoique les executions se fassent en Orient plus brusquement & d'une maniere plus surprenante qu'en Occident, elles ne sont rien pour la cruauté en comparaison de ces dernieres. La mort la plus terrible n'est chez nous qu'une souffrance de peu de momens.

J'ai de la veneration, sage Cheik, pour la parfaite connoissance que tu as des loix de l'équité & de la justice.

LETTRE XXIV.

A son Cousin Soliman, à Calcedoine.

Il trouve bon qu'il aille de lieu en lieu, & lui conseille de continuër ses voyages, ou au moins d'aller voir son Cousin Fousi à Astracan.

JE te louë d'aller comme tu fais d'un lieu à l'autre, & je souhaiterois que tu fisses non-seulement quelque sejour dans toutes les Villes situées sur le Bosphore, sur la Propontide, sur la mer Euxine, & sur l'Hellespont; mais que l'envie te prit de visiter tour à tour les plus fameux païs du monde.

Loüé soit Dieu de ce que nous ne sommes point nez en Moscovie, en Russie, à la Chine, ou sous les gouvernemens de Licurgue, de Platon, & tels autres Legislateurs ombrageux, où il en coûtoit un œil, une oreille, & un pied, lors qu'il n'en coûtoit pas la vie, de sortir hors de son Païs na-

tal. Les Etrangers qui y venoient étoient soûmis 1663.
à la même peine, à la réserve des Ambassadeurs & Agens étrangers, qui sont contraints à la Chine d'aller voilez depuis les frontieres jusques à la Cour, de peur qu'ils ne remarquent les foibles du Païs.

Il est certain que cela repugne au droit naturel & au droit des gens; que c'est une oppression humaine, & directement opposée au dessein de Dieu qui nous a fait pour la Societé. Toute la terre n'est à proprement parler qu'un Païs, ou une Province, commune aux hommes & aux bêtes. C'est nôtre élement, & partant nous devons y avoir la liberté d'aller où il nous plaît, comme les oiseaux en l'air, & les poissons dans la Mer, sans loi, sans contrainte, ou sans outrages. Ce fut ce qui obligea Socrate à qui l'on demandoit *de quel Païs il étoit*, de répondre, *je suis natif de tout l'Univers, & par consequent il m'est permis de demeurer où je veux.*

Tu sçais que nôtre Cousin Fousi a voyagé par toute l'Asie & l'Afrique, & par une grande partie de l'Europe. Pesteli Hali mon frere a aussi visité plusieurs païs d'Orient. L'un & l'autre ont fait fortune, l'un à Astracan, & l'autre à Constantinople. Suits leur exemple, & tu pourras contenter tes desirs. Vas & remarques les differentes mœurs des hommes, la varieté de leurs coûtumes, de leurs loix & de leurs Religions. Visite les montagnes, les valées, les deserts, les rivieres, les Lacs, les Mers, les Villes, les Châteaux, les Palais, & tous les autres objets desirables dont le monde est embelli.

Mais prens garde au foible de la plûpart des voyageurs, qui comme le cameleon changent d'esprit & de mœurs, à proportion de la varieté des Païs par où ils passent. Purs Comediens, Bouffons & Singes, qui font consister leur excel-

1663. lence à imiter tout ce qu'ils voyent, ou qu'ils rencontrent. Ainsi ils dégenerent au lieu de perfectionner leurs esprits dans la veritable science & sagesse, & d'endurcir leurs corps à souffrir patiemment les injures des Elemens, toutes les fatigues & tous les accidens de la vie humaine, qui sont les principales fins qu'un voyageur se propose aprés les progrés dans les sciences, pour se mettre en état de servir plus utilement nôtre Souverain & nôtre patrie.

Ne t'imagines pas, Soliman, que tu mérites jamais le caractere de Voyageur Prudent, si tu ne peux te vanter à ton retour que d'avoir vû des choses surprenantes & incroyables, si tu n'as que de monstrueux Romans à raconter, & des fictions plus fabuleuses que celles des Poëtes Payens. Attache-toi aux connoissances solides, seules capables de perfectionner la créature raisonnable. Comme tu pars, Musulman, il faut que tu retournes de méme, & que tu retournes avec tous les avantages qui puissent te faire louër comme une personne qui a fait de grands progrez dans l'Histoire, dans la Morale, dans la Politique, & dans la Philosophie.

Si tu n'oses pas entreprendre un voyage de grande etenduë, vas trouver ton Cousin Fousi à Astracan, où il est établi dans une espece de negoce. Passe par la Mer noire, & par les Palus Méotides. Jette les yeux en passant sur l'ancien Royaume de Colchide; considere l'humeur des Mingreliens, des Circassiens, des Tartares, & des autres peuples des lieux par où tu passeras. Quand tu seras arrivé à Astracan, dis à mon Cousin Fousi que je t'ai conseillé de voyager de ce côté-là. Il aura de la consideration pour toi à cause de la recommandation de ton Oncle. Montre-lui cette lettre, & lui fais voir la signature d'un homme âgé,

chargé d'années, Esclave du grand Souverain de la terre, & l'Horloger grison de la sublime Porte, qui est l'asile des mortels. Mais je t'avertis de te défaire de tout entêtement, de toute inquietude & inconstance. Sois fidéle, assidu, laborieux, patient & resigné. Reçois tout sans chagrin comme venant de la destinée. 1663.

Si tu le fais, Dieu te benira, & te donnera les richesses de la terre, & les douces influences du Ciel, te rendra heureux en ce monde & en l'autre, & t'introduira enfin dans son repos.

LETTRE XXV.

A Pesteli Hali son frere, Grand Maître des Douanes à Constantinople.

Des Guerres & de la révolution d'Indostan, avec des remarques sur la diferente Politique des Orientaux.

IL n'y a point de doute que du tems que tu étois aux Indes, les noms de Sultan Dara, Suja, Aureng-Zebi, & Morad-Bakché, ne t'étoient pas moins connus que celui de Chah-Jehan, Grand Mogol, leur pere. Tes afaires, aussi-bien que la curiosité, t'apelloient souvent à leur Cour, où tu as entendu dépeindre ces jeunes Princes, qui ont fait tant de bruit dés leur jeunesse, de qui le monde attendoit dés-lors de grandes choses, & qui donnoient au vieux Monarque leur pere assez de trouble & d'inquietude pour les tenir en ordre, & pour prévenir les machinations

1563 qu'ils pourroient faire les uns contre les autres aussi-bien que contre lui-même. En effet, il vit alors sa maison divisée en factions, & l'envie & l'ambition mettant aux mains des freres & des sœurs, obligez par nature à s'aimer mutuellement, & à se rendre de bons offices les uns aux autres.

Ce n'est assûrément qu'un glorieux malheur pour des enfans, d'être ainsi nez pour briguer une Couronne. Chacun est obligé par le principe de la conservation de soi-même, de soûtenir ses prétentions d'une maniere qui repugne entierement à l'humanité & à l'affection mutuelle que se doivent les personnes d'un même sang. Les enfans d'une même mere se dépoüillans des sentimens de la tendresse & de la compassion, tirent l'épée les uns contre les autres pour défendre leur prétendu bien & pour ravir par force une Couronne, & mettre par ce moyen leur vie à couvert.

C'est pourtant le malheur de toutes les Cours d'Orient. Un Prince n'est pas plûtôt sur le trône qu'il commence par égorger ses freres & massacrer generalement tous ceux qu'il soupçonne ou comme des prétendans à la Souveraineté, ou comme des Competiteurs.

Il faut convenir neanmoins que la politique des Indiens en cela est beaucoup plus genereuse, que celle des Ottomans ou des Persans. Ceux-ci ne sont pas plûtôt sur le trône, qu'ils font massacrer de sang froid tout le reste de leur maison, ou du moins les font renfermer dans un sombre Donjon, où ils sont pour toute leur vie, sans compter qu'ils leur font souvent crever les yeux. Cela vient du malheur qu'ont les enfans des Monarques d'être dés leur naissance confinez dans un Serrail, & élevez par des femmes & des Eunuques, du vivant même de leur pere ; desorte que celui qui monte sur le trô-

te, est dés ce moment maître de tous les 1653.
autres.

Il n'en est pas de même à Indostan, (*a*) où l'éducation des Princes du Sang est commise à des personnes capables & savantes. A mesure qu'ils croissent en âge, ils croissent aussi en connoissance, en sagesse, & en courage, & on les occupe aux choses qui conviennent à la capacité de chacun. Les uns sont Ministres d'Etat, les autres Generaux d'Armées, ou Gouverneurs des Provinces. Par ce moyen comme chacun est en état de se faire des Partisans parmi les Grands & parmi ceux qui sont d'un rang inferieur, chacun aussi fortifie son crédit à la Cour, à la Ville, à la Campagne, & à l'Armée. Ainsi ils ont tous le champ libre pour éprouver leur esprit & leur courage par raport à la succession: Aussi est-il plus équitable de les laisser entrebattre pour une Couronne, & de faire par maniere de dire une loterie de vie & de mort, que d'en mettre un seul en état d'égorger tous les autres, & de faire du Serrail une boucherie, toûjours soüillée de sang innocent.

Mais chaque Etat a ses maximes, & on n'y manque pas de gens de loi pour justifier cette inhumaine conduite de nos Sultans, comme s'il n'y avoit point d'autre moyen de prévenir les malheurs publics & les guerres civiles, qu'entraînent toûjours tant de prétendans à la dignité Imperiale; comme il est arrivé tout de nouveau aux Indes.

Il n'est pas necessaire de te faire un détail circonstancié des dignitez, & des commandemens que le Grand Mogol avoit donné à ses quatre fils: Tu as pû t'en informer suffisamment du tems que tu étois à Dehli, ville Capitale des Etats du Grand Mogol. Il n'est pas besoin non plus de te rien di-

(a) *C'est-à-dire païs des Indiens, autrement le païs du Grand Mogol.*

1663 re de Rauchenara Begum, ou de Saheb ſa ſœur, toutes deux filles de Cha-Gehan. Comme tu as été dans ces païs-là, tu en ſais plus que moi, qui ſuis obligé de tout ce que je ſai des affaires des Indes aux Marchands & aux Voyageurs.

Mais je puis t'aſſûrer d'une choſe qui eſt arrivée depuis ton retour à Conſtantinople, & que la renommée n'a peut-être pas encore porté à la Ville Imperiale.

Sçache donc que l'an 1663. un bruit s'étant répandu dans les Provinces de l'Inde, que Cha-Gehan étoit mort, chacun de ſes quatre fils commença à mettre tout en œuvre pour emporter la Couronne. Ils firent tout ce que des Princes ambitieux pouvoient faire en pareil cas. Ils firent de grands preſens & de grandes promeſſes aux * Omrahs & Rajas, & de grandes liberalitez à la milice. En un mot, ils firent tout ce qu'ils jugerent neceſſaire pour gagner l'amitié & l'eſtime de leurs Partiſans; pour atirer les autres dans leurs interêts, & pour ſe mettre en état de ſe faire mutuellement la guerre avec apparence de ſuccés: Car ils étoient tous également poſſedez du deſir de regner. Mais la deſtinée qui décide de tous les évenemens humains, avoit réſervé la Couronne pour Aureng-zeb, plus politique & plus diſſimulé que tous les autres.

Ce Prince, par une profonde diſſimulation, trompa Morad-Bakche ſon frere puîné, & le mit aux fers au milieu de ſa propre armée. Il fit des preſens aux Officiers pour les appaiſer, & augmenta la paye du Soldat, envoyant le General priſonnier dans une de ſes fortes Places. Ce fut le premier pas conſiderable qu'il fit pour parvenir à la Couronne. Ce corps l'avoit non-ſeulement délivré du plus redoutable de ſes Competiteurs, mais auſſi rendu

* *Les premiers ſont les grands Seigneurs de la Cour, les autres de petits Rois qui dépendent du Mogol.*

rendu maître de son armée & de tous ses tresors. Tout cela étant joint aux forces & aux richesses qu'il avoit de son côté, le mettoit en état de poursuivre avec succés sa bonne fortune. Cependant la guerre dura prés de six ans. Sultan Sujah & Sultan Dara le tenant en échec, le premier du côté de Bengala, & l'autre prés des Villes Capitales d'Agra & de Dehli. 1663.

Mais enfin il fallut ceder à la fortune d'Aureng-zeb. Il fut mis sur le trône de ses peres qu'il occupe encore aujourd'hui, & ses Concurrens furent sacrifiez à la jalousie & à la vengeance de leur frere victorieux : car j'ai appris qu'ayant été faits prisonniers, ils furent empoisonnez, ou qu'on s'en défit par quelqu'autre voie.

La gloire du monde passe comme un nuage que le vent emporte, ou comme la fumée d'un feu qui brille pendant quelque tems, qui craque, & échaufe tout ce qui est autour ; mais qu'un peu d'eau éteint, & fait disparoître tout à coup. Considerere, cher Pesteli, que cette terre n'est pas nôtre patrie. Nous sommes étrangers en ce monde ; profitons de tout ce que nous y rencontrons pour nous avancer en connoissance & en vertu, & tâchons de ne point apprendre la vanité & les vices des mortels.

LETTRE XXVI.

A Useph, Bacha.

Le Duc de Meckelbourg embrasse la Foi Romaine. Les Ambassadeurs des Suisses font une magnifique entrée à Paris.

1663. ON fait de grandes réjoüissances à cause d'un certain Prince Protestant qui s'est converti à la foi de l'Eglise Romaine. On l'apelle le Duc de Meckelbourg. On dit qu'il est de l'ancienne race des Rois Vendales. Cette Cour lui fait des caresses extraordinaires, comme on fait d'ordinaire aux Proselites de haute qualité, car quant aux convertis pauvres & vulgaires, ils sont seulement les esclaves & les ânes des Prêtres.

Le Roi qu'on apelle fils aîné de l'Eglise, & qui doit par consequent paroître une vive démonstration des vertus tant vantées de cette mere, a été trés-liberal de ses faveurs à l'égard de ce nouveau devot. Il l'a fait Chevalier du saint Esprit, qui est le plus sublime degré d'honneur auquel on puisse parvenir en ce Royaume, aprés la dignité qu'on apelle Pair de France.

Le Duc de Beaufort qui croise sur la Mediterranée, envoye Courier sur Courier; mais je n'en puis voir aucun, ni savoir ce que contiennent leurs dépêches. Les Courtisans & politiques sont de vrais gouffres pour les nouvelles. Toutes celles qui leur parviennent sont englouties & ensevelies dans un silence éternel. Ils reçoivent tout, & ne rendent rien. Cependant chacun se donne la liberté de faire des conjectures à proportion de sa raison ou de sa fantaisie. Les uns disent que le Duc en est

venu aux mains avec la flotte d'Alger, & l'a pouſ- 1663.
ſée juſques dans ſon Havre avec beaucoup de perte du côté des Algeriens, & grand ſujet de triomphe du côté de ce Duc. Les uns ſe moquent de cela comme d'un Roman de Cour, à la faveur duquel on tâche de prévenir la nation des heureux progrés des armes du Roi, ſoit par mer, ſoit par terre. Il y a une troiſiéme ſorte de gens qui ſoûtiennent que ces dépêches ne viennent point du Duc de Beaufort, qu'ils diſent avoir été tué d'un coup de canon, dans un combat qu'il a donné aux Corſaires de Barbarie : mais que ces Couriers ont été dépêchez par les principaux Officiers de la flotte de Toulon qui commandoient ſous ce Duc, pour aprendre au Roi la nouvelle de ſa mort, & demander de nouveaux ordres.

Cependant nous ſommes à preſent tous occupez de la reception des Ambaſſadeurs Suiſſes. Ils firent hier leur entrée publique en cette Ville, aprés avoir été magnifiquement regalez au Château de Vincennes. Mille chariots les ont accompagnez dans les ruës de Paris. Ces Ambaſſadeurs ſont de braves gens & de bonne humeur, enfans de Bacchus & de Mars pour de l'argent, braves dans un celier, & point lâches en campagne.

Tu vois, obligeant Baſſa, que je n'oublie pas mes amis, mais que je leur envoye tour à tour les nouvelles qui parviennent à ma connoiſſance. Je te prie de me faire la faveur de me dire un mot du plaiſir que tu prens avec le Grand Seigneur dans les plaines du voiſinage d'Andrinople.

LETTRE XXVII.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Amours du Roi de France. Plaisante avanture de son Confesseur.

1664. IL est difficile de décider si le Roi de France est meilleur Capitaine que Politique. Il est bon pour l'un & pour l'autre. Ses conseils sont sages, & ses actions grandes. C'est un Prince qui pour le corps & pour l'ame a été fait pour l'Empire. Il a devancé son âge en toutes choses, si ce n'est pour les affaires de l'amour. Il les suit avec beaucoup de vigueur & de passion. Il est naturellement fort amoureux, & passe pour le Prince du siecle le mieux fait, chez ceux qui considerent la regularité de la taille, l'agrément des traits, & la majesté de l'air, comme les principaux ingrediens d'une beauté mâle.

Il est certain qu'il est fort agreable aux Dames, qui sont pour ces sortes de choses les juges les plus competens. Elles l'estiment d'autant plus, que l'amour ne diminuë jamais les justes sentimens qu'un Monarque doit avoir pour sa gloire. Il contente ces deux passions sans les laisser entrebattre, & ménage ses intrigues galantes avec tant de prudence, qu'il s'en tire toûjours en Heros.

Il a eu plusieurs Maîtresses & son esprit a manifestement paru en ce qu'il n'en a jamais aimé aucune qui n'ait merité d'être aimée. Celle qui a presentement le plus de part à son cœur s'apelle Madame de la Valiere, Duchesse de Vaujour; qualité dont elle est redevable à l'amour & à la

bonté de ce Monarque. Elle a l'esprit fin & déli- 1684
cat; aussi est-ce le seul éloge qu'elle merite. Quant à l'exterieur, à peine un mediocre Peintre voudroit-il y employer son savoir faire, à moins que ce ne fut pour representer ce que la Couturiere tâche de cacher ; qui est une difformité pareille à la mienne, c'est-à-dire, une bosse. Cela n'empêche pas neanmoins que ce Monarque ne l'aime passionnément ; aussi peut-il compter de n'avoir que peu ou point de Rivaux.

La Reine Mere & la Reine son épouse ont fait tout ce qu'elles ont pû pour le détacher de la Duchesse de Vaujour ; mais rien ne leur a reüssi. Il y a quelque tems qu'elles firent agir son Confesseur, qui avec une gravité à contre-tems representa à l'invincible Monarque les fâcheuses consequences d'un amour illegitime, (car ces Infideles croyent qu'on ne peut aimer legitimement que sa femme.) Il dit sur la matiere tout ce qu'un Jesuite pouvoit dire, & beaucoup plus qu'il ne devoit. Il menaça le Roi d'une rude penitence, & de je ne sai combien d'autres choses. Ne pouvant donc soufrir un tel discours de la part d'un sujet, & respectant neanmoins le caractere de Prêtre qu'il portoit, le remercia d'un air reservé de ses pieux conseils, & lui dit de plus qu'il le dispensoit à l'avenir du soin qu'il prenoit de sa conscience, resolu qu'il étoit d'obeïr aux anciens Canons de l'Église, & de ne se confesser qu'au Curé de sa Paroisse. Le pauvre Jesuite fut donc congedié, & outre l'indignation du Roi qu'il s'attira, il fut censuré de toute la Societé d'avoir imprudemment desobligé un grand Prince dans la seule vûë de plaire à deux femmes chagrines.

Les Rois sont, illustre Bassa, comme des Dieux en terre. Ils croient que leur Divinité est profanée lors que leurs sujets entrent trop avant dans l'examen de leurs actions.

LETTRE XXVIII.

A Pesteli Hali son frere, Grand Maître des Doüanes du Grand Seigneur á Constantinople.

De l'inclination de l'Espion à voyager. Son entêtement particulier pour les Etats du Grand Mogol, Description des plaisirs qu'il prendroit d'y passer.

LEs nouvelles que ta lettre m'aprend me donneroient un plaisir incroyable, s'il étoit possible que quelque chose de pareil arrivât. Il y a long-tems que je suis las de demeurer à Paris, & de n'avoir de conversation qu'avec des Infideles. Il y a une parfaite antipathie entre leur humeur & la mienne. On ne se fait pas une petite violence de ne rien dire ou faire qui ne soit contrefait. Cela se fait fort à contre-cœur. Mais je n'ai pas crû pouvoir trop faire ou trop soufrir pour les interêts de nôtre grand Maître. Je suis toûjours dans la même resolution. Cependant la nature abhorre la violence & la contrainte. Ainsi ce me seroit quelque chose de fort doux d'être rapellé, & employé à quelqu'autre chose, où je pûsse servir plus commodement Dieu & le Grand Seigneur.

D'ailleurs, depuis que je suis en cette Ville je n'ai eu que des persecutions & des reproches à essuyer de la part de certaines personnes du Serrail, comme je l'ai souvent insinué aux Grands à qui j'ai écrit, & en particulier à l'illustre Kerker Hassan Bassa, nôtre Compatriote & ami. J'ai imploré en même tems la faveur & l'intercession

de ce dernier, que j'ai prié de me faire avoir permission de me retirer en Arabie, & d'aller passer le reste de mes jours dans le lieu de ma naissance; ou qu'on me permit au moins de retourner à Constantinople, pour y rendre compte de ce que j'ai fait ici, dût-il m'en coûter la tête si je l'ai merité. 1664.

Je sens que ce genereux Bassa a eu pitié de ma soufrance, & qu'il a fait tout ce qu'il a pû pour me secourir. Je lui suis redevable de la proposition qui a été faite au Divan, de m'envoyer à la Cour du Grand Mogol, pour y negocier des afaires secretes & importantes au Sultan.

Je n'ai rien souhaité avec plus de passion depuis plusieurs années, que le bonheur de visiter ces Païs éloignez, si venerables par l'antiquité de leurs habitans, & par l'excellence de leurs Loix, de leurs Coûtumes, de leur Religion, & de leur gouvernement. Je parle des Payens des Indes, & non de la Maison des Mogols, qui sont venus de Tartarie, & ne sont que d'hier en comparaison des Originaires, dont la genealogie & le tems qu'ils possedent ce Païs surpassent en antiquité toutes les archives du monde.

Depuis que j'ai lû le Journal de tes voyages d'Orient, j'ai eu un violent desir de voir cette celebre nation, de converser avec les Brachmanes, & de penetrer dans les misteres de leur sagesse inconnuë, qui donne lieu à tant de discours.

Je ne sai ce que j'ai, mais je me promets plus de satisfaction des livres des Brachmanes, si je pouvois les entendre, ou plus de satisfaction d'entendre parler ces Ecclesiastiques qui sont les dépositaires de ces ouvrages, que de tous les Prophêtes & sages du monde. Je m'imagine que je trouverois dans leur Histoire quelque chose de prodigieux, d'étrange & d'étonnant mais conforme neanmoins à la raison humaine & à la probabilité. J'y trouverois des argumens inconnus

1664. pour prouver l'eternité du monde ; argumens clairs & démonstratifs qui établiroient ce dogme contre toutes les objections qu'on a fait ou qu'on peut faire contre.

L'idée que j'ai déja de l'illimitée durée du monde, n'est fondée que sur mes conceptions naturelles, & soûtenuë de l'opinion de divers Philosophes anciens. Mais j'espere que les Histoires Indiennes me feront paroître cette verité aussi claire que le Soleil, & aussi fixe que le centre de la terre.

Il y a une autre chose qui me fait beaucoup admirer les Indiens, & en quoi je fais tout mon possible pour les imiter ; c'est l'équité & la tendresse qu'ils ont pour les bêtes. S'il arrive par hasard qu'ils tuënt quelque creature vivante, c'est un crime qu'il faut expier par quelque chose de grand ; mais s'ils les tuent volontairement, par cruauté ou par malice, & non en se défendant, c'est un crime qu'on punit de mort, ni plus ni moins que s'ils avoient tué un homme. Ni le desir de conserver la santé, ni la crainte de mourir de maladie, ne sont pas capables d'obliger les Brachmanes à goûter d'un morceau de viande : Beaucoup moins peuvent-ils être portez à commettre par volupté une chose qu'ils regardent comme un peché énorme, & comme l'origine de tous les vices. Ils croyent que c'est la plus grande de toutes les injustices de conserver leur vie par la mort de quelque animal que ce soit, & regardent comme une lâcheté indigne d'un homme de n'oser pas confier le soûtient de sa vie aux fruits de la terre, & au lait du bétail dont on peut se servir innocemment, & que la nature lui fournit comme un aliment plus que suffisant.

Cette religieuse abstinence est la mere des vertus heroïques ; & ceux qui la pratiquent inviolablement sont toûjours en état de mépriser le monde, la mort, & toutes les choses momenta-

ñées. Delà vient que les Indiens meurent aussi ga- 1664.
yement que s'ils n'alloient que faire un voyage à la Chine, en Perse, en Turquie, ou en quelque autre partie du monde. La raison en est, qu'ils regardent la mort comme une promenade, ou comme un voyage que l'ame fait dans un païs plus agreable.

Mais j'oublie que c'est à mon frere que j'écris, & que je ne dois pas trop insister sur ces choses avec un homme qui a été parmi les Bracmanes, & qui connoît parfaitement leur genie & leurs inclinations. J'y suis sensiblement tombé, tant je prens plaisir à songer en ces personnes & à leurs vertus admirables. J'ai fait à peu prés comme un homme qui devient amoureux d'une belle femme en la regardant attentivement. Il s'oublie souvent soi-même, aussi-bien que l'afaire à laquelle il étoit occupé, fait des bévûës & des indécences, & est si fort en desordre qu'il est entierement déconcerté, comme le seroit un homme qui se seroit imprudemment engagé dans une forêt de vaste étenduë.

Je reviens donc à mon sujet, & dis, que le voyage des Indes me seroit fort agreable pour plusieurs raisons. J'ai une inclination naturelle aux voyages, & j'étois encore au berceau chez mon pere, que je fus transporté à Constantinople, c'est-à-dire à plusieurs centaines de lieuës du lieu de ma naissance. Tu sçais que j'ai été depuis un Coureur. Je puis t'assurer que j'ai encore le même penchant. Mais il n'y a point de païs sous la Lune que je souhaite de voir avec plus de passion que l'Indostan. Le nom seul d'Indostan est presque aussi doux que celui du Paradis. C'est sans contredit l'Eden de la terre à plusieurs égards: Et les habitans sont persuadez que les premiers Peres du genre humain ne pouvoient demeurer dans un meilleur païs que l'Indostan, & mettent l'histoire de Moïse à cet égard au rang des fables

1664. celebres. Je n'aprouve pas le ſentiment des Indiens en cela, cependant j'oſe dire en qualité de Muſulman, que les miſterieux écrits de Moïſe ſont tout-à-fait mal entendus par la plûpart du monde. Les Interprétes de ce Prophête ne s'accordent point bien ſur la ſituation particuliere du Paradis. Les uns mettent le Jardin d'Eden en Meſopotamie, d'autres en la Paleſtine, d'autres encore en Egipte. L'un veut qu'il fut en Aſie, l'autre ſoûtient qu'il étoit en Afrique. Ainſi ils ſont tous diviſez ſur la matiere. J'aurois autant de raiſon que les autres de dire qu'il étoit ſitué ſous la Mer rouge entre l'Aſie & l'Afrique. Les preuves de la cabale ne me manqueroient pas non plus qu'à eux pour défendre mon opinion. Mais que nous importe ? Qu'il ſoit où il voudra. Chaque lieu eſt un Paradis, pourvû qu'on ſe l'imagine tel : Et rien ne me peut faire abandonner l'idée que je me ſuis formée des Indes.

D'ailleurs je prendrois beaucoup de plaiſir durant ce voyage, ſoit que je priſſe la mer noire ; & qu'ainſi je paſſaſſe par les Anciens Royaumes de Colchide, de Georgie, & de Catai, tout le long du pied du Mont Taurus : ou que prenant le chemin ordinaire je traverſaſſe la Sirie, l'Arabie, & la Perſe. De quelque côté qu'on paſſe, un homme contemplatif trouve dequoi s'occuper. Tantôt il voit les ruines d'une Ville fameuſe ; tantôt l'œil ſe proméne & ſe divertit à conſiderer les dégâts du tems, du feu, de la guerre, ou des tremblemens de terre ; & tantôt enfin on voit des Provinces entieres ruinées & dépeuplées ; & l'on ne trouve par ci par là que quelques chaumieres, quelques troupeaux, ou tentes de Bergers Arabes, Tartares, ou Circaſſiens, qui parcourent les agreables campagnes de l'Aſie pour chercher des paturages commodes à leur bétail.

Quel agrément ne ſeroit-ce point pour moi de

passer par mon païs, & voir les tentes des enfans 1664.
d'Ismaël répanduës dans les plaines de l'horrible & vaste desert ? De rencontrer les Emirs & les Cheiks d'Arabie goûtant avec leurs troupeaux les douceurs de la belle saison, & se divertissant à leur gré à passer d'une montagne à l'autre, ou à décendre de la montagne dans le valon.

Il ne seroit pas moins divertissant de passer de là en Perse, & d'y voir d'autres varietez. Quelles pensées n'aurois-je point si je me voyois couché sur mon lit dans l'enceinte de Bagdet, (*a*) le téâtre où se sont faites tant de grandes & celebres actions que l'histoire ancienne n'a pas manqué de relever. Je me rapellerois Semiramis, fondatrice de cette illustre Ville, & repasserois sur toutes les guerres qu'elle eut à soûtenir contre les Indiens, & autres Nations de l'Orient. Je ferois reflexion à sa politique, & au foible de Ninias son fils. Je considererois les diverses révolutions des Empires d'Orient, & l'alternative destinée des Medes, des Assiriens, des Babiloniens & des Perses. Delà je tomberois naturellement sur les conquêtes d'Alexandre le Grand, sur la naissance de l'Empire des Macedoniens, sur la mort de ce puissant Heros à Babilone, & sur les changemens arrivez à l'Empire qui fut partagé entre ses principaux Officiers. Des idées de cette nature détacheroient mon esprit de la vanité de toutes les choses humaines, puisque dés à present elles produisent cet éfet. Je fais particulierement reflexion sur la folie avec laquelle je souhaite avec tant de passion de voyager dans un païs que je ne verrai jamais, selon toutes les apparences.

Je suis dans un âge, mon cher frere, à ne pouvoir soûtenir les fatigues d'un si long voyage,

(a) *Ville d'Asie sur le Tigre, qu'on a quelquefois confonduë avec Babilone à cause de sa magnificence, comme on fait ici.*

1664. comme j'aurois fait quand j'étois jeune. Les maladies m'ont afoibli. Je suis aussi tendre qu'un enfant. Le moindre soufle est capable d'éteindre la flâme de ma vie. Au lieu qu'autrefois ni le chaud, ni le froid, ni la faim, ni la soif, ni le travail, ni les veilles, n'étoient pas capables de me nuire; tout cela presentement altere ma santé. Peut-être ne pourrois-je survivre aux peines & aux fatigues d'un voyage de deux ou trois jours consecutifs; à moins que d'avoir une goute d'eau pour rafraîchir mon ame languissante. Une fiévre dont je me suis fait une habitude à force de tems, me rend l'homme du monde le plus alteré. Ainsi je ne suis pas capable de suporter les ardeurs du Soleil, ausquelles un Voyageur est necessairement exposé dans ces Païs-là. Je fondrois tous les jours comme cire, ou plûtôt je m'exhalerois en fumée au milieu de tant de chaleurs. Mon corps est en un mot si infirme, que je suis bien assûré que je mourois avant que d'avoir fait la moitié du chemin qu'il y a d'ici à l'Indostan, quelque court que fut celui que je pourrois prendre.

Cependant si les Ministres de la Porte jugent à propos de m'y envoyer, je payerai d'obeïssance. Car je n'ai soin de ma vie qu'autant qu'elle peut être utile au Grand Seigneur.

Je me propose d'en écrire à nôtre illustre ami. En attendant fais en ma faveur ce que la prudence d'un homme, & l'afection d'un frere t'inspireront de plus convenable aux interêts de nôtre Souverain, & à nôtre honneur que nous devons preferer à nôtre propre vie.

Nôtre mere est en bonne santé, & t'embrasse tendrement.

LETTRE XXIX.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Mort de la Duchesse de Savoye, & de Charles-Joseph, frere de l'Empereur d'Allemagne. Caractere general de l'Allemagne, de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre, de la Hollande, & autres parties de l'Europe.

CEtte Cour fait depuis peu un double person- 1664.
nage : Elle a une veritable douleur de la mort de la Duchesse de Savoye Princesse du Sang de France ; & elle fait semblant d'être affligée de la mort de Charles-Joseph, frere de l'Empereur d'Allemagne. On se réjoüit dans le cœur de la mort de ce dernier, & l'on souhaiteroit que tous les Princes de la Maison d'Aûtriche fussent dans le tombeau. Cette Maison est le seul obstacle à la grandeur à laquelle la France aspire : La seule pierre d'achopement que le Cardinal de Richelieu & Mazarin son successeur, ayent trouvées en leur chemin, lors qu'ils ont travaillé à élever la Maison de Bourbon à l'Empire d'Occident.

L'élevation & la décadence des Etats, les divers changemens qui arrivent dans les Gouvernemens, la destinée des Nations, sont des sujets dignes d'occuper l'esprit d'un Musulman, considerant sur tout que les victorieux & heureux Osmans possedent aujourd'hui des Païs d'ancienne réputation, des Provinces & des Etats

1664 qui faisoient autrefois la plus belle figure du monde.

Dequoi sont devenuës aujourd'hui les fameuses Monarchies des Babiloniens, des Perses, des Assiriens, des Macedoniens, des Grecs & des Romains ? Dequoi sont devenus le misterieux & savant Royaume des Egiptiens, le religieux Etat des Juifs, les anciens Royaumes des Sicioniens & Argiens, les Republiques de Lacedemone & d'Athenes, & tant d'autres Païs dont les Archives du tems ont fait mention ? L'Empire universel des Ottomans n'a-t-il pas englouti tout cela ?

Les histoires de Belus, & de ce qu'il fit pour se rendre Souverain par le moyen de la chasse ; de Ninus son fils qui porta le premier l'idolâtrie dans le monde ; de Semiramis, de Ninias, de Sardanapale, d'Arbaces, de Belocus, & autres Monarques Assiriens, paroissent à present des fables ou des visions antiques. Autant en peut-on dire aujourd'hui des histoires des Babiloniens & des Perses. Les grandes actions de Nabucadnezar, de Cirus, & des autres fameux Conquerans, ne servent à present qu'à relever l'éclat des glorieux progrés de nos immortels Sultans.

Il est vrai que les Perses possedent encore aujourd'hui quelques parcelles d'un Empire autrefois si vaste & si formidable en Orient. Les Allemans ont encore une ombre de l'ancienne majesté des Romains. Mais aprés tout les Perses & les Allemans sont devenus effeminez & foibles. Ils ont perdu la vertu, la puissance, & la fortune de leurs prédecesseurs.

Tu as voyagé dans tous les Etats du Sophi, & as été témoin oculaire du luxe, du libertinage, & de la nudité des Persans. Tu as vû les décendans des sages Heros, metamorphosez en pourceaux, en chiens, en ânes, & autres vils

animaux, comme s'ils avoient bû à la coupe de 1664.
Circé. Tant il est fatal de se détourner du chemin de la vertu & même tant il est impossible de sortir de cette voie sacrée sans être violemment renversé. En un mot tu es si parfaitement informé de l'état present de la Perse & de toutes ses circonstances, que je paroîtrois trop officieux si je me mettois en devoir de te faire une description ou de ce Païs ou de ceux qui l'habitent.

Mais pour l'Europe tu déclare que tu n'en sais rien, & tu me commandes de te dépeindre cette partie du monde. L'Allemagne y fait la plus belle figure par terre, l'Angleterre & la Hollande par mer : L'Espagne se vante de son or, pendant que la France l'entasse dans ses coffres, pour payer ses armées, pour donner des pensions aux Princes étrangers, pour bâtir de puissantes flotes, & de magnifiques Palais, pour corrompre les Princes Allemans, & en faire les instrumens & les Ministres de son ambition, & de la grandeur à laquelle elle aspire, qui ne va pas à moins qu'à l'Empire d'Occident.

Quant au Duc de Savoie, je le compare à une bale de paume, ou à une Navette balotée alternativement, tantôt par le Roi de France, tantôt par celui d'Espagne.

Les Suisses sont pauvres & interessez. Ils ne sauroient demeurer chez eux, à moins que de pouvoir se regaler de gazons de pierre. Toute la viande, tout le fruit & tout le grain qui croissent dans leur Païs, ne suffisent pas pour fournir à la moitié de leur subsistance, & ils ont peu, ou point d'argent, à moins qu'ils n'en tirent des Etrangers. De-là vient qu'ils voyagent tous, & la plûpart se jettent dans les armes. Ils servent le Pape, le Roi de France, & plusieurs autres Princes pour de l'argent. Ce sont gens sur lesquels on peut compter, lors qu'ils sont une fois engagez. Mais je puis te dire qu'ils ne servi-

1664. roient pas volontiers le Grand Seigneur, à moins qu'il ne leur donnât abondance de vin ; ce qui est comme tu sais, contraire à la discipline des armées Ottomanes. Et l'on peut dire que les Suisses sont veritablement les adorateurs de Bacchus, & qu'ils font même profession de l'être.

Les Hollandois sont industrieux & riches. Ils ne pensent qu'à leur commerce & aux Méchaniques. Ils voudroient fort se rendre maîtres du commerce des Indes & du Levant. Ils trafiquent pour être en état de combattre, & ils combattent pour affermir leur trafic, se mettant bien moins en peine de la gloire que de l'interêt. S'ils entreprennent de faire des conquêtes ou des invasions, il faut que ce soit dans l'Amerique, ou dans quelqu'autre Païs éloigné ; car à l'égard de leurs voisins, ils se tiennent sur la défensive, & ne commencent jamais la guerre. Les Hollandois sont un mot une pepiniere de fourmis, qui sont toûjours en mouvement pour amasser des provisions. Mais ils ne piquent ni ne mordent ceux sous la protection desquels ils vivent.

On dit ici que le Prince d'Orange, qui décend de l'illustre maison de ce nom, réduira bien-tôt cette Republique sous une autre forme de Gouvernement. Les François apellent la Hollande la tête & le cœur des Provinces-Unies. Or comme tu sais, c'est du cœur & de la tête que les mains & les pieds reçoivent la Loi.

On regarde l'Allemagne comme un boulevard qui couvre la Chrétienté contre la redoutable puissance des Ottomans & des Tartares. Mais il me semble qu'un de nos Ambassadeurs à la Cour de l'Empereur en fit une description plus juste, quand il la compara à un monstre à plusieurs têtes & à plusieurs queuës, qui voulant passer au travers d'une haye, & chaque tête se faisant un passage du mieux qu'elle pût entre les bran-

ches entrelassées, elles se trouverent enfin tou- 1664.
tes prises comme dans autant de panneaux ; de sorte que le Monstre fut contraint de revenir sur ses pas avec honte & avec perte. Il comparoit par oposition l'Empereur Ottoman à un animal, qui n'ayant qu'une seule tête & plusieurs queuës, & ne rencontrant pas par consequent les mêmes obstacles, traversa aisément la haye, & fut suivi de toutes ses queuës, ni plus ni moins que les bouts décordonnez d'une corde à dix cordons passent au travers d'un anneau, aprés que les parties auparavant liées & unies ensemble, lui ont ainsi facilité le passage.

J'aurois parlé de l'Italie, de la Pologne, du Dannemark, de la Moscovie, & des autres Païs de l'Europe ; mais cela auroit été trop ennuyeux pour une seule lettre, que je n'aurois pas eu le tems d'écrire, ni toi la patience de la lire.

Je te prie donc de recevoir ceci comme un tableau qui n'est qu'ébauché. Lors que je t'écrirai à l'avenir je ferai comme les Peintres, & tâcherai de tirer au naturel les membres & les lineamens de ce grand corps, & de le faire aussi fidellement que me le pourront permettre les lumieres que j'ai à Paris.

LETTRE XXX.

A Kerker Haſſan, Baſſa.

Pour lui faire ſavoir qu'on l'avoit voulu aſſaſſiner de nuit comme il ſe rendoit à ſon logis, & que cela l'avoit obligé de changer de quartier.

1664. DIeu veüille te combler de plus en plus de benedictions, & faire briller ton cœur de nouvelles lumieres & de nouvelles joies. Accepte auſſi de la main d'un compatriote qui t'honore & qui te reſpecte, un petit preſent qui ne merite pas qu'on en faſſe le catalogue, puis qu'il n'eſt composé que de quelques tableaux, de miroirs, de montres & autres manufactures de France.

Ni le preſent, ni celui qui le fait, ne ſont pas dignes de ton eſtime. Mais tu es aſſez bon & aſſez genereux pour regarder l'un & l'autre avec les yeux d'un illuſtre Arabe qui ne trouve jamais à priſer aſſez la ſincerité de ceux qui lui font des honnêtetez & lui témoignent de l'affection, quelque choſe qu'il puiſſe leur dire d'obligeant.

Je ne ſçaurois jamais oublier les bontez que tu as euës autrefois pour mon frere Peſteli & pour moi, & en general pour tous ceux de nôtre maiſon. Cela me donne ſujet d'eſperer de toi de plus grandes faveurs encore, & même d'en être en quelque maniere aſſuré, perſuadé que je ſuis que la nature de la veritable generoſité eſt telle, que quand elle a commencé à s'atacher à quelqu'un elle ne ceſſe jamais de lui communiquer des faveurs, juſques à ce qu'une maudite perfidie arrête ce torrent. Que celui ſoit maudit qui eſt alors aſſez

mpudent pour demander quelque chose dans un 1664.
ems où la perfidie le rend indigne de toute grace.

Mais graces à Dieu, je suis dans un tout autre cas, c'est-à-dire qu'il n'y a en moi ni ingratitude, ni perfidie : De-là vient que je prens la liberté de me jetter encore à tes pieds, pour te suplier, illustre Bassa, de m'accorder ta protection, & de me mettre à couvert de la persecution de mes ennemis, dont tous les projets ne vont qu'à me perdre.

Tu sais que je vins à Paris l'an 1637. de l'Egire des Chrétiens. J'avois précisement alors vingt-huit ans. Tout jeune que j'étois mes Superieurs me jugerent capable de l'emploi où je suis. Si je m'en suis bien acquitté depuis, c'est dequoi je me raporte à leur jugement. Cependant pour la forme ils trouvent toûjours quelque chose à redire. Il y a toûjours des flâteurs qui me calomnient quand ils trouvent quelqu'un des Visirs & autres Grands d'humeur à les écouter. Je m'imagine que c'est un effet de la sterilité de leur imagination, & que quand ils n'ont pas autre chose à dire, ils se mettent à dauber un pauvre malheureux, qui souffre plus de fatigue que cent mille Tiguch (*a*) comme eux. Je ne saurois deviner quel est leur but, à moins qu'ils ne veüillent m'obliger à me faire Chrétien, & à me confiner dans un Monastere.

Permets-moi de te dire, illustre ami, qu'un homme peut être tenté de faire un pareil changement de Religion sans être confiné. Il peut être Moine, ou Libertin, Prêtre ou Laïque, devot ou hipocrite, Ramonneur de cheminée ou Abbé, selon les dons qu'il a en partage. Et je puis t'assurer que celui qui veut être honnête homme, c'est-à-dire au-dessus de tout le reste, ne manque pas

(a) *Thiguch est un mot qui m'est inconnu, & qui l'a été aussi aux traducteurs Anglois. On sent bien que c'est un terme de mépris, & peut-être même d'injure.*

1664. d'y trouver des encouragemens parmi les Nazariens, quoi qu'ils ſoient méchans pour la plûpart.

Pour moi je n'ai jamais fait conſiſter la veritable Religion en de vains noms, en formes & en ceremonies, en partis & en factions, &c. Mais en une vie conforme à la raiſon, & à la volonté de Dieu.

On me prend à Paris pour un Coureur de Moldavie, qui a un peu plus de lecture que les Clercs des Paroiſſes. Et comme on ſait que j'entens le Grec, l'Eſclavon, & deux ou trois autres langues, on voudroit fort me faire Prêtre, Docteur, Orateur, ou tout autre choſe que je voudrois accepter, ſi je voulois prendre parti. Pour éluder les ſollicitations qui me ſont faites, je ſuis obligé d'avoir recours à la vraie humilité, ou à un orgüeil forcé: Ainſi tantôt je convaincs ceux qui me ſollicitent que je ne merite pas de ſemblables dignitez, & tantôt je leur dis que je ſuis audeſſus des ordres inferieurs, & que rien n'eſt capable de ſatisfaire mon ambition, que le *Pallium* d'Archevêque, ou le Chapeau de Cardinal.

Ainſi je diſſimule, & plaiſante tout de bon, pour ſervir Dieu, ſon Prophête, & le Grand-Seigneur: Cependant on me repreſente au Serrail comme un hipocrite, comme un infidelle, &c.

Le bon Juif Echimilia n'eſt pas plus heureux que moi. Ses freres, & principalement les Rabins, le font paſſer par tout pour Chrétien; & les Nazariens le regardent comme un Turc. L'hôte chez qui j'ai logé ci-devant, qui eſt un bon vieux Flamand, aimant à boire, eſt le ſeul qui prenne Echimilia pour un Saint, & qui jure qu'il voudroit qu'on le canoniſât aprés ſa mort. Tout cela n'eſt fondé que ſur quelques bouteilles de vin dont ce Juif le régale de tems en tems: tant il y a de partialité dans tous les hommes pour l'humeur & pour l'interêt. La verité eſt qu'Echimilia ſait parfaitement bien ſe déguiſer, & ce n'eſt pas moi

nôte qui a seul de la veneration pour lui. Le Juif 1664.
passe pour un trés-bon Catholique, & pour un Saint parmi un trés-grand nombre de gens. Ses regards sont si graves, son air si composé, & il parle si bien des Sacremens, des Indulgences, des Miracles, & des graces de l'Eglise, quand il est avec les Chrétiens, qu'il tromperoit l'Inquisition d'Espagne, & le diable méme.

Telle est la violence que nous sommes forcez de nous faire dans ces postes hasardeux. Cependant personne ne nous considere, ou n'a égard au zéle que nous faisons paroître pour le Grand Seigneur. Nous ne pouvons compter ni sur nôtre réputation, ni sur nôtre liberté, ni sur nôtre vie. Nous sommes non-seulement exposez au ressentiment des Nazariens, nos veritables ennemis; mais aussi à l'envie, à la malice, & à la persecution de ceux qui devroient être de nos amis.

Je me suis souvent plaint des malignes calomnies d'Icingi Cap-Oglani, & de ses associez: & les Ministres ont eu la bonté de recevoir mes apologies. Mais à present je me défie d'une trahison plus insigne. Il y a quelques années que j'écrivis au Reis Effendi qu'un homme que je ne connoissois pas, me suivoit par toutes les ruës de Paris, & lui mandai en même-tems ce que j'en craignois. Je te dirai de plus qu'aprehendant d'être assassiné de nuit, je me suis armé l'estomac d'une main de papier, qui est comme tu sais à l'épreuve de l'épée. Je n'ai point été trompé dans ma conjecture. Car la nuit derniere en me retirant entre neuf & dix heures du soir, je reçûs un coup de poignard dans la cuirasse, dont je viens de te parler, précisement à l'endroit du cœur. La nuit n'étoit pas si obscure, que je n'aye pû voir la personne qui m'a donné ce coup. La conservation de soi-même, principe si naturel à tous les hommes, m'a d'abord inspiré de saisir mon ennemi, de le serrer

1664. de toute ma force, & de me servir de mes bras pour empêcher que les siens ne me fissent du mal. Tout petit que je suis je ne laisse pas d'être assez fort, & sur tout quand je suis une fois animé, comme tu peux t'imaginer que j'étois alors. D'ailleurs j'ai presque toûjours dans le danger une certaine presence d'esprit, qui ne manque pas de m'inspirer sur le champ ce que je dois faire de mieux pour me sauver En un mot, j'ai arraché le poignard à ce scelerat, & l'en ai poignardé lui-même. Je n'ai pas jugé à propos de faire du bruit ; j'ai crû même qu'il n'y avoit pas de sûreté; mais aimant mieux mourir si les forces me manquoient, je me suis résolu d'en courir les risques, plûtôt que de crier au secours. Il y a long-tems que je m'attendois à un pareil attentât de la part de mes ennemis à la Porte. Concluant donc que l'assassin n'agissoit que par leurs ordres & à leurs gages, je ne jugeai pas à propos de le mettre entre les mains d'un Commissaire, & de le faire punir juridiquement, de peur qu'il ne s'en vengeât en me faisant connoître aux Infidelles. Ainsi je me fis justice par mes propres mains, l'envoyai en l'autre monde, de peur qu'il ne causât en celui-ci. Tu conviendras qu'il n'y a point d'injustice en cela, puisque je ne l'ai fait qu'en mon corps défendant, & pour sauver l'honneur de mon Souverain. En tombant il prononça les paroles suivantes d'un ton assez mal articulé : „ Ma mort sera bien-tôt vengée, „ dit-il, en me nommant par mon propre nom, „ & vous ne sauriez éviter les paneaux qui vous „ sont tendus. Et en achevant il expira.

Cela m'a fait d'abord conclure qu'il avoit été mis en besogne par des gens de la Porte : Car comment pouvoit-il savoir autrement mon veritable nom ? Mais aprés un peu plus de reflexion, j'ai crû qu'il pourroit bien avoir été employé par mon vieux Maître de Sicile, qui sa-

roit aussi mon nom. Neanmoins j'ai beaucoup 1664.
plus de sujet de m'en tenir à ma premiere conjecture, n'étant guere probable que cet Infidele voulût se servir pour me faire ôter la vie de moyens si incommodes & de si grand frais : sans compter qu'il n'a pas sujet de me traiter si mal. D'ailleurs il est peut-être mort. Il n'y a que Dieu seul qui en sache la verité. Cependant pour plus grande sûreté, & pour prévenir s'il est possible à l'avenir des attaques de cette nature, j'ai changé de logis, & me suis retiré dans le plus chetif coin de la Ville, & fort éloigné de l'endroit où je logeois ci-devant. Je suis aussi résolu de ne frequenter plus comme j'ai fait par le passé, ni la Cour, ni les autres lieux publics; mais de prendre d'autres mesures pour être informé de ce qui se passe.

Ce que je souhaite de toi est, de tourner la chose aux Ministres du Divan d'une maniere si favorable, qu'ils approuvent ma conduite. Fais aussi d'ailleurs tout ce que tu jugeras que doit faire un ami & un compatriote.

Quant à l'évenement, j'attens avec patience ce qu'en décidera la destinée. Car l'excés d'inquietude n'aboutit à rien.

Adieu, illustre Bassa, ne m'oublie pas dans mon affliction ; car c'est le tems où l'on connoît ses veritables amis.

LETTRE XXXI.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Il l'informe du même accident, & le renvoye pour plus ample instruction à Echimilia, qui devoit être bien-tôt à Vienne.

1664. NE te rebutes point des traverses qu'on a à essuyer en ce monde, qu'on pourroit comparer à une Blanque. Souviens-toi du proverbe de tes Rabins, qui disent, *que le mal aussi ancien que la nuit, est neanmoins la production de chaque matin.* Les siecles sont exactement mesurez, & nos heures sont un mélange bizarre de bonheur & de malheur. Nous ne sommes pas nez pour avoir tout ce que nous souhaitons ; & comme il n'y a personne qui puisse se souvenir comment il a été formé dans le ventre de sa mere, il n'y a personne aussi qui soit en droit de se plaindre de ce qui lui arrive aprés qu'il en est sorti. La même puissance, la même sagesse, & la même bonté qui ont eu soin de nous dans le sein de nos meres, & qui depuis ont inspiré à elles & à nos nourrices, de la tendresse, & mille fois plus de patience que tout ce qu'on dit de Job, nous préserveront jusqu'à l'éternité.

L'envie de savoir fit mourir Adam, & le même desir qui a passé de lui à ses décendans, a été cause de leur perte. Nous ne sommes jamais contens en ce monde : de-là vient que nous allons & venons comme les poissons ou comme les oiseaux, pour trouver dequoi nous satisfaire. Mais plus nous cherchons, plus nous nous embarrassons. La contrainte nous devient plus in-

commode

commode, & éloigne les possibilitez de nôtre liberté : Au lieu que la patience nous tire bientôt d'affaires, & nous met au rang des immortels. L'un croit échaper à force de boire, l'autre s'imagine que le desir de l'amour ou de la gloire fera le même effet ; & d'autres enfin se figurent que pourvû qu'ils soient riches ils corrompront ceux qui gardent les derniers passages de cette vie, & leur persuaderont de les laisser aller sûrement en Paradis. Mais ce ne sont que de faux raisonnemens de nos passions. C'est en vain que nous nous imaginons pouvoir avancer ou retarder le moment de nôtre destinée. Nôtre tems est fixé quoi que nous n'en connoissions pas le periode. La resignation est le meilleur parti, & aprés elle, la prudence. 1664.

Tu diras peut-être que je te fais ici un sermon, plûtôt qu'une lettre. Mais je te conseille de la lire avec des yeux de Stoïcien, c'est-à-dire, soit qu'elle te plaise, ou qu'elle ne te plaise pas, de ne la considerer qu'autant qu'elle est conforme à la raison. Je voudrois fort demander à un homme qui veut avoir tout ce qu'il souhaite en cette vie, s'il peut empêcher que le Soleil ne se leve tous les matins au cercle Arctique, ou que la Lune ne décende quelquefois la nuit, & ne nettoye la neige sur le sommet du Mont Athos ? Nôtre destinée n'est pas moins inexorable, & les decrets de la Providence ne sont pas moins fermes & invariables.

Ne t'étonnes donc de rien. Souviens-toi que tu fais partie de l'Univers, & qu'il ne sauroit t'arriver rien qui ne soit avantageux au tout.

Je ne t'ai parlé de la sorte, que pour t'armer, s'il faut ainsi dire, contre tous les accidens qui peuvent t'attaquer inopinément, & fondre sur toi

1664. tout à coup comme de derriere le rideau, qui couvre tous les desseins de la Providence, de la nature, de la destinée, & du hasard.

J'ai éprouvé depuis peu qu'il est bon d'être ainsi préparé à toute sorte d'évenemens, ayant eu de la peine à sauver ma vie par une petite prévoyance venuë bien à propos.

Il n'est pas necessaire pour le present que tu sois informé de toutes les circonstances du risque que j'ai couru. Il suffit de te dire, qu'on a voulu m'assassiner de nuit, que j'ai tué l'Assassin, & que je suis contraint de changer de logis.

Echimilia ton frere en Israël sera en quatorze jours à Vienne. Il t'informera plus amplement de toutes les choses qu'il est necessaire que tu saches. Il t'apprendra mon nouveau logis, & te dira ce que nous devons faire à l'avenir pour nous écrire sûrement. Nous ne saurions apporter trop de précautions aux affaires du Grand Seigneur.

Quant à nos vies, imaginons-nous qu'elles ne nous ont été données que pour servir celui de la vie duquel dépendent tant de millions d'autres vies.

LETTRE XXXII.

A Zeidi Alamanzi, Marchand à Venise.

Pour l'avertir de ne lui point écrire à Paris, qu'il n'en ait reçû de nouveaux ordres de la Porte.

JE suis obligé de l'heure qu'il est d'envoyer des lettres circulaires à tous les Esclaves du Grand Seigneur, qui ont correspondance avec moi, pour les informer qu'un accident de trés-grande importance m'a obligé de me retirer dans un autre quartier de Paris. J'en ai déja donné avis à Constantinople & à Vienne, pour prévenir les fautes qu'on pourroit faire à l'adresse des lettres. Je t'écris à present pour la même raison. Ne t'informe point du sujet d'un tel procedé, & ne t'étonne point de tout ce qui peut nous arriver d'extraordinaire dans les dangereux postes que nous occupons. Nous devons nous attendre à avoir des obstacles à surmonter en servant nôtre Grand Maître. Si ces difficultez ne font que nous rendre plus inventifs, plus dignes, & plus zélez, tout ira bien. 1664.

L'ame ne déploye jamais ses facultez & ses perfections avec plus d'éclat, que quand elle est dans le peril. C'est la pierre de touche de la magnanimité, de la prudence, de la justice, & de toutes les vertus. Celui qui succombe sous la mauvaise fortune & sous les traverses, ou n'a point d'ame, ou s'il en a une, elle est endormie.

Courage donc, Esclave du Grand Seigneur aussi bien que moi. Que ton cœur batte continuellement l'allarme. Ne t'épouvente de rien, & que l'amour

1664. propre ne donne aucune atteinte à ton honneur ; mais fais constamment ton devoir, & du reste repose-toi sur Dieu.

Tu es dans une Ville où la vertu & le vice tâchent à l'envie de se surpasser l'un l'autre. Il n'y a point dans le monde plus de scelerats qu'à Venise ; mais il n'y a point aussi plus de dévots & plus d'honnêtes gens. Suits les meilleurs modelles, & sois heureux. Mais ne fais rien simplement par imitation ; car c'est le grand chemin de l'hipocrisie. Que toutes tes actions partent des principes de ta raison & de ta generosité. Si tu vois des exemples rares, sers-t'en pour réveiller & pour exciter ta vertu naturelle.

Ne m'écris point que tu n'en ayes reçû de nouveaux ordres de la Porte. C'est de-là que tu recevras toutes les instructions qui te seront necessaires. Aprés cela donne-moi de tes nouvelles aussi souvent que tu voudras. Tes Lettres me seront toûjours agreables. Qu'elles contiennent principalement des nouvelles, & des plus récentes. Penetre les desseins de la Republique où tu resides. Insinuë-toi dans la bien-veillance des Senateurs & des Grands. Entre dans leurs cœurs par maniere de dire, & découvre leurs secrets. N'écris que la verité aux Ministres de la Porte ou à moi. Si tu peux découvrir que cette Republique ait du penchant pour la paix, ou qu'elle en ait absolument besoin, tu rendras un grand service au Grand Seigneur, & à tout l'Empire des fidelles en general ; car en ce cas il ne dépendra que de nous de faire venir les Venitiens à nôtre point.

Je te recommande à Dieu, Zeidi, & le prie de te préserver du vin, des femmes, & des cartes, qui sont les trois principales téntations ausquelles on est exposé à Venise.

LETTRE XXXIII.

A Murat, Bassa.

Il se plaint de ce que les Ministres de la Porte ne l'informoient pas à tems de ce qui se passoit. Progrés des Ottomans en Hongrie. Arrivée du Comte Strozzi à Paris en qualité d'Ambassadeur de l'Empereur.

JE ne saurois deviner pourquoi les Ministres de 1664.
la Porte me negligent si fort. Il s'est passé depuis plus de quatre ans plusieurs choses considerables, sans que personne n'ait jugé digne d'être informé de la moindre circonstance. Si j'apprens quelque chose des évenemens éloignez, j'en suis redevable ou aux nouvelles publiques de l'Europe, ou aux lettres particulieres des Marchands qui resident en cette Ville, avec lesquels j'entretiens amitié pour cela & pour d'autres raisons.

Je serois encore dans l'ignorance du dénouëment de la rebellion du Bassa d'Alep, sans une conversation que le pur hasard me procura il y a quelques jours avec certains voyageurs François qui viennent de Constantinople. C'est d'eux que j'ai appris que ce Bassa avoit fini tout à coup dans le tems qu'il étoit au faîte de la grandeur, éloigné de peu de journées de la Ville Imperiale, à la tête d'une puissante armée, & sur le point de s'accommoder avec le Grand Seigneur. Ils loüent fort sa bravoure & sa résolution. Car ils aiment naturellement ceux qui ont la hardiesse de faire tête à leur Souverain. Ils condamnent aussi beau-

1664. coup la fine perfidie de Mortaza Bassa au Sauf-conduit duquel le genereux Rebelle confia sa vie, & la perdit aussi. Cependant ils parlent avantageusement de la fidelité, du courage, & de la prudence de Mortaza, & des services signalez qu'il rendit ensuite à l'Empire, de mener l'armée comme il fit contre Ragotski Prince de Transilvanie; ce qui lui valut le gouvernement de Babilone.

Je n'aurois rien sçû de tout cela sans le secours des Nazariens : Et je serois encore à aprendre comment aprés la mort du Bassa d'Alep la rebellion fut continüée par son neveu vindicatif, par le fils de Chusaien Bassa, par le Bey d'Egipte, & autres mécontens. Cependant ce sont des évenemens dont il est à propos que soit informé un homme de mon caractere, afin qu'il puisse avoir une idée claire & distincte de l'état de son maître, & s'apliquer par ce moyen plus fortement à son service.

Il n'auroit pas été mauvais que j'eusse été informé à tems du Prince Ragotsxi, parce qu'il y a toûjours eu une correspondance secrette entre lui & cette Cour. Cette correspondance cessant par sa mort, il auroit valu la peine d'observer si elle auroit été continüée par son successeur, ou quelles autres mesures auroient été prises.

A la verité j'étois informé de cette mort, mais ce n'étoit pas par les Ministres de la Porte. J'avois aussi entendu parler des mouvemens qui s'en ensuivirent à l'occasion des differentes factions des Princes de Transilvanie Michel Apasi & Kemin Janos. Je ne fus pas fâché d'apprendre une telle nouvelle, sachant comme je sais que les division des Nazariens afermissent l'union & les forces des Musulmans. J'appris aussi la destinée de Mortaza Bassa de Babilone, qui fut sacrifié à la jalousie du Grand Visir, & plusieurs autres évenemens. Mai

ni de la Porte, ni d'ailleurs, je n'ai jamais pû 1664.
rien apprendre de la guerre des Venitiens, & des progrés que nos armes ont fait en Candie, en Dalmatie, & dans les autres Païs de la Republique. Cela me fait conclure, ou que le sejour du Grand Seigneur à Andrinople a diminüé son humeur guerriere ; ce que croyent aussi tous les Chrétiens Occidentaux ; ou que la guerre d'Hongrie a suspendu pour quelque tems toutes les autres entreprises.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les progrés que les armes Ottomanes ont fait par la prise de Newhausel, de Leventz, de Novigrad, & autres Places fortes, ensemble les terribles courses que les Tartares ont fait en Moravie & en Autriche, ont mis l'Empire d'Allemagne dans une grande consternation. La Cour Imperiale a dépêché des Ambassadeurs à tous les Princes pour implorer leur assistance dans le danger general où se trouve à present l'Europe.

Il en est arrivé un en cette Cour, qu'on apelle le Comte Strozzi ; homme dont l'exterieur est beau & l'éloquence engageante. Il a fait consentir le Roi de France d'entretenir à ses dépens six mille chevaux & Fantassins, qui doivent servir contre les victorieux Osmans. Grand nombre de gens de qualité se sont enrôlez en qualité de Volontaires. Il n'y a personne dans ces troupes qui ne parle de marcher droit à Constantinople, & de pousser les Turcs jusques dans la Scithie, d'où ils y ont pris leur origine.

Tu riras, genereux Bassa, de la vanité de ces Infidelles, qui ne considerent pas que par la grace de Dieu, & les miracles de son Prophéte, nôtre Empereur est Roi de tous les Rois de la terre, le plus puissant des puissans, le Phenix de la gloire, de la puissance, & de la Majesté à laquelle rien n'est comparable ; le frere & le compagnon du Soleil, de la Lune & des étoiles ;

1664. Prince d'une race misterieuse & sublime ; le centre de la gloire & de l'excellence, & l'ombre de Dieu sur la terre.

La renommée précede les Coureurs de ses armées, purifie tous les lieux, & les remplit de veneration & de terreur. La poussiere que fait son heroïque Cavalerie montant dans les airs étonne & fait trembler les Chrétiens. Les Infidelles tombent devant les effroyables cimeteres des vrais Croyans.

Que l'Ange de la maison d'Ismaël continuë de répandre ses benedictions sur la race sainte, d'étendre ses conquêtes & de multiplier la foi pure, afin que les noms d'Alla & de Mahomet soient entendus par tout, & des bouts de la terre les plus reculez.

LETTRE XXXIV.

A son Cousin Fousi, Marchand, à Astracan.

Caractere de l'Espagne.

JE me suis souvent étonné qu'ayant visité tant de nations, tu n'ayes jamais eu la moindre envie de passer en Espagne. Mais aprés meure consideration je trouve que tu voyages avec jugement. Ce Païs est fort incommode en ce qu'il ne produit pas tout ce qui est necessaire pour la subsistance des naturels, & par consequent il est à présumer qu'ils ne peuvent pas épargner grand' chose pour les Etrangers. Païs où l'on ne sçait presque ce que c'est qu'hospitalité, plein de gueux, de voleurs & d'ignorans, de vin & d'or, & cependant sterile en grains & en gens riches.

Tu ne regarderas point ceci comme un para-

ioxe, si tu consideres, que les Espagnols tirent 1664.
tout leur grain de France, d'Allemagne, ou de Sicile. C'est pour cela & pour d'autres raisons que l'Espagne n'est que comme un crible au travers duquel passent les tresors immenses du Perou & de la Mexique, avant que de se rendre dans les autres Païs.

Vous marchez plusieurs journées en Espagne, sans voir autre chose qu'un desert aride. S'il arrive que vous rencontriez une maison, où vous puissiez vous mettre à couvert vous & vôtre cheval, vous devez vous attendre à une abstinence pour le moins aussi forte que celle qui se fait dans le tems du Ramezan: car il faut jeûner tout le jour; & l'on se croit fort honoré pourvû qu'on puisse avoir quelques oignons, ou autres racines & herbes, avec un morceau de pain & de viande le soir, pour vous empêcher de sentir que vous mourez actuellement de faim.

D'ailleurs les Espagnols sont les gens du monde les plus orgueilleux. Vous ne trouverez en eux que des Rois, des Princes, des Vice-Rois, ou au moins des gens qui s'imaginent être tels. Gens sans quartier dans leurs ressentimens, cruels, durs, avares, chagrins, & inexorables. En un mot, l'Espagne est le Paradis des Jesuites, le Purgatoire des Juifs, & l'Enfer des femmes.

Je louë donc ton bonheur, ou plûtôt ta prudence, de n'avoir pas voulu te commettre entre les mains de ces Barbares, n'ayant pas crû qu'il valut la peine de respirer un air affecté de tant de vices. Tu as traversé plusieurs Païs plus engageans, & tu t'es enfin heureusement arrêté. Profite de la conjoncture, & fais de bonnes actions.

J'ai écrit à nôtre cousin Soliman, & lui ai conseillé de t'aller voir. S'il y va, reçois-le favo-

1664. rablement, & fais le devoir d'un parent. Mets sur mon compte tout ce que tu dépenseras, & souviens-toi que personne n'est né pour soi-même.

LETTRE XXXV.

A Asis Bassa.

Generale consternation de l'Europe sur la nouvelle que le Grand Seigneur s'avancee du côté d'Hongrie. Arrivée du Cardinal Chisi à Paris en qualité de Legat à Latere, *de la part du Pape.*

TOute l'Europe est allarmée des grands aprêts que fait nôtre invincible Souverain pour passer en Allemagne. Grande est la consternation & la crainte. On ne voit par tout que Couriers allant d'un Royaume & d'une Cour à l'autre pour representer le danger commun, & demander du secours. Chacun paroît zelé pour la cause commune, & le Roi de France a prêté huit mille hommes à l'Empereur.

Le Duc de Beaufort a aussi mis en mer avec une escadre de Vaisseaux de guerre, pour donner la chasse aux Corsaires d'Alger, & des autres païs de la Barbarie.

Le Pape a envoyé à l'Empereur un secours de six mille Fantassins, & de deux mille chevaux. Les autres Alliez de l'Empereur font actuellement des levées pour lui avec toute la diligence possible, & cela fondé sur le bruit qui court que le Grand Seigneur est en personne à la tête d'une armée de deux cens mille hommes,

& qu'il eſt déja entré en Hongrie comme un Conquerant: Qu'il a pris plus de quarante places, ruïné tous les païs qui ſe ſont trouvez ſur ſon paſſages, & qu'en peu de tems il ſera devant les murailles de Vienne. 1664.

Cette Cour paroît neanmoins inſenſible au danger general qui menace la Chrétienté. On n'y entend parler que de Balets, de Comedies, & de Feſtins. Elle ſonge plus à ſes interêts qu'à ceux de ſes Voiſins, & l'on ſe rejoüit comme ſi le Roi de France étoit le ſeul Monarque du monde.

Il eſt arrivé ici un Legat de Rome pour ajuſter les differens ſurvenus entre le Pape & cette Cour, On l'apelle le Cardinal Chiſi. Il a été reçû avec une magnificence incomparable, comme s'il eût été un Ange envoyé du Ciel. Le Roi de France aime beaucoup à faire paroître ſa grandeur dans ces ſortes d'occaſions. D'ailleurs toutes les Nations de la Communion de l'Egliſe Latine, ont une veneration ſans borne pour le Mouphti Romain, parce qu'elles le regardent comme le Succeſſeur de Pierre, le Prince des Apôtres.

Ce jeune Prince a l'ame grande. Le monde entier paroît trop pour ſatisfaire ſon ambition. Il forme des deſſeins plus grands & plus vaſtes que ceux d'Alexandre le Conquerant de l'Aſie. Il fait des amas prodigieux d'argent, leve de nombreuſes armées, bâtit des Palais ſuperbes, donne des penſions aux Rois, fait ſubſiſter pluſieurs Princes d'Allemagne; & leur commande en un mot plus abſolument que l'Empereur même leur legitime Souverain.

Cependant je ne m'aperçois pas aprés tout, qu'il perde rien du reſpect qu'il doit, & que ſes prédeceſſeurs ont toûjours rendu au Grand Seigneur, qui eſt inconteſtablement l'Arbitre de tout le monde.

Dieu donne à nôtre Souverain une longue vie, des victoires perpetuelles, & bon appetit, pour

1664. rendre sa felicité complette. C'est ce que le Roi de France n'a pas à present, car on le nourrit comme un moineau.

LETTRE XXXVI.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Description de l'Espagne, difference de celle qu'il avoit envoyée à son Cousin Fousi.

MEs frequentes lettres doivent te faire connoître le respect que j'ai pour toi. Je regarde tes commandemens comme les Loix de l'Empire Ottoman, que je ne violerai jamais. Je ne suis point flâteur, témoin les lettres que j'ai adressées à certains Grands où je n'ai pas balancé à censurer leurs vices, leurs erreurs, & leur mauvaise administration. Si un Bassa a été injuste, séditieux, ou rebelle, concussionnaire, ivrogne, ou Tiran, je lui ai toûjours donné la reprimande qu'il meritoit. J'ai été hardi à reprendre, à exhorter, & à donner des conseils aux plus grands Ministres de l'Empire. J'en avois reçû l'ordre de la fleur de la sublime gloire, du Phenix des honneurs, du seul Favori & Confident du Grand Seigneur, c'est-à-dire, du Visir Azem, qui étoit le dépositaire des seaux des secrets de l'Empire, des Decrets pleins de Majesté & des Edits Royaux. Ce grand Ministre étant le premier mobile du sublime Empire des Musulmans, donne la vie, le mouvement & l'ordre, à tous les Officiers inferieurs, & fait agir tous les ressorts dont ce grand corps est composé.

Je reçûs il y a plusieurs années l'ordre dont je

viens de te parler ; & celui qui me le donna s'en 1664.
est allé dans le monde des Esprits. Cependant l'ordre subsiste toûjours, autorisé qu'il est par le misterieux cachet qui est le caractere de la suprême & immuable autorité. En consequence d'un ordre de cette nature, je n'ai jamais tergiversé, & ai toûjours fait mon devoir. Et pour faire voir que je ne faisois pas cela pour tirer vanité du pouvoir qui m'avoit été donné, je n'ai jamais manqué d'avoir pour les personnes de merite le zele & la veneration que je leur devois.

C'est avec un plaisir inexprimable que je me jette aux pieds d'un homme sage & vertueux. Je baise avec une joye extrême la poussiere où tu marches, & je déploye toutes mes facultez pour te faire connoître l'estime que j'ai pour toi. Je suis plein d'amour Platonique, & je bâtis des Autels dans mon cœur à une ame qui merite les innocens sacrifices d'une passion tendre, l'encens de la reconnoissance, & d'une afection pure, un holocauste d'integrité & d'amitié sincere.

Je te proteste par les esperances que j'ai d'être assis sur les bords des fleuves d'Eden, & d'être regalé dans les agreables cabinets du Paradis, que j'honore ton sçavoir & tes autres perfections ; ta vie pure, tes mœurs excellentes, & l'incomparable douceur de la modestie qui couronne toutes tes actions. Mais je n'en dirai pas davantage à un homme qui n'aime pas à s'entendre loüer. Le meilleur moyen de te témoigner le respect que j'ai pour toi, est de répondre à ton attente, & de te faire le portrait des nations d'Occident, que tu souhaites avec tant de passion.

Je dois commencer par te prier d'excuser la confusion & le peu d'ordre que tu trouveras dans mes lettres : car je t'envoye un mélange de remarques à mesure que je les aprens & qu'elles se presentent à mon esprit.

Il n'y a pas long-tems que j'écrivis à un de mes

1664 parens, qui se nomme Fousi Eben Achmed, Marchand établi à Astracan. Je lui demandois entr'autres choses pourquoi il n'avoit jamais eu envie de voir l'Espagne : Car il faut te dire qu'il a été dans la plûpart des Royaumes & Etats de l'Europe, & a traversé l'Asie & l'Affrique. Dans cette lettre je dépeignis l'Espagne dans ses plus noires couleurs. Je veux maintenant te la faire voir sous une autre figure, sans pourtant m'éloigner de la verité. Il est certain que chaque Païs a ses bons & ses mauvais côtez, ses perfections & ses beautez, aussi-bien que ses défauts & ses taches.

Si l'Espagne est un terroir sterile pour le grain, la natute l'en a dédommagée par la pureté de son air, & par l'abondance de ses fruits. Le Sable de ses Rivieres est l'or le plus parfait. Ses villages sont en petit nombre, mais en récompense ils sont & plus grands & plus peuplez que certaines Villes, témoin Madrid. Ses Montagnes sont de fer, de marbre, & de jaspe. Ses valons sont pleins de plomb, de cuivre & d'argent. L'Espagne étoit autrefois la Tharsis de Salomon, l'Ophir des Pheniciens, & le Perou des Romains.

Les Espagnols étoient alors fameux par leur courage, & par leur invincible constance. On trouve dans l'Histoire que les habitans de Sagunte, qui est une ville de la Province de Valence, ayant été assiegez par Annibal, & se voyant vivement pressez par les Carthaginois, aimerent mieux se brûler, eux, leurs femmes, leurs enfans, & leurs richesses, que de se rendre à leurs ennemis.

La fidelité des Espagnols fut aussi si remarquable, que quelques Empereurs Romains avoient toûjours auprés de leur personne une Garde de cette nation; comme le Roi de France, le Pape, & autres Princes en ont maintenant une de Suisses.

Mais quoi que les Espagnols ayent encore aujourd'hui quelques restes de leur ancienne vertu,

& ſur tout les Baſques & les Caſtillans, ils ont 1664.
neanmoins dégeneré pour la plûpart. Ils ne ſont à preſent aucune figure dans le monde, qu'à cauſe de leur or, & de leurs vaſtes Etats. Ils poſſedent la moitié des meilleurs païs de l'Amerique, ils ſont Souverains de deux puiſſans Empires, & Maîtres d'une grande étenduë de terres dans les trois autres parties du monde. Cependant la trop grande étenduë de leur Puiſſance les a affoiblis, l'affluence de leurs richeſſes les a appauvris, & pour vouloir trop de gloire, ils ont perdu celle qu'ils avoient déja, & ſont à preſent peu ou point eſtimez dans l'Europe. Leur éclat s'obſcurcit à meſure que la grandeur de la France s'augmente ; & l'on peut dire que cette derniere marche à grand pas au faîte de la gloire. Son jeune Monarque s'eſt déja rendu l'arbitre de toute la Chrétienté.

Sage Miniſtre, il n'y a rien de ſolide dans la nature. Le monde n'eſt qu'une perpetuelle circulation d'évenemens, de viciſſitudes, & de changemens, qui n'ont ni commencement ni fin. Dieu ſeul eſt immuable, & ſon Eſſence eſt le centre de toutes choſes. Puiſſions-nous toi & moi parvenir à ce centre, & alors nous ſerons éternellement heureux. Adieu.

LETTRE XXXVII.

A Musu Abul-Yahyan, Professeur en Philosophie, à Fez.

Des differentes Langues de l'Europe. Avanture d'un Ambassadeur Allemand à la Cour de France.

1664. JE jure par la foi & par l'obeïssance que je dois à Mahomet, nôtre Saint Legislateur, par l'Alcoran, & par tout ce que les Musulmans ont de plus sacré, que ton long silence m'a fait conclure que ma premiere lettre ne t'avoit pas été agreable. Mais à present je suis convaincu du contraire. Je compterai desormais sur ton amitié, & je me promets de grands avantages de la conversation d'un si sçavant homme, quoique nous soyons éloignez l'un de l'autre de plusieurs centaines de lieuës, & que nous ne puissions nous entretenir que par lettres.

Quant à ce que tu souhaites de moi concernant les differentes langues de l'Europe, je t'en informerai du mieux que je pourrai, selon les remarques que j'ai faites, & les lumieres que j'ai reçûës des gens de lettres & des livres, qui sont les portraits des savans & des miroirs où ils peuvent voir pendant leur vie toutes leurs perfections, & où les autres peuvent contempler aprés leur mort les beautez de leur esprit, qui y sont representées au naturel. En effet, les mots sont les parfaites images de l'entendement, ou du moins des figures qui en approchent fort. Les paroles sont la vive peinture de la raison divine & humaine,

aussi quelques-uns de nos saints Docteurs ont-ils appellé l'Alcoran *la vraye image de la sagesse Originale & increée.* 1664.

Tu sais que de toutes les langues de la terre, on a de tout temps donné la prééminence aux Orientales, & entre les Orientales à l'Arabe, soit à cause de sa pureté, soit en considération de son antiquité. De-là vient que cette langue a été appellée la mere vierge des Langues, la langue du Saint glorifié.

Tu sais aussi que c'est pour cela que les vrais Fideles ne desirent point de science avec plus de passion, que de savoir en perfection une langue si divine, en laquelle le livre de la Majesté celeste fut composé au Ciel devant le Trône de Dieu, & apporté sur la terre par l'Ange Gabriel, le Prince des Ambassadeurs du Tout-puissant. Il fut dis-je, envoyé au Prophête, qui ne pût ni écrire ni lire que le monde seroit convaincu de sa divine Origine. Cependant les Incredules ne veulent pas croire, quoiqu'il soit clair à tout homme non préoccupé, qu'une personne sans lettres ne pouvoit pas composer le livre le plus élegant qui ait jamais été fait, & dans lequel il ne se trouve pas la moindre contradiction depuis la Préface jusqu'au dernier verset, qui fait la fin du volume. Infideles aux cœurs endurcis! Aveugles volontaires, qui fermez les yeux à l'éclat de l'éternelle lumiere! Sourds qui fermez les oreilles à la voix de Dieu & de son Prophête, & qui ne voulez pas entendre les douces paroles qui viennent du Paradis!

Tels sont les Nazariens qui pour l'amour des langues Grecque & Latine qu'ils aiment avec passion, élevent leurs enfans à croire toutes les monstrueuses fictions des Poëtes anciens, ou du moins tous les Contes fabuleux & toutes les Légendes de leurs Ecclesiastiques, qui sont dix fois plus fabuleuses que les premieres, & plus incompatibles

1664. avec la raison. Ils aiment mieux en user ainsi, que de se donner la peine d'apprendre l'Arabe, qui leur apprendroit des veritez aussi claires & aussi pures que le Soleil levant.

Je dirai peu de chose des deux anciennes Langues de la Grece & de Rome, parce qu'étant à present devenuës hors d'usage, & ne s'aprenant qu'au College, tu les sais sans doute *ad unguem*, comme parlent les Latins.

Ce que je juge à propos de t'en dire est, que la langue Romaine ou Latine, paroît comme une mere antique chassée par ses quatre ingrates filles, qui sont les langues Italienne, Françoise, Espagnole & Portugaise. Ce sont-là ses productions naturelles, nées durant les conquêtes des Romains en Occident; mais qui dégenererent aprés que l'Empire fut tombé en décadence. De sorte qu'on ne les regarde à present que comme des langues bâtardes. L'Espagnol est un mélange de mots Gothiques & Moresques; Le François a beaucoup retenu de son vieux Gaulois. L'Italien est un mélange confus des mots laissez par les Vandales, par les Huns; & par les Lombards. Cependant ce défaut est en quelque façon réparé par quantité de mots dérivez du Grec. Pour le Portugais, c'est un idiome de l'Espagnol, sujet par consequent aux mêmes imperfections.

Les seules langues meres pures qui se parlent à present dans toute l'Europe sont, le Teuton, l'Esclavon, & le Breton. On se sert de la premiere en Allemagne, & on la parle en perfection; mais on l'a corrompuë en Suede, en Dannemarc, & dans les Provinces-Unies. La seconde est commune aux Hongrois, aux Moldaves, aux Polonois, aux Rassiens, & à plusieurs autres nations. La derniere n'est en usage que chez les Gallois, peuples qui habitent un coin de la Grand' Bretagne, où ils fu-

rent poussez par les victorieux Saxons leurs Conquerans, il y a plus de mille ans. Les autres langues sont un mélange bizarre de plusieurs sortes de langues, & qui par consequent ne valent pas la peine qu'on en parle. Il y a un endroit montagneux d'Espagne, où l'on dit que les habitans parlent encore aujourd'hui le pur Arabe. On croit que ces peuples sont des restes des Mores. 1664.

Les Critiques d'Occident donnent ordinairement les régles suivantes pour les langues. Si vous parlez à Dieu, parlez Grec ou Latin, à cause de l'antiquité & de la majesté de ces langues. Si à des Rois, servez-vous de l'Espagnol, parce qu'il se prononce lentement & gravement. Si à des hommes, servez-vous de l'Italien. Si à des femmes, du François. Si à des chiens, parlez Breton. Mais si vous voulez épouventer un ennemi, ou le Diable même, vous n'avez qu'à parler Haut-Allemand.

On dit d'un Ambassadeur Allemand en cette Cour, qu'ayant exposé sa commission en langue Teutonique; & qu'un certain Grand qui étoit present, ayant remarqué la rude emphase de cette langue, jura qu'il croyoit que c'étoit en cette langue que Dieu avoit maudit Adam, Eve, & le Serpent. L'Allemand se tournant de son côté lui répondit vigoureusement : „ Cela peut bien „ être, Monsieur; mais aussi j'espere que vous „ conviendrez, que le François fut cause de cet- „ te malediction, puis que ce fut de cette lan- „ gue éfeminée dont le Diable se servit, pour „ obliger Eve, *à la mode de Paris*, à manger du „ fruit défendu.

Fameux Musu, fais-moi l'honneur de m'écrire souvent. Apprens-moi ce que je ne sai pas. Instruis-moi des choses remarquables du Païs où tu reside. Transporte Fez, & les autres lieux d'Afrique qui te sont connus, transporte-les,

1664. dis-je, tour à tour à Paris tous les mois dans une feuille de papier, & je t'envoyerai en échange toute la Chrétienté : Car c'est ainsi que les sages peuvent avec bienseance troquer la science.

LETTRE XXXVIII.

A Osman Adroneth, Astrologue du Sultan, à Andrinople.

D'une Comete qui paroissoit alors : ce qui lui donne occasion de raisonner sur la nature des Cometes.

Les Occidentaux de ta profession sont ici fort ocupez à examiner une Comete qui paroît depuis quelques jours. Elle est de celles qu'on apelle cheveluës. Les uns disent qu'elle ressemble à un Lion, les autres à un Dragon, à un Crocodile, à un Ours, & à je ne sai quoi de plus. Il n'y a presque point d'espece de bêtes à quatre pieds à qui le vulgaire ne la fasse ressembler. Et il y en a qui disent qu'elle est faite en tout comme une épée.

Les Mathematiciens épuisent tout leur savoir pour prendre les veritables dimensions de ce Phenomene. Les Peintres la peignent au naturel; les Poëtes en font des chansons & des Balades : Et les sages qui ont plus de savoir font des plans Astronomiques, comme autant de machines & de paneaux pour prendre ce Meteore. Ils observent tous ses mouvemens, & le suivent d'un lieu à l'autre, même au travers des sentiers du Firmament les plus embarassez.

Si cette Comete demeure fixe, ou qu'elle s'avan- 1664.
ce vers quelque Planete, Aſtre, ou Conſtellation, nous ſommes incontinent en allarme pour ſçavoir ce que ce mouvement ſignifie, & l'on nous avertit de nous tenir ſur nos gardes, comme ſi le Ciel conſpiroit contre nous. On dit éloquemment au monde que c'eſt un fatal préſage de guerres, de famines, de tremblemens de terre, & autres calamitez, qu'on donne pour des ſuites aſſurées de ce prétendu prodige.

Dis-moi, je te prie, toi qui étudies la ſcience des Aſtres, & la miſterieuſe Philoſophie de la nature, qu'eſt-ce que les Cometes? Eſt-ce ſeulement des exhalaiſons que la force du Soleil enleve dans la haute region de l'air, ou eſt-ce des ſubſtances plus ſolides & plus durables? Sont-elles des productions poſthumes, comme ſont les nuées, la grêle, la pluye, la neige, & autres Meteores que la nature force tous les jours par le concours des élemens? Ou faut-il les mettre au rang des Etres dont on ne ſauroit marquer l'antiquité, & qui ſont auſſi anciens que le monde, comme ſont le Soleil, la Lune, les étoiles, & la terre ſur laquelle nous marchons.

Pour moi je ſuis perſuadé que ce n'eſt pas une hereſie dans les ſciences, quoique ç'en ſoit une en matiere de Religion, que de faire de nouvelles maximes. Car autant que j'en puis juger, ce que nous appellons innovation dans l'un & dans l'autre, n'eſt proprement qu'un retour de principes que la deſacoûtumance ou la corruption des tems avoient mis hors d'uſage, & fait oublier, quoi qu'ils fuſſent au fond les premieres & les plus anciennes veritez du monde.

Ainſi je ne ſaurois m'empêcher de croire, qu'il y a d'autres globes répandus par-ci par-là dans l'étenduë infinie, outre ceux dont l'éclat s'offre continuellement à nos yeux.

On ſait que la Lune, Venus, & autres Plane-

1664. tes ne reçoivent leur lumiere du Soleil que peu à peu par le moyen des Hemispheres. Il est donc certain que la moitié de ces corps orbiculaires est toûjours tenebreuse. Cela étant où est l'inconvenient de supposer, qu'il y a dans le Firmament d'autres corps Opaques qui ne reçoivent aucune lumiere, & sont de leur nature incapables d'en recevoir, qui ne viennent du dedans d'eux-mêmes ? De même ne pouvons-nous pas supposer, que les Cometes ne deviennent lumineuses comme ces globes solides que par l'irruption des feux renfermez au centre de la terre.

Il n'y a que Dieu seul qui sçache la verité de ces sortes de choses. Et tu es plus capable que moi de décider des questions de cette nature. Les renvoyant donc à ton sage jugement, je prie celui qui a fait les Astres, & qui préside sur leurs influances, de t'en envoyer de favorables, afin que ton ame soit toûjours comme un champ fleurissant sous les doux aspects de l'Orion & des Pleïades. *

* *Ce sont des noms d'étoiles.*

LETTRE XXXIX.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

De la paix concluë entre le Pape & le Roi de France, aprés l'affront fait à l'Ambassadeur de France à Rome. Dessein des François sur l'Afrique.

LEs François ont eu depuis peu tant de sujets 1664. de joye, qu'il seroit difficile de décider duquel ils ont été le plus touchez.

La satisfaction que le Pape a fait au Roi de France, pour les outrages faits autrefois à Rome à son Ambassadeur, commença le triomphe de cette Cour. J'ai déja donné avis de cette querelle, & du vif ressentiment que le Roi en eut le jour qu'il en reçût les premieres nouvelles. Je te dirai presentement qu'il s'en est ensuivi un traité entr'eux qui a été conclu à Pise, Ville d'Italie dans la Duché de Toscane, aprés bien des allarmes données au Pape par les François, qui faisoient défiler des troupes dans les Principautez de Modéne & de Parme, & menaçoient de les faire avancer vers l'Etat Ecclesiastique. Les Ducs de Parme & de Modéne sont amis de la France, & leur interêt les y oblige, parce que cette Couronne les protege contre les oppressions du Pape, que tous les Princes de son voisinage regardent toûjours comme un mauvais voisin. En effet, ce Prélat Romain étant fort puissant & fort riche, deviendroit en peu de tems Souverain de toute l'Europe pour le temporel aussi-bien que pour le

1664. spirituel, s'il n'étoit bridé par le Roi de France & ses Alliez.

Cela fait que les petits Souverains des environs de Rome se ménagent avec un Monarque, qui est né pour commander aux têtes Couronnées. Ne sois pas surpris de cette expression, & saches qu'il y a de plus grands Princes de l'Europe qui sont ses Pensionnaires. Le démêlé même qu'il a eu avec le Pape, lui a aquis l'amitié de trois Cardinaux qu'il n'avoit pas auparavant.

Le traité porte que le Pape doit envoyer en France un Legat *à Latere* pour calmer la colere du Roi, & que la Milice Romaine qu'on appelle Sbirres & Corses, sera abolie pour toûjours; & enfin qu'on élevera une Piramide vis-à-vis du corps de Garde, sur laquelle il y aura une inscription en Latin & en François qui contiendra la déduction du crime & de la punition de ces Gardes.

Cela fait un plaisir incroyable à la Cour de France. On en commence actuellement les festins & les réjoüissances, & le Roi se propose ensuite la conquête de la Barbarie. Pour cet effet il a envoyé le Duc de Beaufort avec une flotte de gros Vaisseaux de guerre, pour purger les Mers des Corsaires d'Afrique, afin de pouvoir par ce moyen transporter sûrement une armée de Toulon, & la faire débarquer sur les côtes opposées. Son dessein est de réduire les habitans de ces heureux païs à l'ancienne idolâtrie de leurs Ancêtres, d'y planter la superstition des Nazariens, & de se rendre le seul Souverain & Maître de l'Afrique.

Je ne saurois deviner quel succés aura cette grande entreprise; mais il semble que Dieu soit irrité contre les Musulmans, puis qu'il permet qu'ils fassent des pertes continuelles par terre & par Mer.

C'est avec un chagrin extrême que j'ai vû depuis peu les François qui ont servi cette campagne en Hongrie, revenir à Paris chargez des dépoüilles

poüilles des vrais Croyans. Je ne saurois voir sans 1664.
un regret inexprimable les Cimeterres & les Drapeaux que ces Infideles ont enlevez aux Osmans, & pendus dans leurs Temples pour trophées de leur victoire. On dit ici que le Grand Seigneur a perdu cette campagne en Hongrie plus de trente mille hommes, dont dix mille ont été tuez à une seule bataille, avec cent cinquante Drapeaux & seize Canons que nous avons perdus.

D'ailleurs ces Infideles me choquent par une autre bravade, car ils se vantent qu'un seul vaisseau de guerre François a combattu sept heures contre trente-trois Galeres du Grand Seigneur, dont cinq ont coulé à fond, le reste a été dispersé, & que le vaisseau François a remporté une victoire complette.

La France a un grand avantage d'avoir au Midi la Mediterranée, & au Septentrion l'Ocean. Ainsi elle peut aisément d'un côté brider la plus grande partie de l'Europe, & de l'autre inquieter beaucoup les Levantius. Quand aux parties Occidentales le Royaume de France est le centre où toutes les lignes de la guerre, de la paix, & du commerce aboutissent. La France est à la Chrétienté, ce que l'Egipte & la Sicile étoient autrefois à l'ancien Empire Romain, c'est-à-dire, un grenier inépuisable. Toutes les choses desirables que la nature produit dans les autres Païs en petite quantité, s'y trouvent en abondance. Le grain y est aussi commun que l'herbe, & le vin à aussi bon marché que l'eau en certains endroits de Turquie. Les Lacs & les Marais sont couverts d'oiseaux sauvages : Les prairies de moutons, de bêtes fauves, de chévres, & de bœufs. Rien n'y est plus rare que les poules, les œufs, & les vrais Croyans. J'avois presque oublié la prodigieuse quantité de sel, dont les droits augmentent les revenus du Roi de quatre millions de Sequins par an.

1664. La France aussi abonde en chanvre, le plus necessaire de tous les Vegetaux. Elle en fait non seulement toutes ses voiles & tous ses cordages; mais elle en vend encore à ses voisins pour des sommes considerables. Elle a une infinité de fruits, & quantité de bois de charpente, de fer, de marbre, de pierre franche, & autres choses necessaires pour bâtir des vaisseaux ou des maisons pour se défendre ou pour attaquer par terre ou par mer. Elle ne manque pas de mines d'or, d'argent, d'étain, de plomb, de cuivre, & autres métaux dont on se sert pour faire la guerre & pour maintenir la paix. En un mot, ce Royaume est si riche en toutes choses, que des Historiens & des Philosophes l'ont apellé le pere de l'abondance; d'autres la source des biens de la terre, le plus incomparable païs du Globe, l'abregé du monde, ou plûtôt un petit monde.

Tu ne seras pas surpris, Serenissime Secretaire, des progrez que font par tout les armes de la France, si tu fais attention à ce que je viens de te dire, & que tu consideres qu'elle a des Provinces aussi peuplées que des Royaumes & des Villes qui ont l'air de Provinces, à voir la multitude de leurs habitans. Pour dire tout en deux mots, on peut dire de la France en general, ce que les Philosophes disent de la Nature, *qu'on n'y sauroit trouver de vuide.*

LETTRE XL.

A Abdel Melec Muli Omar, Préſident du College des Sciences, à Fez.

Il ſe plaint que la veritable Science ne ſe trouve que parmi les Brachmanes des Indes.

PErmets-moi, venerable Protecteur de la Philoſophie, de me produire devant toi, ſans paſſer par les formalitez ordinaires, je veux dire ſans avoir la peine de faire un préambule pour entrer en matiere. Reçois-moi comme un homme qui a du feu ſur ſa tête; uſage qui comme tu ſais, ſe pratique à la Porte Imperiale dans les neceſſitez preſſantes: Car j'ai une nouvelle paſſion pour la ſcience de Pithagore, de Platon, & des Indiens. 1664.

Les inondations, les embraſemens, & les ravages cauſez par la guerre, par la famine, par la peſte, par les tremblemens de terre, & autres ſemblables accidens, ont entierement aboli la veritable ſcience des premiers ſiecles dans la plûpart des lieux de la terre, ou du moins ont extrémement diminué & obſcurci l'éclat qu'elle avoit alors.

Les plus excellens manuſcrits ſe ſont perdus, à moins que les Indiens ne les ayent preſervez. Nos peres au deſeſpoir des calamitez publiques dont les Villes, les Provinces, les Royaumes & les Empires ſe trouverent accablez, tomberent dans l'inſenſibilité. Les gens de lettres découragez crûrent qu'il ſeroit inutile de ſe mettre en devoir de conſerver les Archives, qui étoient venuës du Ciel; je veux dire les Hiſtoires du mon-

1664. de invisible, celeste, parfait & éternel, les Traditions de l'antiquité ; les Pandectes pleines de la brillante sagesse des Orientaux, & scellées du *Tetragrammaton* qui est, comme tu sais, le cachet du premier & du dernier, c'est-à-dire, de la Divinité qui comprend toutes choses, & que rien ne comprend.

Ils n'avoient garde d'entreprendre un travail de cette nature, car ils savoient que quelque malheureuse destinée engloutiroit leurs écrits, & les enseveliroit dans un oubli éternel. Delà vient qu'à peine pouvons-nous nous vanter aujourd'hui d'avoir quelques restes des Sciences anciennes, quelques fragmens des dogmes des premiers tems, répandus par ci par là dans les Ouvrages de divers Auteurs ; encore ont-ils été fort corrompus par les vaines opinions & erreurs de ceux qui leur ont succedé. En éfet, il n'y a point eu d'Ecrivain qui n'ait ou volontairement ou par contrainte flâté le siecle où il a vécu, au lieu de combattre ses dogmes. De sorte qu'on peut dire qu'il n'y a plus en deçà du Gange de veritable Philosophie.

D'où vient que les seuls Brachmanes ont eu le bonheur de conserver un tresor si sacré ? Cela ne peut s'être fait, comme le remarque leur tradition, que parce que le Deluge de Noé n'alla pas jusqu'à ces lieux reculez de l'Orient où ils font leur sejour. On pourroit peut-être dire la même chose de la Chronologie des Chinois leurs voisins. Car encore qu'ils different pour les dogmes & pour les ceremonies de la Religion, pour les loix, pour les coûtumes, & pour la forme du gouvernement ; ils conviennent tous neanmoins sur l'antiquité indéterminée du monde, & lui donnent unanimement un certain nombre de millions d'années, pour un incertain superieur de beaucoup ce qui n'est proprement qu'un modeste retranchement de leurs pensées, comme s'ils vouloient empêcher par cette modification, qu'on ne le

accusât faussement de donner dans l'hiperbole. 1664.

Ils disent que la matiere premiere est coëternelle avec Dieu, comme la lumiere est coëternelle avec le Soleil, qui a aussi été produit, & qui est dépendant de la même maniere. Car comme la lumiere répanduë dans l'air, n'est pas proprement le Soleil, mais en est un éfet inseparable: De même l'Univers n'est pas Dieu; mais la production de Dieu; production qui ne subsiste que par lui; & qui ne sera jamais separée de l'Essence éternelle. La langue la plus expressive du monde ne peut ce me semble exprimer autrement des choses si abstraites par elles-mêmes. Elles sont trop sublimes pour l'esprit humain, & à plus forte raison elles sont au dessus des expressions les plus riches & plus heureuses. Toutes les langues de la terre sont trop steriles en termes, & les termes trop défectueux pour le sens, pour pouvoir décrire les inéfables secrets de l'éternité.

Pour les differentes especes d'Estres, ils croyent qu'on peut dire raisonnablement, que l'infinie diversité de formes qui resulte de la matiere premiere, a été produite peu à peu par succession de tems dans l'ordre & dans la perfection où nous la voyons.

Il me paroît beaucoup plus raisonnable de croire cela, que de dire que la matiere premiere fut produite de rien il y a cinq ou six mille ans, comme veulent ce semble les Juifs & les Chrétiens. Plûtôt que de concevoir du monde une idée si bornée, j'aimerois mieux suivre les sentimens de Démocrite & d'Epicure, & supposer des espaces & des mondes infinis, une éternité de generations & de corruptions, un changement continuel non seulement des Individus; mais aussi des especes mêmes; changement qui selon ces Philosophes se fait par un fatal concours & mélange d'atomes. Cependant je ne voudrois pas nier l'Unité de l'Essence Divine, ni mépriser sa Providence: Car

1664. il me semble que ces choses s'accordent fort bien ensemble.

Je ne prétens ni singulariser ni dogmatiser ; & mon ambition ne va pas à faire le bel esprit par des idées qui ne sont pas de la portée du vulgaire. Le pur amour de la verité me fait parler avec liberté à un homme, qui dans les matieres de Philosophie est le seul maître de ce siecle.

Tu es un Oracle, & aussi je soûmets mes sentimens aux tiens. Répons-moi donc, je te prie, sans préventions. En attendant dans l'admiration où je suis de ta venerable sagesse, je demeure muet comme une Momie.

LETTRE XLI.

A Mirmadolin, Santon, de la valée de Sidon.

Il soûtient que les hommes sont participans de la Nature Divine. Disgression sur la Religion des anciens Payens.

1665. QU'est-ce que le monde qui saisit nos sens de toutes parts ? La terre qui est sous nos pieds ; les nuées qui tournent sur nos têtes ; les vents qui ébranlent les arbres ; le Ciel azuré, & tous ses brillans ornemens, qu'est-ce que tout cela sinon un songe éternel, une ombre toute pure de l'intelligence de Dieu Tout-puissant ? S'il y a du plaisir à y demeurer, il y a aussi de la douleur. Au sens de Dieu cet Univers est parfaitement bon ; & au nôtre le bien y est mêlé avec le mal. Il l'a créé pour se divertir & pour exercer nôtre esprit à en considerer la nature. C'est pour nous une vaste

campagne d'énigmes & de contradictions. En été 1663.
nous nous plaignons du chaud, & en hiver du froid: Cependant nous sommes bien aises d'avoir de l'un & de l'autre, lors qu'ils ne se font sentir qu'avec moderation & dans leur saison: Tantôt une couleur nous plaît, tantôt l'autre; & peut-être un moment aprés nous avons du dégoût pour les deux. Nous ne trouvons en rien ni repos ni contentement. La plus douce mélodie choque souvent nos oreilles comme feroit le cri des crapauts. Les plus agreables odeurs sont pour nous quelque chose d'aussi dégoûtant & d'aussi abominable que la puanteur d'un tombeau. Les vins les plus délectables & les viandes les plus délicieuses, sont quelquefois d'aussi mauvais goût que la boisson & la nourriture de l'enfer. Les charmes des plus belles femmes ne nous mettent pas de meilleure humeur. Toute la nature jointe ensemble n'est pas capable de nous donner du plaisir: Rien ne peut soulager nôtre mélancolie, ou nous faire goûter nous-mêmes qu'un rayon du Tout-puissant. En éfet nous sommes des fragmens dispersez de la Divinité même, ou des goutes separées de l'Essence Divine; des esprits volatiles de l'éternité, fixez par la destinée ou par le hasard dans les vehicules du tems & de la matiere. O Santon! la masse entiere de l'Univers corporel n'est qu'une toile d'araignée tirée des entrailles d'un Dieu infini, & travaillée avec un art inimitable; pour y prendre des formes, des idées, & des ames immaterielles, productions naturelles de l'intelligence éternelle. Nous mortels de race humaine nous ne sommes qu'autant de particules travesties de la Divinité, réduites en corps par certains appas, Aimans, & charmes cachez avec lesquels nous avons de la simpathie. Nous sommes tous des Dieux masquez. Telles sont les bêtes des champs, les oiseaux de l'air, & les poissons de la Mer,

1665. Ne condamnons donc point les antiques ceremonies de la Religion Payenne, qui enseignoit à ses Partisans d'adorer le Soleil, la Lune, & les Etoiles; les Elemens, & tout ce qui est dans leur circonference, & sur tout les ames des Heros morts, des demi-Dieux, des Nimphes, & autres Estres qui sont les plus anciennes productions de la nature éternelle. Que faisoient-ils en cela que bâtir des Autels à la source Originale de l'Univers? Puisque Dieu est dans les vents, dans la pluye, dans le tonnerre, dans les éclairs, dans la grêle, & autres météores; dans les Cieux, & dans les airs, dans le Soleil, dans la Lune, & dans les Etoiles; dans le feu, dans la terre, & dans l'eau; dans les plantes, & dans les animaux: Et puis qu'enfin il est dans les Elemens, & que toutes choses en sont composées, il est non-seulement en elles, mais il est ces choses mêmes par une ineffable production de soi-même. Lors que la consommation finale viendra, il ne fera que retirer les lignes dispersées de son infinité & les rapeller à leur centre, où toi, & moi, & tous les Atomes divisez dans la nature nous rencontrans, nous serons unis & engloutis par maniere de dire dans une éternelle beatitude. Amen, amen, ô toi Seigneur & pere de toutes choses; abîme sans fond & inépuisable de miracles.

LETTRE XLII.

Au même.

Discours Sceptique à la maniere des Epicuriens.

SUpposons que ce que j'ai dit ne soit pas : posons que la Doctrine d'Epicure soit vraye. Croyons que nous & toutes choses avons été produits par le concours fortuit des Atomes : Cela n'empêche pas que nous n'ayons autant ou plus de raison de nous regarder comme de petits Dieux, puisqu'en ce sens il faut necessairement que nous soyons éternels, puisque tous les Atomes dont nous sommes composez le sont. Selon ces Philosophes le monde n'a point de commencement; Chaque particule de la matiere est aussi ancienne que la Divinité. Nous avons tous passé de toute éternité d'une forme & d'un monde à l'autre; nous nous sommes accommodez aux mesures de la destinée; nous avons fait partie des globes celestes, & des antres de la terre; nous avons erré dans les Cieux & dans les Elemens; nous avons parcouru des espaces infinis & sans fin; & maintenant il nous semble que nous sommes fixes dans ces grosses masses de chair, mais avec autant de desordre que jamais.

Ces corps que nous portons, ne sont pas composez des mêmes Atomes dont ils l'étoient il y a sept ans. Les particules sont dans un flux & reflux perpetuel. Nôtre vie & nôtre mort est également prompte & subite. Chaque instant retranche à nôtre vie autant qu'il y ajoûte. Nous nous mouvons, nous respirons, & nous faisons

1665. tout par paradoxe. Nôtre essence même est un enigme.

J'approuve donc de tout mon cœur la pieuse négligence que tu as pour les afaires humaines ; & je dis que tu fais divinement de n'avoir soin que de toi-même, & de conserver ton innocence.

Qu'importe que nous croyons à la Loi écrite ou à l'Alcoran ; que nous soyons Disciples de Moïse, de Jesus, ou de Mahomet ; Partisans d'Aristote, de Platon, de Pithagore, d'Epicure, ou de Ilch Rend Hu, Brachmane Indien ? Qu'importe que nous prions ou ne prions pas ? Que nous nous mettions à genoux devant des images ou dans une Mosquée toute nuë ? Ce sera la même chose pour l'action. Nous ne sommes que les machines du hasard. Comme nous vivons, ainsi mourons-nous, & il n'y a que Dieu seul qui sache dequoi nous deviendrons aprés la mort : Il ne vaut pas même la peine de s'en toutmenter, puisque nous ne pouvons nous assurer de rien. Peut-être que chaque Atome dont nous sommes composez sera separé du reste ; peut-être serons-nous transportez piece à piece dans mille millions de mondes, & peut-être s'écoulera-t-il autant de millions d'années avant que les plus petites particules qui composoient nos corps puissent se réünir. Ne nous embarrassons point de tout cela : Rien ne peut nous empêcher d'être immortels & éternels, quand ce ne seroit que par parcelles.

Courage donc, pieux errant, saint fugitif, continuë à soûtenir dans tout le cours de ta vie cette grande verité, *que toutes choses dépendent d'une destinée éternelle*. Tes actions font le Procez aux Hipocrites du siecle qui abondent en paroles specieuses. Ta divine indiference condamnera le zele infernal des Bigots furieux, qui croyent plaire à Dieu, & expier leurs pechez en sacrifiant le



ARABES

sang humain, & massacrant tous ceux qui ne croyent pas comme eux. 1665.

Dieu, le hasard, ou la destinée, te transportera aprés ta mort dans des Païs heureux, te couronnera de joyes immarcessibles, & te comblera de biens infinis & éternels. Chaque Atome trouvera son Paradis. Tu monteras par degrez à une felicité parfaite, infinie & éternelle. Adieu pour quelque tems.

LETTRE XLIII.

A son Cousin Fousi, Marchand à Astracan.

Il se plaint de l'incommodité de son sejour à Paris, & témoigne le desir qu'il a d'être en Arabie ou en Tartarie.

QUand je fais reflexion à ton bonheur, d'avoir eu toute ta vie la liberté de demeurer & de voyager où tu as voulu; & que même de l'heure qu'il est tu n'es retenu à Astracan qu'autant que ton plaisir ou ton interêt s'y rencontre, je ne puis pas m'empêcher de le regarder d'un œil d'envie.

Il y a un plaisir inexprimable d'aller d'un côté & d'autre; mais c'est un veritable enfer sur la terre d'être perpetuellement renfermé & emprisonné comme je suis dans une Ville si serrée & si elevée, qu'à peine les vents peuvent-ils y entrer.

Pour dire la verité, on peut appeller Paris un entassement de Villes bâties les unes sur les autres, comme le Mont Pelion sur le Mont Ossa, puisque les maisons y sont aussi hautes que les

1665. Minarets à Constantinople, & divisées comme l'air en apartemens hauts, moyens, & bas : Ou pour mieux dire, comme les Cieux que les Astromes font monter à neuf. Autant d'étages ont certaines maisons de Paris, pour ne pas dire que toutes les ruës sont exhaussées de cette maniere ; & chaque étage ou appartement est aussi peuplé qu'une ruche d'abeilles. Au milieu de cette foule infinie d'habitans, & de ceux qui y viennent pour affaires, nous nous étouffons presque les uns les autres. Il n'en est pas de même comme tu sçais des Villes d'Orient, où les maisons sont entremêlées de jardins. Elles sont peu élevées, & au sommet on y bâtit des terrasses pour y prendre le frais sur la brune; on y fait des parterres, des Kaskaneys, des Divans, des Conservatoires, & toutes les autres commoditez propres à rafraîchir les sens, par le moyen de l'eau, du vent, & des bonnes odeurs.

Cela me fait souhaiter le sejour de Constantinople, de Damas, de Mosul, ou même d'Astracan où tu es à present, quoique cette Ville manque de plusieurs agrémens que les autres ont. J'y trouverois neanmoins des Tiares & des Turbans dont la seule vûë me gueriroit de la moitié de mon chagrin. Que je sois le plus malheureux de tous les hommes, si je ne suis pas las de ne voir que des chapeaux, & des Juste-au-corps, des Francs ridicules, veritables singes sans queuë. Mon seul chagrin n'est pas de les voir. J'ai aussi le déplaisir de les entendre déclamer contre le Grand Seigneur & tous les vrais Croyans, blasphêmer l'Envoyé de Dieu, maudire l'Alcoran, injurier le Mouphti, & tous les Moullas, & dire mille autres impertinences qui ne peuvent être dites que par des réprouvez & des infidelles. Cela me fait souhaiter ou d'être sourd, ou d'avoir la liberté de leur répondre. Mais j'aimerois beaucoup mieux être en lieu, où je pûsse me servir de mes oreilles

pour recevoir le *Salem* de mes amis Musulmans, & entendre à tout moment benir le nom de Dieu, ce qui réveille la pieté. 1654

Plût à Dieu fusse-je en Arabie avec mes compatriotes qui demeurent sous des tentes, & qui se divertissent depuis les montagnes jusques aux valées, goûtant tour à tour les douceurs du bois & de la plaine. Bocages, prairies, pâturages & terres labourables, tout enfin contribuë à leurs plaisirs. Ils joüissent de toutes les innocentes recreations que la terre peut fournir. Leurs richesses consistent dans le grand nombre de leurs brebis, de leurs chameaux, de leurs chevres, & de leurs bœufs. Tous leurs soins sont pour leurs troupeaux, qu'ils ne veulent laisser manquer d'herbes ni d'eau : Car pour eux-mêmes ils se sont resignez à la Providence.

Tels sont les Tartares qui couchent sur des tas ou dans des chariots. Ce sont les seuls Cavaliers de l'Asie. Leur vie est une campagne perpetuelle depuis le berceau jusqu'au cercüeil. Ce qui fait leur travail fait leur plaisir : Ils s'exercent à cheval dés l'âge de sept ans, & se nourrissent de lait de jumens aussi-tôt que leurs meres les ont sevrez. La peine & le divertissement est pour eux la même chose, puisqu'ils ne connoissent d'autre plaisir que celui qui consiste à monter à cheval, à combattre, & à conquerir, ou bien à mourir ; car ils croyent que la mort les fait passer à de nouvelles joies qui l'emportent de beaucoup sur celles de ce monde. Aussi la cherchent-ils en braves gens à la pointe de l'épée, ou à la bouche du canon, rien n'étant parmi eux plus odieux ni plus scandaleux que la poltronnerie.

Je te proteste que la seule idée des Palus Meotides, & de la Chersonese Taurique, aussi-bien que les autres marais qui sont au Septentrion de la Mer noire, & qui entourent les terres des Tartares, m'inspirent une passion, ou pour mieux dire

1665. un mélange de passions que je serois embarrassé de nommer. Ces vastes deserts, ces solitudes impratiquées, paroissent à mon imagination comme les limites de cet ancien monde habitable ; & comme les frontieres d'un nouveau païs étranger & inconnu ; une terre inconnuë où regnent éternellement la desolution & le silence, où l'on n'entend de voix que celles des Satires, des Faunes, & autres hôtes des bois ; ni d'autre son que le bruit des vents ; d'autre perspective que des arbres, qui ont paru dés l'enfance du tems : Et dans les endroits où il n'y en a pas, l'œil se fatigue de regarder une longue suite de païs qui n'a point de fin, que rien ne borne ce semble que les voûtes du Ciel, ou les noires nüées, couvertes de broüillards & de nüages, qui est ce manteau éternel des climats Septentrionaux.

Voilà le portrait des solitudes où je voudrois vivre, plûtôt que dans une Ville, où tout est en trop grande abondance, si ce n'est l'air frais, & les honnêtes gens.

Les contrarietez que nous trouvons dans les choses de la terre, nous les font goûter ; & le Palais le plus magnifique paroîtroit une prison à un homme qui y seroit toûjours confiné.

Je te souhaite, cousin, une liberté & une felicité perpetuelle.

LETTRE XLIV.

A Hamet Reis Effendi premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Remarque sur le Maréchal de Turenne. Caractere de ce General.

AU milieu de plusieurs obligations ausquelles il faut que je satisfasse, je n'oublie pas d'obeïr à tes ordres. Je t'ai déja fait dans mes précedentes les portraits d'Henri IV. de Loüis XIII. de Loüis XIV. des Cardinaux de Richelieu & Mazarin, & du Prince de Condé, & t'ai informé des endroits remarquables de la vie de ces personnes illustres. Je veux maintenant te dire quelque chose du fameux Maréchal de Turenne dont la renommée a volé dans tous les lieux où il a été parlé des guerres que les François ont faites depuis quarante ans. Le nom de ce grand General est Henri de la tour d'Auvergne, fils du Duc de Boüillon.

Son pere étant sur le point de mourir, il fit venir ses fils dont celui-ci étoit le plus jeune. Entr'autres exhortations qu'il leur fit, il leur récommanda principalement trois choses. La premiere de ne jamais changer de Religion : La seconde de ne jamais prendre les armes contre leur Souverain : Et la troisiéme de ne se broüiller jamais avec le premier Ministre.

Le Maréchal de Turenne a fait inviolablement jusqu'ici la premiere de ces trois choses, mais il n'a pas fait les deux autres ; car il se révolta de l'obeïssance de son Souverain durant la minorité, & traversa les interêts du Cardinal Maza-

1665. rin lors que le Parlement poursuivit ce Ministre. Mais cela n'empêche pas qu'il ne soit un brave soldat ; & d'ailleurs il s'est depuis racommodé avec le Roi. Il semble qu'il soit né pour la guerre. On dit que n'ayant encore que dix ans, son Gouverneur le perdit, & que l'ayant cherché par tout, il le trouva enfin endormi sur un canon, qu'il tenoit embrassé autant que ses petits bras pouvoient s'étendre. Et lui ayant demandé d'où vient qu'il choisissoit un tel lit ? il répondit „ qu'il avoit résolu d'y „ passer la nuit pour convaincre son pere qu'il „ étoit hardi pour soûtenir les fatigues de la „ guerre, quoi qu'il eût voulu souvent lui per„ suader le contraire. Aussi il est vrai que jamais homme n'a eu moins de soin de son corps que ce General.

A quatorze ans on l'envoya en Hollande, où il servit sous le Prince d'Orange son oncle. Il s'attacha à tout ce qui regarde la discipline de la guerre, & commença par porter le Mousquet ; ce qui est la voie ordinaire par où passent les Cadets pour parvenir aux plus éminentes charges. Il n'avoit pas moins d'empressement pour le travail que pour le peril, & ne reculoit jamais des fatigues & des dangers qui pouvoient lui aquerir de la gloire ; cependant il n'étoit point temeraire, vice ordinaire à la jeunesse ; mais il temperoit toutes ses actions par une prudence extraordinaire, & par une solidité de jugement qu'on ne devoit pas esperer d'un homme de cet âge. Ses conseils neanmoins n'étoient ni lents ni flegmatiques ; il étoit vif & prévoyant, & rarement malheureux en ce qu'il inventoit. Il ne fut pas long-tems sans commandement. L'exactitude de sa conduite le mit en grande réputation, de sorte qu'il arriva enfin par degrez à l'autorité & à la gloire qu'il possede maintenant. Il paroît infatiguable & d'une ré-

olution invincible. Il hait les flâteurs qui croyent gagner son amitié en le loüant. Il ne hait pas moins de flâter les autres, fussent-ils Princes du sang, ou fut-ce le premier Ministre même. 1665

Il a aussi une si grande fermeté d'esprit, qu'il n'y a point de ménagement, point d'artifice capables de le faire démordre; & on auroit beau lui faire une proposition qui lui fût avantageuse en apparence, il ne l'accepteroit jamais s'il y avoit la moindre ombre de bassesse & de lâcheté. Aussi ne voulut-il jamais consentir, il y a quelques années, qu'on fit honneur au Cardinal Mazarin de la prise de Dunkerque, quoique ce premier Ministre lui promît les premieres charges du Royaume s'il vouloit lui rendre ce service; & que le Maréchal de Turenne sçût qu'il pouvoit se perdre en ne le faisant pas. Cependant son integrité & son amour pour la verité fut si grande, qu'il ne voulut jamais faire une telle bassesse quelque chose qu'on pût lui dire. Peut-être aussi son refus étoit-il fondé sur l'aversion qu'il avoit alors pour le Cardinal. Il arrive souvent qu'on prend une passion naturelle pour une vertu morale. D'ailleurs peut-être aussi ne vouloit-il pas se priver de la gloire qu'un service de cette importance lui avoit acquise.

Il parle peu, & est tellement secret, que personne ne sçait ses desseins qu'aprés qu'il les a executez. Il passe dans l'esprit de tout le monde pour le plus liberal Prince du siecle, & il ne fait cas de l'argent qu'autant qu'il en a besoin pour les necessitez de sa maison, & pour être en état de faire plaisir à ses amis.

En un mot, quelques vices qu'il ait, ils sont de peu de consequence en comparaison des grandes qualitez & vertus qu'il a en partage, qui le font aimer de tout le Royaume, & cherir de son Sou-

1665. verain, qui le traite non en Sujet, mais comme un de ses plus intimes amis.

Veuille ce grand Dieu, qui a fait naître ce beau Genie pour la gloire de la France, donner toûjours au Grand Seigneur des Generaux vaillans & experimentez, afin que l'Empire des fidelles Osmans puisse croître comme la Lune, & ne jamais diminuër jusques à ce que cette Planette ne paroisse plus au Ciel, & que les élemens soient entierement dissous.

LETTRE XLV.

A Orchan Cabet, Etudiant & Pensionnaire du Grand Seigneur.

De certains Vers que le Roi de France avoit trouvé sur sa table. D'Anne-Marie de Schurman savante Saxonne.

LEs Poëtes ont fait depuis peu un affront sanglant au Roi de France. Ils ont souvent satirisé ses amours, & ils commencent aujourd'hui à le tourner en ridicule sur sa monnoye. Il y a un jour ou deux qu'il trouva sur sa toilette à son lever un papier qui contenoit ses quatre Vers.

Tu es issu de race auguste,
Ton Ayeul fut Henri le Grand,
Ton pere fut Loüis le Juste,
Mais tu n'es qu'un Loüis d'argent.

Toi qui as voyagé en France, & qui en sçais la langue, sents bien sans doute en quoi consiste le sel de ces paroles & l'esprit du Poëte. Le Roi soûrit en lisant ces Vers, & parut prendre plaisir

la franchise de l'Auteur disant *qu'il valoit mieux* 1663.
ue mille flâteurs. Il promit aussi de lui donner inq cens Loüis s'il vouloit se faire connoître, joûtant qu'il engageoit sa parole Royale qu'il e lui seroit fait aucun mal. Mais le Satirique 'a pas voulu s'y fier, sçachant que les Rois ont lus d'un moyen pour se venger de leurs Sueis, & sur tout si ce sont des personnes privées. Neanmoins comme le Roi paroissoit si content les Vers, le Poëte résolut de lui donner encore une autre touche de sa façon. Aussi ce Prince trouva-t-il le lendemain au même lieu les deux Vers suivans.

Tu ne le sauras pas Loüis,
Car j'étois seul quand je les fis.

On a fait plusieurs conjectures sur l'Auteur de ces Lampons. Les uns disent une chose, les autres l'autre. Il y a des gens qui soupçonnent une fille de Cologne qui est à present en cette Cour. Elle se nomme Anne-Marie de Schurman. Elle est fort sçavante, & parle Arabe, Latin, Turc, Grec, Italien, François, & Espagnol, aussi facilement que sa langue naturelle. Elle a l'esprit fin, & beaucoup de penetration; aussi elle est fort habile dans les controverses de Philosophie & de Religion.

Elle a fait imprimer diverses Epîtres de sa façon, les unes en Latin, les autres en François, qu'elle a dédiées à la Reine mere, au Cardinal de Richelieu, au Cardinal Mazarin, & autres. Outre cela elle a fait imprimer un volume de Poësies, la plûpart Satiriques. Ce dernier ouvrage est cause qu'on la soupçonne d'avoir fait les Vers dont il est question. On a comparé le stile de ces Vers avec le sien, & les Critiques y ont trouvé beaucoup de ressemblance.

En soit l'Auteur qui voudra, je puis persuadé

1665. qu'on fait tort au Roi de France. Il a veritablement entassé des tresors prodigieux pour pousser ses vastes desseins : Mais on ne peut pas dire pour cela qu'il soit avare, puisqu'il les a dépensez, & a fait de grandes liberalitez aux personnes de merite.

Je t'écris ceci pour te divertir, & pour commencer la correspondance que je me propose à l'avenir d'avoir avec toi ; prens ceci pour exemple, & traite-moi avec la même familiarité, te souvenant du vieux proverbe Latin, *manus manum fricat.*

LETTRE XLVI.

Au Capitan Bassa.

De la grande victoire Navale remportée sur les Hollandois par les Anglois, sous le commandement du Duc d'Yorc. Projet du Roi de France d'unir les deux mers par le moyen d'un canal.

JE te souhaite, illustre & vieux homme de mer, & favori de Neptune, de la joye & un heureux voyage en quelque endroit que tu ailles. Il y a trente ans que l'Empire Ottoman n'avoit pas eu un si brave Amiral. Dieu veüille te faire réüssir contre les Infidelles, soit sur la mer blanche, ou sur la mer noire. Les exploits que tu as faits sur la derniere t'ont déja rendu fameux. Tu as été à plus de vingt combats contre les Cosaques, les Circassiens, & autres Brigands de ces Païs-là. Mais rien ne t'a été si glorieux que le dernier combat que tu as donné contre Pachicour, le celebre Corsaire de ces climats.

a, qui menaçoit de ravager non-seulement 1665.
es voisins Chrétiens, mais aussi de l'Empire Ottoman.

Mais tu as arrêté le cours de sa gloire, tu as humilié les peuples maritimes ses Alliez, & t'es fait par-là un passage pour entrer dans l'Archipel & dans la Mediterrannée, où tu cours comme un autre Neptune.

Ne prens point ceci pour flâterie; car je puis te dire qu'il y a vingt-sept ans que je n'en avois tant dit à aucun Bassa de la Mer: Aussi n'avois-je pas eu sujet de le faire. Celui qui merita durant tout ce tems-là d'être le plus loüé, fut le brave Zornesan Mustapha, & je ne lui ai donné de loüanges que celles qu'il meritoit. Si la fortune l'eût favorisé, il auroit fait de grandes choses. Pour les autres, c'étoient en general des gens qui n'avoient jamais été élevez aux affaires de la marine; des Mignons de Cour, ou des Fanfarons de Ville, plus propres à faire grand bruit qu'aucune action hardie ou importante. Il y a eu des Renegats entreprenants; mais ils n'agissoient pas de bonne foi, & on ne sçavoit à quoi les mettre.

La perfidie est un vice dont tout le monde est infecté; mais c'est un vice qui regne en Occident comme dans son centre. Il n'y a ici que conspirations & embûches. Un Etat en surprend un autre, & alors chacun fait de son mieux.

Je n'aurois jamais fait si je voulois t'instruire de l'origine de la querelle entre les Anglois & les Hollandois. Il suffit que tu sçaches que ces deux nations sont à present broüillées. La force de l'une & de l'autre consiste dans leurs Vaisseaux. Elles se préparent à couvrir les mers Septentrionnales de flottes. Mais les Anglois l'emportent Ils prétendent à la souveraineté des Mers, & à mon avis ils la meritent. Je parle suivant les instructions que j'ai; bien assûré que je suis que per-

1665. sonne ne l'a jamais emporté sur les Anglois du côté de la marine.

Il s'est donné cet Eté un terrible combat, où les Hollandois ont perdu dix-sept Vaisseaux de guerre, outre les autres de moindre considération. Le Commandant de la flotte Angloise s'apelle le Duc d'Yorck, General de réputation & frere du Roi d'Angleterre. Son nom étoit fameux en France & en Flandre du tems de la guerre d'Espagne. Et quoiqu'il n'ait pas eu par terre occasion d'aquerir de la gloire, la mer lui en a fourni une; Opdam le plus grand Amiral dont les Hollandois ayent jamais pû se vanter, a été sacrifié au genie du Duc d'Yorck.

Je circonstancie d'autant plus volontiers cette relation, qu'il est à propos que tu connoisses le caractere de tous les Heros vivans.

Depuis ce combat le Roi de France a envoyé un Ambassadeur à la Cour d'Angleterre pour offrir sa mediation pour la paix. Quel sera le succés de cette negociation, c'est ce qui n'importe guere à nous qui servons le Grand Seigneur, seul Souverain des quatre Mers. Mais j'ai à te dire une chose qu'il est important que tu sçaches.

Le Roi de France fait tirer un canal au travers d'une partie de son Royaume, pour joindre par ce moyen la Mediterranée avec l'Ocean. Le dessein est grand; aussi en parle-t-on beaucoup dans l'Europe. On le compare à l'entreprise qui fut faite autrefois par des Rois d'Egipte & par des Empereurs Romains, de joindre la Mediterranée & la mer rouge pour faciliter le commerce dans les Indes Orientales.

Tu dois aussi être informé des exploits du Duc de Beaufort sur les côtes de Barbarie. Il commande l'escadre que la France a dans ces mers-là & a fort insulté Alger, Sarcelle, Bougie, & autres Ports,

Quoique ces Rebelles soient justement punis 1665.
de s'être soustraits de la protection de la subli-
me Porte, souvenons-nous pourtant que les Al-
geriens sont Musulmans, & que par consequent
nous ne devons pas les abandonner à la malice
des Infidelles.

Va donc, puissant Bassa, appuyé de la force & de la protection de Dieu, mene ta flotte contre les ennemis de l'Empire Ottoman. Et aprés que tu auras achevé ta course ici bas, puisse le vent de la misericorde infinie te convoyer au travers des eaux qui sont au-dessus du firmament, & te faire aborder heureusement à l'un des ports du Paradis.

LETTRE XLVII.

A Achmet, Beig.

Mort de Philippe IV. Roi d'Espagne, & du Duc de Vendôme.

1665. CEtte Cour fait semblant d'être en deüil, pendant qu'elle se réjoüit dans le cœur de la mort de Philippe IV. Roi d'Espagne, qui mourut le dix-septiéme de la neuviéme Lune. Sa douleur est peut-être plus réelle au sujet de la mort du Duc de Vendôme, Prince du sang, & qui de son vivant pouvoit esperer de succeder à la Couronne de France. Mais il est presentement dans le tombeau, le receptacle general de tous les mortels, & qui ne fait point de difference entre le Noble & le Bourgeois.

Le Roi, le Dauphin, le Duc d'Orleans, le Duc de Valois, & autres Princes du sang, ont fait quantité de ceremonies pour la santé de l'ame du mort. Pour donner aux Nazariens ce qui leur est dû, ils croyent aussi-bien que les vrais fidelles la resurrection & l'immortalité à venir. Ils mettent les morts dans leurs tombeaux avec des solemnitez religieuses; ils les parfument avec de l'encens, & les arrosent d'eau benite; recitant aussi certaines himnes & prieres sacrées établies pour cela. Ils jeûnent, ils donnent l'aumône, & font toutes les actions de pieté que pratiquent les Musulmans pour leurs amis morts. Ils conviennent avec nous en quantité de bonnes choses, & s'ils y mêlent des superstitions & des erreurs, déplorons leurs foiblesse

ſes en les plaignant, & loüons Dieu de ce qu'il 1665.
nous conduit dans le droit chemin, & qu'il ne permet pas que nous tombions dans l'egarement des Infideles. Il eſt le miſericordieux des miſericordieux, la joye des Elus, & l'eſperance de toutes les nations. S'il puniſſoit les hommes comme ils le meritent à tout moment, la terre ſeroit bientôt dépeuplée, & il n'y demeureroit d'autres habitans que les bêtes. Mais il ſait ce que nous ſommes, & ſe ſouvient que nous ne ſommes purement que l'écume des Elemens, & que ſelon le cours de la nature nous nous évanoüirons en peu de tems comme ces élevations que la pluye forme ſur la ſuperficie de l'eau, & que le moindre ſoufle de vent fait diſparoître. Mais il nous épargne & s'accommode à nos infirmitez, parce qu'il aime nos ames.

Je dis ceci pour nous porter à avoir de la charité & pour nous-mêmes, & pour les mortels nos Collegues. Il ne me paroît pas raiſonnable que nous pourſuivions avec une haine implacable les adorateurs de Jeſus. Il a été un ſaint Prophête, humble, doux, chaſte & innocent. Il a fait pluſieurs bonnes actions, & a commandé à ſes Diſciples de ſuivre ſon exemple. Il cenſura ceux d'entr'eux qui voulurent faire décendre du feu du Ciel pour conſumer ſes ennemis, & leur commanda de rendre des benedictions pour des maledictions, des prieres pour des blaſphêmes, du bien pour du mal. Il y a parmi les ſectateurs de Jeſus des gens qui obeïſſent à ſes preceptes : Pour les méchans qui n'y obeïſſent pas, je ne ſuis point leur Avocat. Si la plûpart des Chrétiens ne vivent pas ſelon la Loi du Meſſie, conſiderons auſſi combien il y a d'Hipocrites, de Libertins, d'Heretiques, & d'Athées parmi ceux qui font profeſſion de la foi Muſulmane. Les bons & les méchans ſont ſans contredit de toutes les Religions, & il eſt impoſſible de trouver une Societé de juſtes, où il n'y ait des pecheurs mêlez.

1665. Quant à la diference qu'il y a entre nous & les partisans de Jesus, pour ce qui regarde le culte, elle ne doit pas nous faire oublier que nous sommes des hommes, composez comme eux de chair & d'os. Il me semble que Dieu qui a créé toutes les nations de la terre, peut agréer la diversité de leurs rites & ceremonies, pourvû qu'elles lui rendent l'adoration divine.

Nous qui sommes la posterité d'Ismaël, & qui servons l'Eternel comme ont fait nos peres, qui imiterent Abrahim le Favori de Dieu, nous ne saurions disconvenir que la Loi de Moïse ne fut divine. Cependant elle contient des preceptes & des commandemens, dont la pratique nous est entierement inconnuë, quoique les Juifs qui sont les décendans de Jacob, obeïssent encore aujourd'hui à cette Loi.

Aussi croyons-nous ce que l'Alcoran dit du Messie, qu'il est le soufle & la parole de Dieu; qu'il a gueri des malades, ressuscité des morts, fait plusieurs autres miracles, & préché la vraye Doctrine celeste. Cependant il y a une extrême difference entre les ceremonies que les Apôtres pratiquoient dans le service de Dieu, & le culte établi par Mahomet nôtre saint Legislateur. Mais il nous dit, que ceux qui vivront selon la Loi de Jesus, iront en Paradis aussi-bien que les Musulmans.

Le plus grand scandale que les Chrétiens nous donnent est de mettre des Peintures & des Images dans leurs Temples, & d'avoir de la veneration pour des productions de l'art humain qu n'ont aucun sentiment. Cependant il nous sembl qu'ils peuvent être excusez devant Dieu, pui qu'ils protestent dans les decrets publics de leur Conciles, que l'honneur & la veneration qu'il rendent aux images des Saints & des Anges, & ne regardent que ce qu'elles representent, & no les Images mêmes.

Si cela eſt, je ne vois pas qu'il y aït plus de mal 1665.
à adorer les Images qu'à s'encliner & proſterner devant l'Alcoran, qui n'eſt proprement qu'une autre ſorte d'image qui repreſente la volonté divine.

En un mot, ſi les Hierogliphiques des anciens Egiptiens étoient de legitimes caracteres pour exprimer les conceptions de l'eſprit, il me ſemble que les peintures & la ſculpture que nous voyons dans les Egliſes des Chrétiens, ne doivent pas être condamnées comme une idolâtrie, puis qu'on ne s'en ſert que pour faire plus aiſément l'Hiſtoire de Jeſus, & des autres Prophêtes & Saints, en faveur du vulgaire qui eſt en general ignorant. A moins que de dire que le fils de Marie étoit une Idole, & que les Prophêtes & Saints étoient des démons ; ce que Dieu vueille éloigner de la bouche d'un vrai Fidele.

LETTRE XLVIII.

A Guillaume Vopscl, Moine en Autriche.

Pour tâcher de le retirer de la bigoterie.

TA lettre m'est parvenuë bien à propos. J'ai lû avec veneration les instructions paternelles qu'elle contenoit, les graves & judicieux Apophtegmes, les sacrées maximes & institutions d'une vie spirituelle & réguliere, une Morale plus épurée que celle de Pindare, d'Epictete, de Seneque, ou de Caton. Mais pardonne-moi si je ne goûte pas si-bien le Panegirique que tu as fait de certains Saints nouvellement Canonisez, où tu prens occasion de faire valoir l'infaillibilité du Pape, & d'exclure du salut tous ceux qui ne sont pas de l'Eglise Romaine.

Je suis Chrétien, & Chrétien Catholique aussi-bien que toi. J'ai de la veneration pour les Apôtres & Martirs, pour les Saints, les Confesseurs, & les saints Docteurs de l'Eglise primitive. Mais je ne saurois jamais me persuader qu'un homme pour être meurtrier, traître, inventeur de cruautez ou un habile flâteur, puisse meriter le Ciel, quoi qu'il soit écrit dans le Calendrier en lettres rouges. Beaucoup moins puis-je croire que tous les hommes qui ne sont point de la Communion de l'Evêque de Rome seront damnez. Certainement l'Eglise Catholique ou Universelle n'est point renfermée dans les bornes étroites de l'Empire Romain. Considere la Grece, l'Armenie, l'Egipte, la Moscovie, l'Ethiopie, & tous les vastes territoires de l'Europe & de l'Orient. Combien y a-t-il de millions d'ames dans tous ces Païs-là qui di-

sent tous les jours le *Pater noster*, & prient au 166[illegible]
nom de Jesus, qui cependant n'ont jamais obeï qu'à leurs Patriarches & Evêques ? Tous les Apôtres n'avoient-ils pas une Commission égale ? Toutes les Eglises n'étoient-elles pas également saintes & Orthodoxes ? D'où vint donc le commencement du grand Schisme, si ce n'est de la mauvaise humeur & de l'orgueil de Victor, qui sur des pointilles au sujet de la Fête de Pâques, maltraita toutes les Eglises du monde, & en fut aussi severement censuré par un Evêque de sa dépendance ; sans parler des réprimandes qu'il reçût de Policarpe, & autres Prélats d'Orient. Saint Jean le bien-aimé, qui appuya sa tête sur le sein de Christ, n'étoit-il pas aussi-bien informé des Loix de son Maitre, que Pierre, que Paul, ou qu'aucun autre Apôtre ? Ressouviens-toi que le premier Concile general qui se tint à Jerusalem, où présida Jacques frere du Seigneur, ordonna des abstinences entierement opposées à ce que croit & pratique à present l'Eglise Romaine : Et crois en même tems que ce fut la fatale envie de dominer qui produisit la premiere separation. L'heresie ne fut que la fille illegitime des Canons Apostoliques, qui ne fut que trop cherie & trop appuyée par Constantin & ses Successeurs ; jusqu'à Phocas, dont la mort précipitée mit toutes choses dans l'état où l'on les souhaitoit pour l'usurpation qu'on méditoit. O Guichardin ! qui as rencontré si juste dans la description que tu as faite de l'état de Rome moderne, tu merites comme Horace des honneurs éternels. Ta fidele Prose égale les beaux Vers de ce Poëte de l'antiquité, & merite d'avoir pour Protecteur un nouvel Auguste.

Crois-moi, pere Guillaume, je n'ai ni ressentiment ni animosité contre le Grand Prêtre de Rome. J'ai une veneration égale pour lui & pour ses freres les Patriarches de Constantinople, de Jerusalem, d'Alexandrie & d'Antioche. Je vais encore

1665. plus loin pour me conformer à la coûtume des Anciens, & pour obeïr au celebre Concile de Nicée. Je le reconnois volontiers pour le primat du monde. Qu'il tienne le premier rang entre les Patriarches de l'Eglise universelle ; mais qu'il ne foule pas aux pieds ses égaux. Qu'il ne se donne point le pouvoir de casser les Canons Apostoliques; de renverser les traditions des Peres ; de revoquer les decrets des Conciles generaux ; de dispenser des Loix de la Nature, de la grace, de la raison, de la morale, & même des instructions de ses predecesseurs, gens sans contredit aussi infaillibles que lui. Ce n'est pas le moyen de faire des Proselites de l'Eglise Romaine, à moins que ce ne soit des insensez ou des scelerats. Le monde, pere Guillaume, a reçû de nouvelles lumieres, & l'on commence à sifler la Religion Comedienne. Ceux mêmes qui sont les plus grands Comediens en matiere de Religion, je veux dire les Courtisans de la Cour Romaine, qui sont les Cardinaux & les Prêtres, ne peuvent s'empêcher de rire de la folie & de la crédulité de ceux à qui ils en imposent par leurs fraudes pieuses. Ils regardent le vulgaire bigot comme des ânes qui plient le dos sous les fardeaux que leur imposent les Ecclesiastiques leurs Souverains & leurs conducteurs.

Il est donc tems que tu ouvres les yeux, que tu leves la tête, & que tu te dépoüilles de la simplicité Monacale. Je ne te conseille pas de devenir Libertin, ou d'imiter la galanterie Italienne, qui au lieu d'apprendre aux Prêtres la sacrée continence, leur apprend au contraire à regarder sous Chape une charmante Dame, & à lui adresser une benediction par un *Dominus vobiscum*, ou par un *Sursum corda* ; & cela dans le tems même qu'ils se préparent au divin banquet de la chair & du sang de Christ. Monstrueuse perfidie & execrable profanation! si cela te choque & t'inspire du ressentiment, je ne te conseillerois pas de faire écla-

ter ta colere, comme on fit aux Vêpres Siciliennes, & de choisir les cloches pour signaux de ta cruauté: Elles doivent être destinées à assembler les bonnes ames par des Carillons lents & peu tumultueux; & lors qu'on les sonne d'une maniere plus vive & plus harmonieuse à certains jours de fête, c'est pour faire entendre aux dévots qu'ils vont au Ciel & non pas à la boucherie. Je ne voudrois pas que tu crusses mériter le Paradis par envoyer en l'autre monde le Pape, ou le General de ton Ordre, ou des Rois, ou des Empereurs, par le moyen d'un sacré poison, ou d'une hostie empoisonnée. Sois bien persuadé que les Prélats, Prêtres, ou Moines, coupables de cette divine profanation & d'une compassion si cruelle seront précipitez comme des monstres à Mitre, à Soutanne, & à Capuchon, dans les plus ardentes cavernes de l'Enfer, où ils soufriront les tourmens les plus horribles; tourmens d'autant plus douloureux que leur éfet sera lent & continuel, & n'expiera que bien tard les pechez crians de ces meurtriers & sanguinaires Hipocrites. 1665.

Cependant ce sont ces sortes de gens qu'on regarde en ces derniers tems comme des gens qui meritent d'être canonisez. C'est ce qui fit dire à un Cardinal de probité en presence du Pape, *ces nouveaux Saints me font douter de la sainteté des anciens.*

Pere Guillaume, je commence & finis ma lettre par la même pensée. La tienne étoit plus étenduë, & faisoit trop valoir la grandeur de l'Eglise Romaine, l'infaillibilité des Papes, les miracles des nouveaux Saints, &c. Pour moi je hais la bigoterie, & je ne puis croire des choses qui sont contraires à ma raison. Je voudrois que tous les differens qui sont entre les hommes au sujet de la Religion, fussent ajustez sur le pied de la raison; & que ce qu'il y a de bon dans toutes les Sectes, Factions, Eglises & Communions, fut reüni en

1665. cette vie, comme il est certain qu'il le sera dans la vie à venir.

En attendant je te recommande toi & tous les bons Chrétiens au Pere, qui est sans commencement, au Fils qui est unique, au saint Esprit qui est le premier & le dernier, & à la Vierge Marie mere de la Divinité, esperant de vous voir dans le Ciel, quoique nous ne puissions pas esperer ce me semble que nous y serons tels que nous sommes sur la terre.

LETTRE XLIX.

A Nathan Ben Saddi, Juif à Vienne.

Reflexions sur le Misna & sur le Talmud des Juifs. Briéve relation de divers contes ridicules du dernier. De certains Juifs de l'Asie Septentrionale differens des autres Juifs pour le langage, pour les Loix, & pour la Religion.

1666. JE t'envoye selon ton desir l'Alcoran & quelques autres écrits de nos saints Docteurs ; livres qui te conduiront dans le bon chemin. Tu trouveras dans ces ouvrages un esprit de vie & de force. Il y a je ne sçai quel principe animé de raison, qui fait que quiconque les lit avec attention, y sent par maniere de dire le mouvement du poux de la sagesse intellectuelle, qui se manifeste en chaque sentence.

Il y a une extréme difference entre ces écrits pleins d'argumens clairs & intelligibles, & les visions de tes Rabins, pleins de fables sacrées & de Romans divins.

Qui peut lire ſans mépris vôtre celebre Miſna ? 166
Ou qui peut jetter les yeux ſur vôtre Talmud encore plus celebre, & ne ſe ſentir pas touché d'horreur des monſtreux blaſphêmes & des contes ridicules qui y ſont contenus ? Qui ne riroit pas du conte où Dieu ſale le Leviathan pour garder juſques à ce que le Meſſie vienne ; & d'un autre d'un Taureau qui devore le fourage de mille montagnes ? Qui me montrera le nid de l'oiſeau d'où le Talmud dit qu'un œuf tombant ſur la terre renverſa par ſa peſanteur trois cens gros cedres, & qu'enfin s'étant caſſé, la liqueur qui ſortit de cette prodigieuſe coquille inonda ſoixante villages ?

Voila des ſujets bien dignes de la contemplation du Tout-puiſſant. Cependant vos Rabins enſeignent que Dieu étudie le Talmud neuf heures par jour. Un homme d'une pieté ordinaire peut-il entendre de tels blaſphêmes ſans trembler ? Quels outrages au ſens commun ? Quelles impoſtures pour en impoſer à la raiſon des Juifs credules. Le plus parfait de tous les Eſtres ne devient-il ſavant que par degrez ? Ou l'Intelligence éternelle à t'elle beſoin de lire pour perfectionner ſes connoiſſances ? Ou ſi cela étoit ne choiſiroit-elle pas un meilleur livre que le Talmud, qui eſt rempli de tant de contes incroyables, qu'il excede toutes les fictions des Poëtes ?

Dis-moi, je te prie, Nathan, peux-tu gober ce menſonge groſſier du Talmud, qui dit qu'il y avoit un Lion, qui rugiſſant à quatre cens mille de Rome, éfrayoit ſi fort par ſon bruit les femmes groſſes de la Ville, qu'il les faiſoit accoucher avant leur tems, & faiſoit même tomber les murailles de Rome ? Et que quand il s'en approchoit d'une centaine de milles, & qu'il venoit à rugir, il faiſoit un bruit ſi terrible, que toutes les dents des Romains leur tomboient de la bouche. & que l'Empereur même ſentoit de ſi violentes convulſions, que peu s'en faloit qu'il n'en perdit la vie.

1666. Certainement la Corneille dont parle ailleurs le Talmud, n'étoit qu'un Pigmée au prix de ce monstrueux Lion. Cependant il semble qu'elle engloutit un Serpent qui avoit mangé une grenoüille aussi grosse qu'un village de soixante maisons, & alla se poser aprés cela sur l'arbre le plus proche. Je m'imagine que c'étoit celui qui étoit dans le Paradis, & qui avoit suivant le Talmud cinq cents milles de hauteur. N'ai-je pas raison de faire cette plaisanterie, puisqu'un de vos Rabins jure solemnellement qu'il a été témoin oculaire de ces choses? Qui pourroit s'empêcher de tourner en ridicule la bigoterie de gens qui abandonnent leur foi à des fourberies si grossieres?

Tu trouveras des choses plus raisonnables dans les livres de nos Docteurs Musulmans, & sur tout dans la copie de celui dont l'Original a été composé dans le Ciel. Il confirme la vraye Loi de Moïse, & condamne les impostures du Talmud, imputant au Diable l'invention de semblables erreurs.

Tu me demanderas peut-être ce que j'entens par la vraye Loi de Moïse. Je te dirai pour réponse le sentiment d'un homme de ta nation, Hebreu des Hebreux à ce qu'il prétend; & autant que j'en puis juger de la même tribu que toi: car je ne sai ni ta genealogie ni la sienne.

Il y a quelques années qu'il y avoit en cette Ville un homme qui a vû, s'il faut l'en croire, toutes les Villes du monde; les François l'apellent le Juif errant, & il a confirmé cette qualité par sa naissance, par son origine, & par l'aveu qu'il a fait d'avoir voyagé par tout le monde. Je ne doute pas que tu n'ayes entendu parler de cet homme, ou du moins de son caractere, ainsi il n'est pas necessaire de te repeter ce qu'il dit de soi-même, & ce que tout le monde en croit. Il sufit de te dire que j'eus avec lui une conversation d'un jour entier, & qu'il me dit entr'autres

choses que la vraye Loi de Moïse a été perduë 1666.
durant plus de deux mille ans ; qu'elle s'est toûjours conservée dans les parties Septentrionales de l'Asie, ou il y a un nombre infini d'Hebreux, mais bien differens pour la Religion de tous les Juifs du reste du monde. Il dit que le Païs qu'ils habitent est environné de montagnes hautes & inaccessibles. Je lui demandai l'exacte situation geographique de ce Païs ; mais il me répondit qu'il étoit situé au delà du fleuve Sabbation. Je me souvins alors de ce que j'avois lû dans Esdras, Scribe de ta Nation, sur le transport des dix Tribus, qui furent emmenées captives par les Assiriens : comment elles traverserent à pied sec une certaine riviere, dont les eaux se partagerent à droit & à gauche, & qu'elles retournerent à la fin de la même maniere qu'elles étoient allées ; mais que cependant le païs qu'elles habitoient étoit inconnu à tous les autres mortels.

Comparant ce passage avec ce que me dit le Juif errant, je suis presque persuadé que le peuple & le païs dont il me parla, est le même dont Esdras a fait mention. Dieu seul peut démêler la verité d'avec l'erreur sur un fait historique si éloigné & si ancien.

J'allois te parler de la Religion de ces Juifs d'Asie, & de te faire part de ce que me dit là-dessus le Juif errant ; mais il me vient compagnie, & je suis obligé de finir brusquement. Je te donnerai satisfaction au plûtôt. Adieu, je suis pressé.

LETTRE L.

Au même.

Il lui parle plus au long des Juifs du Septentrion de l'Asie, de leurs coûtumes & de leur maniere de vivre.

L'Obstacle qui m'a empêché de continuër ma lettre, & qui m'a obligé de la finir si brusquement, n'a pas été de longue durée ; ainsi j'ai le tems de tenir ma parole, & de te satisfaire par le même Courier.

J'allois t'entretenir de ce que le Juif errant m'avoit dit de la Religion des Hebreux de l'Asie Septentrionnale. Voici ce qui en est.

Il dit que c'est une societé de Philosophes, obligez par leurs Loix à étudier les arts liberaux & les sciences. La seule monnoie qui a cours parmi eux est de la monnoie de fer. Celle d'or ou d'argent y est expressément défenduë par leurs Loix, pour prévenir les tentations à l'avarice & au larcin : Car qui voudroit dérober ou amasser un métal qui est assez difficile à cacher à cause de la grandeur des especes, & peu desirable pour sa beauté. D'ailleurs on le trouve par tout dans les veines de la terre ; aussi ne s'en servent-ils qu'en troc & dans le commerce, où l'inégalité des marchandises les embarassoit, & les empêchoit de troquer promptement.

Cela les empêche de s'appliquer chez eux à plusieurs arts inutiles, & leur fait perdre l'envie, supposé qu'ils l'ayent, de voyager dans les païs étrangers. Le principal but de leur Legislateur a été de les obliger à employer la plus grande

partie de leur tems aux exercices de la Religion & de la Philosophie, & le reste à pourvoir aux choses necessaires à la vie. Ils n'achetent rien des Païs étrangers, aussi n'ont-ils point besoin de Vaisseaux. Ils sont obligez de se contenter des productions naturelles de leur fertile terroir; & si nous en croyons ce voyageur, le luxe n'a pas encore mis le pied dans cet heureux Païs. Il dit qu'ils se nourrissent entierement des fruits de la terre. Ils n'ont point de professions qui tendent à la superfluité; mais seulement celles qui servent aux usages necessaires à la vie, dans lesquelles ils font paroître une adresse & un sçavoir admirable. 1665

Quand ils vont d'une Ville à l'autre, ce qu'ils font trés-souvent, ils ne portent jamais rien pour dépenser en chemin, ou lors qu'ils sont arrivez au lieu où ils se proposent d'aller. Ils s'en vont à la pareille à la premiere maison qu'ils rencontrent, & sont reçûs par tout, parce que c'est la coûtume du Païs.

Ils n'ont point de Jurisconsultes, mais s'il arrive entr'eux quelque démêlé, il est incontinent jugé par les plus proches voisins, au jugement desquels toutes les parties se soûmettent, chacun aimant mieux perdre quelque chose de son droit que de troubler l'amitié & la paix publique.

Quant au culte religieux, ils sont de rigides observateurs de la pureté: Ils se lavent, ils s'oignent, & se rasent le corps avec soin.

Ils ont aussi des Temples où ils s'assemblent chaque septiéme jour, & aprés avoir offert des premiers fruits de la terre, ils s'asseyent dans les courts, & se réjoüissent en mangeant ensemble, pendant que les Sacrificateurs chantent melodieusement les loüanges de Dieu & de ses ouvrages. De-là vient qu'ils font les courts de leurs Temples fort spacieuses, afin qu'elles puissent conte-

1666. nir tant de familles distinctes : On y tend de magnifiques pavillons, enjolivées de branches vertes, & de toute sorte de fleurs entremêlées avec soin. Mais au milieu de leurs festins il ne leur est pas permis de goûter de chair. Ils mangent seulement des fruits de la terre avec du lait, du miel, & de l'huile : Et leur boisson ordinaire est de l'eau & du vin.

A l'âge de soixante ans chacun est obligé de prêter le serment suivant.

„Je jure de n'adorer qu'un seul Dieu, qui a „fait sortir nos peres d'Egipte, & les a con„duits à cette terre promise par un chemin „misterieux. Je veux le servir religieusement „durant tout le cours de ma vie, parce qu'il „a eu la bonté de me faire naître dans la mai„son de ses Elûs, & non dans les deux tribus „qui ont été laissées dans le Païs de l'erreur. Je „rendrai justice à tout le monde ; & ne ferai „jamais de mal ou ne tuërai volontairement au„cune creature vivante, à moins que ce ne soit „pour ma propre défense. Je ne mangerai de la „chair d'aucun animal, mais j'observerai en „toutes choses l'abstinence commandée par Al„lah à Moïse sur la montagne. J'obeïrai reli„gieusement à mon Prince jusqu'au dernier soû„pir, aimant mieux être mis en pieces par des „bêtes feroces, que de le trahir, ou de con„sentir qu'un autre le trahisse : Car il est le „Vice-Roi de Dieu. Je ne sçaurai jamais de „conjuration contre lui & contre ma patrie, „que je ne la révele. Si j'ai jamais l'honneur „de sçavoir ses secrets, je n'en ferai jamais part „à personne. J'observerai les traditions de mes „peres, & les enseignerai, & non d'autres, à „ma posterité. Et enfin je promets d'obeïr en „toutes choses aux Loix de ce sacré Royaume, „de ce païs paisible, de ce jardin benit. Je „jure tout cela solemnellement par le premier

pere de la lumiere, par le neant qui est le sein pro- " 1666.
fond des tenebres, & par le silence, compagnon "
de la profondeur, qu'aucun Etre créé ne peut fon- "
der, qui est le même duquel je consens d'être "
aneanti, si je viole le present serment dans le "
moindre point. "

Voilà les termes du serment: Je m'en souviens distinctement, & je l'insere ici pour te montrer ce que pensent ces peuples de la Loi, qui fut donnée à Moïse sur la montagne, & comment ils rejettent les deux tribus qui resterent dans la Palestine, & ne regardent ce païs que comme un païs d'erreur, & le leur comme le païs de la promesse, & eux comme les Elûs de Dieu.

On diroit que ces Juifs sont décendus des dix tribus qui furent emmenées captives par Salmanasar Roi d'Assirie. Et c'est ce que croit aussi le Juif errant, qui me dit que leur Pantateuque étoit non-seulement different du nôtre, mais même écrit en une autre langue. Car dit-il, ce fut en Arabe que Dieu écrivit comme tu sais sur les dix Commandemens, dont l'un est *tu ne tuëras point.* Cette défense, disent les Juifs dont il est question, s'étend à toutes les creatures vivantes, quoi que vos Docteurs aussi-bien que les Chrétiens, la restraignent aux hommes seulement. Mais les Musulmans expliquent ainsi ce commandement, *tu ne tuëras sans raison ni homme ni bête.* Par-là les bêtes sont à couvert de la cruauté des hommes, qui les tuëroient autrement par maniere de divertissement: Cependant les méchans ne sont pas à couvert de la mort violente, qui est la peine de leurs crimes.

Ce Voyageur dit aussi, que ces Juifs du Nord de l'Asie joüissent d'une santé si vigoureuse, qu'ils vivent ordinairement jusqu'à l'âge de six-vingt ans, qui est presque le double de ce que vivent communément les autres hommes. Il l'attribuë à la rare temperance & moderation qu'ils observent

1666. en toutes choses, comme aussi à la secheresse du terroir, & à la force de certains vents qui nettoyent continuellement l'air de ce charmant païs, & le purgent de toutes mauvaises qualitez.

Si jamais tu as le bonheur de voir cet homme, il t'apprendra plusieurs autres choses plus agreables, qu'il seroit trop ennuyeux d'inserer dans une lettre. D'ailleurs ma memoire n'est pas fidelle, & souvent j'oublie aujourd'hui des choses dont je me souviendrai le lendemain. Mais si tu veux en sçavoir davantage, je veux bien te faire le plaisir de te dire dans une autre lettre tout ce que je pourrai me rapeller des choses que m'a dit ce Voyageur.

En attendant fais attention au peu que je viens de te dire, pese les faits les uns avec les autres; examine toutes choses sans préjugez & sans partialité. Ne te fies qu'à ta raison en matiere de dogmes controversez, puisque tu es plus en droit que personne de décider la controverse dont il est ici question. Si tu en uses ainsi tu ne seras jamais banqueroutier de Religion.

LETTRE LI.

A Mohammed Hadgi, Dervis, Hermite du Mont Uriel en Arabie l'heureuse.

Pour lui communiquer ses doutes sur l'état à venir, & pour lui dire qu'il est cependant bon de mediter sur les derniers momens.

COmme je croi que c'est ma derniere heure en ce monde, & la premiere de la nouvelle vie que je commencerai dans l'immortalité ; je sens aussi que le fatal periode, le moment de la transmigration assigné par la destinée, n'est pas éloigné. Mon sang mal constitué se dissout brusquement, & mon esprit se presse de se débarasser des chaînes de la mortalité. Je sens mon ame qui fait des efforts, & qui étend les aîles pour être prête à s'envoler au lieu qui lui a été assigné par Dieu & par la nature. 1664.

Je ne suis pas assez présomptueux pour esperer le Paradis, & mon desespoir ne va pas jusqu'à conclure que je vais être précipité dans les abîmes de l'enfer. Je croi plûtôt que l'Aaraf, ou le lieu des prisons sera mon partage, parce que je crains que le mal que j'ai fait ne l'emporte sur mes bonnes actions. Ce seroit bien si la vertu avoit balancé le vice durant tout le cours de ma vie. Quoi qu'il en soit, je suis resigné, & m'abandonne au bon Createur de toutes choses, qui ne manquera pas de disposer de moi suivant l'ordre qu'il a établi dans l'Univers.

Il me semble que si j'étois actuellement en enfer, je ne sçaurois m'empêcher de louër le principe de toutes choses. J'apprendrois aux Démons

1666. & aux damnez une nouvelle leçon de patience & de contentement, d'humilité & de devotion, de generosité & d'amour, au milieu de leurs tourmens horribles. Je visiterois l'éfroyable abîme, & tous les affreux & mortels appartemens avec une indifference digne d'un vrai Croyant. Je considererois l'admirable architecture de ces prisons infernales, l'inexpugnable force des murailles; leur prodigieuse épaisseur & inébranlable fermeté. Je contemplerois toutes choses avec la raison d'un Philosophe, & la pieté d'un Musulman, sans me laisser emporter aux passions comme un fou & un Infidelle.

Je m'imagine que tout cela, & beaucoup plus encore est aisé à faire dans ces fatales cavernes; mais il n'y a que Dieu qui sçache combien une telle angoisse insuportable & une pareille prison sont capables d'alterer l'esprit d'un homme.

Cependant je trouve qu'il est bon de songer aux dernieres choses & aux pires, pour être toûjours préparé à la mort, & à tout ce qui s'en ensuit. La surprise déconcerte un homme, & le prive de l'usage de la raison. J'étois dans le fort d'une violente fievre quand j'ai commencé cette lettre; cependant elle a diminué, & je sens l'agreable retour de la santé & de la vie. J'en suis redevable ce me semble à la ferme persuasion où j'étois, que ma derniere heure étoit venuë, aussi m'y étois-je attendu. Peu s'en faut que je ne me persuade que je chasserai mille maladies, que je me tirerai des plus dangereux Paroxismes, & que je parviendrai à une extrême vieillesse, par la seule vertu de ces contemplations.

Ma foi est fondée en cela sur l'experience: Car j'ai souvent trouvé, que d'être armé contre les calamitez par un esprit égal, c'est un moyen certain ou de les prévenir, ou du moins de les éloigner. Quand il n'y auroit en cela d'autre avantage, que de rendre les afflictions plus supporta-

les lors qu'elles sont venuës, il seroit bon que 1666.
out le monde en fit l'experience.

Il est certain que la mort n'est afreuse que parce qu'on se la represente telle. Un homme sage meurt & vit avec la même tranquilité; quand ce ne seroit que pour cette raison, que dans ce passage d'une vie à l'autre, il n'aura pas des idées nuës à contempler, mais des matieres de fait, & les plus importantes ausquelles les hommes ayent jamais occupé leurs sens.

Considere en toi-même, admirable Silvain, s'il ne sera pas fort agreable à ton ame languissante, lors que tu appercevras demonstrativement par l'enthiméme de ton poux tremblant, que tu es sur le point d'être délivré des trompeurs sophismes de la vie humaine: Que tu es sur le point de sortir d'une petite cage, de prendre le large, & de s'envoler dans les campagnes de la beauté, de la lumiere, & de l'éternelle felicité. Songe aussi en même tems, saint Hermite, que je me seroit un plaisir d'être délivré d'une pepiniere d'Infidelles parmi lesquels je suis confiné.

Mais pourquoi leur donner cette flêtrissante Epithete, puis qu'autant que j'en puis juger, je ne suis pas moins Infidelle qu'eux? A la verité je suis la posterité d'Ibrahim, d'Ismaël, & par consequent d'une race sainte; je porte sur mon corps le sceau de la divine alliance faite entre Dieu & l'homme, j'ai été circoncis dans le tems, j'ai donné la suprême gloire à un seul Dieu, & j'honore Mahomet son Envoyé. J'ai prononcé les sept paroles misterieuses, dont le son excite l'harmonie des Spheres, fait danser les Anges, met toute la nature en mouvement, & rend le Diable aussi sourd qu'un marteau. Nos saints Docteurs enseignent même, que le soufle qui prononce cette sacrée confession, souffle les cendres de l'enfer dans les yeux des damnez, & les rend aveugles. En un mot, j'ai jeûné, j'ai prié, j'ai

1666. donné l'aumône, & ai fait toutes les fonctions exterieures d'un vrai Croyant : Cependant j'ai sujet de craindre que mes meilleures actions ne suffisent pas pour expier mes pechez. Ma pratique est opposée à ma foi ; il semble qu'il y ait en moi un double esprit ; l'un qui me porte au bien, & l'autre qui m'entraîne au mal. Pendant que je crois fermement l'Alcoran en mon cœur, & que j'obeïs à Mahomet nôtre saint Legislateur, je me trouve forcé à nier l'un & l'autre, à faire profession de la vie & des mœurs des Nazariens, à contrefaire l'Infidelle, & à faire mille autres actions criminelles, pour plaire au Grand Seigneur & à ses esclaves. Ainsi je n'en use pas de bonne foi avec Dieu, & j'accommode la Religion à mes interêts. Cependant Dieu sçait, & j'en prens à témoin tous les Elemens, qu'il ne tient pas à moi que je ne sois innocent, & que ma vertu ne soit sans reproche. Mais la fatale necessité où je suis réduit, me force perpetuellement à tomber dans le vice. De-là vient que je m'écrie quelquefois dans l'angoisse de mon ame : „ O Dieu, je te supplie, „ ou de changer mon état present, ou de réformer ma nature, ou de faire de nouvelles „ Loix plus faciles à observer.

Venerable & patient Solitaire, pardonne à mes importunes plaintes ; & souviens-toi que tu es comme un Ange du côté des perfections, & que je ne suis qu'un homme sujet à mille foiblesses. Aye pitié de moi, & continuë à me donner tes sages conseils : Sois aussi assûré qu'au milieu de toutes mes infirmitez, je conserve toûjours une affection inviolable, & toute sorte de veneration pour le locataire du Prophête de Dieu,

LETTRE LII.

Au Kaimacam.

De Mirammud, fils du Cherif de Salé fait prisonnier par les François. Son caractere, & sa reception à la Cour de France.

TU peux dire au Divan comme une chose certaine, que Mirammud fils du Cherif de Salé, a été fait prisonnier par les François. Ce hardi jeune homme avoit long-tems couru les Mers sans traverses; il avoit fait plusieurs insultes aux Chrétiens, rempli Salé d'Esclaves. Il est maintenant Esclave lui-même. Tel est le sort de la guerre par mer & par terre; aujourd'hui victorieux & triomphant, & demain vaincu & enchaîné. 1666.

Cependant il n'a pas perdu l'honneur avec la liberté; il a défendu son vaisseau en galant homme, & l'a jonché des corps des François; mais enfin accablé par le nombre, il a été obligé de se rendre. Ses ennemis loüent son courage & sa grandeur d'ame, qui ne l'a point abandonné dans son malheur. Il sembloit qu'il fût maître de soi-même, ce qui est la plus glorieuse victoire qu'on puisse souhaiter: Il n'a point laissé emporter son ame à ses passions; mais il s'est conduit avec tant d'égalité d'esprit, qu'il s'est mis au-dessus de la pitié de ses ennemis, & a plûtôt excité leur envie. On l'a conduit à la Cour, où il est traité comme un hôte, plûtôt que comme un prisonnier. Il est des festins, des mascarades, des comedies, & autres divertissemens de ces Infidelles,

1666. Il a auſſi le privilege de chaſſer ; ce qui pourroit lui fournir une belle occaſion de s'évader. Mais il ne ſçait pas la langue du païs, & il y a peu de François qui entendent le More. Ainſi il lui eſt preſque impoſſible de faire aucune partie, ou de concerter ſa fuite, à moins que l'Interpréte du Roi ne lui aide. D'ailleurs les François ont trop bonne opinion de ſa generoſité, pour craindre qu'il reconnoiſſe ſi mal le bon traitement qu'il reçoit en cette Cour.

Pour moi, je ne me ſuis pas encore fait connoître à ce brave priſonnier. Mais ſi les Miniſtres du Divan jugent qu'il ſoit de l'interêt ou de la gloire de la ſublime Porte, de s'engager dans cette affaire, je ne demande qu'un ordre pour faire repaſſer ſûrement Mirammud en Affrique.

Je ne haſarderai rien dans une affaire de cette importance, ſans l'ordre de mes Superieurs. Quand leur volonté me ſera une fois connuë, l'execution en ſera prompte. Je regarde tes commandemens comme un decret de la deſtinée qui ne peut être revoqué.

Le Dieu de nos peres, qui a multiplié la ſemence d'Iſmaël comme l'herbe des champs, & lui a donné la ſouveraineté ſur pluſieurs nations, faſſe la grace à la ſublime Porte, qui eſt la pepiniere des fidelles, de prendre toûjours des meſures avantageuſes aux interêts de l'Empire Muſulman.

LETTRE LIII.

A Hamel Muladdin, Cherif de Salé.

Il lui mande la captivité de son fils, & lui conseille d'envoyer au plûtôt un Ambassadeur en France pour regler le prix de sa rançon.

TOn fils n'est plus captif, mais il est Conquerant. D'abord qu'il a paru devant les Dames de cette Cour, elles lui ont trouvé assez de bonne mine pour être l'équivalent de sa rançon. Il y a apparence qu'il te rendra plus de service dans ses chaînes, qu'il n'a fait en courant les mers. Son bon air peut faire plus de mal en France que tous tes vaisseaux de guerre. Il a déja jetté des ombrages parmi le beau sexe, & formé des factions, qui engagent les Galans de la Cour dans de malheureuses affaires, & en peu de tems il sera difficile aux jeunes gens de se rencontrer, & de se séparer sans tirer l'épée. Les libelles & les panegiriques occupent les esprits : Les uns flâtent, les autres satirisent les femmes galantes, & l'illustre esclave Mirammud se trouve par tout. En un mot, il est traité en Roi ; il a la liberté d'aller à la Cour ; il plaît à tout le monde par les agrémens de sa conduite, & par la franchise de sa conversation. Chacun recherche sa compagnie, & il est heureux comme un Prince, en ce qu'il n'est jamais seul. Son adresse à monter à cheval & à jetter la Lance, a inspiré aux jeunes gens de qualité une émulation martiale ; & ils regardent Mirammud comme l'homme du siecle le plus accompli. 1665.

Peux-tu maintenant être fâché du glorieux escla-

1666. vage de ton fils? esclavage qui lui fait tant d'honneur, qui met ses Conquerans à ses pieds, & qui fait briller ses perfections de maniere qu'il n'y a point de cœur qu'il ne subjugue. Ceux de sa suite sont bien traitez à sa consideration. Il seroit à souhaiter qu'on fit paroître en Barbarie la même humanité aux esclaves Chrétiens. Je puis te dire que ton fils est si admiré & si aimé, que toutes tes richesses ne le racheteroient pas. Les François sont genereux, & trouvent qu'il y a de la lâcheté à vendre un brave homme. Ils te rendroient plûtôt ton fils, esperant de sa reconnoissance une récompense plus précieuse que l'argent, c'est-à-dire l'inviolable observation du traité de paix, qu'il disent que tu as si souvent violé. On attend ici des Ambassadeurs de ta part pour mettre la derniere main à une amitié durable & solide. Cela ne sera pas plûtôt fait, que tu verras ton fils revenir, accompagné d'une grosse suite de François, qui ont résolu de suivre sa fortune tant qu'il ne tirera pas le cimeterre contre leur Roi,

J'ai informé le Kaimacam de cette avanture afin que la sublime Porte, qui donne la loi à tous les Rois de la terre, puisse s'interesser en ta faveur. Les François paroissent fort attachez à l'Empire Ottoman. Si c'est par crainte, ou par politique, plûtôt que par aucun veritable amour pour les Musulmans, c'est dequoi je ne déciderai point. Ils parlent du Grand Seigneur avec respect, ils souhaitent son amitié, & loüent les glorieuses entreprises des vrais Croyans. Les François sont naturellement belliqueux, & font cas des gens braves & résolus. Il y a aussi une raison particuliere qui les oblige à aimer les invincibles Osmans, c'est qu'ils sont presque toûjours en guerre avec la Maison d'Aûtriche, l'ancienne ennemie de la France. Les Allemans disent ordinairement, que la tête & la queuë du dragon

dragon font en conjonction, quand les Turcs & 1666.
les François attaquent l'Empire en même-tems. Les Astronomes donnent à certaines Constellations les noms de tête & de queuë de dragon ; & c'est à quoi les Allemans font allusion dans ce Proverbe ; toûjours jaloux des traitez secrets qui se font entre le Sultan & la Cour de France.

Dieu qui est le sage des sages, t'apprenne les moyens de terminer heureusement tes affaires avec cette illustre nation, afin que tu puisses revoir ton fils en paix à Salé.

LETTRE LIV.

A Pesteli Hali son frere, Grand Maître des Doüanes à Constantinople.

Pour l'informer de la perfidie de son cousin Soliman, qui avoit employé des Marchands Armeniens pour découvrir les secrets de l'Espion.

SUr ma parole ta lettre est venuë lors qu'il falloit pour prévenir plus de mal, que je n'en aurois je croi pû réparer durant tout le cours de ma vie. J'acheve tout presentement de la lire, & je mets la main à la plume pour te remercier du soin que tu prens de ton frere exilé. La poste part ce soir, & je dois dans quelques minutes me trouver à un rendez-vous que j'ai donné au Juif Echimilia & à quelques Marchands Armeniens. C'eût été pour moi un malheureux rendez-vous, si ta lettre n'étoit pas venuë si à propos m'avertir de la perfidie de nôtre cousin Soliman : Car ces bonnets four-

1666. rez sont ses Espions & ses Confidens. Le grand Diable les emporte lui & eux. Qu'ai-je fait à cet ingrat scelerat, qui merite qu'il me rende de si mauvais offices ? Mais Dieu te fasse misericotde, son Prophête te favorise, & que les gens de bien & les Anges te benissent. Tu m'es comme un de ces Anges qui sont toûjours en sentinelle, c'est-à-dire plus qu'un frere : Tu es le genie tutelaire de ma vie, mon bon Démon dans le tems du danger.

Nous avions fait dessein de nous régaler ce soir de vin, qui comme tu sçais dilate le cœur de l'homme, ouvre les secrets, & rend les gens du monde les plus réservez, trop babillards & trop ouverts.

Je suis peut-être aussi en garde qu'un autre au sujet de la langue : mais Dieu sçait combien une telle compagnie m'auroit donné envie de parler : Car la conversation & les manieres de ces gens-là sont douces comme l'air ; ils paroissent aussi innocents que des Santons ; aussi sinceres que des Hadgi, aussi fidelles & obligeans que les Pages du Serrail. Ils escamoteroient à Argus quatre-vingt dix-neuf de ses yeux, avant qu'il s'apperçût qu'il lui en manquoit un.

Ils vinrent d'abord à Paris comme Marchands, & je ne doute pas que Soliman ne leur eût appris les moyens de faire connoissance avec Echimilia, & par ce moyen avec moi : Car cet honnête Juif negocie avec toute sorte de nations, & gens de tout caractere.

Quoi qu'il en soit, je me souviens que je dis à ces Infidelles les paroles que tu inseres dans ta lettre. Mais je trouverai occasion de leur rendre la pareille, & à Soliman aussi, avant qu'ils y songent.

Cependant je prie Dieu de tout mon cœur, que si tu as jamais le malheur de tomber dans le mê-

me peril, la destinée ou le hasard, ou la Pro- 1666.
vidence, te suscite des amis qui t'en avertissent; & que comme l'infortuné Cesar qui negligea de lire le billet qu'il reçût peu de momens avant sa mort, tu ne negliges point de lire à tems les avis qui te viendront de ces amis-là.

Je pars pour aller trouver ces scelerats; peut-être les ferais-je donner dans leur propre paneau. Si je ne le fais pas, je ferai en sorte au moins de n'être pas leur Dupe.

Que ton ame repose, cher Pesteli, sous la protection de Dieu.

LETTRE LV.

A Dignet Golou.

Sur le même sujet.

A Qui me plaindre dans mon adversité, qu'à mon ami? J'ai été plus embarrassé durant es deux derniers mois, que je ne l'avois été endant tout le reste de ma vie. Il semble que : suis le blanc contre lequel toute sorte de ıalheur, comme un habile Archer, jette les ıtales flêches de sa malice. Je suis presque acıblé de calamitez. Le Ciel & la terre se soûvent contre moi, & tous les élemens conspiınt ma perte. Cependant il n'y a point de percution qui paroisse si terrible que celle des ommes, ni d'affliction si vive & si sensible que :lle qui vient de l'ingratitude, & de la perfie de mes Compatriotes, qui sont mêmes mes irens.

Il y a déja long-tems que l'âge & beaucoup us les maladies me maltraitent; ce qui suffiroit

1666 pour me rendre la vie ennuyeuse. Mais pour me rendre tout-à-fait miserable, les Ministres de la Porte me font un crime de ma vieillesse & de mes infirmitez, & trouvent mauvais que je ne serve pas le Grand Seigneur avec la même vigueur & la même force qu'autrefois. Autrement que signifient les frequens reproches qu'ils me font dans un tems où je ne suis pas en état de leur répondre, ou de faire mon Apologie ? Voudroient-ils que je fusse immortel, & à l'épreuve des coups de la destinée & de la mort, qui comme tu sçais sont inévitables ? Quand j'étois dans la fleur de mon ame, de ma santé, & de ma vigueur, ils me faisoient pour m'encourager les plus belles promesses du monde : Ils me disoient que je ne manquerois jamais d'argent, ni de la protection du Grand Seigneur. Cependant dés-lors même je ne recevois pas ma pension sans murmures & menaces envelopées. Tant il est difficile que les Courtisans soient touchez des besoins d'autrui. Mais à present ils me menacent sans envelope de me retrancher tout secours, à moins que je ne redevienne jeune, & que je ne fasse les affaires aussi vigoureusement que je les faisois quand je n'avois que trente ans. Ainsi on se sert de moi comme on fait des oranges & des citrons, dont on jette l'écorce comme une chose inutile, aprés qu'on en a sucé l'esprit. Cependant personne ne veut contribuer à mon rétablissement. Le seul genereux Cara-Hali, nôtre cher ami, ayant appris ma maladie, m'a envoyé une liqueur chimique, avec la celebre confection El Razi, du Bezoar, & du plus précieux Baume de Galaad : & tout cela prêt à prendre, avec la maniere de s'en servir ; le tout cacheté d'un cachet authentique.

Ces remedes ont fait un effet merveilleux. Je ne commençai qu'hier à les prendre, & j

trouvai tout à coup ma santé beaucoup réta- 1666.
blie. Je ne sçai si la grande estime que j'ai pour cet excellent Medecin, & la confiance que j'ai en son habileté & en son jugement y a eu quelque part; ou si c'est quelqu'autre cause qui a produit ce bon effet? Cependant nous remarquons que quand le malade a bonne opinion de son Medecin, il est à demi gueri. Quoi qu'il en soit, ces souverains remedes m'ont donné une nouvelle force: & sans les autres afflictions qui m'accablent, je pourrois me promettre de vivre presqu'autant que Nestor. Mais mon astre infortuné en décide autrement, & je suis resigné à la destinée.

Tu connois mon cousin Soliman, le faiseur de Turbans, & tu n'ignores pas quel est son esprit & quelle est sa fortune: Combien il a été vaillant pendant tout le cours de sa vie: Qu'aucun emploi n'a jamais pû lui plaire, & qu'il n'a jamais pû demeurer long-tems en un même lieu. Comment il a rodé de Constantinople à Scutari, de Scutari à Calcedoine, &c. toûjours grondant contre le Ciel, & se plaignant de la cruauté de sa destinée, de ce qu'il n'avoit pas été élevé à la Cour, à l'étude, à la guerre, ou à toute autre chose differente de sa veritable profession. Tu sçais aussi quelques-uns de ses caprices en matiere de Religion, combien il est sujet à faire le sçavant, à proposer des questions difficiles, & à faire mille autres superstitions extravagantes. Il prétend par-là passer pour un homme sage & délié, mais il se rend plus méprisable qu'un franc idiot: Il perd l'estime des sages & des honnêtes gens à cause de la demangeaison qu'il a de s'aquerir un peu de réputation parmi le vulgaire vain & capricieux.

Mais aprés tout je croi que tu ne sçais rien de sa secrette malice, & des persecutions qu'il

1666. a faites à son pauvre oncle exilé. Il y a quelques années qu'il s'avisa de me calomnier. Il en fit une si plausible Apologie que je donnai dans le paneau. Il rejetta tout sur Shashim Isthan, Eunuque noir, & sur Ichingi Cap Oglani, Gouverneur des Pages. Mais à present je suis convaincu qu'il est un traître, un scelerat, & un homme sans foi & sans honnêteté.

Il y a sept jours que je reçûs de lui une lettre pleine de tendresse & d'expressions obligeantes. Il me remercioit de tous les bons offices que je lui avois rendu, & des bons & salutaires conseils que je lui avois donné en differentes occasions. Il protestoit aussi en même-tems de m'aimer inviolablement, & de tourner tous ses soins & toute son étude à me rendre un service important. Le Courier suivant m'apporta une lettre de mon frere Pesteli Hali, qui me prioit de me défier de Soliman, & m'assûroit qu'il avoit de bonnes raisons de soupçonner ce parent d'avoir de mauvais desseins contre moi. Il est certain, dit mon frere, que Soliman se vante à ses amis, & cela d'une maniere insultante, que son oncle ne dit ou ne fait rien à Paris, qu'il n'en soit incontinent informé à Constantinople. Ce qui me fait trouver juste le soupçon de mon frere, est, qu'il insere dans la lettre qu'il m'écrit, des paroles que je ne puis pas disconvenir d'avoir dites au Juif Echimilia, & à deux ou trois Marchands Armeniens avec lesquels je me suis trouvé en particulier chez Echimilia ou dans ma chambre. Mon frere a appris cela de gens qui sont trés-familiers amis de Soliman.

Que puis-je conclure de tout cela, sinon que ces Marchands Armeniens n'agissent que par le conseil de Soliman; qu'ils sont ses confidens, ses émissaires, &c. gens qui ayant de

affaires à Paris, ce perfide ſcelerat les a engagez à penetrer mes ſecrets, & à lui donner regulierement avis des découvertes qu'ils pourroient faire avec ordre même de me faire faire, s'il y avoit moyen, quelque faute irreparable; afin de pouvoir par-là me perdre ſans reſſource. 1684

O Mahomet, où eſt la veneration qu'on doit avoir pour ton ſacré nom, pour ta loi, & pour le livre composé au Ciel? Où eſt la foi & l'integrité Muſulmane? Où eſt la ſainte amitié & le religieux attachement avec lequel nos peres ſe maintenoient mutuellement dans le ſervice de Dieu, & dans l'Empire des vrais croyans? Mais quel beſoin eſt-il de faire ici des exclamations contre la foi & la pieté. La nature humaine même eſt reſponſable de la lâcheté & de l'ingratitude de mon couſin. Il ne merite plus le caractere d'homme. Je te conſeille de fuïr ſa compagnie comme la peſte, & une peſte ambulante qui ne cherche qu'à infecter.

En un mot, cher Dignet, prenons garde toi & moi qu'une vaine pitié ou tendreſſe ne nous en impoſe pour perſonne, quand ce ſeroit le fils de la ſœur de nôtre mere; puis qu'on ne peut pas compter ſur la chair & le ſang. Mais apprenons les maximes de la ſageſſe des François, qui enſeignent à rire du malheur d'autrui, & à jetter là-deſſus les fondemens de ſa felicité.

LETTRE LV.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

De la peste de Londres, & autres lieux d'Angleterre. Mort de la Reine mere de France, & du Prince de Conti.

1666. CE n'est pas assez de te faire en general le portrait des païs & des peuples Occidentaux, il est bon aussi que tu sois informé des évenemens particuliers, qui meritent d'avoir place dans les éternelles archives de l'Empire Ottoman, qui est le premier & qui sera le dernier au monde. Par ce moyen les Ministres de l'auguste Divan, destinez à être les arbitres de l'Univers, les Juges de toutes les affaires humaines, & les Conseillers du Grand Sultan, pourront voir dans ce sacré Code, comme dans un miroir, tout ce qui arrive dans les climats éloignez, & qui merite d'être remarqué.

Aprés t'avoir salué avec une profonde humilité, & avec toutes les demonstrations de la parfaite veneration & amitié que j'ai pour toi, sçache qu'une devorante peste a fait depuis peu une fatale décimation en Angleterre & principalement à Londres, capitale de cette Isle, où il est mort plus de cent mille personnes en moins de six mois.

Cette cruelle contagion s'est répanduë peu à peu dans les Provinces voisines, & a penetré dans les coins les plus éloignez, & les plus solitaires de cette Isle. La mort déploye ses étendarts, & y déclare la guerre aux habitans : La peste en un mot a ravagé tout ce païs, & l'a rempli de cri

k de lamentations. Les cimetieres n'étoient pas 1666.
ſſez grands pour enterrer ceux qui tomboient
levant ce redoutable Conquerant : Il a fallu les
nterrer en pleine campagne, & engraiſſer les
hamps des dépoüilles de la race humaine : Une
leſolation univerſelle regnoit : La mort faiſoit
ar tout de cruels triomphes.

Ceux qui ſe piquent d'Aſtrologie & des ſcien-
ces cachées diſent que c'eſt un effet de la Come-
e qui parut ſur la fin de l'année 1664. D'autres
'attribuënt à des cauſes plus naturelles, & quel-
ues-uns veulent que ce ſoit un jugement de
Dieu ſur ce peuple rebelle, qui quelques an-
ées auparavant avoit engagé la nation dans une
uerre civile, & cruellement maſſacré ſon Roi.
Dieu ſeul en ſçait la verité, qui eſt cachée à
'homme.

Tu peux enregiſtrer auſſi, que la Reine mere
e France eſt nouvellement morte ; auſſi-bien que
boſſu Prince de Conti. De-là vient que cette
our eſt à preſent en deüil, & que les Egliſes
ont tenduës de noir, pendant que le ſon lugu-
re des cloches invite perpetuellement les vivans
prier pour les ames des morts ; & que les Or-
ues joüent ſans relâche des airs dolents, qui ont
air de prieres inarticulées, & de ſoûpirs fune-
es. Les Nazariens approchent en cela de la
oi des vrais croyans. Ils donnent auſſi l'aumô-
e comme nous faiſons, & aſſignent des fonds à
ertains Eccleſiaſtiques, qui ſont obligez à dire
ous les jours des Meſſes pour les morts : preuve
vidente qu'ils eſperent l'immortalité, & ſont
erſuadez de la reſurrection. Il y a ſans contredit
uelque choſe de bon dans toutes les Religions,
uoique ce bon ſoit confondu avec les erreurs
les ſuperſtitions.

Dieu veüille nous conduire au travers des la-
rinthes où la foibleſſe humaine nous engage, &
onner à chaque Muſulman une carte & un com-

1666. pas particulier qui le dirige dans les incertitudes de cette vie, & l'introduise enfin dans le Paradis. Car nous n'en trouverons jamais le chemin par les regles generales.

Je prie Dieu, illustre Hamet, que toi & moi puissions nous rencontrer quand nôtre heure sera venuë, dans les promenades d'Eden, & nous y entretenir sous des couverts éternels proche d'un courant harmonieux de vin ou d'une eau incomparable, où nous ferons la recapitulation de nos fatigues passées, & nous prodiguerons mille & mille caresses, comblez que nous serons de biens qui n'auront jamais de fin.

LETTRE LVII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Il l'accuse de bigoterie au sujet de Sabbati Sevi, le prétendu Messie des Juifs, &c. & celui qui devoit selon eux délivrer Israël. Histoire abregée de la vie de cet imposteur.

TOi & ton faux Messie soient damnez par compagnie. Dois-je perdre mon argent pour vôtre nouvelle superstition? Combien de Messie avez-vous eu? vingt-cinq pour le moins, sans compter le fils de Marie, qui est reconnu pour le veritable & benit éternellement. Faut-il que la plûpart des gens soient éternellement les dupes des fables de vôtre nation? Maudits soient vos Rabins & vos Coehams, lâches Ministres des pieux dereglemens des hommes. Je te regarde, Nathan, comme un homme d'un tout autre caractere. Cependant si tu es un par-

tisan juré de Sabati Sevi, nouveau Roi imaginaire des Juifs, je n'ai plus rien à te dire : fais ce que tu voudras. Mais j'ose te dire à l'avance qu'on te plantera-là toi & tes freres bigots & extravagans, & que les honnêtes gens vous chargeront de maledictions. Il en sera ce qu'il voudra ; mais si tu es honnête homme tu dois faire passer les memoires qui t'ont été confiez. Que Sabbati Sevi, Ben Joseph, ou Ben David, soit le nom de vôtre Messie attendu, je ne voudrois pas que Ben Saddi degenerât. Continuë donc toi & le petit nombre d'autres à qui sont confiées les affaires de la sublime Porte, & laisse tout le reste des Juifs courir à Genes, ou à la valée de Tophet. Mais je voudrois bien que tu fusses du nombre des justes qui posséderont le Paradis. Quelques-unes de tes lettres m'ont donné sujet de l'esperer ; mais ta derniere me fait presque desesperer de te voir jamais heureux ni en ce monde, ni en l'autre. Tu écris comme un Phrenetique, qui réve sur la gloire & sur la puissance chimerique, dont tu jouïras bientôt dans le Royaume de ton phantastique Messie. Tu t'imagines déja d'être Prince. 1666.

Pour l'amour de Dieu, Nathan, gueris-toi de ces pieuses visions. Réveille ta raison qui est le caractere qui distingue l'homme des autres animaux. Examine sur quoi est fondée ta nouvelle erreur. Entre dans l'examen de la naissance & de l'origine de Sabbati Sevi, & tu trouveras qu'il décend d'un parentage bas & obscur. Son pere est un Juif Metis, & usurier de profession ; ce qui est défendu par la loi de Moïse, & passe pour un crime execrable dans la loi de Mahomet. Sa mere est une femme Curde qu'on a soupçonnée de sortilege, parce que la plûpart de cette nation infidelle se mêlent de magie & d'enchantemens diaboliques. Il n'est pas tout-à-fait hors d'apparence qu'elle n'ait ses

1666. cretement élevé vôtre faux Messie aux mêmes études, & que c'est de-là qu'il a appris à faire des enchantemens pour tromper vos sens & en imposer à vôtre raison.

Je puis te dire avec verité, qu'il est plus observé qu'il ne s'imagine. Tout éloigné que je suis, j'ai reçû une relation particuliere de sa vie, de gens qui l'ont connu enfant à Smirne, qui est le lieu de sa naissance. Il est accusé de plusieurs vices & extravagances, productions de sa premiere jeunesse. Sa conversation étoit feroce & sale, & il passoit par toute la Ville pour un impudique. Pour cela & pour ses autres crimes, il fut chassé de la Sinagogue & banni de Smirne, du consentement unanime du Cadi Musulman, & de vos Conducteurs. Les Rabins l'excommunierent aussi comme Heretique, pour avoir avancé certains dogmes contraires à vôtre loi, & à la foi generale des Juifs. Tout cela ne peut être qu'un éloge bien pressant pour lui procurer de plein pied la qualité de Messie ou de Roi d'Israël.

Ayant été banni de Smirne, il roda par-ci par-là dans la Morée, & autres Provinces de la Grece, laissant des monumens de son infamie dans tous les lieux où il mit le pied : Car il passoit tout son tems à se marier & à se démarier, à débaucher des filles, & à frequenter des femmes de mauvaise vie. Mais enfin ces païs-là s'en étant aussi lassez, menacerent de le châtier. La peur le fit alors passer en Sirie & dans la Palestine. Il n'y fut pas plûtôt, qu'il commença à s'ériger en réformateur de vôtre Loi. Il se dit ouvertement le Messie à Jerusalem, & se fit suivre par quantité de racaille, de Lunatiques & de Phanatiques. Car pour les Anciens & les Gouverneurs, ils l'ont rejetté comme un imposteur.

Considere, Nathan, ce qui arriva à Ben Co-

chab, comme il s'apelloit soi-même ; c'est-à-dire *fils d'un Astre*, qui voulut passer pour le Messie du tems d'Adrien Empereur des Romains. 1666.
Fais reflexion aux calamitez dont il fut accablé lui & ses partisans, qui se trouverent monter à quatre cens mille Juifs, qui furent autant de victimes, aussi-bien que leur faux Prophête, immolées à la fureur & au juste ressentiment de ce Monarque irrité. Ils avoient eu l'impudence de se vanter, que dans un certain tems qu'ils marquoient, l'Empereur seroit fait prisonnier & déposé par leur prétendu Messie, qui prendroit le Diadême Imperial, & à qui toute la terre obeïroit. Ceux qui échaperent du carnage faisans reflexion sur l'Auteur d'une si tragique catastrophe, changerent son nom par mépris & par haine, & au lieu de l'apeller Ben Cochab, ils l'apellerent Bar Cuziba, c'est-à-dire, fils de mensonge, faux Prophête & seducteur des freres.

Tu as toutes les raisons du monde de n'avoir pas meilleure opinion de Sabbati Sevi, puis qu'il est rejetté par les plus sages des Juifs, & qu'il n'a pas fait un seul miracle pour confirmer la verité de ce prétendu Messie. Il n'est rien arrivé d'extraordinaire ou de surnaturel ni avant ni aprés qu'il eût pris cette dignité. Ce n'est pas-là ce qu'enseignent vos Rabins, qui disent que la venuë de vôtre Messie sera précedée de dix grands & remarquables prodiges pour le moins. Et je me souviens qu'il y a environ dix ans que tu m'écrivis sur ce sujet, me parlant de certains hommes monstrueux, qui devoient venir des bouts de la terre, & dont les yeux seroient aussi venimeux que ceux des Basilics ; sans parler de plusieurs autres contes de la même nature dont tu remplis alors ta lettre.

As-tu oublié cela, Nathan, ou es-tu tellement infatué des effrontées impostures de cet impudent seducteur, que pour l'amour de lui tu veüilles

1666. nier ta premier foi, renverser tes propres sentimens, & passer sur le ventre aux traditions de tes Docteurs ? Que la honte réveille ta raison. Ne t'en laisse pas imposer aux fourbes & aux enchantemens d'un infame vagabond, d'un hipocrite, & d'un trompeur.

Un peu de patience au moins, jusques à ce que tu voyes accomplir les signes qui doivent accompagner vôtre Messie, avant que de te laisser emporter à une si dangereuse crédulité. Attens que le Soleil ait jetté ces vapeurs empoisonnées qui, comme l'assûrent vos traditions, tuëront tous les jours un million d'Infidelles. Attens aussi que cet Astre ait été entierement éclipsé durant l'espace de trente jours. En un mot, attens l'évenement des prodiges dont tu étois autrefois si fortement persuadé ; & alors je te promets, foi de Musulman, que je serai ton Proselite, embrasserai ta loi, & adorerai ton Messie ; à condition que s'il en arrive autrement, tu te convertiras, tu croiras à l'Alcoran, & obeïras à l'Envoyé de Dieu, le dernier & le sceau des Prophêtes.

LETTRE LVIII.

Au Kaimakam.

Il lui donne avis des extravagances des Juifs sur l'apparition de Sabbati Sevi leur prétendu Messie. Bruits étranges qui se debitoient au sujet des dix Tribus qui furent emmenées captives par Salmanasar Roi d'Assirie.

JE crains que le Divan ne soit obligé d'envoyer un autre Agent à Vienne, pour remplir la place de Nathan Ben Saddi, qui court comme un fou aprés le nouveau Messie des Juifs. Je ne doute point que toi & les autres heureux Ministres qui résident à l'Auguste Porte, n'ayez entendu parler d'un certain imposteur de Smirne qui s'appelle Sabbati Sevi, de la race des Hebreux, qui se dit fils unique de Dieu, le Messie & le Redempteur d'Israël; & combien de gens credules & étourdis suivent cet imposteur. Il y a presentement un schisme entre les Juifs, qui sont divisez en deux factions contraires non-seulement à Smirne, mais aussi par tout le Levant. Il est impossible que tout cela soit un secret pour le magnifique sejour de la renommée, puisque cela est venu jusqu'à nous qui sommes si éloignez. A peine y a-t-il en Occident de Province ou de Ville qui ne soit informée d'une nouvelle si remarquable.

J'ai reçû une lettre de Zeidi Alamanzi, de Venise, qui me mande que tous les Juifs d'Italie se préparent à passer dans la Terre-Sainte, & à aller voir leur Messie tant attendu, qu'ils croyent

1666. au pied de la lettre être maintenant venu ; & c'est de ce Sabbati Sevi qu'ils veulent parler. Ils travaillent en diligence à mettre leurs affaires en état, à se débarrasser de tous les engagemens mondains ; & les plus dévots ne font que prier & se mortifier, pendant que les autres passent le tems à se régaler, à danser, & à se donner toute sorte de plaisirs. Il dit qu'il y en a qui se mettent dans l'eau jusqu'au nez assis ou debout, & qu'ils demeurent en cet état vingt-quatre heures de suite. Ils font cela à l'imitation d'Adam aprés son peché, s'il en faut croire leurs Traditions, qui disent que ce premier pere du genre humain, aprés avoir été banni du Paradis pour le punir de son peché, fut cent trente ans dans l'eau qui lui montoit jusqu'au nez.

Il y en a d'autres assez superstitieux pour demeurer assis tout nuds plusieurs heures de suite sur un tas de fourmis, jusqu'à ce qu'ils en ayent été piquez, & qu'ils soient presque sur le point d'en mourir. Il y en a d'autres encore qui font leurs fosses & qui se mettent dedans, se faisant couvrir de terre à la reserve du visage, & ils demeurent en cet état jusques à ce qu'ils soient presque morts de faim.

Cependant ils envoyent par tout des lettres circulaires pour se feliciter les uns les autres de leur felicité prochaine, & de leur prompte delivrance de l'oppression des Gentils. Car c'est ainsi qu'ils appellent tous ceux qui ne sont pas de leur nation. Ils ne manquent pas de prophetiser dans ces lettres mutuelles, & de dire que leur Messie marchera dans un tel tems contre le Grand Tiran, Roi des Ismaëlites, & Souverain de tous les enfans de Moab & d'Edom. Ainsi blasphêment-ils nôtre glorieux Sultan. Ils disent que leur prétendu Messie le déposera, & l'emmenera captif, aprésquoi il sera Souverain de toute la terre.

C'est par de semblables illusions que ce peuple

bufé se flâte d'être en peu de tems le maître de 1666.
out. Ces visionnaires sont si pleins de cette chimere, que le commerce est mort parmi eux. Rien ne se fait, parce qu'on regarde comme un peché inexpiable de faire quelque chose durant les jours du Messie, qui doit les enrichir des dépoüilles de toutes les Nations.

On publie le retour de dix Tribus qui furent emmenées captives par Salmanasar Roi d'Assirie, & dont on n'avoit pas entendu parler depuis, si ce n'est à present qu'on dit qu'elles sont campées dans le desert du Mont Sinaï, marchans vers la Terre-Sainte. On dit aussi qu'on a vû en mer une formidable flotte de Vaisseaux, dont les voiles étoient de Satin, & les flâmes portoient une figure de Lion, avec cette inscription, *le Lion de la Tribu de Juda.*

Les Chrétiens paroissent surpris de ces choses; cependant quelques-uns les regardent comme des visions. Pour Echimilia il n'en est pas plus émû que moi. Il se contente de rire de la folie des credules, & de maudire les Juifs de se faire ainsi mépriser eux & leur posterité. Il n'en est pas de même de Nathan. Il a tout-à-fait perdu la raison, & ce sera un miracle s'il revient en son bon sens.

Pendant que ce peuple execrable se perd ainsi pour l'amour de son faux Messie, continuons, sage Ministre, d'honorer le veritable Messie, même Jesus fils de Marie, qui est maintenant en Paradis, & nôtre saint Prophête avec lui.

LETTRE LIX.

A Murat, Bassa.

Guerre entre les François & les Anglois. Mariage entre l'Empereur d'Allemagne & l'Infante d'Espagne.

CEtte année a été considerable en actions & en évenemens. Je la commençai par donner avis à la Porte de la mort de la Reine Mere de France, & du Prince de Conti. J'ai maintenant à te parler de la guerre qui s'est allumée entre cette Couronne & la Couronne d'Angleterre. Voici quel en a été le sujet. Les Anglois & les Hollandois qui commercent dans l'Amerique ont eu des démêlez au sujet des limites de leurs conquêtes dans ces Païs éloignez. Les Hollandois étant les plus forts, ont fait plusieurs insultes aux Anglois leurs voisins, & les regentoient comme s'ils eussent été leurs Souverains. Les Anglois piquez au vif & ne pouvans plus souffrir une pareille oppression, s'en plaignirent à leur Roi, qui pour les contenter ordonna à son Resident à la Haye d'en demander satisfaction aux Etats. Mais ayant refusé de lui rendre justice il resolut d'avoir recours aux armes, & fit déclarer la guerre aux Hollandois, faisant en même tems tous les apprêts necessaires pour la continuër avec vigueur. Autant en firent les Hollandois de leur part. Cependant le Roi de France ayant fait un traité avec les Hollandois dés l'an 1662. étoit obligé d'épouser leur querelle : Neanmoins pour ne pas rompre vilainement avec l'Angleterre, il commença par envoyer un Ambassadeur en cette Cour pour négocie

la paix. Mais cette Ambaſſade n'ayant rien pro- 1666.
duit, il déclara la guerre aux Anglois, & leur Ambaſſadeur à la Cour de France eut ordre de ſortir du Royaume. Le Duc de Beaufort qui eſt Amiral de la France équipa une belle flotte, & eut ordre de joindre celle des Hollandois, ce qu'il fit avec toute la diligence imaginable. Ces flottes ſe ſont depuis battuës deux fois, & les Hollandois ont toûjours eu du pire. Les François n'en ſont pas auſſi ſortis ſans perte. Deux de leurs plus gros vaiſſeaux ont été fort endommagez, & un troiſiéme a été pris par les Anglois.

La peſte continuë en Angleterre, & a preſque dépeuplé toutes les Provinces. Une mort plus douce a enlevé à la France un de ſes plus grands Heros. Le Comte d'Harcourt, dont j'ai ſouvent parlé, eſt allé recevoir en l'autre monde les triomphes dûs à ſa valeur & à ſa fortune.

L'Empereur d'Allemagne s'eſt enfin marié avec l'Infante d'Eſpagne aprés bien des délais & bien des changemens. Ces Nazariens ne peuvent rien faire promptement. Les Cours ſpirituelles, comme ils parlent, ont plus de tours & de détours pour amuſer le monde, qu'un Charlatan Indien. Les Princes Souverains n'en ſont pas plus exempts que les moindres de leurs Sujets. La Cour de Rome ſur tout peut faire & caſſer un mariage quand il lui plaît. Et on eſt aſſûré d'être excommunié quand on refuſe de ſe ſoûmettre à ſes ordres. Cette ſainte Cour peut auſſi lier ou délier les pechez, ouvrir ou fermer les portes du Paradis, faire d'un Diable un Saint, ou d'un Saint un Diable. En un mot, elle peut tout faire pour de l'argent. Mais ſi l'argent manque elle ne peut que hauſſer les épaules.

Tu peux auſſi informer le Divan que le Roi de France a permis à quelques-uns de ſes Sujets d'entreprendre des conquêtes dans l'Amerique, & d'établir le commerce dans cette partie du

1666. monde. On a équipé plusieurs Vaisseaux pour cette expedition, & les interessez au voyage sont aussi joyeux que Jason & ses Argonautes quand ils se préparoient à la conquête de la toison d'or. Ce Continent de l'Occident produit des richesses immenses ; ce qui fait qu'il n'y a point de nation de l'Europe qui n'ait envie d'y éprouver ses forces, & de tâcher d'y conquerir quelque chose. Il seroit à souhaiter que ce riche climat fut plus à portée de l'Empire Ottoman. Il n'y a point d'Archives qui découvrent l'Origine de ses habitans. Cependant la plûpart des Auteurs conjecturent que les Ameriquains sont venus des parties Septentrionnales d'Asie, où les détroits d'Anian étant fort serrez, obligerent les gens de Mer à chercher de nouvelles avantures. D'ailleurs comme les Ameriquains sont Canibales, il paroît trés-probable, ou qu'ils sont décendus des Tartares, ou que les Tartares sont décendus d'eux. Dieu seul en sait la verité, & peut concilier les divers sentimens, & reveler les secrets de l'Histoire.

Qu'importe, brave Bassa, d'où nous soyons décendus, pourvû que nous ayons de la vertu? C'est en cela seulement que consiste la vraye Noblesse. Dieu te comble de ses faveurs.

LETTRE LX.

A Pesteli Hali son frere, Grand Maître des Doüanes & de l'Arsenac, à Constantinople.

Il le felicite de sa nouvelle dignité. De la Ville de Rezan en Russie qui avoit sauté. Il raisonne sur le jour du Jugement.

LOrs que j'entens parler de ta prosperité, mon cœur se dilate comme si j'avois trouvé un tresor caché. Cependant je suis fâché de la disgrace du bon homme ton predecesseur : Mais il ne faut pas se mêler de censurer la conduite de ses Superieurs. C'est un crime de douter de la justice de leurs actions. Le Sultan ne peut errer. C'est une maxime reçûë dans toutes les Monarchies, & principalement dans celle des celebres Osmans. 1666.

Pour ce qui est de la nouvelle dignité à laquelle tu es parvenu, l'experience que tu as aquise par plusieurs voyages, les remarques que tu as faites dans les Païs étrangers, & la connoissance que tu as des Loix, & de la discipline de ta patrïe, seront des guides sufisans pour te conduire dans les fonctions de cette importante charge. Cependant ne méprise point le conseil d'autrui. On n'est jamais plus proche de sa perte que quand on compte trop sur sa sagesse. Delà vient que les plus grands Empereurs n'entreprennent rien d'important sans conseil. La temerité fait souvent échoüer les plus beaux desseins.

Il est de consequence que tu saches le tragique

1666. évenement qui est arrivé depuis peu à Rezan, grande ville de Russie, par le moyen du feu qui a fait sauter les Magasins à poudre. Cette poudre fait plus de mal que de bien dans le monde. Les Anciens ne combattoient pas avec moins d'avantage avec l'arc, la fléche, l'épée, le javelot, & autres instrumens de guerre, & ne couroient pas risque de voir sauter en tems de paix des Villes entieres. Ils minoient les plus forts Châteaux, ceux mêmes qui étoient bâtis sur le roc, sans le secours de cette infernale poussiere. La nature les rendoit industrieux à défaire leurs ennemis, & ils n'épargnoient point leurs peines pour gagner la victoire. Nos Ancêtres étoient hardis & forts, patiens dans la peine & dans la fatigue. Ils se faisoient un chemin au travers des montagnes de pierre, si la Place qu'ils assiegeoient y étoit bâtie. Aprés avoir emporté partie du rocher qui soûtenoit les murailles, ils appuyoient les fondemens avec des pilliers de bois. Aprés que leur mine étoit achevée ils mettoient le feu à certaine matiere combustible, qui consumant ces apuis, les murailles & les portes qu'ils étayoient, tomboient & laissoient la Place toute nuë & toute ouverte aux Assiegeans.

Il eût été bon pour les Habitans de Rezan que leur Ville eût été ainsi démantelée par un ennemi contre lequel ils auroient pû se défendre courageusement, ou du moins capituler. Mais les malheureux ont eu un plus rude échec ; la destinée les a traitez sans misericorde. Leur Place a été en un instant prise d'assaut, pillée & reduite en masures par un ennemi qui ne parle point & ne donne aucun quartier.

Cet accident arriva le quinziéme de la derniere Lune, vers l'heure d'*Ulanamisi*. Il y avoit dans le Magasin cinq cens barils de poudre ; & le mouvement en fut si violent que cette Place, ou du moins la considerable partie, fut non seu-

…tout ruïnée, les villages voisins même en sen- 1666.
t…ent le fatal éfet, & il y eut des maisons qui f…ent ébranlées comme si ç'eût été un tremble… …nt de terre,& d'autres qui tomberent par pieces.
Il est certain que Dieu est en colere contre les …ideles, & qu'il tourne contr'eux-mêmes les in… …umens de leur defense & de leur sûreté dont il …sert pour les châtier. J'ai autrefois fait le dé… …l à Saleh d'un accident de la même nature ar… …ré à Gravelines Ville de Flandres, & des autres t…ribles éfets de la vengeance Divine sur les …ïs-Bas. Un malheur n'est pas plûtôt arrivé …'il est suivi d'un autre. Cependant les Infideles …nt aussi insensibles & stupides qu'on l'étoit du t…ns de Noé, lors que le Deluge vint, & surprit t…t le monde. Noé les avertissoit du danger qui l… menaçoit. Il fut trois ans entiers à couper le …is, & à préparer les planches, les poutres, les …evilles, & autres matieres necessaires à la con… …uction de ce merveilleux Vaisseau, qu'il fut …core sept ans à bâtir. Les Infideles le venoient …ir tous les jours travailler, mais ils se mo… …oient de ce patient Apôtre, & apprenoient à …urs enfans à s'en moquer, disans *où est l'eau où …viguera ce Vaisseau?* Aprés que l'Arche fut …hevée, elle fut à sec pendant sept mois, jus… …ces à ce qu'ils eussent sacrifié à leurs idoles pour l… troisiéme fois des Partisans de Noé.

L'Arche fut achevée dans le mois de Rajeb, … dans la Lune de Saphar fut signé le decret … châtiment qui devoit être executé sur toute l… race humaine, à la reserve de Noé, des qua… …nte qui étoient avec lui, & des deux couples … chaque espece que les quatre vents avoient …ssemblez par ordre de Dieu, & mis dans l'Ar… …e; à la reserve aussi du corps d'Adam qui fut …chassé & porté à Noé par les Anges du païs de … Mecque. Il y avoit aussi dans l'Arche Philemon … bon Prêtre Egiptien, avec toute sa famille.

1666. Le jour & l'heure du Deluge étant précisemen venu, le Prince du Païs animé par sa mauvais destinée, monta à cheval avec quelques-uns d sa suite, & aprés avoir sacrifié à leurs Idoles il allerent au lieu où Noé & sa compagnie étoier renfermez dans l'Arche, résolus de la brûler. appella tout haut le Prophête, & dit par déri sion, *où est l'eau, Noé, où ce Vaisseau doit na viguer? Vous l'allez voir incontinent*, repliqu le saint homme, *avant que vous puissiez chan ger de place Décens, décens*, dit le fier Infidele, *autrement je te brûlerai toi & ta troupe. Mise rable*, dit Noé, *tourne-toi vers Dieu, car ses Ju gemens sont prêts à tomber sur toi.*

Le Prince irrité de ces paroles commanda ses Esclaves de mettre le feu à l'Arche. Mais com me il parloit encore il vid manifestement l'ea ruisseler de tous côtez autour de lui & sous s pieds. Son cœur fut alors troublé & plein d'an goisse & de crainte. Il se pressa de se sauver, lu sa famille, & ses éfets, dans les Châteaux qu avoit bâtis sur les hautes montagnes. Mais la te re s'ouvrit & se rompit comme une toile d'ara gnée, tant fut violente la force des eaux q boüilloient de toutes parts. Les nuées répandire de grosses cataractes de pluye, mêlées d'affre & d'insupportables tonnerres & éclairs. Les m serables Infideles se presserent les uns les autr maudissant & blasphêmant leurs Dieux qui avoient trompez. Grande fut la confusion. n'entendoit que cris de toutes parts; & depuis q la Lune donnoit sa lumiere il n'étoit jamais a rivé une telle calamité. S'il y en avoit d'assez l gers pour gagner le pied d'une montagne, ils pouvoient pas neanmoins y monter à cause pierres qui tomboient sur leurs têtes, & des to rens d'eau boüillante qui couroient sur eux com me s'ils fussent sortis d'un chaudron. Mais qua même ils auroient pû grimper au sommet de

montag

montagne, ce n'auroit été qu'allonger un peu 1666.
leur destinée, car en un instant les eaux s'enflerent tellement, qu'elles étoient de quarante coudées plus hautes que les plus hautes montagnes, de sorte que toutes les creatures vivantes perirent.

Fils de ma mere, en lisant ces memoires, car c'est un fragment de l'ancienne Histoire d'Arabie, pense au jour du Jugement qui surprendra le monde, comme fit le Deluge. Dans ce moment-là la plûpart des hommes ne songeront à rien moins qu'à cela, jusques à ce qu'ils voyent les flâmes & des rivieres de feu, sortir des sources & des fontaines qui donnoient auparavant de l'eau, & des pluyes de feu décendre du Ciel au lieu des pluyes ordinaires. Car les Elemens changeront leurs mouvemens pour accomplir les decrets de celui qui les a faits, & pour consommer la vengeance du Tout-puissant contre les incrédules.

LETTRE LXIV.

A Useph Bassa.

Continuation de la peste en Angleterre. De l'embrasement de Londres.

1666. CErtainement le Dieu des Anglois est en colere contre eux, & les Esprits gardiens de cette Isle en ont abandonné le soin. J'écrivis au commencement de cette année à Murat Bassa, & lui donnai avis de la violente peste qui regnoit à Londres, & autres lieux d'Angleterre. Cette peste continuë encore, mais elle attaque les vivans & augmente le nombre des morts sous differentes formes.

Il n'y a que Dieu seul qui sçache l'Origine de ces contagions Epidemiques, & qui puisse dire au juste si elles viennent du Ciel ou de l'Enfer, de la terre, ou de quelqu'autre Element. Peut-être que des poisons cachez dans l'air & mêlée avec le soufle des mortels, dissipent tout-à-coup par leur subtilité les esprits vitaux, de la même maniere que le soufle empoisonné du vent El-Samiel en Arabie, ôte en un moment la vie aux Voyageurs; brûle leurs esptits, s'il faut ainsi dire & laisse sur le sable un Cadavre noir, roide, & jaunâtre, comme s'il avoit été frapé de la foudre. Ou peut-être des exhalaisons venimeuse sortans des mineraux, & passans au travers de fentes de la terre viennent-elles étoufer les mortels semblables aux fatales vapeurs de la caverne de la mort qui n'est pas éloignée de la grote de Virgile en Italie. Ou qui peut dire si certains meteores cachez, ou certains Astres malins, ne peuvent

pas envoyer sur la terre des bataillons entiers 1666.
d'atomes empoisonnez, pour s'emparer de la region des mortels & pour emporter au nom de la mort, Reine du monde invisible, un certain nombre d'esprits, marquez comme un tribut pour sa destinée ? Quoi qu'il en soit, on peut fort bien appeller cette Isle de l'heure qu'il est, la grande infirmerie de l'Europe, où la funeste maladie fait sa residence publique. Les Infidéles éfrayez vont d'un lieu à l'autre, & s'imaginent échaper par-là à la vengeance du Ciel. Ils quittent la Ville & s'enfuyent aux villages : Des villages ils s'enfuyent encore dans les deserts inhabitez, dans les bois, dans les bruyeres, emmenant avec eux leurs femmes, leurs enfans, & emportant tout ce qu'ils ont de plus précieux. Les chemins sont couverts de caravanes de gens qui ne savent où se refugier, qui craignent de retourner sur leurs pas & de revenir dans les lieux infectez qu'ils viennent de quitter ; ne sachans cependant en quel lieu s'arrêter. Tant la consternation est generale, tant sont épouventez ceux qui survivent, & qui ne craignent rien tant que de s'infecter & de mourir.

Outre cela les Anglois ont eu à soûtenir une autre calamité non moins surprenante. La Ville de Londres capitale de l'Angleterre vient d'être réduite en cendres. On ne sait pas bien si le feu est allumé de dessein ou par hasard. Mais il a commencé dans une malheureuse conjonture. Car le vent qui étoit grand portoit la devorante flâme d'Orient en Occident, & la répandant du Septentrion au Midi, la plus grande partie de cette riche & fameuse Ville a été consumée. Les uns imputent ce malheur à une conjuration des François : D'autres en parlent comme d'un jugement de Dieu sur les rebelles Anglois, dont Dieu a voulu punir l'orgueil & les pechez tians. D'autres enfin soûtiennent avec autant

1666 de probabilité, que cet embrasement a été concerté & executé par une faction de Charpentiers & de Massons qui manquans d'ouvrage, & songeans au moyen de s'enrichir, n'approuvans pas aussi les bâtimens à l'antique, se sont résolus à donner à cette Ville une nouvelle figure & à la rebâtir suivant les modelles de l'Architecture étrangere. Chacun en juge selon son penchant, & les conjectures suivent toûjours la pente de l'interêt Les hommes sont toûjours partiaux dans ce qui les touche & qui regarde le parti où ils sont entrez. C'est Dieu seul qui sait la verité.

Les Catholiques Romains qui donnent dans la superstition, prennent occasion de cet horrible embrasement d'insulter les Protestans Anglois, qui fondez sur certains passages obscurs avoient de coûtume de dire, que la ruïne finale de Rome arriveroit en 1666. Mais par une fatale experience, bien plus sûre que de vaines prédictions, ils voient aujourd'hui la capitale de leur nation réduite en cendres.

Quels que puissent être les instrumens de ces tragedies, il est certain que les desseins de la destinée sont toûjours executez. Chaque Royaume, Etat, & Communauté a ses periodes climacteriques..............................

....

Cette Lettre est defectueuse : ce qui vient dit le Traducteur Italien de ce que l'Original Arabe a été déchiré peut-être par hasard, peut-être aussi de dessein prémedité.

LETTRE LXII.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

Sur l'incertitude de nôtre état futur.

LEs Peintres, les Poëtes, & même une éloquence aussi vive que celle de Ciceron, ne sçauroient 1667.
écrire ma melancolie. Il me semble que je suis
n homme de l'autre monde, un parfait Etran-
er sur la terre; qui ne sait ni ses Loix ni ses
aximes. Je parois aux autres hommes tel que
aroît un François à Maroc, à Babilone, ou à
onstantinople, habillé à la maniere des Occi-
entaux. Je ne veux pas parler de mon exterieur;
ar je me conforme assez en cela à la mode du païs
ù je reside: mais j'entens parler de l'interieur qui
st tout-à-fait extraordinaire. Je suis ridicule &
our les sentimens & pour la conversation. Quand
s autres rient, je soûpire, & je trouve que j'ai
ujet d'être triste au milieu d'une compagnie com-
osée de personnes gayes. Le vin même qui réjoüit
out le monde, ne fait qu'augmenter ma melanco-
e, & donner une nouvelle force à mes pensées cha-
rines. Il jette mon esprit dans de saintes phrene-
es. Je suis alors tout-à-fait Lunatique. Chaque
erre de vin m'inspire de nouveaux songes plus bi-
arres sur les surprenantes extases d'un Santon.
a rate échauffée pousse comme le Mont-Gibel
horribles nuages de fumée & de vapeurs qui ont
ng-tems été étouffées dans ses cavernes splon-
euses: Venant enfin à s'ouvrir un passage, &
e répandre tout-à-coup, elles obscurcissent l'ho-
son de mon ame, & la rendent aussi tenebreuse;

1667. que les solitudes Cimeriennes, ou les valées qui entourent le fleuve Stix ; où l'impitoyable Caron attend pour passer les esprits tremblans, & les debarquer aux champs Elisées.

Plût à Dieu que ces fables des Poëtes anciens fussent veritables ; ou que je sûsse quelque chose de certain de nôtre état futur ? Si l'ame meurt ou ne meurt point ; lors que la mort a arrêté la circulation de nôtre sang, & dequoi deviendra cette substance immortelle aprês qu'elle sera separée du corps ? si elle passera dans d'autres animaux, comme enseignoit Pythagore ; ou si elle sera unie, engloutie, & confonduë dans l'ame universelle du monde, comme l'a crû Platon ? Ou si quelqu'autre Aiman attirera sa presence & si des simpathies cachées de la nature lui apprendront à se former un vehicule ou un corps des Elemens peut-être y aura-t-il des ames qui s'uniront avec l'air, pendant que d'autres se mêleront avec l'eau la terre, ou les Cieux qui sont plus purs. Cett ame pour les horribles pechez qu'elle a fai pendant qu'elle étoit unie au corps, peut-être sera précipitée par l'éternelle Nemesis (*a*) dans les fata les cavernes du mont Etna, Stromboli, ou Ve suve, pour y être incorporée avec les riviere ardentes & les Lacs de soulphre, & autres mine raux ; pour y entendre perpetuellement le brui épouventable, & les tonnerres horribles de c voûtes infernales ; pour y être continuellemer incommodée de l'éternelle puanteur des min fonduës, dont les insuportables vapeurs la tuëror & la ressusciteront chaque moment, afin de l confiner dans un cercle éternel de miseres : po y sentir des tourmens inexprimables, pendai que le mouvement rapide & continuel des feu sublimes & trés-violens avec lesquels elle au

(*a*) *Déesse qu'on dit fille de Jupiter & de la neces té, & qui avoit le soin de venger les crimes que la j stice humaine avoit laissez impunis,*

té incorporée par le decret de la destinée ; la dé- 1667.
poüillera de toute esperance de pouvoir joüir d'une minute de repos ; & lui fera soufrir en même tems des tourmens infinis.

Ne t'imagine pas ; cher Medecin ; qu'il soit impossible qu'un esprit separé puisse sentir ainsi des douleurs. Il n'y a point d'esprit separé ; sinon Dieu qui a créé tous les corps & qui étoit par consequent avant eux tous. Les Anges mêmes sont en partie corporels. Il en est de même des Diables. Ne te figure donc point que l'homme mortel, qui tient le milieu entre ces deux Etres, aura en mourant plus de privilege que les plus illustres esprits qui sont au Ciel. La mort ne nous aura pas plûtôt délogez d'un corps, que la nature, la Providence, ou la destinée nous en donnera un autre, proportionné à nos qualitez, à nos inclinations, & à nos merites. Nous pouvons par le moyen de la Metempsicose devenir aussi-bien l'esprit ou l'ame d'une ardente mine de soulphre, ou du moins de quelque partie, que l'ame d'un cheval, d'un aigle, ou d'un pigeon : Car autant que nous en pouvons juger, telle peut être la disposition de la sagesse, de la justice, & de la toute-puissance divine.

Par la même raison une autre ame peut être transportée au Ciel, où elle joüira librement & tranquilement d'un bonheur éternel, ou sera incorporée dans la societé des Astres. Son sejour sera dans des Palais asurez enrichis de Topases & des Diamans ; elle possedera des Provinces plus riches que celles du Perou ou de Guinée, où les Païsans labourent l'or ; plus belles & plus agreables que les fameuses campagnes de la Thessalie ; Dieu sait dequoi nous deviendrons aprés la mort. Mais ma melancolie vient de l'ignorance où je suis de cette verité.

La mort n'est formidable ni par elle-même, ni par les douloureuses circonstances dont elle

1667. est précedée ; elle n'est à craindre qu'à cause de ses suites. Que je finisse par une fievre lente ; que je sois emporté par une fievre aiguë, par une pleuresie, ou par une maladie contagieuse, ou si ma destinée est que je perisse par le feu, par le fer, ou par le poison, ou par quelqu'autre mort subite ou languissante que le hasard, ou la nature, la Providence, ou la destinée peuvent m'envoyer : Que le Ciel m'écrase d'un coup de tonnerre, ou que ce globe m'ensevelisse avec une égale rapidité par un tremblement de terre surprenant, c'est dequoi je me mets peu en peine. Il n'y a que les suites qui me fassent peur, & d'autant plus de peur, que je ne sai quelles elles seront. Je tremble quand je songe à la force cachée & impenetrable de la nature. Je crains les decrets immuables & cachez de la destinée, les secretes maximes de l'éternité, les loix & l'économie de l'autre monde à loger les ames humaines qui y vont en quartier aprés avoir achevé la campagne de cette vie.

Je voyageois une fois dans une vaste plaine durant une nuit froide, & sentois les penetrantes haleines des vents de Nord-Est, & les frimats glacez que les nuées envoyoient sur moi ; mes esprits aussi fatiguez d'un si ennuyeux voyage, & mon ame inquiete ne soûpirant cette nuit-là qu'aprés un lieu de repos, & ne songeant qu'aux moyens d'éviter les insultes des voleurs, & mille autres perils qui menaçoient un Etranger ; le hasard me fit enfin songer au long voyage qu'il me falloit faire un jour en l'autre monde. Mon sang se glaça en pensant à l'état triste d'une ame separée, qui autant que j'en puis juger, pourroit être égarée, & forcée d'errer çà & là par des climats inconnus, & sous un air nebuleux & glacé, où les Elemens ne fournissent point de guides, ou d'autres auberges aux pauvres esprits errans, à moins qu'ils ne veüillent se loger dans une nuée, la cîterne & le chariot de la pluye, de la grêle, ou de la neige;

our s'y incorporer avec les desagreables méteo- 1667.
:s, & tourner autour du Globe, ou bien être en-
ore précipitez sur la terre aprés s'être conver-
s en pluye : pour de là être peut-être exhalez par
Soleil & confondus avec la matiere qui com-
ence à former la foudre, avec les fiers Dragons,
vec les feux folets, & avec les autres corps qui
rûlent continuellement dans le Firmament, &
asser ainsi éternellement d'une forme à l'autre.
Qui sait quel est l'état des ames separées de leurs
orps, ou les loix d'un état séparé : Qu'on nous
se comment nous serons traitez aprés cette vie.
elui qui pourra le faire, je le regarderai com-
e quelque chose de plus qu'Apollon. L'Oracle
e Delphes ne sauroit être plus respecté des gens
ges, ni la Mecque des Pelerins Musulmans qui
t de la pieté, ni Medine Talnabi, où le Pro-
héte repose ; qu'un tel homme le sera de moi,
ourvû qu'il puisse m'apprendre comment on dis-
osera de nous aprés sa mort. Mais je suis las &
buté des ridicules Romans que nous font sur
la les Prêtres & les Dervis.

Aprenons toi & moi, cher ami, à profiter des
aisirs de la vie presente, & ne nous privons
oint par de damnables erreurs d'une double fe-
cité. Comportons-nous en sorte que nous ne fas-
ons que passer des plaisirs de la terre à ceux
u Ciel, & d'un Paradis à un autre.

K 5

LETTRE LXIII.

A Kerker Hassan, Bassa.

Il se réjoüit d'aprendre qu'il doit être rappellé de Paris, & qu'il aura la libert de joüir en Asie de la vie champêtre

1667. LEs bienfaits de Dieu & de son Prophete te ré joüissent autant que tu m'as réjoüi par ta de niere lettre, où tu me fais esperer d'être rapell de ce desagreable poste, & d'en remplir un au tre plus agreable, & plus heureux, & même d'a voir la liberté de me retirer à la campagne, ou e Arabie, ou en quelqu'autre endroit de la déper dance du Grand Seigneur; ce qui est la fin c tous mes souhaits.

J'ai une aversion naturelle pour les grandes Vi les. Je les regarde comme autant de tombeau pour les vivans; où l'on est renfermé, emprison né, enterré, & privé du commerce des Elemen. Ou elles sont comme des Hôpitaux, où les gen en trop grand nombre s'infectent & s'incommo dent les uns les autres. On s'y loge pêle-mêl comme les abeilles, & l'on y bâtit dane les té nebres. Comme des pepinieres de fourmis tout l printemps de la jeunesse se passe à troter deçà & delà, pour entasser des tresors qui se consumen durant l'hiver de la vieillesse dans l'indolence & dans l'inaction, sans oser sortir de sa chambre.

C'est avec plaisir que je contemple l'enfanc de la terre, c'est-à-dire l'état inutile où elle étoi avant que d'avoir été défigurée par l'art du Char pentier, du Serrurier, & du Masson: Heureu tems où les hommes n'avoient de maisons qu

lles qu'ils faisoient eux-mêmes de branches 1667.
arbres, entremêlées d'ozier, de rozeau & de
erre; & couvertes de feüilles & d'herbes pour se
itantir du vent, de la grêle, de la pluye, &
s autres injures du tems. Ou peut-être y avoit-
des gens qui avoient trouvé un Antre ou une
verne soûterraine, ou une cavité dans un ro-
ier, qui leur servoit d'asile en pareil cas, &
ù ils se reposoient dans une tranquilité parfai-
, sans craindre ni les pieges, ni la violence, ni
s voleurs, ni aucune surprise tragique. Ils en-
oient & sortoient, ils dormoient & se prome-
oient, ils travailloient & se reposoient en sûre-
& en paix. L'avarice, l'envie & l'injustice n'a-
oient pas encore corrompu les hommes. La terre
oduisoit du bled, des herbes & des fruits, sans
s soins & les travaux du Laboureur ou du Jar-
inier. On trouvoit par tout quantité d'innocens
afraîchissemens, & les gens de ces premiers tems
'en demandoient pas davantage. Le bétail & les
beilles leur donnoient du lait & du miel, & les
aux des fontaines étoient aussi bonnes que le
in. Ce monde étoit un Paradis parfait, & le zé-
e aveugle n'avoit point encore appris aux hom-
nes à se faire tort les uns aux autres par un mo-
if de pieté, & à massacrer leurs voisins par une
ureur religieuse, dans l'esperance d'acquerir le
Ciel par cet injuste moyen. On ne trouvoit parmi
es hommes ni bigoterie ni superstition. La loi na-
urelle regnoit dans toute sa vigueur: chacun sui-
voit les mouvemens de la raison sans écouter ni
es sophismes pieux, ni les fables sacrées.

Mais aprés que l'avarice eut corrompu les
mœurs que les hommes non contens des ri-
chesses & des douceurs qu'ils ceüilloient tous les
jours sur la surface de la terre, eurent trouvé le
moyen de foüiller dans ses entrailles, poussez de
l'insatiable desir d'y trouver des tresors cachez;
ce fut alors que l'injustice, l'oppression, & la

1667. cruauté commencerent à se produire. Les hommes se renfermerent & entourerent de hayes une certaine étenduë de terre ; ils firent des fossez & des palissades pour se garantir de la violence d'autrui : Car le sentiment de leurs propres crimes les rendirent craintifs & jaloux les uns des autres. De-là vint qu'ils bâtirent des forteresses & des Villes ? Et leur peur augmentant à mesure qu'ils grossissoient le nombre de leurs injustices, ils se persuaderent que les Elemens mêmes deviendroient leurs ennemis, s'ils ne les appaisoient par des presens. Celá fit inventer les Autels & les sacrifices ; & c'est de cette terreur panique des mortels que les Dieux ont tiré leur genealogie. L'un bâtit un Temple au Soleil, l'autre à la Lune, un troisiéme à Jupiter, à Mars, ou aux autres Planetes. Les uns adorerent le feu, les autres l'eau ou le vent. Chacun se fit un Dieu de ce qu'il crût lui être favorable. Ainsi cette erreur s'étant multipliée avec la nature humaine, elle produisit une infinité de Deïtez imaginaires ; & l'on rendit à ces Idoles les honneurs suprêmes & incommunicables qui n'étoient dûs qu'à l'Essence éternelle, pere & principe de toutes les choses.

De plus on vivoit dans un orgueil & dans un luxe insuportable, toujours en guerre & en querelle, plongé dans les tenebres, dans l'ignorance, & dans la confusion. Je parle de ceux qui habitoient les Villes, & qu'un interêt commun avoit unis. Car il y en eut encore qui obeïrent aux loix Originales de la Nature, & aux traditions de la primitive humanité. Ceux-ci demeuroient dans des tentes ou autres logemens ambulans, commes font encore aujourd'hui les Arabes nos compatriotes, aussi-bien que les Tartares leurs freres. Ils regardoient comme indigne d'eux de s'atacher à la terre, & d'en posseder quelque portion en proprieté. Les champs, les bois, les montagnes & les valées, les rivieres & les puits, étoient

des choses communes entr'eux. Ils alloient seuls où ils vouloient. 166[illegible]

Voilà la vie que je desire avec tant d'ardeur, ou au lieu d'elle, la faveur au moins de me retirer des Villes, afin de pouvoir passer mes derniers jours dans un bon air, éloigné de la foule & de la contagion des mortels. Je soûpire aprés la liberté d'aller & de venir par les chemins impratiquez d'un desert, par des plaines sauvages & raboteuses, & de tomber insensiblement de-là dans quelque venerable solitude, où l'écorce des arbres seches & couvertes de mousse exprime en caracteres muets l'antiquité du lieu; & où l'agréable bruit des vents nous apprenne l'amour Platonique; nous inspire des passions que nous n'ayons jamais senties, & nous enseigne à nous entretenir avec les Satires Nimphes, & autres innocens hôtes des bois. Quel plaisir d'être ainsi surpris par le murmure harmonieux d'un ruisseau, ou par l'aspect d'un eau muette, douce, & creuse? De parler *incognito* aux Driades, & aux divertissans Echos; de gouter des plaisirs excessis, & neanmoins innocens; de s'entretenir avec la Nature, avec les substances immortelles, & avec l'Eternité même? O Dieu! n'est-ce pas quelque chose de ravissant.

Il seroit difficile de dire s'il seroit agréable ou desagréable, de quitter ces inéfables plaisirs de l'ame, pour retourner à ses felicitez domestiques, fut-ce même aux plaisirs de la vie champêtre, que je reconnois pour la condition du monde la plus heureuse. Cependant je dois mettre au rang des plus grands agrémens de la terre, le plaisir de suivre des troupeaux, de marcher au milieu des bleds déja grands, & sur l'herbe émaillée de mille diférentes couleurs, de cueillir des épis d'orge à longue barbe, de promener nos yeux sur les diférentes figures que font le froment & le millet, agitez par le vent, de flairer

1667. les douces odeurs de la marjolaine, du thin, des oranges & des citrons, & d'une infinité d'epiceries; d'entendre l'inimitable melodie des oiseaux; & en un mot, de n'avoir point de sens qui ne soit dans une sacrée extase.

Mais pour passer de ces plaisirs aux plus vils & plus communs divertissemens de la vie champêtre, il me semble qu'il y a quelque chose de charmant & de particulier dans la situation même des maisons; soit qu'elles soient placées au sommet d'une Montagne, ou au pied d'un valon; au milieu d'un bois ou à l'entrée d'une plaine; sur le bord d'un chemin ou dans quelque petit coin. Il est agréable quand on se proméne le matin d'entendre bêler les brebis, mugir les bœufs, crier les oyes & les canes, chanter les coqs, & autres oiseaux domestiques; d'entendre les vents menaçans de déraciner les arbres, d'abattre les maisons, & d'ébranler même s'il étoit possible les fondemens du monde. Je prefererois cette musique au concert des Teorbes, des Violes, & autres instrumens de musique. La nature humaine aime la varieté, & il y a dans l'ame je ne sai quelle hardie curiosité qui lui fait aimer à entreprendre des choses extrêmes. La pluye, la bouë, la puanteur des pourceaux, des chameaux, des dromadaires, & autres animaux champetres & necessaires, me plairoient mieux que les plaisirs ennuyeux & non interrompus, & les dégoûtantes douceurs de la Cour ou de la Ville. Je m'ennuye d'être ainsi enfermé de murailles: Je suis las de me promener tous les jours dans un cercle, de marcher toûjours sur la même terre, & de n'avoir devant les yeux qu'un Labyrinthe de maisons, où mes sens ne trouvent rien de nouveau, & où mes oreilles sont à toute heure incommodées du bruit des carosses, des chariots, du tintamarre des Artisans, & des éfroyables voix de ceux qui vendent dans les ruës de la chair, du

poiſſon, & autres proviſions. Mes yeux ne voient 1667.
rien d'agreable : Au contraire, j'ai le déplaiſir de me voir fierement regardé par les ſuperbes & riches Infidelles, & d'en voir de bien faits qui ſe rient de moi, & qui me mépriſent à cauſe de mes jambes tortuës & de ma boſſe.

En un mot, cher Baſſa, il me tarde de ſentir les agreables vents d'Orient, qui purifieront mon ame, & la netoyeront de tant de ſoüillures. Je languis d'impatience de voir des Turbans, & des Croiſſants, & d'entendre la voix des Muezims appellant du haut des riches Minerets les peuples à la devotion. Je meurs d'envie de voir les ſacrez jeûnes, & les ſaintes fêtes, les joies nocturnes du Ramezan, les réjoüiſſances & les agreables illuminations du Reiram, & du Dunalma Imperial. Quand je ſonge à ces choſes mon ame éclate en prieres ardentes, & toutes mes facultez crient Alla, Alla.

Veuille ce grand Dieu entendre mes prieres, & me faire la grace de voir l'illuſtre Kerker Haſſan dans un horiſon pur, & exempt de la ſoüillure des Infidelles.

LETTRE LXIV.

A son Cousin Fousi, Marchand à Astracan.

Il lui fait le portrait de son Cousin Soliman, & le prie de s'en donner de garde en cas qu'il s'en aille à Astracan.

1667. JE t'écrivis en 1664. pour te recommander entr'autres choses nôtre Cousin Soliman, s'il alloit à Astracan, comme je lui avois conseillé. Tu sais qu'il aime à courir de côté & d'autre, & qu'il n'a pas assez d'esprit pour profiter de ses courses, à moins que quelque ami ne le guide & n'en prenne soin. Et en ce cas il sera difficile de lui faire connoître où il est. Il s'imaginera toûjours qu'il est dans la Jurisdiction du Grand Seigneur, où il peut dominer comme étant au service du Sultan. C'est un homme d'une étrange humeur. Je ne sai qu'en faire. Il est aussi changeant que Protée, ou qu'un Cameleon. Tantôt il est pieux, grave, & flegmatique comme un Hadgi, tantôt vous le voyez enflé, comme un jeune homme, d'orgueil, d'ambition, d'impudicité, & autres vices. Ce sera aujourd'hui un Dervis, un Santon, ou quelqu'autre chose qui porte les dehors de la sainteté: Mais il n'a pas plûtôt dormi que le vain converti retourne au monde, & veut être Soldat, Courtisan, Professeur de la Loi, & tout ce qui fait figure aux yeux des hommes. Tant les rigides sentiers de la vertu sont desagreables à une ame qui n'est pas ferme dans ses principes.

Cependant on me dit que nôtre Cousin Soliman est le Musulman des Musulmans, à ne regarder que l'exterieur. Les mains devotement ag-

ıyées sur l'estomac, il donne le plus humble- 1667.
ent du monde le *Salem* à ses amis & voisins :
oux comme les signes des Muets du Serrail :
lumble comme un Marchand de Crece, qui
ıssant dans les ruës est forcé de paroître hu-
ilié lorsqu'il se voit insulté par les lâches Ja-
ssaires.

Mais, mon cher Cousin, il est fâcheux de dire,
ıe Soliman qui est de nôtre sang, est lâche,
grat, & perfide. C'est un dénaturé qui cher-
ıe à nous faire perdre la vie, au lieu de tâ-
ıer à nous la conserver.

Il y a long-tems que j'ai eu sujet de le com-
ırer à Ponce Pilate; & si j'avois été plus loin,
que j'eusse voulu dépeindre les crimes les plus
ormes des hommes, ç'auroit été trop peu que
parler de la haine qu'il a pour le meilleur on-
e, & le plus veritable ami dont le pauvre So-
nan ait jamais pû se vanter.

Mais il a degeneré, & c'est trop peu, sans
s tristes soûpirs de toi & de moi, pour aggra-
er son crime.

Il est enfin nôtre parent, & nous devons avoir
tié de lui. Il m'a fait une perfidie, & je vou-
ois n'avoir pas dit ce que j'ai dit dans sa dis-
race. S'il va donc à Astracan; fais ce que tu
oudras. Mais observe de prés ses mouvemens.
le le prens pas pour un Ange. Il est encore un
iseur de Turbans; un gaillard & un Marchand
ui fait une trés-petite figure.

N'oublie pas, Cousin Fousi, les maximes que
ı as apprises dans tes voyages. Sois Fidéle à tes
mis & à toi-même. Honore la memoire de tes
arens qui ne sont plus : Aime tous les gens de
ien; & ne sois point paresseux de prier pour
ame de ton oncle, quand Dieu l'aura apellé.

LETTRE LXV.

A Mirmadolin, Santon, de la valée de Sidon.

Il se plaint des miseres & des chagrins de la vie, & souhaite d'une maniere assez singuliere d'être hors du monde.

1637. POurquoi ai-je été fait homme, pour souffrir des tourmens ausquels les autres Estres qui nous sont connus ne peuvent être exposez ? Ou pourquoi au moins ai-je été formé d'un temperament à m'attirer les maux qui sont dispersez dans le monde, & qui coulent peu à peu sur les autres hommes; pendant que je suis seul l'égout de la misere humaine ? Certainement mon cruel Horoscope m'a réservé les plus malins aspects des astres, & ne m'a point fait part des bons & des favorables. Les Planetes ont fait de longue main un gros amas de fatales influences, pour les répandre abondamment sur moi dés le moment que j'ai commencé à voir le jour. Les soins de la sage-femme, ni son adresse, ni ses charmes ne pûrent me défendre des invisibles coups que fit pleuvoir sur moi l'envie des signes & des constellations celestes.

Ma vie a été une Tragedie continuelle, ou les divers changemens de Scenes ne m'ont aporté aucun soulagement, & n'ont fait qu'amuser mes sens par un nouveau faste, par quelque belle idée de gloire, de plaisirs, ou de profit. Avant que l'acte ait été fini, je me suis trouvé plongé dans de nouvelles disgraces ausquelles je n'avois jamais songé.

A la mienne volonté que le Tout-puiſſant qui 1667.
le ſon intelligence éternelle a tiré l'idée de chaque eſpece, & Eſtre individu, pour les faire exiter actuellement, m'eût fait arbre, herbe, pierre, champignon, ou autre choſe inſenſible, & incapable de plaiſir ou de douleur, de chagrin ou le joie, ou des autres paſſions qui tiranniſent es hommes à tout moment. J'aurois alors été heureux en ce que je n'aurois pris aucune part à outes les fauſſes apparences de bonheur, & aurois été tout-à-fait inſenſible à la miſere. Que n'ai je été un chêne, un hêtre, un palmier, ou un cyprés. Si les vegetaux ont quelque ſentiment le leur état, j'aurois eu en ce cas un ſecret plaiſir lorſque les agreables Zephirs ſeroient venus careſſer mes amoureuſes branches, & apprendre à mes feüilles folâtres à danſer aux accens d'un amour innocent; ou lorſque j'aurois ſenti tomber une douce pluie ſur mon écorce ſeche, & détendre de-là juſqu'à mes racines; ou que le grand Phœbus eût imprimé ſur mes joües & ſur mon cou des baiſers pleins d'ardeurs & de feu. Mais ſi cette penſée eſt trop orgueilleuſe, je ſouhaiterois de n'avoir été qu'un petit arbriſſeau, quelque petite plante, quelque petit vegetable, le page des grands arbres, ne ſubſiſtant que des reſtes de leurs ſomptueux banquets, rampant humblement à leurs pieds, & cependant à couvert de l'orage dans cette heureuſe baſſeſſe ſous l'ombre de la vaſte étenduë de leurs branches.

Quand je vais à la campagne, & que je vois les innocentes brebis broûtans l'herbe tendre, & bêlans aprés leurs folâtres agneaux, je ne puis m'empêcher d'envier une vie ſi exempte de ſouci & de peine. Elles courent & ſe divertiſſent dans des prez fleuris auprés d'un clair ruiſſeau; ou paiſſent ſur des Montagnes, pendant que les gais Bergers jouënt du chalumeau, & chantent les loüanges d'Amarillis, de Daphné, de Sil-

1567. vie, ou de quelqu'autre Nimphe ; & que les chiens vigilans battent la plaine pour donner l'allarme, & la chasse aux loups & autres bêtes de proye.

Aprés avoir regardé quelque tems ces choses avec des yeux d'envie, un concert melodieux venant des bocages voisins divertit ma melancolie, & la fait passer à de nouveaux objets. Je déplore alors ma destinée de n'être pas Rossignol, Grive, Alouëte, ou quelqu'autre de ces Musiciens à plumes, qui par leurs Notes douces & charmantes saluënt l'Aurore & le lever du Soleil, & chantant tout le long du jour les loüanges de ce principe de la chaleur & de la vie, qui donne un habit verd à la terre, aux arbres des feüilles de la même couleur, & remplit le monde de lumiere. Ils gazoüillent & volent d'un arbre à l'autre, de branche en branche, & se divertissent aux rayons qui passent au travers des ombres mouvantes des rameaux que les vents font entr'ouvrir. Ils n'occupent leurs soins qu'à bâtir des nids où ils puissent couver leurs petits, & les mettre à couvert des injures de l'air. Il n'y a parmi eux ni conspirations ni cabales pour se ruïner les uns les autres. Tout leur tems se passe dans la securité & dans des plaisirs innocens.

Il me semble que les vers & les petits reptiles de la terre sont beaucoup plus heureux que moi. Ils se traînent dans des arbres creux, dans les fentes des rochers, & les crevasses de la terre, où ils cherchent à vivre & à se divertir. Ils vivent contens sans soucis & sans craintes inutiles. Si quelque homme ou quelque bête les écrase par hasard, ou qu'une main maligne leur ôte la vie à dessein avec une pierre ou avec quelqu'autre arme, cela est si-tôt fait, qu'ils n'en sentent aucunement la douleur : Au lieu que ma vie est un martire perpetuel, & une suite continuelle de tourmens.

: ne me plains point des langueurs & des ma- 1667.
dies dont mon corps eſt attaqué ; quoi qu'el-
s ſoient ſi violentes qu'elles me font ſouhaiter
mort pour être à mon aiſe. Mais ce ſont les
ongeantes angoiſſes de mon ame qui me font
ire toute ſorte de cris & de gemiſſemens. La
e m'eſt à charge : Je ſuis environné de pieges :
la propre nature m'a trahi toute bonne qu'elle
t : Mes parens conſpirent contre moi : Ils me
aſſent comme on fait une perdrix : Ils me pour-
ivent de prés, & en veulent à ma vie. Les bien-
its que j'ai ſemez n'ont fait que des ingrats &
es perfides. Mes pepinieres ne produiſent que
l'aconit & des herbes puantes, au lieu d'a-
eables fleurs & de bons fruits. Le Diable a mis
pied dans tous mes ouvrages. Cet eſprit in-
uiet & malfaiſant ne peut voir une bonne cho-
proſperer, & venir à ſa perfection. Il nous
it pas à pas ; & nous n'avons pas ſi-tôt com-
encé à faire une bonne action, qu'il la gâte
cretement, ou la defigure en y mêlant quel-
ue choſe de mauvais. Je ſuis las d'être aux
iſes contre le courant de ma deſtinée. A la
ienne volonté que je n'euſſe jamais été, ou que
on ame fût abreuvée des eaux du fleuve Le-
é, où le paſſé eſt enſeveli dans un éternel oubli.
ſerois en ce cas à la fin de mes angoiſſes : au
eu qu'à preſent je ſuis environné de miſeres de
us les côtez.

Plains-moi, venerable Santon, quand tu liras
ette lettre, & au milieu de tes divines éjacula-
ons envoie mon ame en Paradis à la faveur d'u-
idée forte, afin qu'ainſi je puiſſe avoir au
oins un moment de répit dans mes afflictions.

LETTRE LXVI.

Au Kaïmakam.

De la paix concluë entre les Anglois & les Hollandois. Naissance d'une Princesse de France. Divertissemens faits dans ce tems de réjoüissance universelle.

1667. IL y a maintenant aparence que la paix se conclura entre les Anglois & les Hollandois, & que le France renouëra par consequent avec la Grand-Bretagne, avec laquelle elle ne s'est broüillée qu'à cause des Hollandois ses Alliez. Les avances qui ont été faites pour cet acommodement, n'ont été faites qu'en consequence de l'alliance concluë depuis peu entre les Etats des Provinces-Unies, le Roi de Dannemark, le Duc de Brandebourg, & les Princes de la Maison de Brunswic. Le Roi d'Angleterre proteste que les Hollandois sont les Agresseurs, & qu'ils lui ont pris plus de deux cens Vaisseaux Marchands, avant qu'il ait fait le moindre acte d'hostilité. Les Etats en conviennent ce semble, & prient le Roi de nommer un lieu neutre où l'on puisse negotier la paix avec eux & leurs Alliez regler la sûreté de la naviguation, & assûrer le commerce pour l'avenir.

La naissance d'une Princesse mèt ici tout le monde en joie. La Reine accoucha le second de la Lune de Janvier. On appelle cette jeune Princesse *l'étrenne de la France*. Le premier jour de ce mois commence l'année chez les Chrétiens: & l'usage est de s'envoyer alors des presens mutuel qu'on appelle étrennes. Ainsi il semble que Dieu

eu bien de la complaisance de faire naître cette 1667.
Princesse dans une pareille conjoncture. Les Fran-
çois aussi en témoignent leurs reconnoissances &
leurs actions de graces par des réjoüissances,
par des danses, par des chansons, & par mil-
le autres vanitez. Ces divertissemens continuent
à l'heure qu'il est, parce que c'est le carnaval
des Nazariens; saison consacrée au plaisir, à *la*
joie, à la liberté, à la boufonnerie, & à tou-
te sorte de faceties & singeries ridicules.

On voit durant ce tems-là en pleine ruë une
varieté infinie de bizares divertissemens & d'a-
ctions comiques, autant qu'est bizare la fantaisie
de chacun. L'un est habillé partie à la Françoise,
partie à l'Espagnole. Au côté gauche pend une
longue perruque frisée, qui lui décend jusques sur
l'estomac, pendant que du côté droit on ne voit
que ses propres cheveux qui ne lui passent pas l'o-
reille. Une longue moustache noire comme jayet,
orne le côté droit de sa levre superieure; pen-
dant qu'au côté gauche il n'a pas plus de barbe
qu'un enfant de sept ans. Ainsi depuis la tête jus-
qu'aux pieds on se voit paré de deux differentes
manieres. L'autre se promene avec des gans aux
pieds, & des souliers aux mains: & un troisié-
me porte son haut-de-chausse sur les épaules
comme un manteau. Vous verrez un superbe
carosse marchant d'un pas lent & grave, & tiré
par six beaux chevaux comme s'il portoit un
Prince ou un Cardinal; mais il promene un mise-
rable âne, qui surpris d'une si ridicule ceremonie
fait voir de tems en tems sa tête à la portiere,
baissant les oreilles à demi étourdi d'un mouve-
ment si peu accoûtumé. Quelquefois il fait en-
tendre sa voix horrible, & alors la populace rit
de toute sa force. Il se fait mille autres sotises
indignes de t'être écrites. Le Gentilhomme &
le Bourgeois sont alors en joie, & poussent l'ex-
travagance aussi loin qu'elle peut aller. Mais

1667 c'est un tems fatal pour les pauvres chats, don
peu échapent la fureur de la multitude. Le divertissement est de baloter ces miserables animaux dans une couverture jusqu'à ce qu'ils soien morts, ou de les atacher deux à deux par la queuë pour les faire mordre & égratigner l'un l'autr jusques à ce que la mort s'en ensuive. Les Coq aussi sont aussi en general de grands Martirs d Carnaval. La populace a cent moyens de les faire mourir cruellement par divertissement. Il n' a point alors de recreation qui ne soit inhumai ne & sanguinaire. Ces Nazariens n'ont pas ap pris ces profanations de Jesus, ni d'aucun d Prophêtes & Apotres. Mais ce sont des rest de la vanité Payenne, à laquelle les Prêtres dor nerent d'abord les mains, pour retenir plus fa cilement dans l'obeïssance leurs Proselytes, q auroient abandonné plus volontiers leur nouve le Religion, que leurs anciennes & barbares coi tumes: Ainsi les folies des Payens ont été tran mises à la posterité des premiers Chrétiens, mises au rang des traditions de l'Eglise. On n' pas plus zelé pour l'Evangile, que pour ces r dicules usages qui le profanent: Tant il est dai gereux que les Gouverneurs par une criminel indulgence donnent à leurs Sujets des libert contraires aux principes fondamentaux de la Lo C'est cette demangeaison mal entenduë de fai & de retenir des Proselytes, qui a jetté le Ch stianisme dans le comble de la corruption où est aujourd'hui.

C'est pour cela, sage Ministre, que Dieu susci nôtre saint Prophête & lui donna une nouvelle lo avec pouvoir de reformer & de châtier les Infide les. Il planta la pure foi le cimeterre à la main. pratique des moindres pétits vices ne fut ni pa liée ni encouragée: mais tout ceda à la for de la raison ou au tranchant de l'épée. Di avance le retour de ce saint Prophête; car

Prévai

prévarications de ce siecle ont besoin de ce 1667.
retour.

LETTRE LXVII.

A Dignet Golou.

De la naissance, de la vie, & de la mort de Jesus fils de Marie.

JE m'assure que tu n'as pas oublié les remarques que nous avions coûtume de faire sur la Religion des Chrétiens, pendant que nous avons été esclaves en Sicile. Combien ridicules nous paroissoient quelques-unes de leurs pratiques, & au contraire quelle sainteté nous trouvions en d'autres ? Quelle approbation ne donnions-nous point à la majesté de leur culte public, à la solemnité de leurs grand' Messes & à la gravité de leurs Processions ? Mais d'un autre côté combien dégoûtez n'étions-nous point, quand nous considerions que tous ces honneurs se faisoient à des figures & statuës de pierre, de bois, d'argent, d'or, ou autres matieres, ouvrages du Peintre ou du Sculpteur.

Nous examinions aussi la doctrine Chrétienne, que nous apprenions des Prêtres & des livres, & en parlions diversement, selon qu'elle étoit plus ou moins conforme à la verité & au livre apporté du Ciel. En un mot, nous loüons ce qu'il y avoit de bon, & blâmions ce qu'il y avoit de mauvais dans leur foi & dans leurs mœurs, ou du moins dans ce que nous regardions comme tel ; car nous suivions en cela les préceptes de l'éducation.

Mais à present que nous sommes dans un âge plus meur, nous ferions peut-être un autre juge-

1667. ment si nous rappellions nos premieres idées, & trouverions matiere de condamner nos censures passées. Quelque chose que nous puissions alors penser des Nazariens, il se trouvera aprés un plus meur examen, qu'ils ne sont ni aussi idolâtres ni aussi infidelles que nous, & tous les Musulmans les Croyans.

Ce qui me scandalise le plus est, que les Docteurs Chrétiens soûtiennent mal à propos trois substances dans une seule & même Essence, & qu'ils n'ont pas assez de modestie sur l'éternelle generation du monde, & sur l'émanation du soufle, par lequel, disent-ils, toutes choses ont été créées & sont maintenuës. Ils enseignent une doctrine contraire à l'Alcoran, quand ils disent, que Dieu a un compagnon égal à lui-même.

Quand à l'Incarnation de Jesus fils de Marie, les Nazariens n'avancent rien qui ne soit conforme à l'Alcoran, qui nous enseigne, que Jesus est la parole de Dieu. Dans l'histoire de sa vie ils ne sont pas si exacts que les Musulmans. Le livre des Evangiles ne dit pas un seul mot de l'enfance de ce Prophête, & ce qu'il fit dans son bas âge, ce que l'Alcoran, & autres saints livres, & traditions anciennes aprennent aux vrais fidelles. L'Ambassadeur de Dieu nous dit, que Jesus parla dans son berceau, résolut des doutes, éclaircit des difficultez, & prêcha l'unité de l'Essence divine. D'autres écrits nous aprennent aussi, qu'étant tout jeune, il fit de boüe & de sa saliv diverses figures d'Oiseaux & d'animaux, & qu'ayant souflé dessus, elles devinrent creatures vivantes, & se prosternerent à ses pieds. Il est dit encore, qu'il fit un pigeon qui volant par-ci par-l traversoit divers Païs, & lui aportoit nouve de tout ce qui se faisoit à la Cour des Prince étrangers; & que depuis le jour de sa naissan jusqu'à celui de son Ascension, il fut servi pa douze Anges qui le nourrissoient des alime

u'ils lui apportoient du Paradis. Ces choses & 1667.
lusieurs autres sont ignorées des Chrétiens. De sorte qu'à tout prendre il paroît visiblement que les Musulmans sont mieux instruits que les Chrétiens, de la vie de Jesus, puisque nous aisons mention de ces miracles & autres actions e ce Prophête, dont l'Evangile ne dit pas un eul mot.

Mais d'un autre côté ils croient des choses au ujet de sa mort, dont ni l'Alcoran, ni aucun de os écrits ou traditions ne font aucune mention, ce n'est pour refuter en cela l'erreur des Nazariens. J'ai entendu parler des argumens de eurs savans Docteurs, & les comparant avec os objections, je ne sai pas bien ce que je dois n conclure.

Ces Docteurs insistent fort sur les signes & miacles qui arriverent publiquement à la prétenduë rucifixion du Messie, sur les rochers qui se fenirent, sur les tombeaux qui s'ouvrirent, sur lusieurs morts qui ressusciterent, & sur le Soleil ui éclipsa d'une maniere surnaturelle, & dans le ems que la Lune paroissoit dans l'autre partie de horison : Ce qui obligea un celebre Philosophe giptien de ce tems-là de s'écrier: *ou la forme t monde est dissoute, ou le Dieu de la nature uffre.*

Ils font encore un conte d'un certain Vaisseau, ui faisant voile dans l'Archipel, les Mariniers ssans prés de certains rochers entendirent une oix reïterée apellant tout haut Thamus, Thaus. Et comme il y avoit à bord un homme de nom, il répondit s'entendant nommer. Sur uoi la voix lui dit : *Quand tu seras arrivé à l'Isle s Palodes, publiez-y la mort du grand Pan.* Ce u'il fit aussi, & il se fit des hurlemens & des is horribles du rivage de cette Isle. Le Senat ant ensuite été informé de cet évenement enoya dans les Provinces, à la requisition de cer-

1667 tains Nobles Romains, pour savoir si quelque personne de marque n'étoit point morte cejour-là ; & on apprit que les Juifs avoient fait mourir le même jour Jesus fils de Marie. L'Empereur Tibere sur la foi de cet évenement, & informé d'ailleurs des miracles que Jesus avoit faits parmi les Juifs, ayant d'abord conçû de la veneration pour une personne si divine, fit mettre sa statuë dans le Capitole, & voulut le faire mettre au rang des Dieux ; mais il en fut empêché par le Senat qui avoit déja ordonné qu'il ne seroit point ajoûté au Calendrier de nouvelles divinitez.

Je compte en cela sur ce que les Chrétiens disent de Jesus. Les autoritez qu'ils produisent sont tirées des Payens leurs ennemis & leurs persecuteurs ; & par consequent on ne peut ce me semble les tenir pour suspectes. En un mot, je ne sai qu'en penser. Car s'il est vrai, que Jesus soit mort sur la Croix pour les pechez du monde, comme le croient les Chrétiens ; & qu'on ne puisse être sauvé sans croire cette verité, combien est triste la condition des Juifs & des Musulmans ? Les uns se glorifient d'avoir mis à mort le Sauveur du monde, & les autres ne croient pas qu'il ait été mis à mort. Les premiers sont ce semble moins condamnables devant les hommes ; car quoique leur action fût cruelle en elle-même, cependant c'est elle qui a aquis le salut à toute nôtre race. De-là vient qu'il y eut dans les premiers tems certains Chrétiens qui adoroient le serpent qui tenta Eve, persuadez que cette tentation avoit été le premier pas au bonheur du genre humain aprés la chûte d'Adam ; & mettoient au rang des Saints, Judas qui livra Jesus aux Juifs, parce qu'ils le regardoient comme l'instrument particulier de la redemtion du monde.

Si Jesus est le Sauveur des hommes, il est absolument necessaire de croire en lui. Mais qu'*il le*

soit, ou ne le soit pas, la persuasion où les 1667.
Chrétiens sont à cet égard ne sauroit leur nuire, puisque nôtre saint Prophête même nous a enseigné, que les Chrétiens seront sauvez aussi-bien que les Musulmans: Au lieu que les Chrétiens disent qu'il est impossible que ceux qui suivent la loi de Mahomet soient sauvez. Ainsi nous convenons qu'ils seront sauvez: mais ils ne demeurent pas d'accord que nous le serons: Ce qui est pour eux un grand avantage dans la controverse dont il s'agit entre eux & nous.

Pour moi, je t'avouë ingenûëment, que si j'étois convaincu que Jesus fût le fils de Dieu, & qu'il a souffert la mort pour l'amour des hommes, j'embrasserois volontiers & sans scrupule la plûpart des autres dogmes des Chrétiens. Je ne me ferois point une affaire de l'invocation des Saints, puisque nous les invoquons aussi-bien qu'eux: Les images ne feroient non plus aucune peine à ma foi. Je regarderois ces choses & mille autres comme indifferentes en elles-mêmes, & comme des choses qui ne sont legitimes ou illegitimes qu'autant qu'elles sont fondées sur l'autorité divine.

Mon embaras seroit de choisir au milieu de tant de societez qui prétendent toutes avoir raison, une communion à laquelle je pusse me fixer. J'ai examiné les divers sentimens des societez Chrétiennes, & je trouve de tous les côtez la raison, ou quelque chose qui lui ressemble fort. J'admire l'abstinence des Grecs, des Armeniens, & de tous les Chrétiens d'Orient en general, & rien ne me déplaît à leur ignorance prés. Je revere le savoir de la politesse de l'Eglise Romaine, & je passerois presque par dessus l'antiquité, l'universalité. & l'incorruption de doctrine dont elle se pique, si je n'étois pas aussi scandalisé que je suis de sa licence, de son orgueil, de sa cruauté. Il y a beaucoup à dire pour les Cophtes,

1667. pour les Abiſſins, pour les Melchites, pour les Chrétiens de ſaint Jean, & pour les autres Egliſes; Mais il y a beaucoup plus encore à dire contr'eux. Si j'avois enfin à me faire Chrétien, je ſerois comme un homme qui ſe trouve au milieu d'un deſert, & qui ne ſait quel chemin prendre de peur de manquer le bon.

Dans l'état où je ſuis, je veux avoir des idées avantageuſes de Jeſus, auſſi-bien que de Marie ſa mere, qui à ſon retour du Temple trouvoit tous les jours mille ſortes de fleurs dans ſon Cabinet. Je ne veux mal parler de perſonne qui ait le caractere d'un Saint; mais je veux en general demander l'interceſſion de tous ceux qui ſont auprés de Dieu. Il n'y en aura pas de dix un qui refuſe de prier pour moi. Mais ſoit qu'ils me le refuſent ou me l'accordent, Dieu m'entend, & obſerve ma devotion; & ſi c'eſt ſon bon plaiſir mes prieres ſeront exaucées. Pour le reſte je tâcherai de ne faire en tout que ce que je voudrois qu'on me fît, & de garder ma conſcience pure, afin de pouvoir vivre en paix par ce moyen. Quant à ce que je deviendrai aprés la mort, il ſeroit inutile de s'en mettre en peine, puiſque les Decrets de la deſtinée ſont irrevocables.

Dis-moi maintenant, cher ami, s'il n'eſt pas plus conforme à l'humanité de parler de cette maniere, que d'être un Bigot furienx, & je ne ſai quoi de plus? Eſt-ce un zéle loüable pour la Religion d'avancer mille menſonges ſous prétexte de défendre la verité? Ou eſt-ce une charité recommandable de ſe donner des peines infinies pour mettre tout le monde aux mains, & de troubler le genre humain par des guerres continuelles ſous ombre qu'on veut le ſauver? Que font autre choſe ces perturbateurs du repos public, qui non contens des bornes que la fortune leur a aſſigné dés leur naiſſance, uſurpent le bien de leurs voiſins, commettent toutes ſortes de violences

e rapines & d'outrages ; & tout cela sous pré- 1661
èxte de reformer les mœurs, de purifier la Re-
igion, & d'accomplir la volonté de Dieu : Com-
ne si être barbare, injuste, perfide & brutal ;
:toit une marque de vocation divine ; & que la
ouveraine pieté consistât à répandre le sang
humain.

Pour moi je ne saurois approuver un proce-
lé de cette nature, & je croi qu'il est plus sûr
le s'éloigner de toutes les Religions fondées sur
ine pareille cruauté, que d'entrer dans des secrets
i inhumains, de souscrire à des dogmes si sangui-
aires, & se joindre à des meurtriers de profes-
ion, revêtus des dehors de la probité.

Heureuses sont ces nations d'Orient, qui de
ems immemorial ont inviolablement observé la
oi de la nature : Qui ne se sont jamais soüillées
lu sang des hommes ou des bêtes ; qui se con-
entans de leurs maisons, & des fruits que pro-
luit leur terre, n'usurpent point sur leurs voi-
ins ; ni ne tuënt les innocentes bêtes pour satis-
aire leurs desirs dereglez. Ces heureux peuples
'asséent sous le couvert de leurs arbres, & se
baignent dans les ruisseaux voisins. Ils visitent
paisiblement les maisons de leurs Dieux champê-
tres, & leur donnenr des fleurs, du ris, & des
fruits dont leur terre les a gratifiez. Ils ne pen-
sent jamais aux conquêtes étrangeres ; & ne sont
jamais troublez par des broüilleries domestiques ;
mais vivent dans une tranquilité & dans une in-
nocence perpetuelle. Tout ce qu'ils demandent
au Ciel, est de leur continuër les innocens plai-
sirs dont ils joüissent. Pour les plaisirs violens &
tumultueux des autres hommes, ils en font l'ob-
jet de leur mépris. C'est l'image & l'ombre de
la felicité qui nous est promise en Paradis, où
les tambours & les trompettes ne se feront point
entendre, & où le son de ces instrumens ne se-
ront d'aucun usage.

1667. Si tu m'accuses de varier dans mes sentimens, c'est ce que je ne nierai point, & dont je n'aurai point de honte. Il vaut mieux changer tous les jours, que de demeurer dans l'erreur toute sa vie : C'est à un ami à qui j'écris.

LETTRE LXVIII.

A Asis Bassa.

Il se réjoüit & prend courage d'apprendre que le Grand Seigneur se met en état de faire le siege de Candie.

LEs gens de guerre & les Artisans, les Politiques & les joüeurs d'instrumens, les Courtisans & les Laboureurs, les Etudians & les Ramoneurs de cheminée, sont tous occupez à discourir des grands préparatifs du Grand Seigneur pour le siege de Candie. On parle de quinze mille pionniers employez à cette grande entreprise ; & l'on dit que la Place est bloquée par une armée de soixante mille hommes ; que depuis le mois de Decembre on a été occupé à dresser des bateries, & que le Sultan est résolu d'emporter cette importante Place, lui en dût-il coûter la moitié de son Empire.

Comme il y a déja plusieurs années que je n'avois entendu parler que des disgraces des Musulmans, la nouvelle du siege de Candie me rejouït. Je commence à lever la tête, & à reprendre cœur voïant que l'Empire des vrais Croyans fait du bruit dans le monde : Au lieu qu'auparavant j'étois dans une consternation perpetuelle, & ressemblois à un mort.

Les Nazariens se vantoient l'an passé, que non-

bſtant les menaces & les préparatifs du Grand 1667.
eigneur, les Venitiens avoient été les premiers
n campagne par terre ; & avoient paru les pre-
niers en Mer, faiſant des choſes ſurprenantes
n Dalmatie, & bloquans la Canée forte Pla-
e de l'Iſle de Candie. On doit eſperer mainte-
ant qu'ils changeront de nore, & commence-
ont à ſentir quelle formidable puiſſance qu'ils
ſont attirez ſur les bras : Ils ont en tête toutes
s forces de l'Aſie, des Gens belliqueux dés
ur naiſſance, une armée de Soldats choiſis,
des Heros intrepides, des fils du Tonnerre,
nagnanimes, invincibles, & deſtinez à vaincre
es incirconcis.

Mon cœur eſt tout reſſuſcité, qnand je conſi-
ere que cette glorieuſe expedition ſera ſuivie de
ictoires ſûres & certaines. Mes eſprits ſe dilatent
e joie ; j'en fais à l'avance le Dunalma dans mon
œur. Je ſuis comme un cheval d'Arabie, qui écu-
ne, & qui va à courbettes, & marche fierement,
uand il entend le ſon des Trompettes qui précede
e combat. Ses yeux étincellent d'une fureur Mar-
iale, ſes narines fument, il hennit pour marquer
on courage, & le Cavalier a de la peine à le rete-
nir. Tel eſt le tranſport où je ſuis en apprenant
es bonnes nouvelles. A peine puis-je me conte-
nir dans les bornes de la moderation. Tout vieux
que je ſuis, je ſens en moi la vigueur d'un jeune
homme. Il me ſemble que je meurs d'envie de
me trouver dans le chaud du ſacré combat au
milieu du feu & de la fumée, de ſoûtenir le choc
d'une grêle de bales, ou d'aller le ſabre à la main
à l'immortalité & au bonheur : Car ceux qui meu-
rent dans cette guerre s'en vont droit au Paradis.
Mais il faut ſe contenter du doux & humble Po-
ſte où je ſuis, & ſervir le Grand Seigneur ſuivant
les ordres de mes Superieurs. C'eſt, j'oſe te le
dire, une grande mortification à un eſprit auſſi
actif que le mien, d'être borné de cette maniere.

1667. Mais la resignation sied bien à un Musulman, & je sacrifie volontiers mes passions aux plaisirs des Grands de la Porte, & aux interêts de l'Empire Ottoman.

Je suis ici comme un Renard dans sa taniere, ayant toûjours l'œil sur les mouvemens des Infidéles. S'il se passe quelque chose d'important, je m'en saisis d'abord, & le fais passer incontinent aux augustes Ministres. J'écris à tous tour à tour, & par consequent personne n'a sujet de se formaliser.

Si tu veux sçavoir ce qui se fait à la Cour de France, je te dirai qu'on y est occupé à faire la revûë des troupes du Roi, & que tout se passe à Versailles, qui est le nouveau Palais du Roi, en réjoüissances & en festins. Les Princes y font des exercices dignes de leur grandeur, qu'on appelle courre en Escadrons. Il vient tous les jours de Paris & des lieux circonvoisins à Versailles une foule de monde, les uns pour voir ces divertissemens Royaux, & les autres pour considerer le Superbe Palais de Versailles, qui passe pour le plus beau & magnifique édifice du monde.

Ce Monarque, illustre Bassa, a un genie de grande étenduë. Il vient à bout de tout ce qu'il entreprend, & tout ce qu'il fait est surprenant. Il prévoit les choses de loin, & rarement se trompe-t-il à juger de ce qui doit vraisemblablement arriver. Il est bien-fait, bien né, & bien élevé. On diroit en un mot, que ce Prince est destiné à l'Empire d'Occident.

Je baise, celebre Asis, le bout de ton illustre veste, & te dis adieu avec un trés-profond respect.

1667.

LETTRE LXIX.

u Hasnadar Bassi, premier Tresorier de Sa Hautesse.

l se plaint de la lenteur avec laquelle les Ministres de la Porte lui répondoient, & parle de certaines disgraces qui lui étoient alors arrivées.

É suis maintenant convaincu qu'il est tems que ma conduite soit résoluë, hardie, & assurée, uisqu'il ne me sert de rien de demander con- il aux Sublimes Ministres. Je me suis souvent lressé à eux pour cela depuis que je suis à Paris: lais pas un d'eux n'a daigné me répondre, ni e donner aucune instruction particuliere sur la aniere dont je devois me conduire en cas que fusse découvert: Si je confesserois que je suis gent du Grand Seigneur, ou si je le nierois: si soûtiendrois hardiment le dénouëment de tous s évenemens, ou si j'aurois recours aux arti- ces & subterfuges: si je continuërois à faire Moldave, & si sous le nom emprunté de Ti- je pousserois jusqu'au bout le personnage d'E- diant Chrétien, ou si je me déclarerois fran- iement Musulman, Arabe, & secret Esclave i Sultan.

On auroit dû me parler net sur tous ces arti- es, & non pas me réduire à la necessité de de- ner tout, éloigné que je suis de la volonté de mes iperieurs. Mais puisqu'ils jugent à propos d'é- ouver ainsi ma fidelité, & de voir avec quelle udence & quelle habileté je parerai aux atta- ies du hazard, de la mauvaise Fortune, & aux

1667. assauts des mal intentionnez, je serai le plus circonspect qu'il se pourra sans troubler mon repos par de continuelles terreurs paniques sur des choses qui me sont inconnuës. Je ne changerai plus de logis pour éviter le decret de la destinée, ou m'éloigner des accidens qui me menaceront. Je m'en fierai desormais à la Providence & à mon courage, à la justice & à l'innocence de ma cause, & pour l'évenement je le laisserai à la destinée.

Tu sentiras par ce que je viens de dire, que je ne suis pas sans inquietude : & je puis t'assurer que tu ne te trompes point. On me court, on me chasse, & on me poursuit comme on fait les Renards, les Liévres, & les Biches, aux environs d'Andrinople. Je suis âgé, & cependant on m'envie le bonheur de mourir d'une mort naturelle. On seroit fâché que je décendisse paisiblement au tombeau. J'ai été emprisonné, menacé, suivi pas à pas dans les ruës, assassiné de nuit. Ma chambre a été visitée. J'ai été en danger de me voir enlever mes lettres, aussi-bien que celles des Sublimes Ministres. J'ai couru risque d'être découvert en rencontrant par accident un Infidele, dont j'ai été autrefois Esclave à Palerme en Sicile. Des Musulmans, des Nazariens, des Etrangers, mon Cousin Soliman même, se sont mis en devoir de me perdre sous main. Cependant au milieu de tant de perils j'ai fait fidelement mon devoir, je me suis tiré d'affaires avec succez, & n'ai pas commis l'honneur de mon Souverain; qui est la seule chose dont je me mette en peine. Mais autant que j'en puis juger, mes soins pourroient bien être inutiles, & les maux ausquels j'ai si long-temps heureusement échapé, pourroient bien me surprendre & me perdre. Pour moi je ne me soucie guere dequoi je devienne ; & si les secrets qui me sont confiez viennent à être revelez, c'est aux Ministres de la Porte à en répondre,

puisqu'ils n'ont jamais voulu me donner la moindre instruction. 1697.

Il y a environ deux ou trois ans que je fus contraint de changer de logis, & de quitter une maison où j'avois toûjours demeuré depuis que je suis à Paris. Les dangers dont je fus alors menacé m'obligerent à sortir d'une maison où je suis revenu. Elle est située dans un lieu fort obscur, & assez prés de la muraille de la Ville. L'obscurité de mon logis n'empêche pas que la vigilance de mes ennemis ne m'y poursuive. Je suis menacé de toutes parts de nouveaux dangers. Mais je suis résolu à ne plus fuïr, à moins que ce ne soit dans le fossé de la Ville, où je puis me rendre par la Cave de mon Hôte. Peut-être fit-on autrefois ce passage secret durant quelque siege, pour servir aux locataires de cette maison dans une extrême necessité. Il est si-bien inventé, qu'il n'y a que le hasard ou le secours de ceux qui le sçavent qui le puisse découvrir. Le fossé est sec, la porte de la maison toujours fermée, & mon Hôte en qui j'ai une entiere confiance, jure que personne n'entrera soit de jour ou de nuit, que je ne me sois heureusement retiré. Ainsi quand tous les Officiers de Paris viendroient me chercher, j'aurois le tems d'empaqueter mes papiers, & de me fourrer dans mon trou. S'ils venoient par accident à trouver la cache, je pourrois incontinent gagner la campagne à la faveur d'une fausse porte qui est dans la muraille, & en la refermant sur moi empécher mes ennemis de me poursuivre tandis que je chercherois à me cacher tout de nouveau, ou à quiter le Païs.

C'est-là ma derniere résolution si jamais je me retrouve dans quelque extrêmité. Cependant je te prie d'avoir soin que je ne manque pas d'argent, afin de pouvoir faire sans honte les affaires secretes du Sultan. Je ne demande rien qui ne soit raisonnable. Fais-moi vivre seulement, &

1667. m'envoye dequoi fournir aux dépenses necessaires, & c'est tout ce que je demande. Mais fais en sorte que les secours que tu m'envoyeras arrivent à propos & soient proportionnez à mes besoins, afin que je puisse ménager ma pension autant bien qu'il se peut. Si tu ne le fais pas je serai contraint de demander avec importunité ce que je haïs beaucoup. J'ai écrit à tous les Tresoriers tes prédecesseurs à peu prés sur le même pied, & avec la même liberté. Ne prens donc point en mauvaise part des choses qui ne viennent que de la passion que j'ai de servir utilement le Grand Seigneur avec constance & sincerité. Il ne te sera pas difficile d'anticiper mon esperance sans outrepasser les ordres que tu as reçûs. Perisse l'argent, si nous ne pouvons respirer, servir nos amis, & avancer sans lui les affaires de la vie humaine. Je suis Arabe, & je passerois le tems aussi volontiers à roder dans les Provinces de l'Asie, qu'à être confiné comme je suis dans des circonstances si chagrinantes, suites d'une fidelité inébranlable & incorruptible.

Riche Dispensateur du tresor Ottoman, je ne te demande point l'aumône, mais la pension qui m'est assignée. En me l'envoyant, je te prie de te souvenir de l'ancien Proverbe des Romains, qui dit, *que celui donne deux fois qui donne à propos.*

LETTRE LXX.

A Nathan Ben Saddi, Juif à Vienne.

Il continuë à se plaindre des extrémitez où la malice des hommes l'avoit jetté. Son emprisonnement à la Bastille, & la résolution avec laquelle il triompha des efforts du dépit & de l'envie.

JE ne sai si je vivrai assez pour recevoir de tes nouvelles, ou pour t'en donner encore des miennes. L'âge, les maladies, le malheur, & la malice des hommes, ont tendu mille piéges à ma vie. La nature, la Providence, la destinée, m'ont porté, s'il faut ainsi dire, sur les bords du tombeau, & il me sera bien difficile d'en revenir. Pour ne pas te tenir plus long-tems en suspens, je cours risque d'être découvert, arrêté, & fait prisonnier. Tu sais que je ne puis en ce cas, m'attendre à moins qu'à la torture, & à éprouver tout ce que la cruauté a de plus ingenieux. On me forcera par ce moyen à confesser ce que je suis, & ce que je fais dans ce Royaume & dans cette Ville, où j'ai demeuré durant tant d'années. 1667.

Le Cardinal de Richelieu me soupçonna d'être Musulman, & j'ai sujet de le croire ainsi quand je considere comment ce Ministre en usa avec moi aussi-tôt qu'il m'eût connu à Paris. Le même soupçon obligea le Cardinal Mazarin son Successeur de me faire mettre à la Bastille, où je fus étroit ment gardé durant six mois. J'y serois encore autant que j'en puis juger, sans la bonne

1667. conduite & la fidelité d'Echimilia. Quoi qu'enfin je n'aye pas été découvert jusqu'ici, je ne puis pas me flâter neanmoins que je ne le serai jamais. Si je viens encore à être pris, il ne faut point douter qu'on ne me visite, & qu'on ne cherche en moi les marques de la Circoncision. En ce cas toutes les raisons que l'esprit est capable d'inventer ne sçauroient éblouïr plus long-tems ces incirconcis, ou me garantir du ressentiment & de la vengeance de l'Etat. On me fera indubitablement mourir.

Quoi-qu'il en soit, je ferai de mon mieux pour les duper; & si j'ai le bonheur d'en échaper, je dis adieu à Paris, sinon à tout le Royaume. Je suis résolu de ne fonder plus mon salut sur le changement de logis, & de pourvoir à ma sûreté par quelque chose de plus solide qu'une fuite d'un quartier à l'autre: Car il n'y a pas jusqu'à l'air de Paris qui ne me soit fatal. Je ne suis jamais sans crainte dans l'enceinte de ces tristes murailles. Le genie du lieu ne s'accorde point avec le mien. Il me semble que tout ce que je regarde me fait mauvaise mine. Je m'épouvente à la voix de ceux qui vont dans les ruës, & qui parlent de leurs afaires. Si quelqu'un heurte à la porte, je suis incontinent sur mes gardes, & mon esprit inquiet est continuellement allarmé des tristes présages du malheur qui me menace, & qui est tout prêt à me surprendre.

Peut-être aurai-je le tems de me rendre à Lion, où un étranger pourroit demeurer cent ans caché, sans courre le même risque qu'en cette Ville. Ou si je puis je piquerai jusqu'à Marseille, Toulon, ou autre Ville maritime, où j'attendrai de nouveaux ordres de mes Superieurs.

Cependant tu peux continuër de m'écrire à l'adresse ordinaire. Tes lettres me seront renduës en quelque endroit où la Providence puisse m'appeller. Echimilia aura soin de toutes choses. J'é-

‹s sur le même sujet au Hasnadar Bassi, & le 1667.
‹ie de m'envoyer de l'argent, qui viendra à ce
‹e je croi, par la voie de Vienne. Cela étant,
‹ laisse à ta prudence le soin d'expedier mes let-
‹es de change, & de me les faire tenir avec les
‹écautions accoûtumées.

Adieu, Nathan : Quelque chose qui m'arrive,
‹ longuement & heureusement pour servir le
‹and Seigneur.

LETTRE LXXI.

Au venerable Mouphti.

‹our le consulter sur la maniere avec laquelle il doit en user en cas qu'il soit découvert. Il daube le genre humain qu'il accuse d'avoir prodigieusement dégeneré, & parle en passant de certaines gens qui vouloient ruïner son credit à la Porte.

COmme un pauvre Laboureur mal-traité, ou un Esclave gemissant sous l'oppression de ses ‹uels Maîtres ; comme un Plaideur au desespoir ‹ui ne peut avoir aucune justice ni des Cheicks, ni ‹es Cadis, ni des Cadilesquers, court inconti‹ent au Serrail qui est sa derniere ressource, pour ‹nplorer la protection du grand arbitre de l'U‹ivers ; ainsi je me jette à tes pieds, Oracle sa‹é des Musulmans, pour te suplier de m'accorder ‹ne grace que je n'ai pû encore obtenir d'aucun ‹inistre d'Etat, ou Bassa du Conseil : Je veux ‹ire de m'apprendre comment je dois en user en ‹as que je sois découvert, ou simplement soup‹onné, examiné, & obligé de jurer sur ce que

1667. je fais à Paris. Donne promptement tes or dres à ceux qui doivent avoir soin de ne me laisser manquer ni de nouvelles, ni d'avis, ni de conseil. Ou du moins fais-moi la grace de m'envoyer tes instructions, tes regles infaillibles, tes ordres d'une sagesse parfaite, & d'une sagacité divine.

Je ne puis plus soûtenir les attaques des accidens que je crains depuis long-tems ; accidens qui se font appercevoir de loin comme les feux folets, ou autres méteores errans qui se font voir durant la nuit. C'est ainsi que paroissent incertains & éloignez les évenemens qui sont encore dans le sein de l'avenir, quoi qu'ils soient quelquefois proches : Cependant ces feux folets avec une apparence trompeuse, ne laissent pas de faire devoyer les gens durant l'obscurité. Ainsi est dupé celui qui voyage dans les païs infertiles de la Libie par l'éclat des sables que les vents ont entassez, ou dont ils ont fait des masses mobiles. La Lune & les étoiles venans à jetter leurs rayons sur ces sables, font une reverberation semblable à des Lampes ou à des flambeaux domestiques, & font esperer au Voyageur harassé des Bourgs ou des Villages voisins où ils pourront se délasser, & être favorablement reçûs à couvert des Dragons, des Lions, des Tigres, ou des hommes plus feroces & plus cruels encore, qui se tiennent cachez dans les lieux affreux du desert, pour voler à l'improviste les Etrangers qui passent par-là.

C'est quelque chose de triste, trés-saint Patriarche des Fidéles, que les hommes ayent ainsi degeneré, & revêtu l'horrible nature des bêtes les plus sauvages. Mais il est encore plus triste que les Villes qui étoient au commencement l'asile des opprimez, soient devenuës pires que les deserts, & moins sûres que les cavernes de

dragons, & les repaires des Linx, des Croco- 1667.
diles, & autres animaux feroces. Que les hommes qui prétendent être civilisez & vivre en société pour se servir mutuellement les uns les autres, qui ne se sont unis par les mêmes loix que pour s'entre-secourir mutuellement, & se défendre respectivement contre tous leurs ennemis étrangers, soient au lieu de cela plus barbares que des Sauvages, & plus carnassiers que des Canibales; & que chaque Bourgeois butine son voisin, & devore celui qu'il avoit juré de proteger. Les hommes ne vivent que de brigandages & de larcins. Les riches & les puissans tondent ceux qui n'ont pas assez de bien pour se mettre à couvert de l'oppression. Ainsi les Villes & les Citez qui servoient autrefois d'asiles sont devenuës des cavernes de voleurs & de meurtriers. Toute la terre est souillée du sang du pauvre : Les cris des Veuves & des Orphelins penetrent les Cieux. La fraude, l'avarice, la perfidie, l'ambition, l'envie, & mille autres vices ont corrompu les hommes. Le frere ne peut se fier au fils de sa mere. Les peres n'ont point de tendresse pour leurs enfans; & les enfans regardent comme des jours ennuyeux ceux qui prolongent la vie à leurs peres. L'amour propre apprend à un homme à trahir un ami pour lequel il devroit perdre la vie. L'injustice & la mauvaise morale regnent par tout.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant est, qu'entre ceux qui portent le glorieux titre de vrais Fidéles Musulmans, il se trouve une foule de mécreans, d'infâmes & de traîtres à Dieu, à son Prophête, & à leur Souverain. Je ne parle point de ceux que le penchant naturel porte à commettre des pechez vulgaires qui ne retombent que sur eux-mêmes. Je n'attaque point les ivrognes, les jöüeurs, ni les personnes

1667. de complexion amoureuse qui prostituënt leur corps, perdent leur tems, dissipent leur bien & sacrifient leur réputation à la volupté. Ces pechez ne sont que véniels, & on én est purg aussi-tôt qu'on a fait les purifications & les penitences ordonnées. Un peu d'eau, de cendre ou de sable, un jeûne, & une devote invocatió du Dieu éternel effaçent ces petits pechez. O les met sur le compte de la foiblesse humaine Tel est le bon plaisir de l'éternelle bonté. Mai j'en veux aux crimes atroces de ceux qu'un rongeante envie porte à persecuter leurs innocens voisins; ou une lâche ingratitude à trahi leurs amis; où ausquels la malice enseigne naturellement à chercher toutes les occasions de faire du mal. Gens empressez & inquiets, bourdonnans comme Guepes ou Frêlons, & piquans tous ceux où ils s'attachent. Ou bien ils ressemblent aux punaises de Paris, insecte incommode qui interrompt le repos des gens, qui se glisse dans leurs lits, les mord, & leur suce le sang.

Tels sont ceux dont je me plains presentement. Ils passent pour me perdre de stratagême à stratagême, & me poussent de retranchement en retranchement. Ils font un double crime, en ce qu'ils sont de la même Religion que moi, qu'ils professent la même foi qui a été apportée du Ciel, qu'ils suivent le même Prophête qui ne savoit ni écrire ni lire; & qu'ils sont comme moi Sujets du Grand Seigneur.

Il y a déja long-tems que j'ai eu sujet d'accuser certaines gens du Serrail de conspirer secretement contre moi, & de vouloir me perdre pour s'emparer de mon emploi. Aprés en avoir si souvent écrit aux Ministres de la Porte, il ne seroit pas honnête, ce me semble, de repeter leurs noms, & d'embarrasser ta sacrée tête d'un noir détail de la malice humaine. Je ne cherche point à me

ager, mais à prévenir dans la suite de pareil- 1661.
l conspirations. Ce n'est pas seulement pour
oi que je prens ce soin extraordinaire, mais
assi pour l'interêt & pour la gloire de mon
aître.

Il y a prés de trente ans que je le sers à Pa-
r, sans avoir fait jusqu'ici le moindre faux
s; ou si j'en ai fait quelqu'un, on ne s'en est
s apperçû; ce qui est la même chose dans le
nd. Je suis bien faché que la perfidie de mes
étendus amis à Constantinople, ou le man-
e d'instructions de la part du Divan Imperial,
e mettent hors d'état de me soûtenir jusqu'au
ut sur le même pied.

C'est cela même qui m'oblige à prendre la li-
rté de me jetter à tes pieds, pour te suplier,
ouverain Juge des Fidéles, d'interposer en ma
veur ta paternelle autorité.

J'ai encore une autre chose à recommander
a sagesse & à ta sainteté. J'en ai souvent écrit
ton prédecesseur, que j'ai prié de faire tra-
uire en Turc ou en Arabe les histoires & au-
es savans livres qui sont chez les Etrangers,
in de faire fleurir par ce moyen les sciences
iez les Musulmans, & de ne donner plus lieu
ix Infidéles de nous appeller Barbares. Qu'on
ierche les gens savans dans les langues & dans
s sciences. On en trouvera à Constantinople,
en d'autres lieux de l'Empire. Occupe-les à
opier en langue Turque l'histoire universel-
du monde; mais une histoire plus ample,
us fidéle, & plus correcte que toutes celles
ui ont paru jusqu'ici en Grec, en Latin, ou
quelqu'autre langue. Il en reviendra une
loire immortelle à l'Empire Ottoman; & ceux
ui entreprendront cet Ouvrage n'y trouveront
ucune dificulté; puisque ce ne sera qu'un re-
ieil des Auteurs choisis, une Guirlande de
eurs cueillies dans les divers Parterres de l'hi-

1667. stoire, & composée avec un ordre plein d'éclat & de beauté, parce que le corps de l'ouvrage sera tissu d'une chaîne d'années chronologiques, qui lui donnera non-seulement des graces singulieres, mais aussi sera fort avantageux aux Lecteurs Musulmans.

Ressouvien-toi, successeur des Apôtres, qu'encore que nôtre saint Prophête & Legislateur ne sçût ni lire ni écrire, les Caliphes qui lui succederent ne laisserent pas de cultiver les sciences. Dieu les benisse eux & leur posterité. Les siecles suivans beniront ta memoire si tu travailles aux progrez d'un ouvrage si glorieux: Et Ithuriel Ange de la science te fera son collegue en Paradis.

Je me retire de devant toi avec une soûmission trés-profonde, en te supliant de m'absoudre & de me benir.

LETTRE LXXI.

A Cara Hali, Medecin du grand Seigneur à Constantinople.

Relation agreable d'un monstre né dans le Païs-Bas.

[E]Crivant autant que je fais, je ne saurois oublier ce que je dois à la longue & constante [am]itié qu'il y a entre nous. Comme j'ai du tems [d]e reste avant le départ du Courier, je te vais [pa]rler d'une naissance qui n'a guere donné de joie [au]x parens, mais a causé beaucoup d'admiration [à t]ous ceux qui en ont entendu parler, & a été le [suj]et de bien des disputes entre les Medecins & [C]hirurgiens.

Une femme vient d'accoucher à Weerted près [d']Ardembourg, dans les Païs-Bas, d'un enfant [mo]nstrueux qui a deux têtes, deux cous, quatre [br]as; & toutes les parties du corps exterieures [&] interieures, doubles jusqu'au nombril, qui [es]t ce semble le centre de l'union des deux corps: [ma]is du nombril en bas il ne paroît que la pro[po]rtion & la figure d'un corps avec deux cuis[se]s, deux jambes, & deux pieds. Les deux vi[sa]ges étoient differens, l'un crasseux & irregulier, [sa]ns nez, ou sans bouche, à moins que d'appel[le]r bouche une espece d'ouverture qui est au [de]ssous du menton; car les yeux sont où de[v]oit être la bouche, & un Testicule d'homme [au]quel il ne manque rien, occupe l'endroit où [le] nez a accoûtumé d'être. L'autre beau & re[gu]lier, n'ayant rien d'extraordinaire que deux [de]nts qui avancent hors des gencives.

1667. Cette irreguliere production a été dissequé avec soin par un fameux Anatomiste, qui trouvé deux Cœurs, deux Estomacs, & le autres parties nobles simples à l'ordinaire. C que je viens de dire est attesté par cinq Mede cins de profession qui ont fait l'ouverture de c monstre.

On a plusieurs exemples de couches extraor dinaires, & sur tout en ces Païs-ci. J'ai lû dan un Auteur François qui a de la reputation qu'e l'an mil cinq cens quatre-vingt douze de l'Egi Chrétienne, une femme d'Alsace accoucha d trois cens cinquante enfans, qui n'avoient qu trois pouces de longueur chacun.

Quoique ce que je vais te dire soit remarquabl par le nombre des enfans, il y a encore quelqu chose de singulier dans les circonstances qui sui virent cet évenement.

Irmentrude Comtesse d'Altorf, accusa une d ses voisines d'adultere, parce qu'elle avoit accou ché de trois enfans, & disoit qu'elle meritoi d'être mise dans un sac, & jettée à la mer L'année suivante la Comtesse eut son tour, & accoucha de douze enfans. Touchée de remord de la sentence qu'elle avoit prononcée contre s voisine, & concluant que Dieu l'en avoit justemen punie, elle donna onze de ses enfans nouvelle ment nez à une servante, avec ordre de les jet ter dans la premiere riviere qu'elle rencontreroit n'en gardant qu'un seul pour succeder au bien d son pere.

Le hasard voulut que le Comte, époux de la nouvelle accouchée rencontra la servante dans le tems qu'elle alloit commettre un si horrible crime, & lui demanda ce qu'elle portoit, & où elle alloit : Elle répondit qu'elle alloit noyer de petits chiens. Le Comte qui étoit grand chasseur & qui par consequent aimoit les chiens, eut en vie de voir, s'il n'y avoit point quelqu'un d

ce:

s petits chiens qui promit quelque chose : Mais 1667.
fut bien étonné de trouver au lieu de chiens
ize petits enfans tous vivans & bien faits, à ce-
prés qu'ils étoient petits. Il fit tant que la
ervante lui dit la verité de tout. Aprés lui
voir commandé de garder le secret & promis
ne bonne récompense, il les lui fit porter chez
de ses fermiers, où ayant été chaufez & soi-
nez, il les mit où il falloit pour y être nour-
s & élevez. Ils ne furent pas plûtôt grands,
'il donna des ordres secrets de les faire ve-
ir chez lui, & commença par les faire habil-
lr comme leur frere qui avoit été nourri sous
s yeux de la mere.

La Comtesse n'eut pas plûtôt jetté les yeux
r ces enfans, & consideré leur nombre & leurs
sages, si ressemblans à celui qu'elle avoit toû-
urs eu auprés d'elle, qu'elle pleura de honte &
joye. Elle confessa le crime qu'elle avoit voulu
ire, & s'étant jettée aux pieds de son Epoux,
lui pardonna le passé. C'est de ces onze en-
ns que décend la maison des Waels ou Guelphs
celebre en Allemagne, & qui porte ce nom de
réponse que la servante fit au Comte lors-
'il lui avoit demandé ce qu'elle portoit.

Ces extraordinaires évenemens ont donné oc-
sion aux Philosophes d'Occident de faire diver-
s recherches, & d'examiner si les ames sont
éées comme les corps ausquels elles sont
ies, ou si elles sont créées par la puissance
mediate de Dieu. Il est certain que ces Infi-
les sont plongez dans de profondes tenebres,
qu'ils ferment les yeux à la lumiere des Sa-
s d'Orient. Quand les Prophêtes ressuscite-
ient, ils ne seroient pas capables de convain-
e ces Incirconcis, que toutes les choses visibles
invisibles viennent de l'Eternité, & qu'il n'y
rien de nouveau dans l'Univers, que les di-
rentes formes exterieures, qui varient à la

1667. verité selon les loix de l'éternelle transmigra tion, & quelquefois suivant les caprices de l nature, qui se plaît à se diversifier & à etale dans chaque siecle les antiquailles des siecl précedens.

Je ne t'ai écrit ceci que pour te divertir Mais quand recevrai-je réponse d'un vieux ami Que les honneurs du Serrail ne te fassent poi oublier ceux que tu as aimez. Ne sois point tro Courtisan, cher Hali. Ton long silence & grande réserve me fait dire ceci. Seroit-il po sible que Constantinople te fit oublier l'Arabie Ou que tu fisses plus de cas du vent de la fa veur d'un Monarque, que de la constante in tegrité d'un Compatriote, d'un ami? Si le Sul tan te confie sa vie, ne sçais-tu pas qu'un ac cés de colique, une attaque de pierre, de gou te, ou quelqu'autre maladie violente, peut char ger sa confiance en soupçon? Oüi, toutes s œillades te feront connoître qu'il te soupçonn de l'avoir empoisonné. Ainsi sois toûjours t que tu as été autrefois, & que les progrés q tu fais dans la Medecine, ne te fassent poi retrograder pour la Morale.

LETTRE LXXII.

Nathan Ben Saddi, Juif à Vienne.

l'exhorte à fomenter les troubles d'Hongrie.

E vois à present que tu es un homme propre aux affaires. Te voila gueri de ta bigoterie & revenu ns ton premier bon sens. Continuë & sois heureux. 1665.

Ne t'allarme point par de vains scrupules de nscience, au sujet de la paix qui vient de se nclure entre le Grand Seigneur & les Allemans. Les soins de cette nature ne regardent que ux qui sont au timon des affaires, & qui tiennt le gouvernail de l'Etat. Ton devoir & le ien est d'obeïr sans nous informer si ce qu'on us commande est juste ou injuste. Tout ce qui us est ordonné par nos Superieurs est legitime r raport à nous, & la raison publique doit susndre nos scrupules particuliers. A quelques innveniens que nôtre obeïssance nous expose, la nscience de l'Etat sera nôtre caution, nôtre vocat, & nôtre rançon. Encore un coup donc, ntinuë & sois heureux.

Tu ne pouvois pas rendre un plus important rvice au Grand Seigneur, que de t'insinuër mme tu as fait dans l'esprit de la faction Hon-oise qui est à Vienne. Tu sçauras par ce moyen s secrets des deux partis, & tu vas être le Janus le Maître de deux Cabales opposées. Non-seument tu vas former par-là de meilleures inigues, mais tu seras même en état de donner plus grandes lumieres aux Ministres de la Sulime Porte.

1667. J'apprens avec chagrin les frequentes conspirations qui ont été faites contre la personne de l'Empereur. Ce n'est pas parce que j'aime la Maison d'Aûtriche, car je voudrois que cette race incestueuse fût éteinte ; mais c'est que ces sortes de complots une fois découverts ne réüssissent jamais. D'ailleurs ils ruïnent souvent le gros du dessein : Car que serviroit-il que l'Empereur eût été pris & massacré, tant qu'il restera un seul Prince de cette tirannique Maison. Comme ils sont du même sang, ils ont aussi les mêmes interêts, & ont été élevez dans les mêmes principes & maximes. En un mot, tous les Princes de la Maison d'Aûtriche n'ont qu'un même personnage à faire, qui est d'agrandir eux & leurs décendans. Ainsi ces voies secretes de poison & d'assassinat ne les rendront que plus vigilans à prévenir pour l'avenir de pareilles entreprises.

Souviens-toi, Nathan, que tu dois avoir pour but de fomenter les troubles d'Hongrie, & que tu dois y employer tous les rafinemens de la Politique. Le Comte de Sorin est un sujet auquel tu dois t'attacher. La mort de son frere ; & sa propre disgrace à la Cour Imperiale, la Fortune naissante de Montecuculi l'ont rempli de vengeance & d'envie. Il a demandé le gouvernement de Carlestadt avec tant d'empressement, que ce n'est qu'avec beaucoup de ressentiment qu'il en voit le Comte d'Aversperg en possession.

Si tu peux obliger ce Prince à se revolter, plusieurs milliers de Croates, de Dalmates, & d'Esclavons prendront les armes sous lui ; ce qui affoiblira en même tems l'Empire d'Allemagne & la Republique de Venise. De plus le mariage de sa fille avec le Prince Ragotski peut engager les Transilvains dans son parti. On dit aussi que le Comte Nadasti n'est pas fort content de la Cour,

parce que voulant être Palatin de Hongrie, on 1667. le lui a refusé. Je ne sai ces nouvelles que par relation. Si cela est, ta negótiation n'en réüssira que mieux. Des mécontens de cette consequence étonneront les Ministres de Vienne, & donneront de l'exercice à la politique du Prince de Locowitz.

Au reste quand les chôses n'en viendroient pas à une rupture ouverte, tu sais que les Hongrois mécontens de la derniere paix ne manqueront pas d'en venir aux actes d'hostilité. Il leur fâche extrêmement de voir Newhausel entre les mains du Grand Seigneur. Les Païs voisins seront continuellement sur leurs gardes, & incessamment aux mains avec nos Fourageurs : Ainsi ce sera toûjours un bon prétexte de rompre la paix aussitôt que la Porte y trouvera de l'avantage. Ceci tire plus à consequence que nous ne croyons ou ne prévoyons; & toutes ces consequences nous sont avantageuses. Tant que nous nous y prendrons du bon côté, tout nous réüssira. Ne fais point de faux pas, & il n'y a point danger de broncher.

Souviens-toi encore un coup, que ton devoir particulier est d'entretenir la guerre civile entre la Cour de Vienne & les Hongrois. N'importe qui soit Superieur. Qu'ils soient en guerre jusqu'à l'éternité, & qu'ils se ruïnent les uns les autres, l'Empire Ottoman y profitera.

Certainement vous avez une belle occasion, mais donne-toi garde des avanturiers rusez. Blâme la facilité & la simplicité de ceux qui reçoivent dans la Cabale tous ceux qui se presentent, pourvû qu'ils sachent bien se revêtir des interêts du parti. Vous ne sauriez être trop clos & couverts. Croyez-vous que l'Empereur n'ait pas ses Espions par tout ? Vous êtes des étourdis si vous laissez échoüer un si beau dessein manque de précaution, & il faut que vous passiez condamnez

1667. tion que vous êtes des fous fieffez, si vous ne vous nettoyez pas l'esprit, & ne prenez garde à vous. Il y a Gottendorf, Raiiliwits, Skus le Chevalier, le Baron de Leipsem, Elnard qu prétendent être heritiers du Marquisat de Thanu, & plusieurs autres que je ne veux pas nommer ici, qui sont tous de malhonnêtes gens & qui vous trahiront, j'en jure pat Moyse & par Mahomet, si vous avez trop de confiance en eux.

Crois-moi, Nathan, je ne t'écrirois pas avec tant de chaleur, si ma vie m'étoit tant soi peu précieuse. Mais je n'ai pour but tant que je vivrai, que de rehausser la Majesté Ottomane autant qu'il dépend de moi, & de la mettre à couvert de toute sorte de dangers. C'est pour cela que la destinée m'a mis ici : & je ferai mon devoir quand même toute la terre soufleroit son venin contre moi.

Toi & moi, fils de Jacob, devons bien-tôt quitter ce monde, ou du moins nous devons changer la forme de nôtre poussiere. Nous serons toûjours quelque chose ; mais quoi, c'est ce que Dieu seul sçait.

Cependant sois tel que tu parois être,

LETTRE LXXIII.

Au Grand Visir.

Des avantages que les Turcs pouvoient tirer des troubles d'Hongrie.

QUe des guirlandes de fleurs immortelles couronnent ton illustre tête, Grand & noble Cuperli, puissant ami de la Maison d'Ertogriel, principale colonne de la Tribu Selzucienne, d'où décendent les Ottomans, heritier des heritiers d'Ismaël, fils aîné de nôtre pere Abraham, la gloire du monde & le favori de Dieu. 1667.

Les incomparables parfums de l'Arabie, ni les surprenantes odeurs de l'encens de Perse qu'on offre au Soleil, ni toutes les compositions aromatiques du Levant ensemble, ne sont pas si douces de la moitié, que ton glorieux nom l'est parmi les Musulmans.

J'ai reçû tes ordres avec le respect qui est dû à ceux du Grand Seigneur, & je les executerai avec plaisir. Je comprens fort bien ton dessein, & le but de la Sublime Porte ; car tu as établi le fait comme un Oracle. Il ne sera pas difficile à mon avis de faire comprendre aux François les avantages qu'ils peuvent tirer des troubles qui sont à present en Hongrie. Tout le monde en parle déja. Loüis XIV. en encourageant ces Mécontens & leur faisant passer quelques secours d'argent, facilitera sans contredit les conquêtes qu'il a dessein de faire sur le Rhin : car si les Seigneurs Hongrois en viennent à une revolte déclarée, & se mettent sous la protection du Sultan, l'Empereur d'Allemagne sera obligé de tourner toutes ses forces de ce côté-là, & encore aura-t'il bien

1667. de la peine à faire tête aux Hongrois, aux Croates, aux Heïduques, aux Tartares, & aux invincibles Osmans. Ainsi l'Empire se trouvera affoibli de toutes parts, & en danger d'être ruïné sans ressource, pendant que les forces & la puissance du Grand Seigneur & du Roi de France son illustre Allié deviendront tous les jours plus formidables.

D'ailleurs cela divisera toute l'Europe; & chacun prendra parti selon ses interêts & son penchant, les uns du côté de l'Empereur, les autres du côté du Roi de France; pendant que la plûpart demeureront neutres en attendant le dénouëment de ces guerres. Rien ne peut être plus avantageux à la sacrée Monarchie des Osmans.

Suivant tes ordres j'ai écrit sur ce pied-là à Nathan Ben Saddi; & cela comme de mon chef, & sans qu'il puisse avoir le moindre sujet de conjecturer que j'en ai reçû ordre de la Porte. Je prens souvent la liberté de donner des conseils sur plusieurs choses, à cet honnête Juif, & de l'exhorter en termes generaux à faire des projets, & à rendre au Grand Seigneur quelque service extraordinaire. Ainsi je suis persuadé qu'il ne se défiera de rien, & qu'il croira que je lui écris comme à l'ordinaire.

Je te prie de m'envoyer toutes les instructions qui me sont necessaires, non-seulement pour faire réüssir cette affaire, mais aussi les autres qui regardent la Porte. J'aurai soin de faire passer tes ordres à Nathan Ben Saddi, & de les déguiser en sorte qu'il ne s'imaginera jamais qu'ils viennent d'un autre que de moi; puisque tu ne juges pas à propos que la majesté de la Porte doive paroître dans une affaire de cette nature, & dans un tems sur tout où elle vient de faire la paix avec l'Empereur.

On ne fauroit jamais affez eftimer l'honneur 1667.
e tu m'as fait de me confier une affaire dont les
ites peuvent retomber fur toute l'Europe, &
i peut durer jufqu'au jour du jugement au-
nt que j'en puis juger. Ne doute pas de ma
lélité : Elle eft à l'épreuve. D'ailleurs un hom-
e qui fe voit foupçonné d'infidélité eft fouvent
nté d'être infidéle.

Je fuis l'Efclave des Efclaves de ceux qui font
iprés de la perfonne du Sultan, & je recon-
is que Mahomet eft l'Apôtre de Dieu. Mais
fuis particulierement devoüé à ceux qui ont
honneur de te fervir, toi qui es le grand appui
l'Empire des Ofmans. Dieu perpetuë ta
licité.

LETTRE LXXIV.

u Seliĉtar Aga, ou Porte-Cimeterre du Grand Seigneur.

Mort de la Reine de Pologne & du Pape Alexandre VII. Des Progrez des François en Flandres.

Les actions font à prefent frequentes en ce Païs. Les Couriers vont d'une Cour à l'autre chargez de dépêches fecrettes, & d'affaires de grande importance. La mort de la Reine de Pologne & du Pape Alexandre VII. eft la caufe de ces nouveaux mouvemens. Cette Reine mourut le 10. & le Pape le 22. de la cinquiéme Lune. Il n'y a point de Royaume & d'Etat en Occident qui n'ait à prendre ou à ménager quelque interêt; à former ou à pourfuivre quelque deffein dont le fuccés dépend fouvent de

1667. bien ménager les consequences des grandes & fatales brêches que la mort fait dans les familles des puissans Potentats, & dans les maison Royales.

La Cour de France est toute en joie à caus du mariage du Duc de Guise avec Mademoiselle d'Alençon. Au milieu des nôces & des divertissemens il est arrivé des Couriers noirs qu ont changé toute cette joye en tristesse, a moins en apparence. Car étoit-il de la bienséance que les enfans continuassent à se réjoüir dans le tems qu'ils aprenoient que le Pere commun étoit embaumé & prêt d'être enterré. L Roi fatigué pour prévenir l'oisiveté, a jugé propos de changer ces divertissemens de la Cou en une occupation plus necessaire, & les réjoüis sances des nôces pour les rudes fatigues de l guerre. Il a donc fait marcher ses troupes e Flandres; pour mettre la Reine en possession d certains Etats qui lui sont échûs en ce Païs-là. Ce la surprit les Païs-Bas qui commencerent à démolir plusieurs places fortes qui n'avoient pas pou se défendre des garnisons suffisantes.

Le Roi fut en personne à la tête de son armée ce qui donna beaucoup de courage à ses troupe: Tournai se rendit d'abord le 24. de la sixiém Lune, & Doüai peu de jours aprés. Cependan le Maréchal d'Aumont qui avoit une autre armée, prit Bergues & Furnes proche de Dunkerque. Ensuite il assiegea Lisle, qui fut prise auss aprés dix-huit jours de trenchée ouverte; mai non sans que le Roi y fut. Ce Prince parut infatiguable, & toûjours à cheval ou en carosse, il faisoit la ronde & visitoit tous les travaux. Il couch dans son carosse la nuit que la Ville fut prise, su un pont qui n'est pas éloigné de Gand. On a pri aussi Courtrai, Oudenarde & Aloft, défait l Prince de Ligne & le Comte de Marcin, & fait e un mot de si grandes choses cette campagne, qu

oute la Flandre en est surprise comme d'un mi- 1667.
racle.

Illustre Bassa, je t'ai fait en une espece de mi-
niature le veritable portrait de l'état present des
affaires d'Occident, ne me sçache pas mauvais
gré de l'avoir fait si petit, puisque cet abregé dé-
crit aussi vivement la verité, que si j'y avois em-
ployé une aune de parchemin.

LETTRE LXXV.

A Dignet Golou.

Sur ce qu'il avoit rencontré Dajar autrefois sa Maîtresse.

JE ne sai si je dois me réjoüir ou m'attrister de mon état present, tant sont ambigus les évenemens de la vie humaine. Les plus riantes faveurs de la fortune, & tous les agrémens même qui occupent le plus nos esprits, ressemblent la plûpart du tems au Cheval de Troye, & n'ont de beau que les dehors, pendant que comme cette trompeuse machine de l'artifice des Grecs, ils portent dans leur sein une armée de calamitez qui viennent fondre sur nous au milieu de nôtre plus grand repos, & nous jetter dans le desordre & dans la frayeur dans le tems que nous nous y attendons le moins.

Aprés avoir eu bien des peines & bien des ennuis, d'autres passions plus gayes & plus agreables viennent à present m'occuper à leur tour. Quel qu'en soit le dénouëment, je ne puis pas toûjours soûtenir le fardeau d'une ratte chargée & boufie de vents mélancoliques, principes ou du moins vehicules d'idées horribles, de soucis

1667. rongeans, & de desespoirs afreux. De plus, il me semble que j'ai sujet d'être joyeux, puisque par un accident des plus agreables je me trouve tout à coup délivré de plusieurs vaines défiances & inquietudes qui ont troublé mon repos durant trois ou quatre ans, & rentré en possession de la charmante conversation de Dajar, que j'ai aimée avec tant de passion tant que j'ai été jeune, comme il peut t'en souvenir.

Je te dirai donc, que me promenant un jour dans les ruës, je rencontrai cette aimable Gréque en deüil. Surpris outre mesure de la vuë d'une personne pour qui j'avois eu autrefois tant d'estime, je demeurai d'abord immobile comme si j'avois été frappé d'un coup de foudre. Je ne puis pas m'empêcher de me défier de mes sens, & de donner le démenti à mes yeux qui m'assûroient que c'étoit elle. Ni l'âge, ni l'absence n'avoient point effacé son agreable idée de ma mémoire, ni même fait aucun changement sur son visage; aussi n'eus-je pas la moindre peine à me rappeller le charmant objet de mes amoureux desirs. Cependant ma surprise fut si grande dans cette entrevûë inopinée, que je n'eus pas assez de resolution pour m'en croire moi-même. Elle ne parut pas moins surprise que moi. Nous ne pûmes parler ni l'un ni l'autre, & demeurâmes tous deux immobiles comme deux statuës. Honteux enfin de me voir plus long-tems dans un si grand desordre, je rompis le silence, non sans quelque transport & émotion, en m'écriant: Est-ce Dajar, ou est-ce son ombre que je vois? La Fortune m'a-t-elle favorisé ou joüé dans ce fatal moment? Ou est-ce que des Nimphes ou des Fées sont décenduës pour nous tromper dans les ruës des grandes Villes sous des formes empruntées, & se confondent dans la foule des mortels pour braver nos plus douces esperances, en presen-

nt faussement à nos yeux des personnes che- 1667.
es, des amis, ou des gens qu'on souhaite avec
assion, pour se faire un divertissement de nos
eines & de nos desirs ? Il se peut faire que
ithere ait quitté son sejour celeste, comme dit
Virgile, & qu'habillée à la Tirienne elle ait ren-
ontré dans les champs l'heroïque fils d'Anchi-
e, & l'ait amusé par les feintes apparences de
'humanité, jusqu'à ce que sa voix celeste lui
t connoître qu'elle étoit une Déesse. Ainsi en
sa Diane quand elle décendit sous les voiles de
a nuit, & inspira à Endimion dormant des son-
ges immortels, déroba des baisers amoureux à
e charmant jeune homme, & lui dit à l'o-
eille des paroles celestes, plus puissantes que les
chansons d'Orphée, qui inspiroit aux arbres &
aux rochers les passions de l'amour Platonique.
D'autres fois les Déesses ont voulu décendre &
prendre l'air frais du Mont Hemus ou du su-
perbe Mont Ida. Ainsi Melpomene, Clio, & les
autres Muses, ont souvent voulu visiter les fraî-
ches hauteurs de leur cher Parnasse, d'où dé-
cendant sur les ombrageux rivages d'Helicon,
elles obligeoient par des voix plus que mortel-
es les Echos libertins à se joindre à elles, pour
chanter tous d'une voix les loüanges de quel-
que demi-Dieu, ou Heros qu'elles aimoient.
Mais qu'une Déesse, une Nimphe, ou une Mu-
se, ait jamais frequenté les Villes, & se soit
confonduë avec la foule des mortels ; c'est ce
qu'on ne sauroit croire. Ainsi ou je songe, ou
c'est Dajar que je vois.

J'allois, cher Dignet, me jetter dans de plus
grandes extases encore en prononçant son nom,
mais elle se mit à soûrire, & m'interrompant
avec une obligeante modestie : Si vous êtes l'hom-
me pour qui je vous prends, me dit-elle, & que
vous vouliez avoir mon estime, soyez moins
passionné, & vous défaites de cette sauvage

1667. maniere de plaisanter. Nous ne sommes plu ni vous ni moi dans les vanitez de la jeunesse. Nous sommes dans un âge qui doit nou avoir guéris des mouvemens impetueux & de fougueuses & extravagantes passions de la jeunesse.

Je ne regardai cela que comme une feinte raillerie & comme un échantillon de l'artifice du sexe : Car tu sais que les plus grandes Princesses sont bien-aises qu'on leur dise des douceurs, & qu'on leur parle d'un ton passionné, quelque dolent & langoureux qu'il soit. D'ailleurs la mode des François est de parler en stile de Roman, quand il est question de faire l'amour. Cependant comme il n'étoit pas à propos de perdre davantage de tems en pleine ruë en poussant plus loin un tel discours, je la priai d'entrer en lieu où nous pussions nous entretenir avec plus de liberté. Elle accepta le parti, & je la conduisis chez le Juif Echimilia. Sa maison est dans une situation agreable ; elle est bâtie sur les bords de la Seine, & a un fort joli jardin. Il arriva qu'Echimilia étoit en Ville ; ce qui nou donna occasion de profiter du tems sans être interrompus par des salutations necessaires, & pa les complimens qui se font en pareil cas. Quant au reste, je disposois de sa maison comme s'il y eût été present.

Comme c'étoit dans le fort de la chaleur de l'Eté, je menai Dajar dans un petit cabinet de feüillage qui étoit au milieu du jardin ; & hor de la portée des oreilles. Nous nous assîmes sou ce frais asile composé de Hêtre sauvage, qui faisoit un couvert fort beau & fort épais, & nou nous y rappellâmes nôtre premiere connoissance & amitié Dajar n'avoit rien perdu de sa naturelle modestie & prudence, & la beauté de son visage n'avoit souffert de diminution que celle qu arrive aux plus belles Roses, Violetes, ou autre

eurs, qui dans leur plus grand déclin meritent 1567.
: épithetes d'aimables & de douces. Neanmoins le brillant de son esprit & sa belle humeur eparoient toutes les brêches que le tems pouvoit ui avoit faites.

Je te proteste, mon cher Dignet, qu'il me fut mpossible de revoir & de n'aimer pas une personne, dont l'idée étoit si chere & si familiere mon esprit. Je m'empressai de plus en plus à ui faire la cour, quand elle m'eut dit qu'elle toit veuve. Il me fut aisé de bannir de mon ouvenir l'infidelité qu'elle m'avoit faite d'aprendre à son mari l'amour que j'avois eu pour elle. L'amour applanit d'abord toutes les difficultez; il est prêt, prompt & ingenieux à excuser les plus grandes fautes qu'un Ami puisse jamais faire, & plus ingenieux encore à pallier les pécadilles d'une maîtresse. Cette genereuse passion a une vertu particuliere pour détruire toute sorte de mouvemens vindicatifs, & éfacer la memoire de tous les outrages passez. Il fait toûjours naître de nouveaux desirs aux personnes jeunes & vigoureuses, & comme la palme plus il est chargé & plus il s'éleve. Il multiplieroit & s'étendroit volontiers jusqu'à l'immortalité. Il n'y a point de consideration si ce n'est celle de la gloire qui puisse tenir contre l'amour, ni même prétendre d'entrer en paralelle. Cependant les hommes les plus celebres & les plus glorieux rendent souvent hommage à cette douce passion, & les Conquerans du monde ne peuvent s'empêcher de devenir la conquête de deux beaux yeux.

Ne sois donc point surpris qu'étant chair & sang comme les autres hommes, je n'aye pû me défendre des charmes de Dajar.

Pardon de ne pouvoir à present te faire un plus long détail de cette avanture. Il m'arrive un homme de la part du Juif Echimilia, qui

1667. me fait savoir que ma mere est extrémement mal, & qu'elle a besoin de moi. Attens bien-tôt de moi d'autres nouvelles.

LETTRE LXXVI.

A Pesteli Hali son frere, Grand Maitre des Doüannes & de l'Artillerie, à Constantinople.

Diverses remarques sur les femmes, tirées des Rabins & autres Auteurs Hebreux.

IL est écrit dans le livre de la destinée, qu'un homme doit être une fois en sa vie au moins la conquête d'une femme. Mon sort est que je le sois deux fois. Je ne sai si je t'ai mandé l'amour que j'ai eu autrefois pour une belle Gréque nommée Dajar, qui demeuroit à Paris il y a quelques années. Je ne puis m'en éclaircir à present en consultant mes lettres qui sont à mon logis, & moi chez Echimilia, où j'écris cette lettre pour profiter de l'occasion d'un Marchand Juif qui part en ce moment pour Constantinople, & t'envoyer par lui un petit present de montres & de pierres d'Orient.

Neanmoins si tu as la curiosité de savoir les circonstances de l'amour dont je parle, nôtre ami Colou peut t'en informer. Cependant permets-moi de me donner un peu l'essor à l'égard des femmes, & de l'amour qu'on a pour elles; si profondement gravé dans nos cœurs par les soins de la nature. Il n'y a point d'homme qui ne soit susceptible de cette agreable passion. Elle est avec nous dans le sein de nos meres, & nous ne sommes pas plûtôt nez que nous la suçons, s'il faut ainsi dire, avec le lait. Les soins particuliers de nos

ourrices font de soufler dans nos ames enfantines 1667.
ar mille artifices feminins soûtenus d'une tendres-
e necessaire, les petites étincelles de ce feu immor-
el, pendant que nous nous enivrons à leur sein
'une potion amoureuse, plus puissante & plus
urable que celles que les filles de Grece compo-
ent par art magique, lors qu'elles veulent capti-
er quelque charmant jeune homme. Nôtre sang
insi nourri de cette liqueur Sympathique, devient
e centre de mille inclinations amoureuses. Nôtre
ttachement pour le sexe est d'abord general, in-
orme & volatile, si je le puis dire, jusqu'à ce que
e tems & l'occasion ayent fixé nos desirs sur quel-
ue objet particulier, que la destinée ou le hazard
resente à nos yeux. A la premiere œillade cet ob-
et lance de ses yeux enchanteurs la parfaite image
e son ame, qui penetre comme un éclair jusqu'à
os plus secretes facultez. Cette rapide idée nous
ransforme incontinent à son image, & comme la
ire fonduë reçoit toute sorte de formes, nous re-
evons aussi tout à coup une impression qui dure
utant que nous. Ou si nous nous en défaisons, ce
'est que pour en prendre une autre. Ainsi toute
ôtre vie se passe à aimer tantôt un objet, tantôt
un autre.

Cependant le devoir d'un homme sage, est
de moderer sa passion, & de ne souffrir pas
qu'elle degenere en extravagance. Il y a beau-
coup à dire pour le sexe, & beaucoup contre.
Comme nous sommes des énigmes à nous-mê-
mes, les femmes sont des misteres & des Para-
doxes superieurs d'un degré.

Ce seroit une envie qui tiendroit du sacrilege,
de dissimuler leurs bonnes qualitez & les avanta-
ges qu'elles ont sur nous à plusieurs égards, &
de n'occuper nôtre plume qu'à publier leurs
defauts & leurs infirmitez. Il y a des Docteurs
Hebreux qui ont voulu prouver l'excellence de
la femme des noms d'Adam & d'Eve, en ce

1667. qu'Adam signifie terre, & Eve vie. Ils soûtiennent que les noms que Dieu imposa aux choses marquent leur Nature & leurs qualitez, comme un tableau represente la Nature & les qualitez de l'Original. Ainsi selon ces Rabins, plus la vie est préferable à la terre, plus la femme l'est-elle à l'homme.

Ils vont encore plus loin, & pour confirmer leur sentiment, ces Cabalistes tirent leurs preuves de l'afinité qu'il y a entre le nom d'Eve & le sacré nom de Dieu, l'inéfable Tetragrammaton.

Je ne sai si ces remarques critiques sont de quelque importance ou non dans le cas dont il s'agit : neanmoins tu n'ignores pas que les langues Orientales sont pleines de misteres. Il n'y a point de mot, point de lettre, qui outre le sens ordinaire ne renferme quelque secret divin ou naturel. C'est pour cela qu'Al Zerbi le saint Docteur des Musulmans, dit, qu'il y a de la magie dans le sacré nom de Jesus, & que toutes les fois qu'il sera prononcé sur la grande Trompette de Michel, il fera fléchir le genou à toutes les puissances du Ciel, de la terre & de l'Enfer. Le monde tremblera, les Elemens se dissoudront, & le Firmament en sera emporté comme un rideau. Les vastes Globes celestes se plieront comme une peau seche ou comme un morceau de parchemin devant le feu; tant sera puissante la vertu de ce terrible mot par qui l'Univers a été créé, lors qu'il plaira à Dieu comme de mettre en pieces ce monde visible pour nous faire voir des mondes invisibles & éternels, ouvrages encore plus nobles. Le monde s'afaissera & s'évanoüira de tous côtez, incapable qu'il sera de soûtenir le grand éclat de la gloire immortelle, & le brillant des Essences celestes qui décendront en corps des Palais de Dieu, les infinies solitudes & retraites du Tout-puissant.

Tu n'as aucun sujet de te scandaliser de ce que j'écris, ni de me regarder comme Chrétien. Tu

fois que je produis l'autorité du Docteur des 1667.
Arabes, un vrai Croyant, & un homme qui est en odeur de sainteté. De plus, si je suis capable de te donner des conseils, permets-moi de te dire que l'usage ordinaire des Professeurs Musulmans de la Ville Imperiale, ne doit point t'obliger à méprifer le bienheureux fils de Marie, dont nôtre saint Prophéte parle avec tant d'honneur. Dans combien de Chapitres de l'Alcoran ne trouve-t'on point son éloge ? Je te conseille plûtôt d'imiter les Turcomans qui passent pour les meilleurs Fidéles. Ils ont de la veneration pour Jesus & pour l'incomparable Vierge sa mere. Autant en font les Chupmessahites (a) & tous les bons Musulmans. Quant aux autres, ou ce sont des superstitieux & des fanatiques chagrins, des Renegats & des miserables, où des Libertins brutaux qui ne craignent ni Dieu ni les hommes.

Aprés avoir parlé de l'incomparable Marie, mere du Messie, dont l'Alcoran dit tant de bien, voici justement le lieu de finir ma disgression, & de continuër à te rapporter ce que les Rabins Juifs disent de plus à la loüange des femmes.

Ils considerent l'ordre que Dieu observa selon l'histoire de Moyse dans la creation du monde. Ils disent qu'entre ses ouvrages les uns sont incorruptibles & immortels, les autres corruptibles & sujets à la mort ; & que comme il commença par la plus excellente espece des premiers, c'est-à-dire par les substances spirituelles pures, de même il finit par la plus illustre des derniers, je veux dire par la femme, qui est le dernier de ses ouvrages, & le plus parfait des Etres composez, puis qu'il renferme la nature du Ciel, de la terre, de l'air, du feu, & de l'eau, dont les mineraux, les plantes, les animaux, & tous les autres Etres

(a) *C'est une secte des Turcs qui croit que Jesus-Christ est Dieu, & le Redempteur du monde.* Ric. de l'Emp. Ottom.

1667. avoient déja été faits. C'est le sentiment de certains Ecrivains Hebreux, qui croient que Dieu ayant créé Eve, & fait ensuite la revûë de ses ouvrages, ne trouva rien de plus excellent ou de plus Divin que la femme. De-là vient aussi qu'aprés l'avoir créée il se reposa & commença le Sabath, comme si sa puissance & sa sagesse avoient été fatiguées, & n'eussent pû concevoir l'idée d'aucune autre creature plus parfaite que la femme: Ou comme si Dieu n'avoit pas crû que l'Univers eût été complet sans le dernier & le plus parfait de ses Ouvrages: Car ils tiennent qu'il est absurde de croire, que Dieu eût voulu finir un Ouvrage aussi prodigieux & aussi admirable que celui de la creation par quelque chose de mediocre & de bas.

Ils appuyent cela par un principe de Philosophie, qui dit, que *la fin est toûjours la premiere dans l'intention, & la derniere dans l'execution* La femme donc, disent-ils, étant le dernier Ouvrage de la Creation, il est évident qu'elle fut le principal dessein & la principale vûë qu'eut le Tout-puissant en creant le monde, qu'il enrichit & embellit d'abord d'une infinité de biens & de plaisirs, & en mit ensuite la femme en possession comme étant son propre & naturel Palais, pour y regner souverainement sur tous les Ouvrages de son Createur.

De plus ils tirent avantage du lieu particulier où la femme fut créée, & relevent son excellence en ce qu'elle fut formée dans le Paradis parmi les Anges, au lieu que l'homme le fut sur la terre, & parmi les brutes. Ils concluent de-là que les femmes ont cet avantage particulier, qu'étant sur un lieu fort élevé ou sur un précipice, elles regardent en bas sans aucuns vertiges ou maux de tête, ou sans aucun éblouïssement, comme si sur cette élevation elles étoient plus proches de leur veritable Element, ou du ma-

isique lieu de leur naissance. Au lieu que les 1667.
ommes sont ordinairement sujets en tels cas à
s sortes d'accidens.

Mais la plus forte raison qu'ils alleguent, est
ise de l'admirable beauté du sexe, qui com-
e les nuages épurez de l'Eté, semble attirer
lui l'éclat d'une lumiere immortelle, & en
ire part au monde par voye de reflexion. Quels
comparables charmes n'a point une femme ?
e quelle éblouïssante majesté n'est-elle point
vironnée depuis les pieds jusqu'à la tête ? On
e peut regarder son aimable contenance sans
onnement, ni fixer sans transports ses yeux
ir les siens. Ce sont ces flambeaux qui font dé-
oyer les astres du matin, & obligent les Dieux
quitter le sejour celeste pour errer çà & là,
ce que disent les anciens Poëtes est vrai.
'est ce que fit Apollon pour sa Daphné, &
upiter pour d'autres, de ce sexe charmant.
Nous ne devons point en être surpris, puisque
ous trouvons dans la loi écrite que les Anges
e rendirent amoureux des admirables filles des
ommes, & en firent leurs femmes ou Concu-
ines, d'où décendit la race des Geants. Les E-
rivains modernes témoignent encore que les Es-
rits & les Démons bons & mauvais, de tout
ang & de toute qualité, ont eu des passions ar-
entes pour quelque Vierge mortelle. Ce n'est
as une opinion fausse ou vaine, comme les in-
crédules voudroient faire accroire, mais une ve-
ité reconnuë & confirmée par plusieurs expe-
riences.

La figure, la voix & l'air d'une belle fem-
me, sont si admirables, qu'il faut s'aveugler soi-
même pour ne pas voir que ce sexe renferme
tout ce que le monde a de beau. De-là vient que
non-seulement les hommes, les Anges, les Dé-
mons, les genies, les Satires, & en un mot tou-
tes les creatures raisonnables, admirent une belle

1667. femme, mais aussi les brutes ne sauroient la voir sans surprise. Toutes lui rendent hommage par des soûpirs & des vœux muets, & adorent cette magnifique idole. Il n'y a rien dans la Nature qui n'en soit amoureux & qui ne se jette à ses pieds. Elle est dans l'Univers la seule Souveraine.

Mais aprés tout, mon frere, les femmes ont leurs mauvais côtez, aussi-bien que tous les autres Etres. Elles sont les passages, frontieres du monde celeste & du monde terrestre : Les portes de la vie & de la mort, les avenuës du Paradis ou de l'Enfer, selon qu'on en use bien ou mal. Comme le feu elles échauffent & rafraîchissent, pourvû qu'on s'en tienne à une distance raisonnable. Mais si on les aproche de trop prés, elles brûlent & entament, si tant est qu'elles ne consument pas entierement. On pourroit encore les comparer à l'eau, & dire qu'elles sont bonnes & necessaires tant qu'on les retient dans leurs bornes ; mais laissez-les une fois franchir les limites de la modestie, elles menaçent de tout perdre. En un mot, il n'est pas sûr de les chagriner pour la moindre chose, ni d'avoir trop de complaisance pour elles. Trop d'amour aussi-bien que trop peu, peut leur être égalément fatal. Une prudente generosité est le seul moyen de joüir heureusement & agreablement de ce Sexe.

Cher Pesteli, ayons du respect pour nous-mêmes, & alors nos femmes & nos Concubines ne manqueront pas de nous rendre la veneration qui nous est dûë : car elles aiment un homme qui est veritablement mâle & brave,

LETTRE LXXVII.

Au même.

erfidie de Soliman. Lâcheté qu'il avoit faite à Fatima, fille d'Useph, Oncle de l'Espion.

A Peine avois-je achevé mon autre Lettre, 1667.
qu'une autre découverte de la perfidie de oliman m'a donné l'allarme tout de nouveau. e scelerat est trés-certainement un échapé d'en-r, un Diable sous la forme humaine, une lante extraordinaire cueillie sur les affreux ords du Cocite, & entée sur nôtre tronc pour ous perdre & pour nous ruïner. Toute la 'ribu est obligée de le maudire par des execra-ions immortelles. Il employe toute son adresse chercher les moyens de faire du mal. Ses eines sont pleines de poison plûtôt que de sang umain. Le venin des Dragons & des Aspics est ous sa langue, & sur les levres le fiel des Cro-odiles. Ses poûmons ne respirent que les fu-iées de l'Enfer; le Démon fait mouvoir son œur, & tout son corps est une caverne de uries, aussi malignes & aussi noires que cel-es qui sont autour du Trône du Prince des te-ebres.

Je lui aurois aisément pardonné les lâches at-entats qu'il avoit malicieusement faits contre ma ie & mon honneur, ses lâchetez & ses com-lots, ses calomnies & médisances, & en un mot, oute la Kirielle de ses perfidies : Mais d'avoir busé de la sage Fatima, fille de nôtre oncle Useph, c'est un outrage que je ne saurois ja-

1667 mais lui pardonner. Cette innocente fille n'a ja mais merité d'en être traitée avec tant de cruauté Les lies de mille ameres maledictions ſoient ſo ſeul breuvage en enfer, à moins qu'il ne ſe repent de ſa lâcheté, & n'en faſſe honorablement ſa tisfaction.

Tu me demanderas peut être, quel crime a commis en cela Soliman pour m'inſpirer un ſ violent reſſentiment. Sache donc que le mari d Fatima étant appellé à ſervir le Grand Seigneu dans les guerres de Dalmatie, & contraint pa conſequent d'être éloigné de ſa femme depui plus de quatorze mois, elle confia à Soliman une affaire de grande importance, où il s'agiſ ſoit de ſa vie, de ſon honneur, & de ſa fortune Il ſemble qu'elle s'étoit brouillée avec une veu ve Gréque qui avoit tâché de la perſuader à ſe proſtituër au Grand Cadi de Smirne, où ell demeure. Ce Magiſtrat par un accident ex traordinaire avoit vû Fatima dans un bai qui ne ſervoit qu'aux femmes de qualité. La negligence des domeſtiques fut cauſe qu'il n fut point remarqué, & il ſe retira paſſionné ment amoureux. Tu ſais que cette paſſion rend inquiets tous ceux dont elle s'empare. Ne ſça chant donc comment ſe ſatisfaire, il s'aviſa de communiquer ſon amour à la veuve dont je viens de parler. Cette malhonnête femme promit d'a bord de le ſervir, & de contenter ſes deſirs, Cependant elle ſe trompa, & ne pût jamais vaincre l'inviolable chaſteté de Fatima. Ni les belles promeſſes, ni les beaux diſcours qu'elle lui fit ne pûrent jamais corrompre ſa vertu.

Outrée de ſon refus, elle chercha les moyens de s'en venger, & crût qu'il n'étoit pas impoſſible de faire réüſſir ſon deſſein par la violence, puis qu'elle ne l'avoit pû par la douceur. Elle fait pour cet effet un procés à Fatima, & l'accuſe ſous ſerment devant le Cadi de ſortilege & autres crimes

es. Le Cadi qui avoit sa leçon ne voulut point tendre la cause en plein Divan ; mais s'excunt sur une maladie de commande, il fit ver l'Accusée dans sa chambre. La Gréque s'éit munie de divers témoins subornez, qui deient déposer des choses horribles contre cette nocente femme, lorsque le Cadi, sous ombre du spect qu'il disoit avoir pour le mari de Fatia, fit semblant d'en avoir pitié, remit l'affaire une autrefois, & cependant retint l'Accusée prinniere dans son Palais. 1661

Tout cela se fit avec tant de secret, que qui e ce soit de la Ville n'en eut avis, à la reser d'un ou de deux amis de la Gréque, & de Sonan nôtre digne cousin qui se trouva pour lors Smirne.

Comme on a recours aux amis dans les disgras pour implorer leur assistance, Fatima dans un angement si inopiné eut le tems & la commoté de parler à Soliman. Elle le conjura toute en rmes d'aller trouver à Alep certains intimes ais de nôtre maison, & de leur aprendre son état: i lieu de le faire le perfide scelerat va à Tripoli, dit aux amis de son mari tout ce que sa mae pût inventer de fletrissant & de scandaleux, oûtant qu'elle avoit presque ruiné son mari par mauvaise vie. Il contrefit même l'écriture de poux, & produisit des lettres & billets en rtu desquelles il leva mille sequins, avec lesels il s'en est allé personne ne sait où, pour cher de rétablir ses affaires ruinées, & de jet de nouveaux fondemens à de nouvelles fourls. Cependant la pauvre Fatima est contrainte de ufrir la honte & l'infamie de choses dont elle fut jamais coupable. Mais j'espere que le tems a connoître son innocence, & confondra ce audit scelerat.

Il y a long-tems que je lui avois conseillé de yager, & de voir les divers païs du monde ;

1667. Mais je ne lui ai jamais conseillé de se charger en voyageant d'une lâche ingratitude, d'une barbare malice, de la perfidie, & des autres vices de la derniere noirceur. De plus petites foiblesses & taches de la vie humaine sont un trop grand fardeau pour un cœur genereux, qui ne peut le soûtenir sans soûpirs & sans plaintes Ceux qui ont une étincelle de vertu rougissent des moindres fautes qu'ils font. Si tentez par la bonne compagnie, ou par l'esperance de bannir le chagrin, il leur arrive de boire un peu plus de vin qu'à leur ordinaire, & de faire dans ce état quelques petites irregularitez, ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes. Ils ne conspirent poin contre leurs amis, contre leurs parens, contre leurs innocens voisins, ou contre les gens de leur connoissance. Ils tournent tout leur ressentiment contre eux-mêmes. De-là vient que pour reparer leur faute ils s'en repentent avec larmes, qu'ils répandent en abondance au pied de l'autel comme autant de genereux Sacrifices pour appaiser la colere de Dieu, don l'idée leur fait pousser mille vœux & mill gemissemens. Aussi leur soüillure s'évanoüit & est bien-tôt nettoyée. Ceux qui ont naturellement de la vertu en font de même à l'égar des autres vices. Ils tâchent de déraciner le mauvaises habitudes qui leur sont ordinaires. Il mettent tout en œuvre pour se reformer. Mai les méchans pechent par inclination & sans remords. Ils ne font jamais rien pour se fortifie contre les pechez ausquels ils sont sujets : A contraire toûjours penchant du côté du vice, il le suivent, & cherchent les occasions de fair des impietez. Ils sont naturellement injustes ne sauroient vivre contens s'ils n'ont fait quel que crime prémédité. Leur Element est de for ger à faire du mal. De ce caractere est nôtr Cousin Soliman.

Dieu lui inspire plus de reconnoissance pour 1667.
s amis, plus de naturel & d'affection pour ses
.rens, & plus d'équité pour tout le monde.
-non qu'il soit comme Caïn, qui pour avoir
é son frere fut condamné à être vagabond
.r la terre ; & comme Zeuli Bazar le Per-
n, qui pour avoir faussement accusé le Pro-
iête Osée, fut paralitique de la tête tant
'il vécut.

LETTRE LXXVIII.

Au Vicaire du Mouphti.

Election de Clement IX. aprés la mort du Pape Alexandre VII. Paralelle des Papes & des anciens Pontifes Romains. Pouvoir, puissance, & autorité des premiers.

1667. J'Ai donné avis à la Porte de la mort du Pape, qui est le grand Patriarche des Nazariens. Les Cardinaux en ont élû un autre qu'ils appellent Clement IX. homme d'un caractere distingué pour les sciences & pour la pieté; & homme dont les Chrétiens attendent de grandes choses pour le bien public de leur Religion.

Il semble que les Papes ayent herité de l'autorité & des honneurs des anciens Pontifes ou Grands Prêtres Romains du tems du Paganisme. Ils ont même un pouvoir beaucoup plus étendu & plus absolu: car ces Prélats Payens ont toûjours été soûmis aux Empereurs, qui les protegeoient & maintenoient; mais les Papes ne reconnoissen point de Superieur sur la terre. Les Rois & les Empereurs leur rendent hommage, & les servent aux choses les plus viles, comme à tenir le bassin quand le Pape se lave les mains, ou l'étrier quand il monte sur sa Mule, ou qu'il en décend. Tantôt les grands Princes menent son cheval par la bride & tantôt ils le portent sur leurs épaules. On dit qu'Eumenes Roi de Pergame étant venu à Rome & qu'ayant ôté son Turban, il le mit à terre par humilité devant le Senat, & reconnût qu'il en avoit reçû la liberté. On dit encore que Prusi

Roi de Bithinie se disoit Esclave du Senat Romain ; & se prosternoit jusqu'en terre devant lui. Mais tout cela n'est rien au prix des soûmissions que les plus grands Monarques font au Pape, lorsque rampans sur leurs mains & sur leurs genoux, ils vont baiser sa pantoufle. 1667.

Il donne les Couronnes & les ôte quand il lui plaît ; il a le pouvoir d'absoudre les Sujets du serment de fidelité, de pardonner les pechez, ou de les retenir ; d'ouvrir & de fermer les portes du Paradis, du Purgatoire & de l'Enfer ; ou du moins il tâche de faire acroire au monde qu'il le peut.

Il a pour Assistans & Conseillers soixante-dix Cardinaux, qui sont tous égaux aux Princes : Cent cinquante Archevêques sous son obeïssance, mille soixante & dix Evêques : Cent quarante-quatre mille Monasteres ou maisons Religieuses : Trois cens mille Paroisses obeïssent à ses ordres, & lui rendent hommage. S'il étoit résolu à faire une longue guerre, il n'auroit qu'à imposer six écus par an sur chaque Monastere, & cinquante-deux sur chaque Paroisse, pour se faire un fonds de seize millions d'écus par an. Et si de chaque Monastere il prenoit dix hommes, il feroit une armée de quatorze cens quarante mille hommes : ce qui est plus qu'aucun Potentat du monde ne sauroit faire.

Tu me diras qu'il est donc surprenant qu'il ne le fasse pas, & qu'avec de si grandes forces il n'entre point en guerre avec le Grand Seigneur, qui lui a enlevé tant de beaux païs qui étoient autrefois sous son obeïssance.

Oracle sacré des Musulmans ; Dieu lui a lié les mains ; & il n'est pas en son pouvoir de le faire. Ce ne sont que vagues speculations, projets impratiquables, & pures chimeres. Ce grand nombre d'Archevêques, d'Evêques, de Prêtres, de Paroisses, & de Moines, quelque bonne volonté

1667. qu'ils eussent de lui obeïr en tel cas, ne sauroient faire un pas sans la permission de leurs Souverains. Tout cela est disperse dans divers Royaumes, Etats, & Principautez, & sujet aux Loix du Gouvernement établi. De sorte qu'à moins que de pouvoir unir les Princes Chrétiens avec lui pour entreprendre une si grande expedition, il seroit impossible qu'elle répondit jamais à ses desirs. Chaque nation a ses interêts en vûë; ce qui fait qu'elles ne veulent point entendre à des propositions qui pourroient les embarasser, supose qu'elles ne les ruïnassent pas. Qu'il fasse courre d'une Cour à l'autre, tant qu'il lui plaira il ne formera jamais une nouvelle Croisade. Ce zéle n'est plus à la mode dans la Chrétienté. Les Rois n'ont pas aujourd'hui la moitié tant d'attachement & de veneration pour le Pape, qu'ils en avoient autrefois. Quand Boniface VIII. voulut étendre sa puissance temporelle en France, Philippe le Bel qui en étoit alors Roi, lui fit cette courte réponse. *Sache, extravagant Prélat, que pour les choses temporelles nous ne dépendons que de Dieu seul.* Et un Ambassadeur François à Rome parlant hardiment au Pape, le Prélat lui reprocha que son pere avoit été brûlé comme Heretique. Sur cela l'Ambassadeur lui donna un si vigoureux soufflet, qu'il le jetta à la renverse. Ce fut encore une fâcheuse ambassade que celle que les Evêques d'Orient firent au Pape Jean III. qui prétendoit avoir une autorité universelle sur toutes les Eglises du monde: *Nous croyons fermement*, lui dirent les Envoyez, *que tu as une puissance absoluë sur tes Sujets; mais nous qui ne sommes point tes Sujets, ne pouvons souffrir ton orgueil, ni assouvir ton avarice. Le Diable soit avec toi, & Dieu avec nous.*

En un mot, il y a deux cens ans que le Dannemark, la Suede, la Norwegue, la Hollande, l'Angleterre, l'Ecosse, Geneve, l'Irlande, la

oitié de l'Empire, & la moitié de la Suisse ont 1667.
:hapé au Pape, & ne sont plus sous son obeïs-
nce. Les Royaumes & Etats qui sont encore
ous le joug, sont prêts à s'en secouër à tout
oment, quoiqu'ils n'ayent jamais été moins soû-
is & moins opprimez. La France, l'Espagne,
: Venise font souvent condescendre le Pape à
urs demandes. Il n'ose pas même resister, mais
dissimule & fait semblant de ne rien voir com-
ie un pere decrepite dont les enfans sont deve-
ıus trop puissans.

Saint Successeur du Prophête & des Ambassa-
eurs de Dieu, tu es l'infaillible Interprete de la
oi, & le juge de l'équité, cependant tu ne t'é-
èves pas au-delà de ta commission. Le Grand
eigneur a de la veneration pour ta Sagesse &
our ta Sainteté; mais neanmoins tu obeïs aux
Édits Imperiaux. L'Empereur est ton Souverain,
x tu es son guide & son conducteur dans le che-
nin du Paradis. Dieu augmente tes lumieres com-
ne tes années, & inspire à moi & à tous les vrais
idéles une fidelité sincere pour nôtre Souverain,
x pour toi une religieuse obeïssance dégagée du
noindre mélange de perfidie ou de superstition.

LETTRE LXXIX.

A Nathan Ben Saddi, Juif à Vienne.

Conversion de Sabbati Sevi, prétendu Messie des Juifs, à la foi Mahometane.

1667. TU vois à present que je suis un plus fidele Prophête, que l'imposteur Sabbati Sevi ton nouveau Messie. Cependant quoique j'aye mieux rencontré que lui, je n'aspire pas pour cela à la qualité de Prophête. Je ne me pique que d'être un homme qui n'a pas entierement perdu le sens & la raison. Quoiqu'il en soit, si tu veux encore avoir de la veneration pour Sabbati Sevi, fais-la paroître en suivant son exemple & embrassant la foi Musulmane, comme il a fait. Il en fait au moins une profession exterieure, & eut l'honneur d'en user ainsi d'abord en presence du Sultan. Je ne sai si tu en as entendu parler ou non. Tes freres ne répandent peut-être pas volontiers les nouvelles d'une conversion qui couvre d'infamie toute vôtre race. Il n'est pas impossible qu'ils ayent honte d'être les Trompettes de leur propre folie, & de faire savoir dans le public qu'ils ont ajoûté foi à un fourbe de ce caractere; fourbe qu'on croiroit assez vieux & assez infect pour faire revenir un homme qui auroit le moindre grain de bon sens, sur tout s'il consideroit combien vos peres ont été dupez par de tels petits Messies, & par de pareils faux Prophêtes.

Je loue Sabbati Sevi, & je dis qu'il a eu de l'esprit de n'avoir pas voulu s'exposer aux Archers du Grand Seigneur, & de ne s'être pas mis en tête par une vaine presomption que le Ciel feroit

s miracles qui le mettroient à couvert d'un ora- 1667.
de coups. S'il avoit été assez fou pour cela je
urois regardé comme le plus grand prodige de
ipidité qu'il y ait jamais eu au monde. Si tu
es pas encore informé de cet evenement, la re-
mmée t'en portera bien-tôt les nouvelles; &
ors ma lettre ne te paroîtra plus obscure. Ce-
ndant sois assuré qu'il a renié son Apostolat
ur sauver sa vie, & cela en presence du Grand
eigneur & des Principaux de la Cour; ayant en
ême tems reconnu un seul Dieu & Mahomet son
ophête. Si tu es donc de ses Disciples, tu dois
re ferme & marcher sur ses traces, donnant gloi-
au Dieu éternel qui a envoyé des Prophêtes
toutes les nations pour conduire les hommes
ns la bonne voye, comme il envoya Moïse à
Maison d'Israël.

Ne permets point, Nathan, que des principes
rnez, des préjugez sans fondement, dérobent
ton esprit le brillant éclat de l'immortelle ve-
té qui reluit sur chacun. La lumiere celeste n'est
int renfermée dans une nation particuliere. El-
est abondante, étenduë & infinie: Elle jette ses
ayons du long & du large, & éclaire toutes les
ations de la terre.

Je reconnois, il est vrai, que le Tout-puissant en-
oya d'abord Moïse à la posterité d'Isaac avec la
i écrite. Si elle avoit obeï aux préceptes sacrez,
ôtre race seroit peut-être maintenant benite plus
ue tout le reste des hommes. Peut-être vos pe-
es auroient étendu leurs conquêtes du long & du
rge; & poussées jusqu'aux extrémitez de la ter-
e; depuis l'Inde jusqu'aux bords Septentrionaux
e l'Afrique, & depuis les bords éloignez du Midi
usqu'à la nouvelle Zemble, qui est sous le cercle
rctique. Alors les Princes pieux auroient voyagé
es quatre coins du monde; & fait de longs pele-
nages à Jerusalem, pour y accomplir leurs
œux, & y offrir des sacrifices au Roi du Ciel.

1667. Mais vos Ancêtres furent infidéles & idolâtres même jusqu'au pied du mont Sinaï, où ils entendoient les horribles Echos du tonnerre. Ils se firent un veau d'or,& adorerent l'ouvrage de leurs mains. Leurs Décendans servirent aussi à Adonis, à Venus, à Diane, & presque à tous les Dieux & Déesses des Payens. De-là vint que la colere de Dieu s'alluma contre cette generation. Le Dieu fort suscita les puissans Monarques d'Occident, qui prirent les armes & punirent des gens si méchans & si ingrats. Combien de fois fut saccagée la Superbe Jerusalem, & combien de fois furent massacrez les Juifs, où emmenez captifs par les Perses, par les Medes, par les Assiriens, ou par les Rois de Babilone? Combien leur fut-il envoyé de Prophêtes pour les avertir de leurs erreurs, & pour les en retirer? Mais les endurcis fils de Jacob boucherent les oreilles, résolus de perseverer dans leurs méchancetez, dont la mesure étant au comble, la destinée signa enfin l'Arrêt de leur ruïne totale. Car alors vint Jesus fils de Marie, le veritable Messie, qui prédit l'irrévocable Catastrophe de Jerusalem, qui arriva dans ce même siecle comme il l'avoit dit. La victorieuse Armée des Romains la réduisit en cendres, sans épargner même le Superbe Temple de Salomon. Depuis ce tems-là les Juifs ont été dispersez par toute la terre. Les nations, les Villes, ou les Provinces où ils habitent ne les regardent que comme d'execrables fugitifs & vagabonds.

Cependant la renommée de Jesus se répandit; sa doctrine celeste, sa vie pure & parfaite, & ses grands Miracles, subjuguerent les cœurs. La Religion Chrétienne s'enracina dans le monde: Elle crût & s'étendit dans le Continent. Dans l'espace de trois cens ans l'Empire des Romains & celui des Grecs se rangerent sous l'ombre de l'Eglise; & bien-tôt aprés d'autres nations se refugi-

nt sous ce saint azile. Mais par succession de 1667.
ms le Christianisme ayant degeneré aussi-bien
ue le Judaïsme, il tomba dans l'erreur, dans la
perstition, & dans l'idolâtrie. Dieu envoya pour
rs Mahomet nôtre saint Legislateur. L'Ange Ga-
iel apporta du Ciel le livre de gloire, & eut or-
e de l'enseigner à la maison d'Ismaël premie-
ment, & ensuite à tous ceux qui voudroient
nbrasser la pure foi : Mais de châtier en mê-
e tems par le fer & par le feu les infidéles qui
pposeroient à sa mission, & qui resisteroient
la verité.

La Loi Musulmane se répandit d'abord com-
e un torrent en Arabie, en Perse, en Sirie, &
ns les lieux circonvoisins de l'Orient. Rien ne
t capable de faire tête aux belliqueuses armées
s vrais Croyans. Quels hardis & incomparables
ploits ne fit point le vaillant Hali ? Combien
rent sages les conseils d'Omar & d'Abubeker ?
ombien forts & éloquens les discours du chaste
generereux Osman ? Le Prophête fut heureux
vec tous les saints Caliphes. Ils battirent & con-
uirent tout ce qui voulut leur resister.

Les Infidéles furent saisis de tremblement &
horreur toutes les fois qu'ils virent les celestes
endars déployez. Les Incirconcis ne pûrent te-
r contre la grêle de nos heureuses fléches, &
eaucoup moins furent-ils capables de soûtenir l'a-
oche & le formidable choc de nôtre Cavalerie.
eurs lâches Bataillons plierent d'abord & lâche-
nt le pied, pendant que les nôtres sans songer au
illage suivirent leur victoire, & joncherent la ter-
e des corps morts des fuyards. Les vrais Fidéles
ainquirent par tout où ils tirerent l'épée. Ainsi de-
uis plus de deux mille ans nôtre Religion s'est
eureusement accrûë. Si une autre loi doit être re-
elée, & que quelque nouveau Prophête soit envo-
é pour empêcher que la foi Musulmane ne fasse
e plus grands progrés, & pour ruïner l'Empire

1667. des Fidéles, nous ne devons pas pour cela regar der Mahomet comme un impie seducteur. No ne concluons pas la même chose de Moyse quoiq vous soyez exposez à bien des calamitez, ni de Je sus fils de Marie, quoique le Christianisme so sur son déclin.

Il n'est pas impossible que le Tout-puissant n'a encore des préceptes à publier. Sa conduite & se dispensations ont été differentes dans tous les sie cles & dans toutes les parties du monde. Il n'e pas juste que l'homme mortel borne le Tout puissant, & lui prescrive des regles. Il agit d'un maniere qui nous est incomprehensible. Il en voya Moyse qui avoit été élevé dans toutes le sciences & dans toute la sagesse des Egiptien Il donna à Jesus sa puissance & ses lumieres ca chées, & aux Apôtres le privilege de parler tou tes les langues. Mahomet ne sçavoit ni lire i écrire, & cependant tu vois que sa loi a conver ti plusieurs puissans Royaumes, Etats, & Emp res. Qui sçait si dans la suite il ne jugera pas propos de convertir les Apostats par un Sourd q n'entende ni ne parle, ou par quelque aveugle c naissance? Ou il n'est pas impossible qu'il ne serve dans ce misterieux ouvrage d'une fille d'u admirable beauté, à laquelle il donnera des do & des connoissances. Telles furent anciennemen les Sibilles qui prédisoient l'avenir, inspirées qu'e les étoient par la sagesse sacrée. Toutes rempli des soufles interieurs d'un vent immortel, ell démêloient d'abord les profonds misteres de la d stinée, & les écrivoient sur les feüilles des arbre Elles étoient solitaires & douze en nombre, à c que disent les Archives. Il y en avoit une q demeuroit à Cumes en Italie, & encore aujou d'hui l'on y fait voir sa caverne aux Voyageur Elles prédirent ce qui devoit arriver dans la suite & particulierement la naissance de Jesus fils d Marie. Mais elles n'ont pas dit un mot de Sab

bati Sevi, ni d'aucun autre Messie à venir aprés 1666.
le premier. Ces saintes filles étoient en grande veneration parmi les Payens, qui ramassoient les feüilles sur lesquelles elles écrivoient leurs Propheties, & les copioient soigneusement sur du papier, pour transmettre en cet état ces sacrez memoires à la posterité.

Tu peux voir, Nathan, par ce que je viens de dire, que mon unique but est de te retirer des ridicules superstitions de ta nation, & de te faire sentir qu'encore que Dieu ait autrefois favorisé les Juifs des Oracles de la lumiere & de la raison, il y a plusieurs siecles qu'ils sont déchûs de ce privilege. Depuis il a donné l'Evangile à Jesus fils de Marie, l'Alcoran à Mahomet, & dans tous les tems envoyé des Ambassadeurs & des Prophêtes à chaque Nation & peuple de la terre.

Il n'y a point de partialité dans la Divinité qui a fait le monde. Elle est un abîme inépuisable de charité, de lumiere & de vie ; & c'est de cette source sacrée que toutes les creatures puisent leur felicité naturelle selon les differens rangs, capacitez, & desirs des choses. C'est cette Divinité qui revêt le Soleil d'une immortelle robe de lumiere, dont la Lune & les étoiles soûtiennent la queuë.

Quand le jour est venu & que Phebus est prêt à marcher, sa robe couvre tout le Firmament : Les franges d'or dont elle est enrichie pendent jusqu'à nôtre Globe, & traînent sur les terres bourbeuses sans se salir le moins du monde. Elles se plongent dans les rivieres, dans les Lacs & dans les Mers sans se moüiller, & cependant elles épuisent goutte à goutte toutes les eaux de l'Ocean. Ce bas monde se réjoüit de voir une si brillante lumiere ; les Elemens & tous les Etres qui en sont composez se chauffent à ses agreables rayons. Autant en font au Ciel les

1667. Planettes, qui prennent un singulier plaisir à redoubler une partie des ornemens qui les environnent. Elles s'envelopent à demi dans une lumiere empruntée, & comme les Francs Occidentaux, elles vont tantôt çà & là dans leurs celestes promenades, se saluant en passant les unes les autres, aussi-bien que les signes sedentaires & les étoiles fixes, pour voir s'il y en a quelques-uns qui songent à leur gloire & à leur magnificence: Car ils sont les Pages Domestiques du Soleil, & les favoris de son Serrail. Tantôt elles sont immobiles, peut-être pour se considerer & pour remarquer la glorieuse & superbe figure qu'elles font.

C'est ainsi que faisoit un fanfaron de Trompette Espagnol que j'ai vû, qui aprés avoir sonné un air passablement bien, mettoit sa trompette d'argent à terre avec une dédaigneuse gravité. Ses jouës toutes gonflées de l'air qu'il avoit renfermé dans sa bouche, & l'ame toute boufie d'arrogance, il marchoit avec fierté & frisoit ses moustaches noires. Ensuite il se regardoit de gros yeux depuis les pieds jusqu'à la tête, & jettoit un œil de mépris sur la muette Trompette, persuadé qu'il n'y avoit que lui seul qui pût si bien en sonner.

Tu diras peut-être que je m'égare dans mes discours autant que les corps celestes dont je viens de parler. Il est vrai, Nathan, nos pensées sont libres, & ne se bornent pas aux regles & aux formes. Nous passons aisément d'une imagination à l'autre: Et puisque j'ai fait cette disgression au sujet des Planettes, permets-moi maintenant de retrogarder comme elles, & de revenir au sujet que j'ai quitté.

Il est certain que chaque Etre individu est essentiellement heureux autant qu'il le doit être. Le feu, l'air, l'eau, la terre, & toutes les creatures vivantes ont leur felicité specifique. Et lorsque le

très-Haut distribua les fils des hommes dans les 1667.
differentes regions, Zones, & Provinces du monde, il enrichit chaque païs des dons & des productions, des richesses & des plaisirs convenables aux Habitans, à condition qu'ils vivroient dans l'innocence, dans la justice, & conformement à la raison. Si quelqu'un se détourne de cette Loi éternelle, il est déchû de ses privileges, & est subjugué, sinon détruit par une nation plus vertueuse.

De-là sont venuës toutes les révolutions des puissans Royaumes & Etats qui se suplantent encore aujourd'hui les uns les autres chacun à son tour. Et comme les pechez de vôtre nation sont ce semble plus grands que ceux des autres. Dieu vous a dispersez par toute la terre, sans vous laisser posseder un seul pied de terre.

Les Juifs ne doivent donc jamais esperer de rentrer dans la Terre sainte que leurs peres ont possedée, qu'ils n'ayent reformé leurs esprits erronnez & leurs mœurs corrompuës : car la Palestine est située trop délicieusement pour être possedée par des Bigots sanguinaires, par des Hipocrites, & par des Usuriers cruels.

LETTRE LXXX.

A Dignet Golou.

Il lui mande la mauvaise foi de Dajar : & lui apprend comment il a sçû par pur accident que c'étoit son mari qui l'avoit voulu poignarder la nuit dans les ruës de Paris, & qui le fut lui-même.

1667. DAjar est une fourbe & une scelerate, & me voilà encore une fois gueri de ma folie. On ne doit point compter sur la beauté, sur la foi, ou sur l'esprit d'une femme. Elles sont aussi trompeuses que les fruits qui croissent sur les bords du Lac Asphaltite ; énigmes & paradoxes parfaits, plus feconds en malices que les Lutins. Lors qu'un homme échauffé par son amour croit embrasser une Déesse, il ne tient comme Ixion qu'un vain nuage ou un Méteore.

Je ne t'embarasserai point du détail de la seconde folie que j'ai faite, de m'entêter si fort d'une personne qui m'avoit déja trahi. Je ne te repeterai point ce que je lui ai dit d'obligeant, ni les réponses trompeuses qu'elle m'a faites: Je ne te dirai point comment elle m'a fait donner dans le paneau, & m'a rendu amoureux. Contente-toi de sçavoir que j'ai été deux fois sa Dupe, & que si je le suis jamais une troisiéme ce sera ma faute, comme dit le proverbe Italien. Non, mon cher Dignet, voilà qui est fait avec ce sexe perfide. Je jure de n'aimer desormais aucune femme. C'est une peste que je veux fuïr. Ou je fermerai les yeux, ou je les tournerai

un autre côté toutes les fois que je rencontrerai 1667.
te femme. Je ne veux songer à aucune qu'avec
épris & avec haine. En un mot, je suis débarassé des femmes à tous égards.

Neanmoins comme à quelque chose malheur bon, pour parler proverbe, je ne laisse pas de ter quelque avantage des fausses & feintes caresses de Dajar. J'ai appris un secret qui m'avoit nné mille soucis, mille inquietudes, & mille agoisses.

En l'an 1664. de l'Egire des Chrétiens j'écrivis à l'illustre Kerker Hassan Bassa, nôtre compatriote, & lui mandai qu'on m'avoit voulu assassiner de nuit, comme je me retirois à mon logis, & que j'avois tué le scelerat qui vouloit me tuer. Je fis part à ce genereux Bassa de tous mes soupçons & de toutes mes conjectures. Je lui dis que je craignois que quelques-uns de mes ennemis à la Porte n'eussent quelque part à ce dessein, ou qu'autrement c'étoit l'ouvrage de mon Maître de Sicile. Je ne sçavois pas bien ce que je devois conclure; mais à present je suis bien assuré que c'étoit le mari de Dajar, qui sensiblement ofensé de l'amour que j'avois eu pour elle, dont elle l'avoit pleinement informé, n'eût point de repos qu'il ne fut à Paris, où il résolut de se venger par ses propres mains, & de se mettre en embuscade pour m'attaquer à la faveur de la nuit à mon retour à mon logis qu'il n'ignoroit pas. Sa femme ne savoit rien de son dessein, & il avoit prétexté d'autres afaires en Ville. C'est par pur hasard que j'ai tiré cet important secret de Dajar. Car après lui avoir demandé des nouvelles de la santé de son mari, elle me répondit, qu'il avoit été tué de nuit en tel tems dans une ruë de Paris, & qu'elle n'avoit jamais pû sçavoir par qui. Cela me fit rougir; cependant résolu d'en sçavoir davantage, je lui fis negligemment & par degrez quelques questions necessaires. Toutes ces réponses ne fi-

1667. rent que me confirmer par raport au tems, au lieu & aux circonstances, que ce devoit être l'homme que je tuai il y a si long-tems en me défendant.

Je gardai ce secret pour moi; & je ne fus pas assez fou ni assez amoureux pour lui en faire part. Mais j'eus du plaisir en moi-même en pensant que j'avois échapé une mort subite & violente, & que cette découverte me tiroit des peines & des aprehensions que j'avois euës. Je ne soupçonnerai desormais aucun Musulman, non pas même mon ennemi. Je n'aurai plus tant de peur de mon Maître de Sicile. Point de terreurs paniques ne me confineront plus dans ma chambre & ne me feront plus employer mes jours à ronger & consumer ma mélancolie. Je ne serai point épouventé quand les Etrangers fraperont à ma porte, ou quand j'entendrai en bas les tumultueuses voix des Officiers de la Paroisse ou des Collecteurs des revenus du Roi. Cependant ces choses me faisoient autrefois autant de peur que les funestes ordres du Sultan, lorsqu'il demande la tête d'un Bassa. Tant cette passion a de force, & tant est puissante l'influence d'une aprehension mal fondée.

Cette vie, cher Dignet, est un sombre labirinte de bizares évenemens. Un homme éfrayé donne à toutes les portes; il bronche souvent, & prend souvent des chemins rudes & épineux, parce qu'il ne sait où il est ou de quel côté se tourner. Quelquefois un feu folet avec sa trompeuse lumiere le mene dans des lieux bourbeux, dans des marais, & dans des fondrieres, où il est en danger d'être englouti, ou le conduit sur le bord d'un précipice, oa il est perdu sans ressource s'il fait un pas de plus. Il tombe & se met en pieces contre les rochers qui sont au bas.

La raison est le seul guide qui puisse nous conduire sûrement au travers des labirintes de





PORTUGAIS

ette vie. Dieu veuille que toi & moi ne lâchions 1667.
amais cette précieuse faculté, qu'elle ne nous ait
ntroduits en Paradis.

LETTRE LXXXI.

Au Kaimacam.

Arrivée du Cardinal Duc de Vendôme à la Cour de France en qualité de Legat à Latere. *Alterations en Portugal.*

JE te mandai l'année derniere qu'il étoit né une 1668.
Princesse à la France, & je t'écris aujourd'hui
our t'aprendre qu'elle fut baptisée le vingt-uniéme de cette Lune. Le Baptême des Nazariens est omme la Circoncision parmi nous; c'est même uelque chose de plus divin, s'il faut les en croie. Ils l'apellent le Sacrement d'initiation, le remier Mistere de la foi Chrétienne. Mais lors u'on l'administre aux enfans des Rois, il a plus 'air d'une ceremonie d'Etat, que d'un mistere e Religion. Quoi qu'il en soit, cela se fait avec eaucoup de pompe & de magnificence. Et c'est à ette ceremonie que chaque Chrétien reçoit son om, qui lui est donné par les Parreins & Marreies, c'est-à-dire, par des personnes qui s'engaent à élever l'enfant dans la Religion Chrétienne. ette Princesse a été nommée Marie-Therese par Duchesse Doüairiere d'Orleans, & par le Duc 'Anguien.

Le même jour le Cardinal Duc de Vendôme ut audiance du Roi & de la Reine en qualité de égat *à Latere* de la part du Pape. Il semble que Roi de France avoit prié le Pape d'être Parrein u Dauphin: ce que le bon Prélat ayant accepté,

1668. il a envoyé ce Cardinal pour faire cette foncti
en son nom. Cependant il est fort pointilleux,
exige de grands respects & de grandes soûmissic
des Evêques François. Il le porte aussi beau q
s'il étoit un Dieu ou un Ange; & fait autant
fracas que s'il étoit l'Empereur de l'Univers. Au
si le peut-il puis que durant sa Legation il a auta
de pouvoir que le Pape même, parce que ce So
verain Prélat l'a revêtu de toute son autorité p
ternelle, qu'il voudroit faire croire au monde
beaucoup superieur à la puissance des Rois
Empereurs. Cependant il ne laisse pas de s'ap
peller le Serviteur des Serviteurs de Dieu. Bon
hipocrisie! Ces Infidéles sont tous doubles. Le
pratique dément leurs dogmes. Ils voudroient fo
paroître des Saints, quoi qu'ils soient dans le fo
presqu'aussi méchans que des démons.

Il est arrivé depuis peu un grand changeme
en Portugal. Les Etats du Royaume ont oblig
le Roi de renoncer au gouvernement, & de
conferer à Dom Pedre son frere. Les Espagno
en rient sous chape, esperant que ces animosite
intestines leur donneront occasion d'avancer leu
affaires, & de recouvrer cette Couronne.

Il n'y a rien de nouveau sous la Lune, illu
stre Kaimakam. C'est un cercle perpetuel d
mêmes évenemens. Ce que nous admirons au
jourd'hui comme nouveau, a été fait & refait au
trefois. La paix suit la guerre, & la guerre sui
la paix pas à pas. La foi, la perfidie, la sedi
tion, l'obeïssance, la vertu & le vice, se produi
sent mutuellement les uns les autres. Il n'y
rien de stable & de fixe; mais le monde roul
sur d'éternelles vicissitudes.

LETTRE LXXXII.

Abdel Melec Muli Omar, President du College des Sciences, à Fez.

Il le remercie de son nouveau sistême des Cieux, en louë l'exactitude, & le sollicite à reformer la Geographie.

J'Ai reçû ton estimable Lettre qui contient des 1667. choses merveilleuses, des revelations d'un rang sublime, des misteres inconnus jusqu'ici. Cependant comme j'avois toûjours prévû que ton esprit étoit trop beau pour ne pas faire quelque grand progrés dans les sciences, je n'en ai point été surpris. Tu es en terre un Astre de la premiere grandeur, le principal des constellations du midi. Gloire soit à Dieu, qui d'une obscurité infinie a tiré l'éternelle & brillante idée de l'Univers, & produit dans le sein du silence éternel la parole qui a formé toutes choses. Constamment il n'y a point de taches à ses ouvrages, point de superfluitez, ou d'inegalitez. Le monde est parfaitement beau. Si Ptolomée vivoit encore, ton sistême des Cieux le feroit rougir. Ticho-Brahé confus d'avoir si mal entendu l'Astronomie, desavoüeroit son centre du mouvement des Planetes. Copernic même succomberoit sous le poids de la Lune, que la terre surchargée laisseroit tomber sur lui, pour se vanger de la cruauté qu'il a eüë pour sa vieille mere, en la chargent durant si long-tems. Mais tout le monde te louëra d'avoir heureusement délivré le Ciel & la terre de ces embarras.

Tes pensées sont aussi élevées que les Cieux, & ton humilité est aussi profonde que le centre de

1668. la terre. Mais tout le Genre humain te ſeroit obligé de nouveau, ſi tu voulois prendre le milieu & examiner avec ton exactitude ordinaire, la ſuiface du Globe où nous marchons. La Geographi déja inſtruite du bonheur qui revient à ſa ſœu aînée de la reformation que tu as faite des ſyſtémes aſtronomiques des Anciens, attend ave impatience la même grace.

Ceux qui ont meſuré la terre ne s'accorden point ſur ſa circonference; & peu des Anciens on cru les Antipodes. Les Muſulmans de l'Inde ſoûtiennent que la terre eſt ſoûtenuë par huit puiſſans Elephans: Et ceux de Turquie diſent qu'ell eſt aſſiſe ſur les cornes d'un grand & fort Taureau. Ces deux opinions priſes au pied de la lettre feroient enr[illegible]er ou du moins rire les ſtupi des Philoſophes. Mais elles ſont allegorique ſans contredit, & cachent des ſecrets veritable & naturels.

Soûtienne le Globe qui voudra, ou des Taureaux, ou des Ours, ou des Elephans, ou des Chameaux, ou des Dromadaires, ou des Chevaux ou qu'Atlas ſoit chargé de ce fardeau, comm veulent les Payens; je voudrois fort ſçavoir d quelle étenduë eſt la terre que nous habitons, & quelles limites ont été aſſignées à la mer.

Nous avons, il eſt vrai, une idée commun des quatre parties de la terre-ferme, l'Aſie, l'Affrique, l'Europe & l'Amerique. Cependant le modernes veulent en ajoûter une cinquiéme, qu eſt le Magellan ou la terre Meridionale qui n'eſ pas connuë. Nos peres ont connu de tems immemorial les trois premieres parties du monde; mais pour la derniere elle n'a été découverte que depuis peu, c'eſt-à-dire depuis qu'o s'eſt perfectionné dans la naviguation, & qu'o a inventé l'uſage de la Bouſſole.

C'eſt la tradition de toute la terre, qu'aprés l Deluge de Noé l'Aſie tomba en partage à Sem

ki sa posterité ; l'Affrique à Cham, & l'Euro- 1668.
pà Japhet. Que cela soit ou non ; c'est ce qu'on
sauroit prouver, & il faut absolument s'en
tir à la conjecture. Il est neanmoins certain
q: si cela est, il y a eu de grands changemens
at heritages des enfans de Noé, & à leurs ref-
ptives limites ; changemens si considerables,
qil semble à present que tout cela soit confon-
denfemble, ou du moins qu'il ait passé de l'un
à l'autre.

La moyenne antiquité ne divisoit le Globe
qen deux parties, à sçavoir l'Europe & l'Asie.
O differoit aussi en cela, car les uns disoient que
l ffrique n'étoit qu'une Province de l'Asie, & cro-
ient qu'anciennement elles avoient été jointes,
oique séparées depuis par une violente irruption
e la mer Atlantique, qui fit le détroit de Gilbral-
, qui étoit auparavant un Isthme ou langue de
t re de petite étenduë ; mais cette langue de ter-
r ayant été inondée, ce fut de-là que la mer
Mediterrannée prit son origine. D'autres faisoient
e l'Afrique une partie de l'Asie, parce qu'il n'y
aoit aucune mer qui les séparât, quoique des
Chevaliers Egyptiens & des Empereurs Romains
eussent entrepris de faire un canal entre la Me-
diterrannée & la Mer noire.

D'autres encore divisoient le monde connu en
Asie, Europe, Afrique, & Egipte, pendant que
autres mettoient l'Egipte sur le compte de l'A-
si qu'ils ne separoient de l'Afrique que par le
Nil. Mais ce sentiment avoit cela d'incommode,
qu'il ne donnoit à l'Egipte du côté de l'Afrique
autre borne que la partie Occidentale du Nil.
ant étoient confus les Anciens Geographes Grecs
Romains.

Quant à l'Amerique, elle a pris son nom d'A-
mericus Vespucius Florentin, qui fut le second
qui en fit la découverte. Ce grand païs fut pre-
mierement découvert par Christophe Colomb

1668. Portugais, l'an 1492. de l'Egire des Chrétiens par ordre & aux dépens de Ferdinand Roi d'Arragon & de Castille. Cette partie du monde est divisée en deux puissans Empires, c'est-à-dire l Septentrion, ou Empire de Mexique, & le Mid ou Empire du Perou.

Le Magellan, ou terre Meridionale inconnuë tire son nom de Ferdinand Magellan, qui la découvrit le premier en 1520. qu'il fit le tour du mond par Mer. Environ cinquante-quatre ans aprés François Drake Anglois, toucha à la même côte & douze ans aprés lui Thomas Candish un de se Compatriotes. Olivier van Noord Hollandois entreprit aussi le même voyage. Mais un certain Espagnol nommé Ferdinand de Quier, fut celui d tous qui fit les plus considerables progrés dans cette nouvelle découverte.

Dieu sait les surprenantes & inopinées nouveautez que ce païs nous fourniroit, s'il étoit un fois bien connu. C'est peut-être l'asile des dix Tribus d'Israël que Salmanasar Roi d'Assirie emmena captives: Ou peut-être les Habitans de ce païs sont-ils décendus d'autres que de Noé & d'Adam. Ces gens-là nous donneroient peut-être d nouvelles lumieres sur la préexistence des ame humaines. Qui sait si leurs Archives ne sont poin plus exactes & plus anciennes que celles des Indiens & des Chinois? Quoiqu'il en soit, je suis fort pour les nouvelles découvertes. Il y a dans mon esprit je ne sçai quelle hardiesse specifique qui me porte à violer la prétendue modestie de la nature. J'ai de l'impatience d'ôter le voile qui nous dérobe tant de secrets, & de déchirer, si je pouvois avec une confiance Philosophique, les fâcheuses envelopes qui couvrent des merveilles si souhaitables.

Plût à Dieu qu'il se trouvât un Monarque qui voulut faire équiper une flote, & y embarquer les plus experts & les plus résolus mariniers du mon-

de

:, avoir des Vaisseaux de transport pour mettre 1668.
:s troupes à terre, & pour porter dequoi manger,
:quoi boire, & toutes les autres provisions ne-
:ssaires à une si grande expedition. Certainement
dénoüement répondroit à l'esperance, le gain
:mporteroit de beaucoup sur la dépense, la gloi-
surpasseroit infiniment le peril, & tout le mon-
: que nous connoissons nous seroit obligé d'une
heureuse entreprise.

Il dépend de toi, Sage Omar, de faire faire
:tte grande action. Tu n'as qu'à le proposer à
:elque puissant Souverain; ta recommandation
:ra efficace. Tu seras plus qu'un Colomb, qu'un
:agellan, ou qu'un Pizarra. Enfin tu finiras les
:cherches de ce Siecle curieux, & celles des Sie-
:es à venir.

Je ne fais qu'éfleurer la chose. Si tu y travail-
:s la posterité te loüera. Dieu veuille t'inspirer
: nouveau zéle.

LETTRE LXXXIII.

: Osman Adronet, Astrologue du Sultan, à Andrinople.

Du Sistême de Copernic.

:)Tolomée fut fort déconcerté; son imagination
: feroce & dereglée, enivrée de la crasse des te-
:breuses idées d'Aristote, broncha & s'endormit
:r maniere de dire, en pensant que la terre fut le
:ntre de l'Univers, & il lui fut avis que le reste du
:onde tournoit autour de sa tête vertigineuse. Il
: de frequens éfors pour lever sa tête pesante, &
:ur voir s'il étoit ainsi ou non. Il sommeilla, son-
:a, ronfla tout haut, & se tourna de tous les cô-
:z sur cette belle Chimere.

1668. Les illustres Partisans de la verité & de la science tomberent à son exemple dans le même desordre Philosophique, & continuerent la débauch durant plusieurs Siecles. Las enfin & dégoutez d'u divertissement si insipide, Ticho-Brahé l'un de plus hardis ouvrit les yeux, & éveilla le reste pa un nouveau Sistême du monde. Tout le mond alors commença de se remuer, & d'être surpri comme si ç'eût été un prodige. Ce qu'il disoit d Ciel, fut du goût du Siecle. Ses Epicicles, se Excentriques, ses Perigées, ses Apogées, & tou tes ses autres agreables visions, eurent un applau dissement general. Copernic vint ensuite ave quelque chose de plus nouveau, & alors l'étour di Danois honteux & déconcerté, quitta la parti sans prendre seulement congé.

Les Astronomes se déclarerent d'abord pou Copernic, & rendirent une adoration implicite l'idole qu'il leur produisit. Aussi eurent-ils rai son, car ils n'avoient jamais vû avant cela u Sistéme du monde & plus beau & plus juste.

Mais comme chaque siecle se perfectionne au dépens de ceux qui l'ont precedé, ce que Ptolom ne pût jamais trouver, ni Ticho-Brahé & Cope nic jamais réformer ou égaler, s'ils vivoient e core aujourd'hui, a été découvert depuis peu p l'incomparable Abbel Melec Muli Omar, Pres dent du College des Sciences à Fez.

L'heureux Musu Abul Yahian, Professeur Philosophie du même College, proposa le pr mier de faire une experience Mathematique. S' tans donc joints ensemble, le Primat des Docteu Mores; pere de tous les Alfaquis d'Afrique, q sont aujourd'hui vivans, trouva demonstra vement ce qu'il cherchoit.

J'ai depuis peu reçû une lettre de ce celeb Prélat, avec un modele de la machine des Plan tes. Je t'en envoye une copie faite de ma prop main. Elle est toute semblable à l'original. Ex

ine-la bien, & tu trouveras qu'elle est beaucoup 1668.
us réguliere & plus exacte qu'aucun des anciens
stêmes, & qu'elle quadre à toutes les questions
Astronomie sans qu'il y paroisse le moindre de-
rdre. D'ailleurs elle a une parfaite simmetrie &
oportion dans toutes ses parties. Elle fait pa-
ître le monde une beauté achevée ; au lieu que
Sistême de Ticho-Brahé étoit tout défiguré
bizarres inégallitez. Le Sistême de Copernic
oit aussi ses défauts, car il faisoit entrecho-
er le petit Globe de la Lune avec celui de la
rre, pendant que toutes les autres Planetes cir-
loient dans leurs Spheres separées, sans que
n les troublât dans leur course.

De plus il faisoit de la terre l'Atlas de la Lune,
ndant que selon lui ce pauvre Globe étoit forcé
faire tous les ans le tour du Zodiaque avec
ane sur ses épaules.

Si cela est, il n'est pas surprenant que la terre
ffaisse & tremble souvent sous un si pesant far-
au. Il ne faut plus desormais blâmer Enceladus
s tremblemens de terre, comme si ce Geant en-
rmi & ronflant, tournant sa monstrueuse masse
côté & d'autre, étoit la seule & unique cause
s convulsions, qui font broncher & chanceler
hommes sur la surface, qui bercent les arbres
les montagnes, & engloutissent souvent des
lles entieres.

Laissons donc dormir Enceladus & prendre dans
n infernale prison tout le repos qu'il pourra. Il
y a pas danger qu'il se remuë aprés avoir été une
is plongé dans les eaux du fleuve Lethé. Le seul
opernic est condamnable. Toutes les fois que
us sentons ces funestes mouvemens du Globe, ce-
ne vient que de l'impitoyable fardeau qu'il lui
imposé, & sur tout dans le tems de sa vieillesse.
Il se seroit plaint si Orphée, Homar, Hermes,
rismegiste l'avoient traité dans sa jeunesse avec
nt de severité. Mais il est presque navré jusques

1668 au cœur de recevoir sur son déclin tant de duretez d'un nouveau venu à present qu'il a passé les trois quarts de sa jeunesse, que ces nerfs n'ont plus à beaucoup prés la même force, que son foye est gâté & que toutes ses parties nobles tombent en décadence. Ces sages Afriquains donc qui ont du respect pour la terre leur ancienne mere, ont trouvé moyen de la décharger dans son age décrepit du fardeau de la Lune, & de faire neanmoins le Soleil le centre du monde. Ils donnent en même tems des Loix exactes & un ordre méthodique aux mouvemens, aux stations, & aux diferentes postures des Planettes. Cette heureuse découverte d'Astronomie ne doit pas être divulguée dans les écrits publics, de peur que quelque curieux & penetrant voyageur, quelque ambitieux Nazarien, ou envieux Juif, ne vint à s'en emparer, & ne se vantât d'en être l'inventeur.

Elle ne doit être communiquée qu'aux savans & fideles Musulmans du premier rang : Car ces sortes de misteres celestes ne doivent pas se prostituer au Vulgaire. N'en parle point au petit Jasmir Sgire Rugial. Si tu le fais, compte que tous les mécreans qui négocient à Alep sauront d'abord l'incomparable mistere. Que ce soit un secret perpetuel pour les personnes sublimes, pour les ames élevées, pour les amis de Dieu, qui sont un per moins que Prophêtes. Que ce soit un secret jusqu'à ce que les Sages Orientaux & Meridionaux s'en soient saisis, & ayent trouvé moyen de le défendre contre les vaines attaques des Incirconcis. Qu'il coure alors par toute la terre à la gloire éternelle de Dieu & de son Prophête, qui ne savoit ni lire ni écrire & qui neanmoins a des Disciples, ausquels seuls on est redevable de la plus pure reformation de l'Univers.

Examine seulement sans prévention le dernier & le plus fidele tableau du monde qu'homme a jamais fait. Regarde avec des yeux d'admiratio

magnifique situation du Palais du Soleil. Con- 1667.
lere en même tems les vrayes & égales formes,
mer. sions distances,& les mutuelles interfections
s Globes qui nous environnent, sans qu'il y aît
moindre tache dans tout le corps de la forme
ernelle. Aprés cela dis-m'en ton sentiment. Que
sache si tu ne peux pas supputer les naissances,
rmer toute sorte de plans, faire des Almanacs,
re la bonne fortune aux credules, marquer les
clipses de Soleil & de Lune, & exciter des tour-
llons qui bouleversent les Cieux & les Elemens.
u si tu ne peux pas mettre de bonne humeur le
rouche & bizarre Saturne: Ou faire enrager le
ble Jupiter en le mettant en conjonction avec
n ennemi mortel,& faire enfin mille autres ope-
tions Astrologiques. Dis-moi, dis-je, si tu ne
ux point faire tout cela & beaucoup d'autres
oses encore par la figure du monde que je t'en-
ye, aussi-bien que par le vieux Sistême de Pto-
lmée,ou par celui de Ticho-Brahé & de Coper-
c, qui sont des Auteurs plus modernes.

On ne sera plus en peine de savoir, comment se
spôsent ces oiseaux qu'on voit en certain tems
l'année se ramasser ensemble par grosses trou-
s, & s'envoler tout droit hors de la portée de la
ë, sans qu'aucun du gros demeure derriere, ou
it trouvé en aucun lieu de la terre, jusques à ce
e la Lune ait fait six fois le tour du Zodiaque.
ors ils s'en retournent à ce Globe en aussi gros-
troupes qu'ils étoient venus, chaque espece se
irant dans la region qui lui est naturelle. Ces
elligens oiseaux savent exactement l'heure où la
re dans son cours ordinaire coupe le Globe voisin
la Lune, & c'est ce tems-là qu'ils prennent pour
gner les espaces qui sont auprés de cette Planete.

J'ai beaucoup d'autres choses à te dire sur ce su-
, mais je les garderai pour une autrefois. Adieu
endant, venerable Astrologue, & n'oublie pas
tre secret.

LETTRE LXXXIV.

Au venerable Mouphti, principal Protecteur des Sciences.

Il lui recommande avec humilité de fair recueillir une histoire complette du monde, des plus anciens & plus sinceres Auteurs, & de la faire rediger en Annale depuis le commencement du monde jusqu'à l'Empereur regnant.

1668. J'Ai reçû les ordres de ta Sainteté comme s'il me fussent venus du Ciel, & ils m'ont causé d plaisir & de l'admiration tout à la fois. Chaque ligne de ta venerable lettre a produit en moi de nou veaux transports. Je crois maintenant que je n'a plus rien à desirer dans le monde, puisque le gran Patriarche des Fideles a voulu suivre l'avis d plus humble de ses esclaves. J'ai souhaité avec pa sion de voir fleurir les sciences dans le celebre Em pire des Ottomans, afin que les Infideles ne puis sent plus nous reprocher nôtre ignorance & nôtr barbarie. C'est pour cela que j'ai tant importun ton Predecesseur, de faire traduire des histoire en langue Turque. Tu as à present la bonté de com mencer ce glorieux ouvrage, & de me faire l'hon neur de me demander comment je crois qu'il fa le diriger. Tu vas encore plus loin, tu m'ordonne de jetter le fondement d'une si belle entreprise, de t'envoyer le modele ou le plan de ce grand ou vrage, qui contiendra l'histoire abregée des qua tre grandes Monarchies, avec un sommaire d plus remarquables évenemens, & des plus fameu ses revolutions du monde, par rapport aux pe

es & aux siecles où elles sont arrivées. 1668.
Quant à l'avis que tu me demandes, je croi qu'il
oit de la gloire & de l'interêt des Musulmans,
'on recueillit des plus anciens & fideles Auteurs
e histoire complete du monde ; & qu'on la redi-
ât par années depuis le commencement du mon-
jusqu'au Regne de nôtre present Empereur ;
Auguste Souverain de toute la terre. Que tout ce
i s'est fait de memorable dans le monde fût
is dans son tems & dans son lieu ; afin que nous
eussions plus la peine de marcher à tâtons, lors
e nous voudrons sçavoir en quelle année, ou en
el siécle ont vêcu ou sont morts tels & tels fa-
eux Guerriers ou Monarques : ou quand telle &
lle celebre Ville a été assiegée, prise, & ruïnée,
par qui tout cela a été fait : sans compter plu-
urs autres faits necessaires dont les Ottomans
t à present besoin.

Au commencement de cet ouvrage, il sera ab-
lument necessaire d'avoir recours aux Chroni-
es des Indiens ; des Perses & des Egiptiens ; &
x écrits d'Orphée, d'Omar, de Thalés, de Ze-
n, & autres Ecrivains de Grece, de Phenicie, &
Thrace. Quoique les Nazariens d'Occident
éprisent l'autorité de ces Auteurs, & regardent
urs écrits comme des fables & des Romans de-
itez avant la premiere Olimpiade. Cependant les
rientaux soit Chrétiens ou Musulmans ; plus
esinteressez, ne rejettent rien de tout ce qui por-
un caractere infaillible d'antiquité ; mais ils tâ-
ent au contraire de démêler les misterieuses
xpressions des Poëtes & des Philosophes ; qui
nt employé toute leur industrie à enveloper leur
ience & leurs traditions par des Enigmes & des
araboles obscures, pour empêcher par ce mo-
en que les divins secrets de l'antiquité ne fussent
rofanez par le vulgaire dur & grossier.

Ce fut la maxime constante de certains Sages &
olitiques de l'antiquité, de tenir les peuples dans

1668. l'ignorance des tems passez, pour assurer d'autant mieux l'Empire & l'autorité qu'ils avoient sur eux. Ils ne leur reveloient que ce que chacun pouvoit trouver par le secours du bon sens, les manifestes & visibles influences des corps celestes, le cours du Soleil, de la Lune, & des Etoiles, la nature des Plantes & des animaux, & generalement tout ce qui étoit de la portée des yeux & du discernement de chacun. Mais pour les productions de la nature plus abstraites & moins claires, elles étoient sous le voile comme si ç'eût été des secrets de l'Etat.

Cependant dans les autres parties du monde on ne manquoit pas de gens sages, qui tâchoient de dévoiler toutes choses, & de rendre familier aux hommes tout ce qui se presentoit à leur esprit. Entre ces Sages les Indiens & les Chinois meritent le premier rang. Ils n'eurent jamais beaucoup de passion pour les dons de la nature, mais ils tâchoient de perfectionner leurs Compatriotes dans la connoissance des Arts & des Sciences, & sur tout dans le Sistême de l'histoire ancienne. Ces peuples se sequestrerent durant plusieurs siecles de tout le reste du Genre Humain, de peur que le commerce ne corrompit la simplicité de leurs premieres loix & institutions. Il n'y eût qu'Alexandre le Grand, & avant lui Semiramis Reine des Assiriens, qui ayent jamais eu d'accez auprés des anciens Indiens: Et la Chine n'a été ouverte qu'en ces derniers tems, que leurs Voisins trop puissans, je veux dire les Tartares, penetrerent leur fameuse muraille & subjuguerent tout l'Empire: Et ce ne fut pas avec des livres qu'ils eurent à faire, mais avec des hommes.

C'est pourquoi nous ne devons pas être surpris que les Brachmanes Indiens & les Bonzes de la Chine poussent l'histoire de l'origine du monde, & des siecles qui ont succedé, bien au delà de l'Epoque de tous les autres Historiens, & principalement de ceux d'Occident.

Quant aux évenemens plus nouveaux, les Com- 1668.
[illegible]a.eurs de cet ouvrage pourront se servir des
[illegible]storiens qui ont écrit les annales de diverses
[illegible]tions depuis la premiere Olimpiade.

Si tu ne sçais pas ce que c'est qu'Olimpiade, je
[illegible]is te dire, que c'est une maniere de compter
[illegible]atiquée dans l'ancienne Egire de la Grece. Cha-
[illegible]ue Olimpiade étoit de quatre ans. La premiere
[illegible] ces Olimpiades commença l'an du monde 3228.
[illegible]n ce tems-là se signala Chorebus d'Elis en ga-
[illegible]ant la premiere course qui se fit aux jeux Olim-
[illegible]ques. Ces jeux se celebroient à chaque Olimpia-
[illegible], & toute la jeunesse de la Grece y accouroit
[illegible]ur éprouver son adresse à la course, à la lutte,
[illegible] aux autres exercices mâles.

C'est environ ce tems-là que les Historiens com-
[illegible]encent d'écrire avec partialité. On a de la pei-
[illegible] à démêler la verité d'avec les fables & les er-
[illegible]urs. Cependant c'est plûtôt un effet d'émulation
[illegible] peuple à peuple, qu'un dessein formé de cor-
[illegible]ompre l'ancienne foi. Neanmoins on peut ajoû-
[illegible]r foi à Thucidide, qui dans la 86. Olimpiade
[illegible]ommença son histoire de la guerre du Pelopon-
[illegible]ese entre les Lacedemoniens & les Atheniens;
[illegible]uerre qui dura vingt-un an, comme témoigne
[illegible]et Auteur, qui en a écrit les Annales depuis le
[illegible]ommencement jusqu'à la fin. Entre autres éve-
[illegible]emens remarquables qu'il raconte avec beaucoup
[illegible]'exactitude, il parle d'une fameuse Eclipse de So-
[illegible]il, qui arriva la premiere année de cette guerre,
[illegible] qui fut si grande que les étoiles parurent en plein
[illegible]nidi. Plutarque parle aussi de cette Eclipse, &
[illegible]ous dit, que Pericles, Prince des Atheniens étant
[illegible]n mer quand le Soleil s'obscurcit de cette manie-
[illegible]e, & voyant le Capitaine du Vaisseau épouventé
[illegible]omme d'un prodige, il lui jetta son manteau
[illegible]ur la tête, & lui demanda : *S'il avoit peur de cela,*
[illegible]u le regardoit comme un mauvais présage? Le Ca-
pitaine ayant répondu que non; *quelle difference y*

1668. *a-t il,* repliqua Pericles *, entre cette Eclipse de Solei & cela, puisque l'une & l'autre sont l'effet d'un voile interposé entre le Soleil & tes yeux. Toute la di ference qu'il y a est que le voile qui couvre le Solei est plus grand que mon manteau, puisque c'est la Lune qui dérobe ce glorieux flambeau à nos yeux.*

Environ le même tems vivoient Herodote & Hellanicus, deux Historiens fameux, gens de probité & de bonne foi. Hipocrate le celebre Medecin d'Athenes étoit aussi de ce tems-là. Ces Ecrivains meritent d'être traduits en langue Turque, comme aussi Zenophon & Polibe qui sont venus depuis. Tous ces Auteurs à la réserve du dernier vivoient du tems de la Monarchie des Perses : Ainsi il y a toutes les apparences possibles qu'ils ont parlé fidellement des plus memorables évenemens qui arriverent durant ce formidable Empire.

Quant à la Monarchie des Macedoniens, les plus celebres Ecrivains qui en ont traité sont Quinte-Curce, Arrian, & Diodore de Sicile ; mais celui-ci se trompe souvent dans la Chronologie, & par consequent il faut le corriger par les autres. Il faut aussi consulter Plutarque, Joseph le Juif, Strabon, Appian, Tite-Live, Justin, & Pausanias. Car ils serviront à s'éclaircir les uns les autres dans les endroits où ils traitent des mêmes matieres ; sans compter que l'un reprend le fil de l'histoire où l'autre l'a laissé. Sur ce pied-là tu ne dois pas être surpris que je nomme tant d'Auteurs, puisqu'ils sont tous dignes de foi, & absolument necessaires à la compilation de l'histoire generale & complette du monde. Il y a une infinité d'autres petits Ecrivains qui ne meritent qu'à peine d'être nommez, & qui meritent encore moins qu'on se fie à leur autorité pour la compilation d'une histoire universelle, qui doit donner un nouvel éclat à l'Empire Ottoman, & le mettre en réputation dans la Republique des Savans.

Quant à l'Empire Romain, il faudra se ser- 1668.
ir de Joseph, de Tacite, de Suetone, de Phi-
on, de Xiphile, de Zonaras, d'Ammian Mar-
ellin, de Vellejus Paterculus, de Seneque, de
lorus, de Tite-Live, & de Suidas.

Il y aura là assez de materiaux pour achever
ette illustre entreprise, que je recommande
out de nouveau à ta liberalité avec toute l'ardeur
t tout le zéle dont je suis capable.

Quant au commandement que tu me fais de
aire le plan de ce grand ouvrage, & de t'envoyer
n extrait de la naissance & de la chûte des quatre
Monarchies, & des memorables évenemens, afin
ue ceux qui entreprendront ce grand & penible
ravail puissent se regler sur ce plan pour la di-
ection de cette histoire, je le ferai une autre
ois, puisqu'à present je n'ai pas chez moi les
ivres qu'il faut pour cela.

En attendant je prie Dieu de faire réüssir un
i beau dessein : & de te faire la grace de vivre
lusieurs Olimpiades pour voir les suites de ta
harité : Car cette histoire universelle étant a-
hevée, elle instruira les Musulmans, & con-
ondra les calomnies des Incirconcis.

LETTRE LXXXV.

A Mehemet Eunuque, relegué au Grand Caire en Egipte.

Il prend part à ses souffrances, & lui conseille de ne pas s'abandonner aux affreuses idées de la mélancolie.

1668 TEs souffrances me percent le cœur, parce que tu es homme, mais sur tout parce que tu es Musulman. Mais où est la langue ou la plume qui puisse décrire la simpathie qu'il y a entre les amis ! Peux-tu te jetter sur ton lit d'un air accablé, pour t'épuiser en tristes soûpirs & en cuisans gemissemens, qui ne peuvent s'exhaler, à moins que ces vapeurs rateleuses ne se condensent en larmes abondantes ? Peux-tu faire tout cela sans m'émouvoir beaucoup ? Non, je suis l'Echo de tes soûpirs. Quand tu pleures mon cœur n'est point une pierre, qui renvoye les goûtes qui tombent dessus ; mais il ressemble à l'argille qui s'amollit à mesure qu'elle est moüillée. Sois persuadé que je suë du sang lors que tu jettes des larmes. Je ne suis point capable de moderation à l'égard de mon ami. Mon amour, ma joye, mon chagrin, & ma colere vont à l'excez lors qu'un homme comme toi en est la cause. Il est égal alors de vivre ou de mourir, tant est parfaite l'union qu'il y a entre les amis. Si tu as donc quelque amitié pour moi, ne m'accable point de tes tristes plaintes. Quand j'apprens que tu t'abandonnes ainsi à la disgrace & au desespoir, comment puis-je vivre sans mourir à tout moment d'une mort bien plus terrible que celle qu'il nous faut tous souffrir selon le cours de la

Nature ? Trouves-tu du plaisir à faire un martir 1668.
continuel de moi.

Tu as été élevé à la Cour aussi-bien que moi. Nous avons mangé dés nôtre enfance le pain & le sel du Grand Seigneur. Nous nous sommes également imbus des mœurs & des habitudes, des coûtumes, des maximes, & de l'orgueil du Serrail. Nous avons vû depuis diverses révolutions de puissans Royaumes, Etats & Empires. Nous avons vû l'invincible Empereur de la Chine devenir la victime de la perfidie de ses Esclaves, & de la bonne fortune des Tartares. Nous avons vû la Monarchie d'Angleterre s'éclipser d'une autre maniere. Mais il n'y a point d'évenemens étrangers qui puissent être comparez aux massacres de nos glorieux Sultans Mustapha, Osman, & Ibrahim ; évenemens dont nous nous souvenons encore.

Nous avons trop vécu, Mehemet, aprés ces effusions du sang Royal. Pouvons-nous murmurer de nos pertes & afflictions particulieres, pendant que nous ne bûvons qu'à petits traits les fades & insipides restes des tragiques liqueurs composées pour les Palais des plus grands Princes ? Vivons donc desormais comme si nous étions parmi les morts. Ecoutons, voyons, sentons, goûtons, & flairons en passant ces objets exterieurs, sans sçavoir ce que nous faisons ou souffrons. Anticipons par une sage prévoyance le dernier coup de la mort, en mourant à tout moment.

Vas voir les Piramides, cher Mehemet, ou plût à Dieu pûssé-je y aller pour toi. J'y contemplerois la destinée de la gloire humaine, & la vanité de la grandeur du monde. Considere la race de tous les Rois d'Egipte qui ont bâti ces superbes & magnifiques édifices, ou leurs peres pour eux : Qui ont rempli ces colomnes creuses d'or, d'argent, & de pierres précieuses, & ont enrollé par leur art magique les Legions d'esprit, de l'air, du feu, de la terre, & de l'eau, pour les obli-

1668. ger à garder ces riches tombeaux. Dis-moi en suite ce que tu trouves dans ces voûtes surnaturelles ? rien que puanteur & obscurité. Le tems leur a filouté une partie de leur gloire, & l'avarice leur a enlevé le reste. Le grand Al Maimun crû glaner le reste de la moisson ; mais il trouva que l gain n'iroit jamais au-delà de la dépense.

De quoi sont devenus les Fondateurs de ce prodigieux bâtimens ? Regarde dans le tombeau de Cheops, qui fit bâtir, à ce qu'on supose, la plus grande des Piramides, & tu n'y trouvera pas le moindre reste de ses cendres : ou si tu en trouves, il sera impossible de les distinguer de la poudre de ses plus vils Esclaves. Tant est changeante la gloire humaine ; tant sont inconstantes les faveurs & les caresses de la Fortune.

Fais reflexion aux glorieuses conquêtes d'Alexandre le Grand, & à la triomphante entrée qu'il fit à Babilone sur un char qui étoit l'abregé de toutes les richesses des Indes : Mais à ce superbe char succeda bien-tôt le cercueil dans lequel il fut inhumé peu de jours aprés avec une obscurité bien peu convenable au merite d'un si grand Conquetant.

Considere Cesar qui aprés vingt-quatre batailles d'où il sortit toûjours victorieux, fut conduit au Capitole sur un char tiré par quarante Elephans ; Cependant aprés tant de gloire à peine songe-t-on presentement en lui.

Epaminondas crût vivre plus que le tems par ses magnifiques insultes ; mais la poudre & la cendre furent la fin de ce glorieux faste. Aurelien avoit les Graces prisonnieres en la personne de Zenobie ; cependant cet Empereur devint enfin lui-même le prisonnier de la mort. Lorsque Cleopatre celebra le triomphe de Cilicie sa pompeuse Galere ne servit qu'à racommoder la barque de Charon, quand elle fut obligée de passer aux champs Elisées. Le Superbe Sesostris

qui faisoit traîner son char par quatre Rois qu'il 1668.
voit vaincus, fut heureux au bout du compte
le trouver quatre vils Esclaves, qui ayant dé-
obé son corps au ressentiment des factieux Eu-
uques, l'enterrerent dans un tas de fiente de
Chameaux.

Mais qui pourroit faire la description ou le fi-
éle portrait de l'incomparable calvacade de Pom-
ée, lors qu'aprés s'être gorgé des plus précieu-
es richesses de l'Orient, il fit son entrée à Ro-
ne chargé de ces rares dépoüilles qui en fai-
oient la décoration ?

Le front du Cortege ébloüissoit les yeux par l'é-
lat surprenant des Diamans & des Escarboucles
angées & mêlées en forme d'Echiquier: Magnifi-
ence d'un Prince d'Orient, ou plûtôt toutes les ri-
hesses de l'Asie en petit. Aprés cela suivoit l'ima-
e de la Lune d'or massif, accompagnée de mon-
agnes du même métal, sur lesquelles il y avoit
es bois de jayet, des vignes dont les grapes é-
oient des Saphirs entiers & des animaux de Por-
hire qui paissoient dans des champs d'Emeraudes.

Enfin pour sanctifier cette glorieuse ceremonie
enoient ensuite les statuës de Jupiter, de Mars, &
le Pallas, & tout cela d'or, suivi de trente Cou-
onnes de la même matiere, portées par les prin-
ipaux Capitaines de son armée, comme si autant
le Royaumes leur avoient été destinez pour ré-
ompense. Et comme les Dieux & les Déesses doi-
vent avoir un Temple, cinq cens Esclaves en
ortoient un tout d'argent massif & doré. Der-
iere ce Temple paroissoit la statuë du Conque-
ant sur laquelle personne ne pouvoit arrêter les
eux à cause du grand éclat des Hiacintes & des
Perles dont elle étoit enrichie.

Voilà, cher Mehemet, un excez de la gloire
humaine : Cependant ne sois point surpris de voir
venir un homme aprés tout cela ; un homme,
lis-je, qui à la faveur de tant de joyaux emprun-

1668 téz étoit aussi brillant que le Soleil. Pour achever son vain triomphe, lis ces paroles sur les rouës de son char : *Armenie, Cappadoce, Paphlagonie, Medie, Colchide, Sirie, Cilicie, Mesopotamie, Phenicie, Palestine, Inde, & les deserts de l'Arabie.* Voilà quelles furent les conquêtes de ce triomphant Guerrier, que la destinée ne laissa pas d'insulter. Pauvre Pompée tu n'es plus, & tous tes vastes Etats de l'Orient sont aujourd'hui possedez par Sultan Mahomet nôtre glorieux Souverain.

Devons-nous donc murmurer toi & moi aprés avoir vû tout cela? Qu'Asdrubal surprenne Carthage par la gloire de quatre triomphes publics ; cela n'empêchera pas que le theâtre de sa gloire ne se change bien-tôt en échafaut où il fut dégradé, batu & emporté en triomphe par la mort. Ainsi Marius aprés s'être élevé au faîte du bonheur, se vit couché tout nud dans un fossé puant.

Dequoi est devenuë la Galerie d'argent que Neron fit bâtir au Capitole? Ou dequoi sont devenus les jardins suspendus de Semiramis, qui ne coûtoient pas moins de vingt millions d'or? Où est aujourd'hui la brillante Sale d'Atabalipa Roi du Perou, qui étoit pavée de Saphirs? Où sont les jardins de Cirus, dont la cloison étoit d'or Où sont les fontaines de Cesar enrichies de Driades du même métal? Où est le Palais d'ivoire de Melos, ou celui de cristal de Drusus? Tout cela s'est évanoüi avec ses Fondateurs.

Combien sage & heureux fut donc Saladin, le grand & invincible Conquerant de l'Asie, d'avoir triomphé de soi-même & fait à son retour porter devant lui une chemise au bout d'une lance par un homme qui crioit, *que de toute sa gloire il n'emporteroit au tombeau que cette pauvre chemise?* De même Adrien Empereur Romain pour moderer la joye excessive que lui donnoit sa grande Fortune, celebroit ses funerailles, & faisoit

rter son cercueil devant lui, lors qu'il s'a- 1668.
ssoit de faire à Rome quelque calvacade pu
ique. C'est ce qui s'apelle un triomphe sacré,
est insulter la mort, & s'insulter glorieusement
oi-même.

Imitons, cher ami, ses sages exemples, &
ons toûjours l'image de la mort devant les
ux. Jamais alors nous ne nous affligerons
s vaines bagatelles que nous perdons, ou ja-
ais nous n'ambitionnerons ce que nous n'a-
ons jamais eu; mais toûjours contens de nô-
e destinée; nous passerons le tems dans une
vine tranquilité.

Fais cette experience, Mehemet, & tu y
ouveras des avantages. Essaye, & la suite te
nvaincra plus que ne sçauroient faire mille
onseillers.

LETTRE LXXXVI.

A Mohammed l'illustre Hermite du Mont Uriel, en Arabie l'heureuse.

Il s'oppose à Aristote & aux Peripateticiens; qui soûtiennent que la vertu consiste dans la mediocrité. Il soûpire toûjours aprés la retraite & l'abstinence.

1668. JE loge dans une maison prés de la muraille de Paris, où j'ai tous les jours occasion de voir de ma fenêtre les campagnes voisines. Elles forment une plaine d'environ une lieuë d'étenduë. C'est-là où la vûë s'arrête, parce qu'elle est bornée par une longue éminence, par un rang de hauteurs ou montagnettes qui ne meritent pas le superbe nom de montagnes, quoiqu'elles soient assez hautes pour desfigurer un Valon, & pour estropier l'Horison.

Ces hauteurs sont couvertes de forêts & de bocages, au-dessus desquels paroissent de superbes Palais, qui font dans ces solitudes un fort agreable effet.

Cette perspective me represente si vivement & si naturellement la valée d'Admoim en Arabie, qui est le lieu de ma naissance, que je prendrois aussi-tôt des charbons ardens à main nuë sans me brûler, que de regarder de ma fenêtre cet aimable païsage, sans avoir de secretes passions pour mon païs natal. C'est pour mon esprit un parfait Aimant qui attire tous mes desirs & toutes mes inclinations. Il me semble quelquefois que les vents d'Orient me font entendre mes Compatriotes. Il y a des tems où il me semble

que je vois mes parens & leur équipage champêtre ; que j'entens leur voix, & que je m'entretiens familierement avec eux comme s'ils étoient presens. Tant est grande la magie d'un violent desir & de la simpathie. Elle dérobe l'ame à elle-même, & l'unit à l'objet aimé par une douce violence, quelque éloigné que soit cet objet. Mon esprit vagabond s'étant ainsi agreablement promené dans la délicieuse valée où j'ai reçû le jour, un Aimant bien plus puissant m'atire à ta caverne, misterieux solitaire, miroir de toute sorte de vertus, guide exemplaire de ceux qui se consacrent à Dieu. 1663.

Gloire à celui qui a été avant tous les tems, & qui est le pere de l'éternité. Il ne change point quoiqu'il soit la source de toutes les révolutions. Il est le seul indépendant, le seul veritable, & le seul qui existe par lui-même, la seule Essence increéée qui a fait tous les autres Etres & qui les conserve. Il est l'apui & la base de l'Univers. Il est pur, la premiere unité, & il ne peut être divisé. Cependant il n'y a point d'espece, point d'individu dans le monde qui ne participe à sa Divinité. Des loüanges immortelles émanent de toutes ses creatures, & montent comme des nuées d'encens au trône de son adorable Majesté ; ou comme des vapeurs que la terre envoye dans les chaleurs de l'Eté, en reconnoissance des bienfaits qu'elle reçoit perpetuellement du Soleil. Ainsi tous les Elemens rendent graces à leur Createur. Le Firmament s'étend & s'abaisse jusqu'aux bords de ce bas monde. Le Soleil, la Lune, & les étoiles se baissent & baisent la terre pour marque du profond respect & de la veneration qu'ont ces Astres pour l'immortelle source de la lumiere. L'homme est la seule creature ingrate qui ne répond aux bontez du Tout-puissant que par des negligences, des mépris, des affronts & des blasphêmes. Je parle de la plûpart du genre hu-

1668. main, & j'excepte de la regle generale les justes, les innocens, & les pieux. Sans eux la patience de Dieu se lasseroit des continuelles profanations des vains mortels.

Tu es venerable Silvain, la seule paisible victime de ce siecle criminel. Tes mortifications, tes abstinences, tes macerations, & ta parfaite sainteté, empêchent la colere de Dieu d'écraser le genre humain. Quand Dieu voit tes vertus, il répand sur la terre des larmes d'amour & de misericorde, ravi qu'il y ait encore un fils d'Adam qui ne soit pas entaché de vice. Tu es l'actuelle propitiation du monde pecheur. Lorsque les orages & les tempêtes, les éclairs, les tonnerres, la grêle ou la pluye troublent l'air, ou que les tremblemens de terre menacent le monde de plus terribles tragedies, je songe à toi, favori du Ciel, & je dors alors avec une confiance entiere : Ta seule idée me met à couvert de toute sorte de maux : Je me cache derriere ton inviolable barbe sur laquelle le rasoir n'a jamais passé. Je me refugie entre tes bras quand tu les étends en priant avec ardeur. Ton idée m'est un azile assûré dans la calamité.

Je regarde ta vertu avec une sainte émulation ; je brûle de la violente passion de devenir ton disciple. J'ai de l'impatience de me retirer des vanitez de ce monde, & de la contagieuse societé des mortels. Qu'on est heureux de pouvoir vivre dans une tranquile solitude ! L'ame se sent elle-même, & s'aperçevant de son immortelle force, elle se réveille & se secouë vigoureusement des embarras du sommeil & de la mort. Cependant le soufle divin se faisant agreablement sentir à l'entendement, & écartant les nuages de la raison qui étoit comme étouffée par un tas d'erreurs, de convoitises, d'affections, & de desirs demesurez, rallume la lumiere de l'esprit, & lui fait jetter une flâme qui consume bien-tôt les or-

ures des plaisirs corporels, dissipe les fumées & 1668.
les nuages de la chair & du sang, & rend le cœur
tout rayonnant d'une lumiere vive & pure.

Il semble que l'homme soit un milieu entre les esprits separez & les animaux. Nos vertus nous rendent semblables aux premiers, & nos vices aux derniers. Car quand un homme a entierement soûmis ses passions, & fait triompher la raison, il est comme un Ange, qui est au-dessus de la mortalité. Il ne fait point comme Aristote consister la vertu dans le milieu & ne met point l'excez de bonté dans le prédicament du vice; mais il va droit & rapidement à l'heroïque Zénit de la generosité, sans faire alte, ou sans daigner composer avec soi-même, comme s'il avoit peur d'être trop bon.

Je voudrois demander à un Peripateticien, si c'est vertu ou vice en un homme qui choqué des énormes infamies des méchans fume & s'emporte avec excés? Ou si un homme peut errer d'aimer trop Dieu, ou d'avoir un trop violent déplaisir de ses fautes passées? Qui peut avoir trop de reconnoissance pour les faveurs du Ciel? Non, plus la vertu est éloignée de la froide & terrestre mediocrité, plus elle est brillante. Et au contraire plus le vice est éloigné de cette indifference, plus il est grand. En un mot la vertu & le vice sont deux extrémitez opposées. Ainsi la pieté est diametralement opposée à la profanation; l'intemperance à la sobrieté; le courage à la lâcheté; l'incontinence à la chasteté; l'avarice à la liberalité; la modestie à l'impudence; l'orgüeil à l'humilité; la haine à l'amitié, &c.

Le milieu entre ces extrémitez, est l'hipocrisie entre la vertu & le vice; la superstition entre la pieté & la profanation; la timidité entre la modestie & l'impudence; & ainsi des autres.

1668. Cependant aprés tout il est necessaire de garder un milieu dans les choses qui regardent la vie mortelle & la conservatian du genre humain. Telles sont les viandes, les boissons, & les passions naturelles au corps & à l'ame, qui procedent d'un sentiment alternatif de plaisir & de douleur. Ainsi quand nous avons faim ou soif, nous ne devons pas d'abord desirer les magnifiques tables & les banquets superflus des Grands; mais plûtôt une viande qui étant promptement apprêtée peut satisfaire aux desirs de la nature sans nous dégoûter & nous devenir odieuse. C'est pour cela que la Providence fait produire à la terre une infinité de racines, d'herbes, de fruits, & toute sorte de grains & de legumes. Les troupeaux nous donnent quantité de lait; les Abeilles ne sont point avares de leur miel: Les fontaines, les rivieres, & les Lacs nous fournissent de l'eau fraîche en abondance. Nous avons aussi l'usage du sel, de l'huile, du vin, & autres liqueurs qui réjoüissent, afin que contens de tant de biens & d'avantages, nous vivions sobrement & prolongions nôtre vie en ce monde, comme étant un jardin trés-agreable, ou pour mieux dire un Paradis de santé.

Mais au lieu d'avoir de la reconnoissance pour les bontez de Dieu qui rend la terre si fertile & si abondante, au lieu de nous mettre honnêtement à la table que Dieu nous a dressée, & couverte de tant de délicatesses; nous violons les maximes d'Hôpitalité; & nous ruans violemment sur les creatures qu'il protege, nous les tuons quand bon nous semble. D'un banquet nous en faisons un cruel massacre, & devenons brutaux & gloutons, nous nous gorgeons de la chair & du sang des animaux que nous avons massacrez. Bienheureux est celui qui peut se contenter d'herbes, & des autres productions de la terre; qui dort aussi-bien dans un antre sur la mousse ou sur

s feuilles, que dans un Palais sur un lit de Du- 1668.
t. Il ne manque jamais de rien, parce qu'il ne
uhaite jamais ce qu'il n'a pas. Il n'est point ob-
dé d'une foule de Domestiques ou de flâteurs
ii lui fassent la Cour ; son repos n'est point
oublé par les assiduitez presque continuelles des
étendus amis, des flâteurs officieux, des im-
rtuns demandans, & par les autres embarras
ı monde.

Pourquoi hesiter donc plus long-tems, & qui
'empêche d'embrasser tout à l'heure un genre de
e qui promet tant de felicité, qui me délivrera
ut d'un coup de la tirannie de mille passions fou-
ueuses & ennemies : Je n'aurai besoin ni d'argent
de Domestiques. Il ne me faudra point de
rands biens, ni le faste inutile des ornemens su-
erflus, pour faire une belle figure, & pour me
ire regarder avec des yeux d'admiration. Je se-
i quitte des assoupissemens ridicules & des son-
es turbulens. Mes poûmons respireront avec fa-
lité en dormant, pendant qu'un agreable som-
ieil accompagné d'heureuses chimeres transpor-
era mon ame dans un monde inconnu. La fie-
re, la goute, ni la dessenterie n'altereront point
a santé. Les Empiriques d'un ton magistral ne
e menaceront plus d'une mort certaine, à moins
ue je ne me soûmette aux tortures qu'ils inven-
ent pour moi, que je ne gobe sans dire mot les
oisons qu'ils m'ont préparez, & que je trouve
ne mort douloureuse où ils m'avoient fait espe-
er de trouver le soulagement & la vie. Une
nnocente diete qui ne sera soüillée du sang d'au-
un animal me délivréra de toutes ces horribles
irconstances.

L'idée que j'ai, saint Hermite de ta maniere
e vie, fait une profonde & solide impression sur
non esprit. Je suis ravi des sentimens de Platon
de Pithagore, & fortement résolu de vivre
onformement aux préceptes de leur Philosophie.



ALLEMANDS

LETTRE LXXXVII.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Etat present de l'Empire d'Allemagne. Caractere des Allemans. L'horrible Epitaphe de Frederic Beaufrere de l'Empereur Sigismond, qu'il écrivit de sa propre main sur son lit de mort.

DAns ce tems de guerre avec les Nazariens, 1661. où les Infidelles sont Agresseurs, il ne sera pas mal à propos de faire voir l'Europe toute nuë au suprême Divan.

Je t'adresse ma lettre pour obeïr aux ordres que j'ai autrefois reçû de toi, par lesquels il me semble que tu souhaites avec passion de sçavoir l'état present du Christianisme. Dieu te donne une tranquilité perpetuelle, Secretaire des Secretaires. Puisse-tu n'être jamais attaqué ni du mal des yeux, ni du tremblement de main, ni de douleur de dents. Pour moi je suis un parfait magasin d'infirmitez, un Hôpital ambulant; l'Ecole d'Esculape, où ce Dieu necessaire a pour but de faire voir son sçavoir sur toutes les differentes especes de maladies qui affligent les hommes. La goute, la fievre, la crampe & la dissenterie sont des maux qui me sont aussi ordinaires que de boire & de manger.

Cependant au milieu de ces afflictions je sers le Grand Seigneur, & mes amis avec joie, toûjours content de sacrifier mes aises & ma santé aux interêts des vrais Croyans.

La face de l'Europe s'est fort changée depuis

la décadence de l'Empire Romain, & les usurpations des Papes. Cette Monarchie autrefois puissante, est maintenant réduite à bien peu d chose, renfermée qu'elle est dans l'enceinte d l'Allemagne, qui n'étoit autrefois qu'une Province de l'ancien Empire. Toute l'Italie s'est re voltée. Autant en ont fait les Suisses & les Provinces-Unies des Païs-bas. Les Villes Anseatiques qui rendoient autrefois hommage à l'Empereur, ont aujourd'hui secoué le joug, & son devenus autant de Republiques indépendantes La Transilvanie est bien ou mal avec lui selon qu'elle y trouve ses interêts. La Livonie se ri de ses menaces, comme il paroît par la répons qu'elle fit à Charles V. qui lui demandoit de rentrer sous son obéïssance, & de lui prêter de nou veaux sermens de fidelité, la menaçant en cas d refus de l'y contraindre par le fer & par le feu Toute la réponse que les Livoniens firent à ce Empereur fut, qu'ils sçavoient que son cheval se roit crevé avant qu'il fût parvenu aux frontiere de leur Païs.

Tout le monde a remarqué, que depuis le re gne de Rodolphe I. plus de deux cens Etats & Principautez ont secoüé le joug de l'Empire. Le Princes & Electeurs qui sont encore sous so obeïssance prétendent avoir de si grands privile ges, & sont si jaloux de leurs prérogatives, qu'i ne reste de la Majesté & de la Puissance Imperial qu'un peu plus que le simple nom & la pom pe exterieure. C'est une chose remarquable, qu depuis trois cens ans neuf Empereurs ayent ét massacrez, & plusieurs autres déposez & banni Pour tout dire en peu de mots, si nous exami nons l'état present de l'Empire d'Allemagne, nous entrons un peu avant dans ses veritables cir constances, nous trouverons qu'aprés tout l grand bruit de ses titres pompeux, l'Empereu ne peut pas proprement dire qu'il a quelqu

hose, à la reserve des Etats hereditaires de l'Autriche, qui ne sont qu'à peine équivalans aux domaines de certains Princes qu'il appelle ses Vassaux. 1668.

Les Allemans sont en general des gens rudes & mal polis, amateurs de nouveautez, inconstans, imprudens, perfides, fort phlegmatiques, & fort sujets aux impuretez contre nature & incestueuses. On raconte de l'Imperatrice Barbe femme de Sigismond, autre Messaline, qu'aprés la mort de son Epoux, son Confesseur l'exhortant à reformer ses mœurs, & à vivre plus chastement comme la Tourterelle, elle répondit : Si je dois vivre comme les oiseaux, pourquoi ne pas imiter le moineau aussi bien que la Tourterelle ? Son frere Frederic ne valoit pas mieux. A l'âge de quatre-vingt dix ans il tua sa femme pour l'amour d'une Prostituée. Exhorté de se repentir & de songer à la mort, il répondit, *Je medite à present mon épitaphe que j'ai dessein de faire en ces mots :*

« Je m'en vas en enfer : Je ne sçai ce que j'y « trouverai : Je sçai bien ce que je laisse : j'ai eu « toute sorte d'agrémens, dont je n'emporte rien : « Ni mes mets délicieux, ni mes agreables vins, « ni tout ce que mon insatiable luxe a épuisé. «

On dit que l'ivrognerie est le peché Originel de l'Allemagne, d'où ce vice s'est répandu dans les autres Païs. Voici comme on définit un Allemand. C'est un animal qui boit plus qu'il n'en peut porter : Un Tonneau qui contient plus qu'il ne paroît, & un homme qui entend plus qu'il ne peut exprimer. On fait un conte de quatre vieux Saxons qui bûrent autant de santez qu'ils avoient d'ans, qui alloient à trois cens. On dit qu'un certain Comte Allemand avoit de coûtume de faire boire ses enfans encore tout petits pour voir s'il en étoit le pere ou non. S'ils tomboient malades aprés la débauche, il concluoit d'abord

1663. qu'ils étoient bâtards ; mais s'ils pouvoient la soûtenir, il les cherissoit comme ses enfans. Tu peux en un mot avoir aujourd'hui des Allemans la même idée qu'en avoit de son tems Soliman le magnifique, qui avoit coûtume de dire ; je méprise les Allemans plus que tous les autres peuples de l'Europe, parce qu'ils sont toûjours en querelle avec eux-mêmes, & ne peuvent non plus être unis que le sont mes doigts & mes ortels. Ils ne peuvent soûtenir le travail, & sont les plus grands gourmands & ivrognes qu'il y ait au monde. Ils ont toûjours dans leur camp un Regiment de femmes de mauvaise vie. Leurs Generaux font plus vanité de leurs plumets que de leurs armes.

En un mot l'Allemand est si-bien pourvû de toute sorte de vices, qu'il ne lui manque rien pour être un Diable complet, qu'une petite teinture des qualitez Italiennes, selon le Proverbe, qui dit, *Tudesco Italianato, e un Diabolo incarnato.* Un Allemand Italianisé est un Diable incarné.

Il est certain que les François d'un côté, & les Suedois de l'autre, ont tellement affoibli les Allemans, que vû les guerres frequentes qu'ils ont avec les Hongrois, les Bohemiens, & autres nations tributaires, sans compter les querelles intestines des Electeurs, nous n'avons rien à craindre des serres de l'Aigle, qui n'est qu'à peine assez puissante pour soûtenir son Etat chancelant ou pour l'empêcher de tomber en ruïne. Tant s'en faut qu'elle soit en état d'attaquer ses voisins, qu'elle ne fait jamais la guerre de son choix, & ne se met jamais en campagne que pour se défendre.

Je prie Dieu, illustre Hamet, d'inspirer aux victorieux Osmans un courage & une résolution prophetique ; & l'entiere conquête de l'Allemagne sera incontinent le prix des vrais Croyans.

LETTRE LXXXVIII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Il blâme la conduite des mécontens d'avoir entrepris d'empoisonner l'Empereur, & de brûler son Palais. Il l'exhorte à la moderation & à la neutralité. Des Comtes de Serin, Frangipani, & Totembac.

L'Amitié qu'il y a eu entre nous depuis que nous servons le Grand Seigneur dans les Païs étrangers, nous oblige à une mutuelle sincerité. D'ailleurs le respect & la fidelité que nous devons à nôtre Souverain, veulent que nous soyons de bonne foi l'un envers l'autre. Nous devons fuïr la flaterie comme le poison de l'amitié, comme la peste des Cours, & la contagion generale qui infecte principalement la partie du genre humain la plus effeminée. Tels sont les Nazariens d'Occident, qui sont remplis de mille petites complaisances & fausses civilitez. Ainsi ils laissent corrompre leur integrité; leur vertu & leur fermeté est surprise & se débauche, pendant que leurs amis courent souvent sur des précipices, & tombent par ce moyen dans une ruïne inévitable. En un mot ils se trahissent les uns les autres & se trahissent eux-mémes par un prétendu bon naturel. 1668.

Tu comprendras facilement par ce que je viens de dire, que je ne te blâme ni par dépit, ni par envie, ni par malice, ni par une gravité affectée, quand je te dis que vous vous y êtes mal pris de vouloir brûler le Palais de l'Empe-

1568. reur : ou d'empoisonner ce Prince. Je t'avois déja dit autrefois que ces moyens à rebours ne réüssiroient jamais. D'ailleurs le Grand Seigneur n'en tirera aucun avantage.

Quoiqu'il semble que tu sois engagé dans l'afaire des mécontens, souviens-toi que ton interêt est different du leur. Que t'importe qu'on accorde ou n'accorde pas aux Hongrois leurs libertez, leurs droits, & leurs privileges ? Ou quelle raison as-tu d'épouser les interêts des Evangeliques, plûtôt que ceux des Catholiques, qu'autant qu'il est necessaire pour avoir un prétexte à couvrir les grands desseins que tu as en main comme Agent secret du Grand Seigneur. Que les Jesuites poursuivent leur jeu, & les Protestans le leur. Pour toi demeure neutre, ou tâche de tenir plûtôt les partis en équilibre, que de faire pencher la balance de quelque côté. En quelque état que soient les Nazariens, le Grand Seigneur y trouvera toûjours son compte pourvû qu'ils soient divisez. D'ailleurs il y a dans la faction des Catholiques aussi-bien que des Protestans. C'est plûtôt une querelle civile qu'une querelle de Religion. Les Seigneurs & Gentilshommes Hongrois y sont plus interessez pour leurs biens que pour leurs Eglises. Ils voient que la Cour Imperiale manque d'argent, & un Hongrois est criminel par cela même qu'il est riche. Ceux qui ont l'autorité Souveraine auront en ce cas assez de raisons pour condamner les personnes de qualité qui sont riches, coupables ou non.

· C'est ce qui les fait cabaler, & les oblige à entrer dans des alliances, pour chercher les moyens de se mettre à couvert, & d'être en état de se défendre.

J'apprens que le Comte de Serin a encore demandé le gouvernement de Carlestadt, & n'a pû l'obtenir. Joseph Comte d'Haberstein, & Che-

lier de Malte est nommé pour succeder au Com- 1668.
d'Aversperg. C'est une marque évidente que
Empereur n'a pas bonne opinion de Serin, non-
stant tous les bons services qu'il en a reçûs
itrefois. Il n'en faut pas davantage pour aliener
homme de son courage & de son merite.

Le Comte Frangipani a aussi ses mécontente-
ens particuliers; aussi-bien que Totembac, &
usieurs autres Seigneurs Hongrois & Croates. Il
t certain que le corps de ces nations est mé-
ntent, & que presque tout le monde est las des
ontinuelles oppressions des Allemans.

Tu ne trouveras pas, Nathan, la moindre diffi-
ilté à réduire ces peuples à la necessité de se met-
e sous la protection du Grand Seigneur. Tu
'as qu'à fomenter leurs mécontentemens. Quant
la Cour Imperiale tu sens bien qu'elle est résoluë
les mortifier, & de leur ôter tout moyen de se
évolter, en ne donnant aucune charge ni com-
nandement aux Hongrois & Croates naturels.

Chaque parti cherche ses interêts, & nous
'en faisons pas moins. La conservation de soi-
nême est la racine de toute societé & justice.
Aye soin de toi-même, de tes amis & de la cau-
e où tu es engagé, & en ce cas tu n'auras à crain-
dre aucuns remords de conscience. Enfin je te
conseille de pratiquer le conseil d'un de tes Ra-
bins, c'est Jesus fils de Sirach, qui dit, *ne sois
point juste plus qu'il ne faut.*

LETTRE LXXXIX.

A Pesteli Hali son frere, Grand-Maître des Doüanes du Grand Seigneur, à Constantinople.

Il lui apprend le mariage d'Oucoumiche sa mere avec le Juif Echimilia, & en même tems sa mort subite.

1669. PRépare-toi à des nouvelles surprenantes, & les reçois avec une moderation digne d'un homme. Oucoumiche nôtre mere est morte. La même nuit la logée dans les apartemens de l'himen, & dans les chambres de la mort. Le jour des solemnitez nuptiales n'étoit pas encore achevé, lorsque la pompe funebre a commencé. Elle n'a fait que passer du lit nuptial au tombeau.

Si tu es surpris qu'une femme de soixante-cinq ans, & qui avoit déja eu deux maris, ait voulu en avoir un troisiéme, sçache que ce n'est point par entêtement, mais par prudence qu'elle en a usé de cette maniere. La sincerité, la sagesse, & la prudence du Juif Echimilia l'avoient charmée il y a long-tems, & à force de le pratiquer elle avoit conçû pour lui une amitié intime & vertueuse. Comme mere elle a eu du respect & de l'amour pour un homme qui a eu pour moi une constante fidelité: Et à son égard elle n'a pû s'empêcher d'avoir des sentimens d'estime & de reconnoissance pour un homme qui avoit eu tant de soin de mettre à couvert sa personne & son honneur des insultes & de la violence depuis son arrivée à Paris. Entre tant de millions de person-

es qui sont en cette Ville ; Echimilia étoit le 1669
eul confident de ses secrets & des miens. En un
not ces considerations & quelques autres de pie-
é & de bon naturel, l'avoient portée à vouloir
tre l'épouse d'un homme, qui a fait en tou-
es choses le personnage d'ami & d'honnête
iomme.

Outre cela il étoit de son interêt de faire ce
u'elle a fait dans un Païs étranger, où elle ne
onnoissoit personne qu'Echimilia & moi. Quant
moi, elle consideroit non-seulement que ma
ie étoit sujette aux mêmes inconveniens que cel-
e des autres hommes, & que mille morts pou-
oient m'emporter ; mais aussi que mon Poste
toit fort incertain, & que mes Superieurs pou-
oient me rappeller tout-à-coup à Constantinople
u me mettre au moins dans quelqu'autre Poste, où
elle ne pourroit pas m'accompagner, incapable
u'elle étoit à cause de son âge, de soûtenir les
atigues & les incommoditez d'un voyage : Qu'ain-
si aprés mon départ elle seroit négligée, mépri-
sée, & abandonnée de tout le monde, à la ré-
serve de ceux qui souhaiteroient sa mort pour
avoir son argent & ses bijoux.

Il auroit donc été triste aussi-bien que dan-
gereux, de demeurer veuve dans de pareilles cir-
constances, veuve faisant profession de la foi
Mahometane, & croyant en l'Alcoran, dans un
Païs & dans une Ville qui fourmille d'infidelles.
Ainsi connoissant par experience la vertu & les
incorruptibles mœurs d'Echimilia : Echimilia de
son côté lui faisant l'amour, & lui donnant lieu
d'esperer qu'il se feroit Musulman, elle consen-
tit enfin de le prendre pour Epoux, & ils se ma-
rierent le septiéme de cette Lune dans une Sina-
gogue secrette : Car il n'est pas permis aux Juifs
d'en avoir ici de publiques, comme ils ont dans
plusieurs autres Villes de l'Europe.

Ma mere ne parut à la nôce ni trop triste, ni

1669. trop gaye. Elle se comporta avec beaucoup de modestie, & il sembloit qu'elle occupât son esprit à quelque chose de plus qu'à de vaines ceremonies, au bruit & à la joye de la compagnie. On eût dit que son ame sentoit par un mouvement prophetique, que le tems de sa délivrance approchoit : car pour couper court, le lendemain on la trouva morte dans son lit.

Elle est, mon frere, à present dans son tombeau à couvert de tous les tracas de la vie humaine. Que cette nouvelle ne te donne point une tristesse inutile, puisque la mort est la destinée de tous les hommes. Au lieu de t'affliger travaille à avancer la felicité de nôtre mere en priant Dieu pour son ame, & souviens-toi que nous la suivrons bien-tôt. Quoique l'homme, comme la tigne, aime avec passion la lumiere de ce monde; quoiqu'il s'y tremousse & y danse pour quelque tems, & s'y échauffe à l'éclat & à la chaleur de sa bonne fortune, il est enfin consumé par le même feu dont il a été nourri, & devient la victime de son propre plaisir.

LETTRE XC.

Au Reis Effendi premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Richesse & abondance de l'Allemagne, tant naturelle qu'aquise par le commerce des Etrangers.

JE t'écrivis il y a quelques jours sur la nudité generale, sur la foiblesse, & sur l'état languissant où est à present l'Empire d'Allemagne. Je parlois au long de ses vices, de l'ancienne Majesté, puissance & force Imperiale, dont je décrivois exactement l'éclipse; de la révolte de plusieurs Principautez & Etats, des querelles & des divisions de ceux qui sont encore sous l'obeïssance de l'Empereur, & lui rendent quelque hommage, du moins apparent. Je t'entretenois aussi de plusieurs autres choses, qui étant bien considerées pourroient prévenir dans la suite, ou du moins diminuër la consternation & la terreur panique qui s'empare du cœur des Musulmans, lorsqu'ils sont en guerre avec Cesar. 1669.

Maintenant pour encourager à prendre les armes contre les Infidelles, & donner plus d'émulation de courir à une victoire certaine, je me propose d'examiner les richesses du Païs sans parler des habitans. Et comme il n'y a rien qui excite davantage la résolution & la valeur des gens de guerre, que l'esperance de butiner, & de faire la campagne dans l'abondance de toutes les choses necessaires, je veux te faire un état fidelle des revenus naturels de ces Païs, des richesses du terroir, & de l'abondance de leur commerce, les dé-

1669. poüilles des guerres précedentes, l'industrie des habitans, & la faveur de la Fortune, ont ajoûté à leur opulence.

L'Allemagne abonde en bons vins, qui se conservent mieux que vins de l'Europe. Les vins du Rhin se gardent plus de cinquante ans. Les vins du Necre sont sains, & clairs comme eau de roche. Ceux de Franconie sont violens : Ceux d'Autriche doux & délicieux. Divers Empereurs Romains ont préferé les raisins d'Allemagne à ceux d'Italie & de Grece. Il y a une si grande quantité de vignes, qu'on dit en Proverbe à Stutgard, *nous avons plus de vin que d'eau.* Si nos Janissaires sçavoient cela, ils voudroient faire la guerre en Allemagne. Il y a des lieux ou le vin est en si grande abondance, qu'on s'en sert pour rafraîchir les canons, & pour amolir leurs Limes.

Les Allemans ont aussi des boissons fortes faites avec de l'orge, du froment, & autres grains. Ces boissons qu'on appelle biére se transportent de Brunswic, de Breslaw, de Delph, de Dantzic, de Lubec, & autres places dans les Païs les plus éloignez du Septentrion & de l'Occident de l'Europe. On fait de miel aussi une espece de vin aussi fort & aussi doux que le vin de Candie.

Il y a en Moravie abondance d'encens & de Mirrhe, de safran en Aûtriche, de Reglisse en Franconie, de Garance pour les Teinturiers en Silesie, & d'Ambre dans la Thuringe.

Il y a une infinité de vergers pleins de fruits délicieux : Les campagnes sont pleines de bleds, & les prairies de bétail. L'Allemagne a aussi les plus vigoureux chevaux du monde. Elle a assez de bois à bâtir des Vaisseaux pour en fournir à toutes les nations du monde. Mais ce qu'il y a de plus tentant est la quantité des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, d'ètain, & de fer. Avant la découverte de l'Amerique, l'Allemagne étoit le Perou & le Potosi de toute l'Europe. Il

a auſſi abondance de marbre auſſi brillant que 1667.
criſtal.

Outre ſes richeſſes naturelles & domeſtiques,
le s'eſt beaucoup enrichie par le commerce des
trangers, en changeant ſon ſuperflu pour des
hoſes plus précieuſes & de plus grande valeur:
e qui amene dans les coffres de l'Etat pluſieurs
entaines de millions d'écus par an. En un mot
s Villes ſont ſi riches, qu'ayant été pillées, on
trouvé dans une ſeule Ville deux millions d'é-
us d'argent monnoyé, outre la vaiſſelle d'argent
les joyaux. La garde des épées ou ſabres des
mples ſoldats eſt d'or & d'argent, & il y en a
ême qui ont des caſques de même métaux. On
ouë publiquement dans les ruës, & on a vû ſou-
ent un ſimple Cavalier perdre à une fois cinq
u dix mille écus. Ce ſeroit un plaiſant divertiſſe-
ent pour nos Janiſſaires & Saphis.

Quand je conſidere, Sereniſſime Miniſtre, les
icheſſes immenſes de l'Allemagne, & combien
s habitans ont degeneré de ce qu'ils étoient au-
refois, je prens la liberté de te dire, qu'il ſem-
le que la Providence nous invite à faire la con-
uête de ces fertiles Païs, & d'enlever aux in-
irconcis les biens dont ils ſont gorgez. Ils abu-
nt de la liberalité de la nature & de la Fortune,
'employer les biens qu'ils en reçoivent à des uſa-
es criminels. Si les vrais Croyans en étoient une
ois en poſſeſſion, ils en feroient un meilleur uſa-
e, & les employeroient à faire des actions de
ertu, à ſervir le public, à agrandir l'Empire, &
travailler à la gloire de Dieu, & à la propa-
ation de la pure foi.

LETTRE XCI.

A Hebatolla Mir Argun, Superieur du Convent des Dervis, à Coigni, en Natolie.

Il lui envoye la relation entiere de la vie de saint Jean-Baptiste, & explique le mot de Sauterelle.

1669. J'Eûs une joie qu'il ne me seroit pas aisé d'exprimer quand je reçûs ta venerable Lettre. Je lûs les agreables ordres qu'elle contenoit, avec un plaisir qui ne cede en rien à celui d'un homme, qui aprés s'être abandonné à sa mauvaise fortune, à la misere, & à la pauvreté; auroit eu le bonheur de trouver un tresor caché. Je ne suis pas moins ravi de trouver dans un relâchement & une corruption si generale, un si riche reste de la pieté & de la devotion des anciens Prophêtes de Dieu.

Je suis bien-aise d'apprendre que le caractere de Jean-Baptiste que je t'envoyai autrefois, fut si agreablement reçû de toi & de tous les Religieux qui sont sous ta conduite, que tu as la bonté de ne te plaindre que de la brieveté de la relation. Tu demandes un détail plus particulier de la vie de ce Prophête, principalement de ses abstinences, & de tout ce qui est le plus propre à expliquer le mot Grec Ἀκρίδας, mentionné dans l'Histoire de sa vie.

Dieu soit loüé de t'avoir inspiré cette sacrée curiosité pour un de ses plus saints Ambassadeurs. J'ai de la veneration pour ton ame éclairée, pour cet entendement accompli, toûjours occupé à ge-

netter des matieres graves & importantes. Je res- 1669.
pecte ton esprit desinteressé, qui ne fait point difficulté d'avoir pour les Saints l'attachement qui leur est dû, quoiqu'ils soient dans le Calendrier des Chrétiens. Si nous rejettions tout ce que font les Partisans de Jesus, nous ne jeûnerions, nous ne prierions, nous ne donnerions l'aumône, ni ne ferions aucune autre bonne œuvre. Tu es donc en cela un patron exemplaire pour les rigides, superstitieux & fanatiques Musulmans, qui chicanent sans necessité tous ceux qui ne sont pas de leur foi bornée, & de leur opinion obscure.

Gloire soit à Dieu qui étoit avec la parole dés que la lumiere éternelle commença de paroître, avant que le matin de ses ouvrages se fût fait voir sur les Montagnes de l'ancien chaos, ou qu'il eût penetré le tenebreux abîme, & le sombre voile du neant, & embelli le faîte de la creation, je veux dire les Etres les plus sublimes de l'éclat du jour. Avant que le Soleil eût bû l'immortel *Halo*, & attiré tous les visibles rayons pour les répandre sur la Lune, sur les étoiles, & sur ce bas monde. Cette parole demeure éternellement, & au tems déterminé elle s'est incarnée en la personne de Jesus fils de Marie, comme nous l'aprenons du saint Alcoran.

En ce tems-là Jean-Baptiste vint au desert, & prêcha la repentance aux Juifs, leur prédisant que l'arrivée du Messie n'étoit pas éloignée. Le Sacré Heros fit son sejour dans une caverne; & pour se sevrer d'abord de toutes les délicatesses corporelles, il porta une veste ou chemise de poil de chameau, avec une ceinture de cuir faite de la peau de ces laborieux & religieux animaux, pour le faire souvenir qu'il étoit destiné aux saints travaux, aux fatigues & aux mortifications sacrées. Sa table n'étoit point servie de rares & precieuses délicatesses, ni ses plats remplis de grand nombre de mets sanglans, d'oiseaux,

1669. de bêtes à quatre pieds & de poissons. Sa nourriture étoit simple & innocente, & facile à trouver dans les bois ou dans les champs sans qu'il en coûtât rien aux animaux ses compagnons. Car il se contentoit de miel qu'il trouvoit dans des arbres creux, ou d'une espece de Manne, qui étoit une rosée douce qui tombant sur les feüilles s'y condensoit par l'influence celeste : Ou bien c'étoit une espece d'humidité douce, qu'il suçoit de certaines plantes, peut-être assez semblables à nos canes de sucre. Car les Interprétes varient sur les mots τό μελι ἄγριον Quoiqu'il en soit, nous pouvons conclure que sa nourriture étoit mince, legere, & commode. Quand cet aliment lui manquoit, ou que son estomac souhaitoit un peu plus de varieté, il se regaloit de ce que les Grecs appellent Α'κρίδες. Quelques-uns veulent que ce fût une espece de sauterelles, viande permise par la loi de Moïse. Les Siriens regardoient ces sauterelles comme un mets délicat. Autant en faisoient les anciens Parthes, comme nous l'apprenons d'Aristote & de Pline. Les Arabes mes Compatriotes en mangent encore aujourd'hui. D'autres croient que ces Α'κρίδες, Sauterelles, étoient un poisson à écailles, comme écrevices, chancres, ou chevretes, que la nature loge ordinairement dans des trous le long du rivage des rivieres. Aliment agreable & temperé, recommandable par les vertus qu'il a de chasser le poison, de guerir la Stranguric, & d'être un Antidote contre la morsure des chiens enragez.

Comme donc ce divin Prophête frequentoit les eaux du Jourdain, où il avoit de coûtume de laver ses convertis & ses disciples, on supose qu'il prenoit occasion delà d'appaiser sa faim par le moyen de ce petit poisson à coquille, qu'il pouvoit prendre aisément & en grand nombre dans les trous où il se retiroit. Ceux qui sont de ce sentiment tâchent de le fortifier en soûtenant, que ces

liment que l'eau nous fournit, eſt beaucoup plus 1659.
pur & plus ſain que ce que la terre nous produit,
parce que la terre eſt ſous la malediction de Dieu,
depuis le deluge de Noé, au lieu que les eaux
n'ont jamais été maudites. Et partant, diſent-ils,
il eſt trés-probable que le ſaint Heros n'auroit pas
voulu ſoüiller ſon innocente vie des mets de la
terre qui avoient été maudits, mais qu'il auroit
mieux aimé ſe nourir de l'innocente, benite, &
ſaine production des eaux.

Si tu veux aprés tout ſavoir mon ſentiment,
je te dirai que j'ai du penchant à croire que ces
ἀκρίδες, ſauterelles, n'étoient autre choſe que les
tendres ſommitez de certaines plantes, comme
celles à peu prés que nous appellons aſperges, ou
peut-être n'étoit-ce que des pommes ſauvages qui
ſe trouvoient dans les bois: Et en ce cas nous pourrons
ſuppoſer que c'eſt une faute de l'Original
qui a mis ἀκρίδας pour ἀκρόδρυς, ou peut-être auſſi
le ſaint Prophête avoit-il de coûtume d'arracher
& de manger dans la ſaiſon des épis d'orge; &
en ce cas le terme de l'Original devroit être καχρύδες;
car que pouvoit-il y avoir de plus doux
& de plus agreable pour un homme qui aimoit
l'abſtinence, que de ſe nourrir de fruits, de
grains, d'herbes, ou de racines? Auſſi la malediction
ne s'étendoit-elle point aux Vegetaux,
mais ſeulement aux animaux, dont l'homme parfait
doit s'abſtenir.

Il eſt certain que ceux qui par averſion pour
la pureté, pour la priere, & pour le jeûne, deviennent
pourceaux d'hommes qu'ils étoient, & qui
d'une religieuſe abſtinence ſe jettent ſur la chair
avec une ſauvage gourmandiſe, tirent leur origine
des Démons, & ſur tout ceux qui comme
des Araignées font un poiſon des fleurs de la
pieté, blaſphément la ſacrée vertu de l'abſtinence,
& lui donnent l'infâme nom de ſuperſtition.

1659. Car si la veneration que nous rendons à Dieu consiste dans la reconnoissance, dans l'amour, & dans la crainte de sa Divine Majesté, à adorer & à louër ses attributs éternels; il s'ensuit que nous sommes obligez de le servir avec toute la ferveur d'esprit dont nous sommes capables. Mais cette religieuse ardeur ne peut point subsister dans une ame dont le corps ne se mortifie point, & le corps ne peut point se mortifier sans l'austerité, qui est toûjours accompagnée de jeûnes rigides & d'abstinences de chair. Ainsi si nous montons à Dieu par les mêmes degrez que nous en décendons, il s'ensuit que l'abstinence est le premier pas que nous faisons vers l'immortalité & la souveraine felicité.

Je n'entends pas par abstinence l'aversion naturelle que les hommes ont pour la chair, dont ils n'ont jamais osé goûter par je ne sçai quelle antipathie secrete de leur estomac. Une pareille necessité n'est point une vertu, parce qu'elle est commune aux hommes & aux brutes: En effet, il y a plusieurs animaux qui ne mangent de rien en certains tems de l'année, & d'autres qui ne mangent jamais de certaines choses. De même il y a des hommes à qui le vin, la chair, le fromage, les pommes, les herbes, & autres alimens sont en abomination dés leur berceau. Il s'en est trouvé d'autres qui par une necessité surnaturelle ont vécu non-seulement des jours, & des semaines, mais aussi des mois, & des années sans boire ni manger. Aussi Platon nous apprend que Herus Pamphilius fut dix jours entiers parmi les morts qui avoient été tuez à la bataille dont il parle; & dit que quand on voulut l'inhumer, on s'apperçût qu'il étoit vivant. Laërce nous dit que Pithagore jeuna quarante jours & quarante nuits sans boire ni manger. C'est de lui qu'Apollonius Thianeus apprit l'art de jeûner presque toûjours. Les Modernes nous

arlent d'un Espagnol qu'ils nomment Alcantara, 1669.
ont la coûtume étoit de jeûner tous les mois
ept ou huit jours consecutifs. Une fameuse fille
Allemande d'origine ayant été observée avec
oin, il se trouva qu'elle avoit passé sept ans
ntiers, sans boire ni manger, sans dormir, &
ans rendre aucuns excremens par le bas Les
François se vantent aussi d'une autre fille qui jeûna trois ans consecutifs.

Des abstinences de cette nature ne doivent point être mises sur le compte de la vertu, parce qu'elles n'ont point été l'effet du choix de ceux qui les ont faites, mais l'effet des Decrets de la destinée. Aussi nos abstinences seroient-elles dépravées, si nous ne les faisions que comme faisoient les Payens, qui ne s'abstenoient de tuër certaines bêtes ou d'en manger, que parce qu'elles étoient consacrées à leurs Dieux. Comme le Chien à Diane; le Tigre à Bacchus, le Cheval à Neptune; le Loup à Mars; l'Aigle à Jupiter; le Paon à Junon, le Cigne à Apollon; le Pigeon à Venus, & la Choüete à Minerve. Nous ne devons pas non plus fonder nôtre abstinence sur la transmigration de l'ame; car par la même raison nous devrions nous abstenir des fruits des vegetaux aussi-bien que des productions des animaux, puisque l'ame rentre indifferemment lors qu'elle est une fois sortie de celui qu'elle animoit.

Mais nous devons la fonder sur la loi fondamentale de la nature; sur l'équité primitive qui nous enseigne, *de ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit.* Or comme il est évident qu'il n'y a point d'homme qui voulut devenir la pâture des bêtes, il ne devroit point aussi y avoir d'homme qui voulut faire sa nourriture des bêtes. Aprés avoir fondé nôtre abstinence sur une si bonne raison, nous devons ensuite regarder à la perfection de nôtre nature

1669. que nous ne pouvons aquerir que par degrez. Nous devons tâcher de diminuër l'aliment de nos concupiscences, en dissipant par les jeûnes & les oraisons les vapeurs superfluës & grossieres de nôtre sang. Nous devons en ce cas rafraîchir nos corps affoiblis de peu de nourriture & de recreation. Par ce moyen nos vaines affections, nos desirs criminels & nos convoitises mourront peu à peu ; l'esprit pur ressuscitera, & se trouvant dégagé des vapeurs crasses qui viennent de trop manger & de trop boire, les voiles qui obscurcissoient l'esprit tomberont, & laisseront l'ame en état de mieux discerner les choses par ses propres lumieres, qu'elle ne le pouvoit faire autrefois avec tous les secours de la Philosophie & de l'Optique. Elle s'élevera aussi plus aisement à la contemplation des choses Divines & éternelles. Celui donc qui desire avec ardeur de parvenir à une sainteté parfaite, doit premierement épuiser la moüelle de ses os par le moyen du jeûne, consumer sa graisse, & les fougueux esprits de ses nerfs ; & dégager ensuite de vice ses paroles & ses actions. Cela étant fait, l'ame dévenuë une table rase, la celeste vertu y fait des impressions qui sont reçûës sans peine.

Ceux qui sont attaquez de maladies aiguës courent grand risque de la vie, selon Hipocrate, à moins que les alimens qu'ils prennent ne soient proportionnez à la qualité & au tems de leurs accez critiques ou redoublemens. Mais ceux qui sont entachez de vice, ont un mal bien plus dangereux. De-là vient que le Prophête nôtre saint Legislateur a marqué comme un sage Medecin certaines saisons de l'année pour les sacrées abstinences, les jeûnes, les pelerinages, Vigiles, & autres saints exercices ; & sur tout il a ordonné le grand jeûne du *Ramizan*. Quoiqu'il ne soit point défendu dans cette celebre solem-

té de manger de la viande quand la nuit est 1669.
nuë & que les étoiles commencent à paroître, n'y a neanmoins que les perdus & les indé-ots qui prennent cette liberté, les autres se con-ntans d'une nourriture plus simple. Les He-eux jeunoient avec du pain sans levain, & ie petite salade : les Chrétiens aussi ne man-ent point de chair les jours défendus : & les Iusulmans seront-ils plus Libertins que ces In-leles ?

O Hebatolla ! combien est lumineux l'éclat une lampe, quand elle brille au travers d'un istal fin & net ? De même l'ame déploye à droit à gauche les rayons de son immortelle vertu, rsqu'elle habite dans un corps bien purifié, naste, & au travers duquel on peut presque pas-r par maniere de dire. Il est donc absolument eceſſaire qu'un homme qui se consacre à la ver-u & à la devotion, attenuë son corps par une emperance & abstinence perpetuelle. Il ne don-era point dans les pieges du luxe & de la volu-té. Il n'y aura point de fatigues ni de traverses apables de le détourner de la sobrieté ; point de isgraces ou de menaces qui puissent le dévoyer 'une si belle route : Mais il se nourrira durant out le cours de sa vie en sorte que ce qu'il pren-ra ne lui fera jamais mal au cœur. La tempe-ance est une vertu si puissante, que rien n'est apable de lui nuire, bien loin que les machina-ions des Démons, ou les malins attentats des hommes puissent jamais la ruïner. Elle va de for-ce en force, & combat avec valeur, jusques à ce qu'ayant enfin vaincu, elle triomphe éter-nellement, & reçoit la Palme en Paradis, la Couronne & le Chapelet de la recompense Di-vine.

Je prie Dieu, saint President, de me faire la grace de pouvoir pratiquer une vertu que j'ad-mire tant, & de n'être pas condamné pour avoir

1669. vécu d'une maniere contraire à ma connoissan[ce.] Car Dieu n'aime point la double langue, & [ne] prend point plaisir aux pieds ou aux mains [de] ceux qui sont prompts & legers quand il est qu[e]stion de faire du mal.

LETTRE XCII.

Au Reis Effendi, premier Secretaire d[e] l'Empire Ottoman.

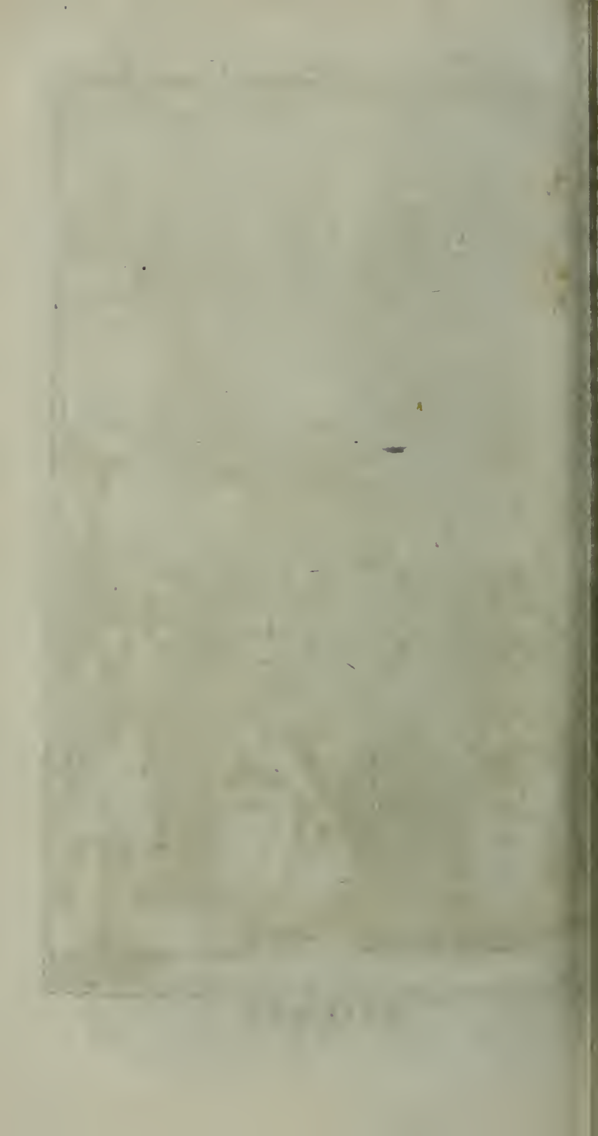
Des grands préparatifs que faisoient le[s] Chrétiens pour le secours de Candie. D[e] la triple Alliance. Naissance de l'In[]fante de Portugal. Nouvelle descri[]ption de l'Italie.

Les Chrétiens sont à present dans une grand[e] consternation au sujet de Candie. Le Pape [a] écrit à tous les Princes de sa Communion, pou[r] les solliciter à secourir au plûtôt cette Isle pressée[.] On fait des levées de toutes parts; & le Roi d[e] France qui cherche par tout la gloire, paroît le plus empressé à secourir la Republique dans cette fatale conjoncture. Le Duc de Beaufort & le Chevalier de Vendôme sont nommez pour conduire en Candie les troupes de cette Couronne. Ils sont déja partis pour aller s'embarquer à Toulon. Le Pape a envoyé un Bref au Duc de Beaufort pour le déclarer General des troupes Ecclesiastiques qui doivent servir en Candie; & pour l'y mieux encourager il lui a envoyé le Gonfalon, ou Banniere Pontificale.

Cependant l'Empereur, le Roi d'Espagne, le Roi d'Angleterre, le Roi de Suede, & les Etats de Hollande, ont conclu une triple alliance,



ITALIENS



On a beaucoup de joye en Portugal de la naif- 1669.
nce de l'Infante, qui se nomme Elisabeth-Ma-
:-Loüise. Elle nâquit le sixiéme de la premiere
ıne, & le dix-huit l'Imperatrice d'Allemagne
coucha aussi d'une fille. Les Reines d'Occident
nt fort fecondes. Il ne se passe guere d'années
ı'elles n'accouchent.

Voila ce qu'il y a presentement de nouveau; ais pour te faire plaisir je te dirai quelque cho- de l'Italie qui passe pour le jardin de l'Eu- ›pe. Que dit-je le jardin de l'Europe, Con- antin Paleologue Empereur de Grece avoit coû- ıme de dire, *que s'il n'avoit pas été assûré par s savans & saints hommes, que le Paradis étoit tué en Asie, il auroit juré qu'il l'avoit été en talie.*

Il est trés-certain que l'Italie est un Païs déli- ieux, & qui abonde en richesses & en plaisirs. 'œil n'est jamais content de regarder l'infinie arieté qui embellit cet heureux Païs. Il est si greablement mêlé de Montagnes & de valées, e bois & de plaines, de Palais & de jardins, ue les voyageurs trouvent sur le chemin mê- ne des ravissemens & des transports. Mais ce 'est pas encore tout. L'Italie est aussi riche u'elle est belle. Il n'y a point de Païs au monde qui lui soit comparable pour l'abondance & la varieté des vins excellens. Tout le defaut qu'ils ont est qu'ils ne se gardent pas long-tems. Les Voyageurs loüent entr'autres cette sorte de vin qu'on apelle *lacrimæ Christi*, ou larmes de Christ, à cause de sa délicatesse. Un Hollandois ayant un jour goûté de ce vin, s'écria; *O Christ! Pourquoi n'as-tu point pleuré dans mon Païs?* Il y a à Pavie une espece de raisins aromatiques qui parfument la bouche de celui qui les mange. On conte qu'un certain Seigneur Romain étant prisonnier & demi mort de chagrin, bût un verre ou deux de vin composé de ce raisin, & que

1669. cette liqueur ranima tellement ses esprits, qu'a lieu de se desesperer comme il étoit sur le poin de faire auparavant, il fit un traité qu'il intitu la, *de Consolatione.*

L'Italie au reste est abondante en bétail, e brebis, en oiseaux, en mines, en Albâtre, e Marbre, Porphire, Coral, Ophirs, Agates Chalcedoines, Azurs, & en une infinité d'autre pierres précieuses. De-là vient qu'on voit en c Païs-là les Temples du monde les plus superbe & les plus magnifiques.

Mais ce beau & riche morceau de terre est habité par de trés-méchantes gens. Ils ont entierement degeneré de la vertu de leurs Ancêtres. C sont des lâches, des éfeminez, des artificieux, de sodomites, des avares, des vindicatifs, & de gens inexorables On m'a fait un conte de deux freres qui se promenant une nuit dans les champ le Ciel étant fort serein, l'un d'eux regardant l Ciel avec attention; souhaita d'avoir autant d bœufs qu'il y avoit d'étoiles au Firmament. L'autre souhaita d'avoir un pré aussi grand que le Globe des Cieux, Qu'en feriez-vous, dit le premier ? J'y ferois paître mes bœufs, repliqua l'autre : Allant ensuite de parole en parole, & poussant cette extravagante conversation, ils en vinrent enfin des paroles aux coups, & se tuërent tous deux. Voilà quelle fut la suite de leur avarice. Les Italiens sont extrémement vindicatifs, & aussi habiles à empoisonner que les Princes Indiens. Un certain Auteur François a fait une relation trés-abregée des avantages que tirent les Etrangers des voyages qu'ils font en Italie. Voici comme il parle. « Nous allons en Italie avec des „ dépenses incroyables. Nous n'y aquerons que „ l'ombre de la civilité, & nous en remportons „ tout ce qu'on peut s'imaginer de vicieux. Les „ Milanois nous aprennent la fourbe : Les Ve„ nitiens l'hipocrisie; Rome l'Atheïsme & le par-

fait

.it libertinage : Naples la Satire, & Florence 1668.
s empoisonnemens. Il n'y a point de Ville en «
n mot qui ne nous apprenne quelque vice par- «
culier. «

Je tâche, sage Hamet, d'inserer dans toutes les
ettres que je t'écris, des remarques sur les na-
ons Occidentales qui puissent satisfaire à tes
ésirs. Pardon s'il y a un desordre. J'écris à me-
ure que les choses se presentent à mon esprit.
Reçois tout en bonne part d'un homme qui se
ait un plaisir d'obeïr à tes ordres, & qui te res-
pecte sans te flâter.

LETTRE XCIII.

Au même.

Gouvernement des Païs-bas donné à Dom Jean d'Autriche. Pourquoi le Pere Nitard n'agit pas de bonne foi avec ce Prince. Son caractere.

1669. TU peux enregistrer dans les Archives du saint Empire, que Dom Jean d'Autriche a été fait Gouverneur perpetuel des Païs-bas, qui sont sous l'obeïssance du Roi d'Espagne Il est aussi Vice-Roi, & Vicaire general d'Arragon, de Catalogne, & de Valence. Mais il faut aussi que tu sçaches, que ce Prince bien loin de regarder cela comme un bonheur, qu'il l'envisage au contraire comme le plus grand malheur qui pouvoit lui arriver, puis qu'il le considere comme un honnête & irrevocable exil de la Cour d'Espagne, où sa naissance & son mérite n'ont pû l'emporter sur un certain Ecclesiastique qu'on nomme le petit Nitard. Cet homme est de la derniere ambition, & pense toûjours à de grandes choses; cependant il ne se fait admirer de personne, ni par son sçavoir, ni par sa bonne mine, ni par aucune autre bonne qualité. La seule Reine d'Espagne a trouvé bon d'en faire son favori.

Il n'a jamais pû s'accommoder à l'humeur de Dom Jean : C'est ce qui a produit entr'eux une secrete envie, qui a dégeneré peu à peu en aversion, & enfin en querelles ouvertes. Le favori a eu l'avantage, & Dom Jean au bout du compte a été forcé d'abandonner le terrein.

Il est impossible de suivre la conduite des Sou-

erains de la Terre. On auroit crû sans peine 1669.
qu'un si grand Prince de la même maison que la Reine, auroit aisément éclipsé l'éclat emprunté de ce nouveau favori. Mais les Monarques ont des raisons que les particuliers ne sçauroient penetrer.

Peut-être ce rusé Prêtre s'est-il servi du même artifice dont se servit autrefois un Soldat d'Alexandre le Grand. Cet homme ayant beaucoup d'ambition, & souhaitant de faire une plus belle figure que celle que fait d'ordinaire un simple Soldat, étudia l'esprit d'Alexandre, & chercha son ansc. Il reconnût bien-tôt que son Maître aimoit tout ce qui étoit brave & hardi ; Mais il ne sçavoit comment faire pour se presenter devant lui. A la fin il s'avisa de ce moyen. Un jour qu'Alexandre faisoit la débauche avec ses favoris Parmenion, Hephestion, Lisimachus, & autres Officiers, ce Drille qui se nommoit Clitus, s'habilla en Soldat facetieux, contrefit le fou, & se mit à danser d'un air composé, & ayant l'épée à la main il tua cinq Soldats des recrüës qu'on avoit nouvellement amené de la Colchide. Il fut d'abord saisi par les Gardes ; & comme c'étoit une nouveauté tragique, le Roi en fut bien-tôt informé. Il se fit amener le Soldat, qui étant examiné répondit. « Les cinq hommes que je viens de tuër, « Grand Prince, avoient conspiré de t'ôter aujour- « d'hui la vie, ayant été payez pour cela par le Roi « de Colchos, qui les avoit fait passer pour cet éfet « dans ton armée. Comme leur Tente étoit prés de « la mienne, j'ai entendu la nuit passée qu'ils s'en- « tretenoient de leur conjuration, & parloient du « tems, du lieu, & de la maniere de l'executer. J'ai « eu l'œil sur eux, & les ai observez dés ce moment. « Quoique je sçusse l'heure qu'ils avoient prise pour « cet execrable particide, je craignois cependant « qu'une malheureuse destinée ne les obligeât d'an- « ticiper leur résolution, & de précipiter un assas-

1669. ſinat, dont le retardement auroit pû découvrir
„ leur deſſein, ou du moins le faire prevenir. C'eſt
» pourquoi je me ſuis ainſi bizarrement traveſti
» pour executer le plus important projet que j'aye
» fait de ma vie, qui étoit de ſauver la vie au Con-
» querant du monde, & de m'acquerir une gloire
» immortelle par cette heureuſe action.

Aprés que le conſeil Bachique eut deliberé ſur la matiere, Alexandre approuva le fait, & fit rendre publiquement des honneurs à ſon liberateur. Il fut revêtu d'une robe de pourpre, ſuivant la coûtume des Macedoniens; on le régala d'une chaîne d'or, Alexandre le fit mettre à table ſur la fin du banquet, & l'eſtima depuis plus que ſes familiers amis. Il ne joüit pas long-tems de ſa bonne Fortune; car à une autre débauche il perdit & la faveur du Prince, & la vie. Tant eſt inconſtante la grandeur humaine.

La faveur des Princes, ſage Hamet, reſſemble au roſeau d'Egipte, qui perce la main de celui qui s'apuye deſſus, où bien il plie & le laiſſe tomber; ce qui le plonge la plûpart du tems dans un abîme de diſgraces, & l'expoſe de toutes parts à la haine du Peuple.

Dieu veüille que tu ne perdes jamais la faveur du Sultan, ni l'eſtime de tes Collegues, & que tu ne ſois jamais englouti par une émotion populaire, auſſi redoutable qu'un tremblement de terre.

LETTRE XCIV.

A Hebatolla Mir Argun, Superieur du Convent des Dervis, à Coigni, en Natolie.

Religieuse retraite du Roi de Pologne, qui avoit été fait Abbé de l'Abbaye de Saint Germain.

TU ne seras pas fâché d'apprendre qu'un puissant Roi quittant le Diadême & le Sceptre, & abandonnant le faîte de la gloire humaine, s'est consacré à la vie religieuse & privée, & a fait vœu de pauvreté, de chasteté & d'obeïssance perpetuelle. 1669.

C'est ce qu'a fait Jean Casimir dernier Roi de Pologne, qui de Monarque Souverain est devenu Sujet, & qui aprés avoir abandonné les plaisirs & les magnificences de son Palais s'est confiné volontairement aux austeritez de la vie monastique.

En quittant son Royaume il a choisi la France pour le lieu de sa retraite, & l'Abbaye de Saint Germain prés de Paris pour s'y mettre à couvert des afaires du monde. Il a été magnifiquement reçû & régalé dans toutes les Villes par où il a passé. Le quatriéme de la onziéme Lune il fit sa premiere entrée dans la Mosquée ou Eglise du Convent, où il fit ses Vœux en qualité d'Abbé ou Superieur de cette Maison. On en a solemnellement chanté le *Te Deum*, qui est une Himne qui se chante à la loüange de Dieu. La Cour de France est ce semble toute fiere de l'honneur que ce Prince lui a fait de se retirer dans ses Etats,

1669 & d'en faire le théatre de ses pieuses resolutions de son dernier pelerinage sur la terre, où il va dire adieu au vain faste de la gloire & des richesses de l'Empire. Aprés s'être ainsi débarassé de l'illustre & glorieux fardeau d'une Couronne, & des autres tracas de la grandeur humaine, il lui sera bien plus facile de grimper le Paradis, s'il m'est permis de parler ainsi.

Laissant à part les Superstitions des Nazariens, je ne saurois m'empêcher de loüer l'action du sage Roi de Pologne, qui a ce semble plus fait en ceci que ne fit Adrien Empereur Romain dont on a tant parlé. Celui-ci se contenta de celebrer sa pompe funebre par voie de tipe ou de figure, & ne fit qu'une pompeuse Cavalcade, à la tête de laquelle fut porté son cercueil dans une espece de triomphe imaginaire; comme si aprés toutes ses victoires il fut enfin devenu l'esclave de la mort: Mais cela ne l'empêcha pas de retourner aux vanitez qu'il faisoit semblant de méprîser; de sorte que de Conquerant Dragmatique, il devint un veritable esclave. Les mortifications affectées qu'il faisoit paroître dans les ruës, finissoient au Palais par ses passions ordinaires: Et il avoit la nuit plus de penchant pour la volupté, qu'il n'en avoit témoigné le jour pour le tombeau.

Il n'en est pas de même de l'Illustre Roi de Pologne. Il s'est enterré au pied de la lettre: Car un Monastere ne vaut selon moi pas mieux qu'un tombeau. C'est dans ce tombeau où il a transferé le siege ou le Trône de son Royaume; non pour trois ou quatre heures d'ostentation, mais pour y mener effectivement une mourante vie ou une vivante mort, & pour employer le reste de sa vie & de son Regne à faire la pompe funebre de la Majesté Royale. Car c'est être enterré tout vivant que de vivre ainsi sequestré du monde.

Pardon, venerable Dervis, si j'ai des sentimens si favorables à ce Monarque Chrétien. Je ne pré-

rs pas défendre ses erreurs en faisant l'éloge 1665.
: sa vertu. D'ailleurs la foi universelle des Musulmans est, qu'un homme soit Chrétien, Juif, ou ayen, peut être sauvé pourvû qu'il vive selon ses lus excellentes lumieres. Le Prophéte même nous instruits à croire cela.

Tu conviendras au moins que ce Roi est plus ieux & plus digne de loüanges qu'un de ses Prédecesseurs qui usurpa la Couronne de Pologne. Ce fut Uladislas V. qui étant entré dans une ligue solemnelle avec un de nos Sultans, & s'étant obligé par serment à en remplir les conditions, ayant même donné en ôtage l'Eucharistie, que les Chrétiens regardent comme le Corps de Christ, il ne laissa pas pour cela de violer le traité qu'il avoit signé & juré, & pour l'observation duquel il avoit donné son Dieu en gage.

Cette violation de la foi publique mit le Grand Seigneur en si grosse colere, qu'il eut recours aux armes pour se faire faire justice, & fit une invasion en Pologne avec de grandes forces. Uladislas pour se défendre mit aussi sur pied une grosse armée, & vint à sa rencontre. Etant sur le point de donner bataille, le Sultan tira de son sein l'Eucharistie engagée, & le traité que les deux Princes avoient juré. Alors tenant l'Hostie d'une main, & de l'autre le traité, il cria, les deux armées l'entendant, Dieu crucifié des Chrétiens, voilà « les perfides adorateurs qui t'ont donné à moi com- « me un gage de leur foi. Cependant ils ont violé « sur leur serment de la maniere du monde la plus « impie. Si tu es Dieu châtie-les à present par mon « moyen de leur abominable parjure, & de la pro- « fanation qu'ils ont faite de ton nom. Sa priere « fut exaucée. Les Victorieux Osmans défirent entierement les Infideles, & ce Prince impie demeura sur la place.

Quelque diversité qu'il y ait dans les Religions

1669. du monde, nous sçavons neanmoins qu'il n'y a qu'un seul & vrai Dieu, Createur du Ciel & de la terre, conservateur & gouverneur du genre humain. Il suporte l'invincible ignorance, foiblesse & infirmité des hommes. Il accepte les bonnes œuvres & les vœux sinceres des Payens & des Incirconcis, aussi-bien que ceux des vrais Croyans & Sectateurs du Prophête. Mais il abhorre & punit l'injustice, le parjure, l'infidelité par tout où il les trouve. Il regarde sans partialité les nations & les personnes, & n'a pas plus d'égard pour les unes que pour les autres. Elles sont toutes également l'ouvrage de ses mains, & l'objet de ses soins.

Le Soleil va d'Orient en Occident. Il éclaire & échauffe tous les jours cet Hemisphere; & la nuit nos Antipodes joüissent de ses faveurs & reçoivent ses agreables influences. Il y a des tems où il réjoüit le Septentrion, & d'autres où il ressuscite le Midi. Il n'y a point de partie du Globe qui ne profite en son tems de ses réjoüissans rayons.

La Lune ne se dévoye jamais de son cours accoûtumé. Soit qu'elle croisse ou qu'elle décroisse, elle observe les Loix de celui qui l'a faite. Elle est exacte à marquer le flux & le reflux de la Mer. Elle sert de fanal durant la nuit aux gens de marine. Les habitans du cercle Arctique & Autarctique s'attendent à sa lumiere lorsque le Soleil les quitte pour six mois de l'année. Aussi-tôt qu'ils voyent paroître au Ciel le chariot de Diane, chacun de joye claque des mains. Chacun revient de sa mélancolie domestique; tout le monde quitte sa caverne, & l'approche de la belle Déesse est solemnisée par des danses & par des chansons, parce qu'on sçait qu'elle n'est qu'un second transport de l'éternelle lumiere; le miroir du Soleil où se regarde cette glorieuse Planete, par la reflexion de laquelle nous voyons la face de Dieu,

Les Aſtres traverſent les Cieux à leur maniere 1669.
vec le même ordre & la même regularité. Chaque Conſtellation garde fidelement ſon poſte; chaque Planete fait ſon chemin. Quelque prodigieument éloignées qu'elles ſoient les unes des autres, elles paroiſſent en gros une armée volante, qui n'étale jamais ſes lumineux étendards que la nuit, & qui les retire auſſi-tôt que le jour commence à ſe montrer. On peut appeller cela l'armée de Dieu rangée en bataille dans le Firmament pour la défenſe de ſes amis, & pour la punition de ſes ennemis qui ſont ſur la terre.

Mais venons à nos Elemens ſublunaires, ne voyons-nous pas que la pluye, la grêle, la neige, les vents, le tonnerre, l'éclair, & autres méteores, ſe répandent indifferemment ſur les divers climats de la terre; je ne dis pas par un effet du hasard, mais par la direction de la Providence generale qui gouverne toutes choſes: C'eſt cette Providence generale qui arroſe les terres infertiles & deſertes, & leur communique le don de la fecondité. C'eſt ſans contredit une marque de l'Unité de Dieu.

Enfin toutes les Provinces & tous les coins de la terre produiſent des fruits dans leurs Saiſons. Les Afriquains & les Ameriquains, tout idolâtres qu'ils ſont, & coupables de l'idolâtrie la plus groſſiere, qui porte quelques-uns de ces Barbares à adorer les Démons, ne laiſſent pas pourtant d'avoir leur part des benedictions de Dieu, & de vivre dans une auſſi grande abondance, & avec autant de contentement & de joie, que nous qui adorons l'éternelle Unité.

Chaque nation reçoit ſa Religion ſur la bonne foi de ſes Eccleſiaſtiques, & tant que ces nations obſerve la Loi naturelle & morale que Dieu a imprimée dans le cœur de tous les hommes, le pere & charitable Juge diſpenſe les errans de l'obeïſſance qu'ils doivent aux Loix poſitives de

1665. leur nation. Car la sedition est comme la magi odieuse à Dieu & aux hommes, & également su jette à la peine.

Pardon, encore un coup, pieux pere des Dervis, si je prens la liberté de parler des matiere de la Religion devant toi, qui es la lumiere de aveugles, le guide des errans, l'arbitre des questions dificiles & douteuses, & le seul oracle de ta Province.

Ce que j'en fais n'est pas pour t'aprendre quelque chose, mais pour tâcher de me débarasser de l'erreur, & pour te témoigner qu'encore que j'honore Dieu & son Prophéte, je ne crois pas qu'il faille avoir recours à la fausseté pour défendre la verité.

LETTRE XCV.

A Useph Bassa.

Mort du Cardinal Duc de Vendôme, d'une Duchesse du même nom, & d'Henriette-Marie Reine de la Grand' Bretagne, & Doüairiere de Charles I. Arrivée du Roi de Pologne & du Prince de Toscane à la Cour de France.

LA mort a celebré depuis peu un triple triomphe à la Cour de France, en transportant trois personnes au monde invisible. L'une est le Cardinal Duc de Vendôme, l'autre une Duchesse du même nom, & la troisiéme Henriette-Marie Reine de la Grand' Bretagne, veuve de Charles I. Roi de cette Isle, & la plus jeune des filles de Henri IV. Roi de France. 1669.

Tu peux aussi dire au Divan que Casimir ci-devant Roi de Pologne, est arrivé en cette Cour. Il a abandonné son Royaume aussi-tôt qu'il a vû que le Prince Wiesnowiski, avoit été élû pour son successeur. Les Ducs de Lorraine & de Nieubourg avoient eu des prétentions à cette Couronne, & chacun avoit levé des troupes pour les faire valoir. Mais les Polonois en ayant eu avis, ont pris résolution de ne se soûmettre à l'obeïssance d'aucun étranger, tant qu'il y auroit un Prince de leur nation capable de porter la Couronne; & un Prince qui étant Fils du Roi Casimir, semble avoir plus de droit qu'aucun autre au Trône de son pere, puis qu'il herite de ses vertus.

Le Prince de Toscane est aussi arrivé ici. Aprés avoir voyagé par toute l'Europe, il passe enfin par

1669. la France pour s'en retourner dans ses Etats. Il proteste qu'il ne prend ce chemin que par honnêteté & comme préferant la France à tous les autres païs de la Chrétienté. Il ne pouvoit honnêtement rien dire de moins à une Cour si rafinée, qui trouve cette loüange bien fade, persuadée qu'elle est, que pour lui marquer les égards qu'il dit avoir pour elle, il auroit dû par-là commencer ses voyages : Car quoi qu'aux Processions, aux entrées, & aux calvacades domestiques, les personnes les plus distinguées tiennent le dernier rang, en matiere d'Ambassades étrangeres & de voyages, les Princes ont de coûtume de commencer par ceux pour qui ils ont le plus d'estime.

Les Politiques font ici un grand secret des nouvelles qui viennent de Candie ; ce qui fait croire à tout le monde qu'elles ne sont pas des plus agreables. On debite comme une chose bien assûrée, que l'Amiral Duc de Beaufort a été ou tué, ou fait prisonnier par les Ottomans, & que les François ont perdu prés de deux mille hommes dans cette action.

Je ne sai pas pourquoi les Peintres representent la mort comme un Squelete. On diroit au contraire qu'elle devroit être representée comme un monstre, & comme un prodige de graisse, puis qu'elle est la plus grande gloutonne du monde. En effet elle se jette indifferemment sur tout avec une avidité insatiable ; c'est le premier & le grand Canibale de la nature, qui dés le commencement du monde s'est regalée de corps humains. Mais peut-être fait elle mal la digestion, peut-être aussi que ses alimens cruds & sanglans ne la nourrissent pas assez pour former seulement une miserable peau qui puisse couvrir sa nudité. De-là vient qu'on la peint toûjours extrêmement seche & décharnée.

Permets-moi genereux Bassa, de passer de cette vaine plaisanterie à une reflexion serieuse sur nôtre mortalité & sur la foiblesse de la nature humaine.

L'homme n'est qu'une puante vapeur, qui s'é- 1669.
levant de la terre, se condense ensuite en nuée, & fait par ce moyen un voile qui cache son impureté. C'est sous cette envelope qu'il s'éleve secretement une infinité de méteores de passions fougueuses & violentes. C'est-là que se forment les desirs criminels, & les pensées extravagantes, qui venant enfin à éclater mettent tout le monde en trouble & en combustion. Cependant au bout du compte tout cela se convertit en une vaine fumée, en pluye, en grêle, ou en vent, & se dissipe presqu'aussi-tôt qu'il a été formé.

Les Elemens dont nous sommes composez, sont pour nous autant de miroirs pour nous representer la mutabilité de nôtre nature. C'est ainsi que le feu qui devore tout, tombe & s'éteint aussi-tôt que les matieres combustibles lui manquent. La terre, l'air, & l'eau sont sujets à se corrompre; & c'est de cette corruption que nous tirons nôtre être; & c'est aussi dans cette corruption que nous retournerons un jour. C'est-là le cercle perpetuel des productions de la nature. Les arbres, les fleurs, & toutes les especes des vegetaux, les oiseaux, les bêtes, & les poissons, & en general tous les animaux, sont autant de memoriaux de nôtre mortalité. De quelque côté que nous tournions les yeux, nous voyons par tout de nouvelles images de la fragilité humaine, & le même soufle qui prolonge nôtre vie, contribuë également à l'acourcir, parce qu'à chaque fois que nous respirons, c'est autant de diminué sur nôtre substance. Les plus subtiles particules dont nous sommes composez s'évanoüissent peu à peu en fumée & en air, & les plus grossieres se changent en excrémens. S'il paroît en nous quelque ombre de solidité à l'heure de nôtre mort, cela se réduit bien-tôt en poudre, en bouë, ou en vers. Nos corps dont nous faisons tant de cas pendant qu'ils sont vivans, se perdent incontinent aprés la mort dans l'abîme de la matiere universelle.

1669. Le plus grand Prince du monde en est-il plu heureux pour posseder toute la terre habitable C'est comme un autre homme, une masse d boue ou de pourriture qui s'exhale ou qui se dissip continuellement par degrez. C'est un des plats qu composent le festin du tems qui consume tout. Lors que les fiers Monarques de la terre marchen ici bas avec dédain, répandans leurs armées d long & du large, & se vantans que leurs Empire n'ont point de bornes, que font-ils autre chose sinon se presser de se faire enfermer dans un petit trou obscur & puant, qui n'est gueres plus grand qu'une taupiniere?

Grand Bassa, que les honneurs & les grandes dignitez dont tu es en possession, ne te fassent point oublier les miseres ausquelles tu es sujet à tout moment; mais souviens-toi toûjours que tu es homme.

LETTRE XCVI.

Au Kaimakam.

*De l'arrivée de Soliman Ismaël * Mutafaraca à la Cour de France, avec des Lettres du Grand Seigneur pour le Roi. Caractere de cet Envoyé, & son éloge. De la peste à Soissons, & d'un tremblement de terre en Sicile.*

IL est arrivé ici un Mutafaraca nommé Soliman Ismaël, avec des Lettres de la part du Grand Seigneur. Ce n'a pas été un mediocre plaisir pour moi de voir son entrée publique, où la grandeur & la magnificence des Musulmans a paru comme en abregé. La jeunesse & le commun peuple n'ont pas

* *C'est une sorte de Saphis plus distinguez que les autres.* Vid. Ric. lib. 3.

u moins de curiosité de voir la calvade d'un Le- 1689.
antin, que les Romains en avoient d'être les Spectateurs des jeux seculaires qui ne se celebroient qu'une fois en cent ans. Les balcons, les jalousies, les fenêtres, & les ruës, étoient pleines de gens de tout rang, de tout âge, & de toutes qualitez ; les uns parce qu'ils n'avoient jamais vu rien de tel ; les autres, parce qu'ils n'esperoient pas vivre assez long-tems pour être témoins à l'avenir de rien de pareil.

Cependant malgré toute leur curiosité, il n'y a que les Ministres qui puissent penetrer la moindre chose de ses instructions secretes. Ceux-ci publient volontiers les titres que le grand Arbitre de la terre donne au Roi de France, afin que par ce moyen non-seulement les Sujets, mais aussi les nations voisines, ayent plus de veneration pour ce Prince, sans penetrer le fin de sa politique. C'est un artifice commun à toute sorte d'Etats de faire voir les choses par le plus beau côté. Il en faut pourtant excepter les Hollandois, qui du tems de leur rebellion contre le Roi d'Espagne, n'eurent pas seulement l'adresse de donner un beau prétexte à une méchante affaire ; mais furent contraints d'exposer leur pauvreté & leur misere, & même d'y gemir. Ils eurent recours à la Reine Elizabeth alors Reine d'Angleterre, & prenans la qualité *de pauvres & afligez Etats de Hollande*, ils lui demanderent son secours.

J'ai sujet de croire que Soliman m'a fidellement communiqué ses afaires. Il est trop bien né & trop bien élevé, & il a trop de raison & de bon sens pour duper le bon homme à Soûtane : (C'est ainsi que m'appellent dans les ruës ceux qui ne me connoissent pas par ailleurs, tant je suis connu à Paris de l'heure qu'il est, nonobstant ce que je souffre dans le public.)

Je regarde Ismaël comme un homme capable de servir le Grand Seigneur chez des gens qui valent mieux que les Infidéles ; cependant je puis te dire que les François sont les plus déliez des Occidentaux,

1669. Ismaël connoît la force des Loix civiles ; & il a appris cela du Code de Justinien & autres Livres. Il entend parfaitement le Grec & le Latin, & il a employé quelques années à lire des livres imprimez & des manuscrits en ces deux langues.

Il fait une fort bonne figure, il est grand & bien proportionné, d'une contenance résoluë, & d'un air qui ne déplaît pas; ce qui est assez dire d'un homme destiné aux affaires, & non pas seulement à l'amour. Il n'a point à craindre la censure de Caton, qui voyant deux Ambassadeurs que les Romains envoyoient à une Puissance étrangere, dont l'un avoit la tête si petite, qu'à peine pouvoit-on la distinguer de celle d'une Choüete, & l'autre étoit si boiteux, qu'il ne pouvoit marcher sans potences, s'écria, *cette Ambassade n'a ni tête ni queuë*

D'ailleurs nôtre Mutafaraca est riche : Il soûtient la dépense de son emploi avec une magnificence extraordinaire : Son Hôtel est déja le refuge de tous les pauvres Levantins, soit Grecs, Armeniens, ou Partisans du Prophête ; & il parle François comme un François même. Cependant il fait semblant de ne savoir pas cette langue, pour se tenir dans la distinction & dans la réserve de l'Empire Ottoman, qui croiroit s'abaisser s'il parloit d'autre langue que la Turque ou l'Arabe. Il tire encore un autre avantage de sa surdité de commande, il entend, & est sourd en même tems ; il sçait & ignore tout ce qui se dit par les Espions du Roi de France. Ce qui n'est pas un don peu considerable pour un homme de son caractere ; car pour se mettre en tête de tromper cette Cour, il faut avoir un Ange ou un Diable à ses côtez.

Aprés tout, je suis persuadé que nôtre Soliman ne fera jamais la faute que firent les Ambassadeurs que ceux de Tenedos envoyerent à un Empereur Romain. Au moins suis-je assûré qu'il ne l'a pas encore faite. Ces Ministres, à ce que dit l'histoire, avoient vû mourir le fils de l'Empereur, & laisse-

ıt paſſer onze mois & quatorze jours avant que 167●.
: ſavoir qu'il étoit de leur devoir de faire à ce
rince un compliment de condoleance ; ou du
ıoins avant que de s'aviſer de le faire, tant ils
:oient plongez dans le luxe des Romains. Lors
ı'ils vinrent à s'aquiter de ce devoir, l'Empereur
: pût s'empêcher de ſe moquer d'eux en ces ter-
ıes : *Je plains beaucoup*, leur dit-il, *la deſtinée du ımeux Hector vôtre compatriote & vôtre Heros, ı'Achille tua il y a plus de mille ans.*

Je dis ceci par raport à la conduite particulie-
: de Soliman en ce lieu : car quand il arriva à la
'our, il trouva tout le monde en deüil à cauſe de
ı mort de la Reine d'Angleterre, tante du Roi,
: de la même deſtinée de pluſieurs autres perſon-
es diſtinguées & particulierement des braves qui
voient été tuez au dernier combat de Candie,
ont j'ai déja rendu compte à la Sublime Porte
ans une autre Lettre. Sans autres inſtructions il
borda le Roi avec un trés-grand ſerieux, & lui
lit : Qu'on ne feroit point de Dunalma dans «
'Empire Ottoman pour le dernier avantage qu'il «
ıvoit eu en Candie, pendant que la Cour de «
France ſeroit en deüil. «

Ceux qui comprirent la choſe en furent frapez, & dés ce moment-là les Grands & les Miniſtres d'Etat ont traité cet ingenieux Mutafaraca avec plus de diſtinction qu'ils n'avoient de coûtume de traiter les Chiaoux de la Porte.

Je puis t'aſſûrer qu'il parle avec beaucoup de chaleur & d'élegance en même tems. Il ne dit pas un mot où il n'y ait un feu pour échauffer & pour rafraîchir, pourvû qu'on ſe tienne à une diſtance raiſonnable ; mais ſi l'on s'approche trop, il échauffe les eſprits, & les met dans une agitation qu'on n'oſe témoigner. On ronge ſon dépit dans le cœur, ſans pouvoir y remedier.

Le Roi de France eſt ſans contredit le plus grand Monarque, le plus puiſſant & le plus victorieux

1665 Prince de la Chrétienté, le seul invincible Empereur des Francs Occidentaux. Cependant il le ce[de] à nôtre Maitre, Souverain absolu de toute la terr[e]. Et nôtre Eunuque n'est pas d'humeur à rien relâcher des honneurs qui sont dûs à son Maître, [n]i de donner le moindre avantage par une facilité di[gne] de blâme, supposé qu'elle pût être tirée à consequence. Il est heureux dans ses reparties, comme tu le verras par la réponse qu'il fit hier à u[n] Seigneur de la Cour qui lui demandoit, s'il n[e] croyoit pas que ce fût violer la loi civile d'emprisonner les Ambassadeurs, comme on faisoit souvent à la Porte Ottomane? *Non*, repartit Soliman *ce ne l'est pas lorsque l'Ambassadeur est coupable d[e] trahison, ou du crime de leze-Majesté. Mais s[i] c'est la violer, les François ne sont pas en droi[t] de nous en faire un crime, puisque nous n'avons appris cette maxime que d'une note marginale d[e] vôtre loi Salique.* Et sur cela il produisit mille diferens exemples de la même espece arrivez à la Cour de France.

En un mot Soliman s'est tiré de tout jusqu'ici avec un succez merveilleux, quoique les Grands ayent souvent voulu le tâter. Ils ont en general mauvaise opinion des Musulmans, parce que les belles lettres sont si peu favorisées parmi eux.

Je n'ai d'autres nouvelles à t'apprendre, sinon qu'une violente peste se fait sentir à Soissons depuis long-tems; & qu'un terrible tremblement de terre en Sicile a fait fuïr les habitans de Catane & des Villes voisines, aprés avoir vû un village totalement englouti.

Ceux qui ont eu la curiosité de rechercher la cause de ces convulsions extraordinaires, & d'un si horrible bouleversement, ont remarqué aprés avoir bien examiné, qu'il procedoit d'un nouvelle irruption du Mont Ethna, qui n'est qu'à environ vingt milles de Catane. Cette terrible Montagne dégorge des torrens de feu, & vomit des pierres qui étant

nsportées à prés d'une lieuë, tombent enfin tou- 1669.
; en feu, & font des dommages prodigieux dans
s païs circonvoisins.

Il paroît évidemment, Serenissime Ministre, que ieu lance ses jugemens sur ces Infidéles : Cependnt cela n'est pas capable de les faire revenir de urs erreurs & de leurs vices. Ils ont senti la ıême tempête de feu qui ruïna les neuf Villes tuées sur le lac Asphaltite ; & nonobstant tout ela ils demeurent dans l'insensibilité & dans l'enurcissement. Constamment ils seront enfin exerminez de la terre.

LETTRE XCVII.

A Mehemet Eunuque, relegué au Grand Caire.

Pour lui conseiller de ne point s'attrister & de voyager.

PLus de melancolie, mon cher. Pourquoi voudrois-tu succomber sous le faix de tes infor- 167
tunes. Si tes ennemis t'ont éloigné de l'heureuse presence du Grand Seigneur, ne leur donne pas sujet de triompher une seconde fois en te voyant sortir de toi-même. On t'a laissé assez d'argent & de bijoux pour étre heureux par tout où tu seras. Et quand tu n'aurois pas cela, tu as assez de vertu pour te faire un Paradis de toutes sortes de lieux. Fais societé avec les autres Exilez qui sont dans la même Ville ; tristes victimes du caprice absolu, ausquelles on a permis de faire une pompeuse & magnifique entrée dans cette Metropole de l'Egipte avec toutes leurs richesses immenses, mais qui en ont été dépoüillez bientôt aprés, & sacrifiées à l'avarice de la Cour.

1670. On en faisoit de même autrefois des Taureau consacrez ; on les paroît magnifiquement ; on le doroit les cornes & la tête ; on leur mettoit d rubans de la soye la plus exquise ; on leur couvro le corps de manteaux de brocard & de drap d'or enrichis de perles & de pierres précieuses, & on le promenoit dans le Temple d'Apollon, en atten dant que les Sacrificateurs eussent préparé à l'Au tel tout ce qui leur étoit necessaire pour en fair des Sacrifices.

Vous n'êtes pas dans le même cas au Caire, pui qu'on épargne vos vies & qu'on vous donne la li berté de chercher fortune où il vous plaît. Vous de vez vous secourir & vous conseiller les uns les au- tres dans vôtre commun malheur. C'est une con- solation aux miserables d'avoir des compagnon dans leur misere. Insinuë-toi dans la faveur du Bassa. Il peut faire quelque chose pour le soula- gement de ta douleur. Il jugera de ton état par le sien, sçachant comme il sait qu'il n'a que trois ans à joüir de ses richesses & de sa grandeur presente.

Vas voir le Moufti exilé au Caire s'il est encore en vie ; prie-le de te donner ses conseils spirituels. Peut-être en recevras-tu sur le marché quelque avantage temporel. Il a plus de crédit que le Grand Seigneur même sur certains Beis d'Egypte. Vous êtes tous dans le même exil, & sous la même affli- ction, qui consiste dans la perte de vos dignitez : Vous êtes tous séparez de vos amis qui brillent dans l'Empire Ottoman. Vous devez donc pre- sentement chercher une nouvelle source de felicité. Faire de nouveaux amis puisque vous avez perdu les vieux, ou vous soûtenir au moins les uns les autres par une amitié mutuelle. Ne vous laissez ni rompre ni dissiper que par une destinée pareille à la premiere. Si vous en usez ainsi, il ne vous reste plus qu'à poursuivre vos differens interêts, & à vous resigner à la Destinée.

Comme dés nôtre jeunesse nous avons eu de la

pathie l'un pour l'autre, & que nous nous som- 1670.
s liez par de bons offices mutuels, c'est toi prin-
alement qui me fais de la peine. La conformi-
de nôtre humeur a commencé nôtre union, &
is a enseigné les misterieuses leçons de l'amour
tonique. Nous ne nous fûmes pas plûtôt vûs,
e nous fûmes inspirez d inclinations sacrées. Je
us pas plûtôt fixé mes yeux sur les tiens, que
vis la vertu de ton ame, qui m'inspira d'abord
la veneration pour toi, en sorte que je sentis
bord que nos cœurs étoient faits l'un pour l'au-
: Cette genereuse passion crût ensuite avec nôtre
e, & bien loin d'avoir perdu quelque chose de
premiere violence, elle a acquis une force plus
rable, une integrité plus solide, & une fidelité
nstante. Nôtre joye & nôtre douleur étoit toû-
urs la même. Ni la bonne ni la mauvaise fortune
pouvoit alterer nos esprits, & nous porter à la
terie ou au mépris. Mais nous soûtenions avec
esprit égal les differens contretems de la vie hu-
aine, & nous nous sommes appuyez l'un l'autre
r une affection à tout épreuve, jusqu'à ce qu'il
it plû à la destinée de nous separer, & de m'en-
oyer Esclave en Sicile pendant que tu joüissois
es faveurs & des caresses de ta naissante fortune,
ui commença par t'introduire dans le Serrail.
Quelque tems aprés je recouvrai ma liberté, &
etournai à la ville Imperiale, & au Palais du Sul-
an. Mais on ne me laissa pas joüir long-tems de
e bonheur, puisque je fus envoyé à Paris pour
emplir le perilleux poste que j'occupe.

Je puis te dire, cher Mehemet, que mon état
st pire que le tien : car je suis forcé de demeu-
er actuellement avec des Infidéles. Si mon
heureuse étoile pouvoit me faire entrevoir la
moindre petite esperance de changement dans l'é-
tat present de ma vie, je ne murmurerois point
du passé, & me réjouïrois de la flâteuse idée
de trouver dans l'avenir une felicité inconnuë ;

1670. Mais de me voir à la chaîne par un arrêt irrev cable, & de n'avoir pas la moindre esperance d' être délivré, c'est quelque chose de pire que mort même.

D'ailleurs tu as été confiné dans le plus be païs du monde, je veux dire dans l'Egipte, mere des sciences, la sage femme des secrets ce lestes, la nourrice des Sages, des Saints, & d Prophêtes, le grenier de l'Empire des Musul mans, & l'asile des personnes affligées. Fais cas cher Mehemet, du grand avantage que tu as su moi & sur tes autres compagnons Esclaves. Pro fite de cet avantage, & de la commodité que t as d'aller où tu veux. Visite toutes les antiqui tez de l'Egypte, & traverse ce charmant paï de l'Occident, au Midi. Si ce n'est pas assez pou faire diversion à ta melancolie, va plus loin, 8 considere les grandes cataractes du Nil, dont l chûte rend les hommes sourds. Visite les montagnes de la Lune en Ethiopie; ou vas voir la desolation de la fameuse vallée, & des Villes dont les habitans furent en un moment metamorphosez en pierres, pour être un monument éternel de la vengeance de Dieu contre leurs pechez crians.

Mais aprés tout, cher Mehemet, que la raison, la fidélité, & la foi, ne t'abandonnent jamais. Ce sont des armes à l'épreuve des assauts du hasard & de la destinée des Hommes & des Démons, de la terre & de l'enfer. Aprés que tu auras achevé tes voyages sur la terre, ces vertus ne manqueront pas de t'introduire dans le Ciel.

LETTRE XCVIII.

Au même.

Il poursuit sur le même ton, & l'exhorte pressamment de quitter l'Egipte, & de voir le reste de l'Afrique.

JE ne sçaurois m'empêcher de t'écrire encore une 1679. fois par le même ordinaire, pour t'exhorter tout de nouveau à te resigner courageusement à la volonté de la destinée, qui comme tu sçais est inexorable.

Il y a dans l'Univers une loi éternelle dont il n'y a point d'apel. Ni les prieres, ni les larmes des passionnez mortels, ni les vœux, ni les aumônes, ni les pelerinages, ni aucunes œuvres de surérogation ne sçauroient toucher la destinée. Elle est plus inflexible que ne l'étoient les Juges de l'ancien Areopage d'Athenes: Et on changeroit plûtôt les Edits irrevocables de l'Empire des Medes, que les decrets de la destinée.

Quand tu pourrois faire un Corban ou sacrifice de cent mille Moutons, & nourrir tous les pauvres d'Orient selon l'usage des Musulmans, ou sacrifier autant de Taureaux à la maniere des anciens Payens; quand tu pourrois assembler tous les Aromates du Levant, en composer l'encens le plus exquis, & faire monter une Piramide de fumées odoriferentes aussi haut que l'ombre de la terre à minuit; quand les Cieux seroient tout parfumez de ces bonnes odeurs, & que les Divinitez dormantes s'éveilleroient à la faveur de ces agreables senteurs; quand il seroit en ton pouvoir de corrompre le chœur celeste pour accorder de nouveau les Spheres, & produire la plus douce

1670. harmonie qui ait jamais frapé l'oreille des Etre éternels, tout cela seroit inutile pour faire changer les decrets du Ciel, & pour te rétablir dan tes premieres dignitez. Non, mon cher Mehemet tu es perdu pour jamais dans le Serrail. La fac des affaires a changé depuis que tu es en Egipte Tes amis sont dispersez par-ci par-là, ou sont morts; ce qui n'est qu'une separation d'une autre espece. Il ne te reste de l'heure qu'il est aucune esperance de revenir à la superbe ville, qui a herité du caractere de l'ancienne Rome, la Maîtresse du monde. Je souhaite qu'elle n'herite pas aussi du luxe des Romains.

Réveille-toi, cher Ami, & ne regarde point ton état au travers du verre trompeur de tes passions: Mais fais agir ta raison. Tu étois autrefois Esclave, te voilà presentement en liberté, & maître de toi-même. Enfin pour te débarrasser l'esprit de la chimerique idée de ta misere, je te conseille encore un coup de voyager.

Ne perds point de tems, & te retire le plus promptement que tu pourras des frontieres de l'Empire Ottoman, afin de pouvoir oublier tes soucis & tes craintes. Ne passe point en Barbarie, & n'ambitionne point de voir le lieu où étoit autrefois l'ancienne Carthage: Ne t'informe point de la Reine Didon, d'Enée, ou d'Annibal, & n'aye point d'envie d'apprendre quelque chose de l'histoire du fameux Scipion, Je ne te conseille pas non plus de traverser le Royaume de Maroc & de Fez: car encore que ces Etats ne soient pas sous l'obeïssance du Sultan, ils sont cependant ses Alliez: reflexion qui ne manqueroit pas de te faire toûjours de la peine. D'ailleurs la vûë des Musulmans t'épouventeroit, & te rempliroit l'esprit de mille aprehensions.

Vas-t'en par le plus droit chez les Negres qui habitent la Zone torride. Côtoye les bords du Nil autant que les rades d'Affrique te le permettront, par

ar ce moyen tu éviteras les horribles & afreux 1670
eserts de la Libie, de la Nubie, & de Zanfar, ussi-bien que les inhabitables païs montueux qui ont entre le Tropique du Cancer & la ligne Equioxiale. Tu ne trouverois pas agreable de ne renontrer que des objets hideux, & de ne converser u'avec des Dragons, des Basilics, & autres montres de ce païs-là. Cependant autant que j'en puis uger, il vaudroit encore mieux avoir affaire à es fâcheux animaux, que de tomber entre les nains des hommes sauvages.

Je ne sçai que te dire du caractere general des Mores Meridionaux, puisque chaque Province a ses principes, ses coûtumes, ses loix, & ses institutions particulieres. Les Abissins sont Chrétiens, ussi-bien que les Habitans de Congo, de Songo, d'Angola, & des autres païs frontieres de la haute Ethiopie. Ceux qui habitent le long de la mer rouge sont en general Mahometans. On parle aussi d'une ville trés-peuplée de ce païs-là, dont les seuls Juifs sont les maîtres. Et il y a des Auteurs qui assurent qu'il y a un Royaume de femmes, connu sous le nom d'Amazones. Il est certain que le côté Occidental n'est habité que par des Payens.

Il sera digne de tes soins d'observer les differentes humeurs de ces peuples, & de comparer les anciens Payens avec les modernes, pour démêler leur morale d'avec leurs superstitions. Tu me diras aprés cela s'ils ne meritent pas mieux que nous autres Musulmans le titre de vrais Croyans, puis qu'ils vivent comme ils croyent, au lieu que nous faisons tout le contraire. Ils ne reconnoissent d'autres Dieux que leurs Prêtres domestiques, qu'ils n'offensent jamais qu'à regret. Mais nous qui croyons un Dieu éternel, ne faisons aucun scrupule de l'offenser à tout moment. Ils se circoncisent se lavent, prient, s'abstiennent de certaines viandes, & donnent l'aumône aussi bien que nous. Leur justice est aussi rigide, & leur compassion aussi ten-

1670 dre que la nôtre. En un mot, ils ne different d'avec nous que pour le teint, pour l'éducation & pour les maximes particulieres de leur païs, qu'ils obſervent à toute rigueur, & eſperent par ce moyen la felicité, comme nous l'eſperons en obeiſſant à la Loi qui a été aportée du Ciel.

Nôtre ſaint Prophête a dit, Mehemet, » que » quiconque vivra dans l'innocence & dans l'équi- » té, ſera ſauvé auſſi-bien que ſes Diſciples, ſoit » Chrétien, Juif ou Payen. Ainſi quelque ridicule qu'un homme te paroiſſe dans tes voyages, ne le mépriſe jamais pour ſa Religion, pourvû qu'il ſoit de bonne & d'honnête converſation. Ne dédaigne point à plus forte raiſon les Afriquains, à cauſe de leur noirceur, parce que le blanc & le noir ſont la même choſe à celui qui a donné le premier à l'homme la faculté du diſcernement.

Si tu t'accommodes de mon conſeil, Mehemet, reçois auſſi les vœux que je fais pour le bonheur & la proſperité de ton voyage.

LETTRE XCIX.

Au venerable Moufti, Protecteur des Sciences & des beaux Arts.

Abregé historique des Monarchies des Assiriens, des Babiloniens, & des Perses.

TU as trop de clemence pour craindre que tu m'accuses de négligence, si j'ai été si longtems à m'acquiter des ordres que tu m'avois donnez. Tu sais mon état & tu considereras s'il te plaît, qu'encore que j'aye lû bien des livres, je n'en ai pas assez en ma possession pour en composer une Bibliotheque. A la verité je visite souvent celles de cette Ville; mais mon tems est limité, soit par rapport aux heures où ces Bibliotheques se ferment, soit par rapport à celles que je puis dérober aux affaires de ma charge. Il m'est impossible de servir le Grand Seigneur, & de suivre en même tems mes études. Cependant j'ai passé par dessus la frugalité, & je suis devenu ménager de mon tems pour me mettre en état d'obeïr au grand Oracle des vrais Croyans, & d'avancer un ouvrage pour lequel j'ai un empressement si passionné. 1670

L'incluse contient la grandeur du volume, qui conviendra je croi fort bien à un ouvrage de cette étenduë. J'ai divisé les pages en Colonnes, pour pouvoir mettre par ordre les années du monde, la date des Olimpiades, les autres Eres remarquables, chaque paralelle avec le reste, & tout cela avec les matieres qui y sont traitées.

Je l'ai fait dans un papier separé, parce que

1670 j'ai crû qu'il n'étoit pas à propos d'interrompre le fil de ma lettre par un projet en blanc, qui ne regarde que la commodité des compilateurs: Mais j'ai consideré qu'il seroit mieux de te faire voir d'un coup d'œil les quatre Monarchies qui ont fait tant de bruit dans le monde. Tu n'as point à craindre en cela la fatigue d'une longue & ennuyeuse histoire, car mon dessein est de recueillir seulement les évenemens les plus divertissans & les plus dignes d'être lûs.

Je commence donc par la Monarchie des Assiriens qui fut la premiere des quatre. Cette nation se renferma pendant long-temps dans les bornes de son territoire, sans songer à s'emparer des païs d'autrui. Ninus fut le premier des Rois Assiriens qui étendit sa domination par voye de conquête. Il subjugua la plus grande partie de l'Asie, & donna le titre d'Empire à l'Assirie.

Aprés sa mort Semiramis sa femme s'empara du Gouvernement, en faisant acroire qu'elle étoit Ninias son fils qui n'étoit encore alors qu'un enfant. Elle porta l'habit d'homme; & comme elle avoit de l'air de son fils, elle passa pour lui, & fut regardée comme le legitime Successeur. Cette femme poussa les conquêtes que son mari avoit commencées, & étendit son Empire depuis l'Inde jusques en Ethiopie, & enfin pour s'immortaliser elle bâtit Babilone.

Ninias son fils lui succeda. Tout ce qu'on peut dire de lui est qu'il fut un Prince effeminé. Il negligea les affaires de la guerre, & passa tout son tems avec ces concubines. Ses Successeurs en firent de même jusqu'à Sardanapale inclusivement, par la mort duquel la Monarchie des Assiriens fut interrompuë, & divisée par les Gouverneurs des Provinces en petites Principautez. Celles qui s'emparerent de la Couronne de Babilone furent les plus considerables, parce que ce fut par elles que l'Empire délabré re-

couvra son ancienne grandeur, & commença à 1670
se réünir.

Aprés plusieurs Rois, des actions desquels l'histoire ne fait aucune mention, la couronne parvint à Merodac Baladan. Ce fut sous son régne qu'arriva la miraculeuse rétrogradation du Soleil, dont les Auteurs Hebreux & tant d'autres ont parlé, & qui donna lieu aux fameuses disputes entre les Philosophes & les Astronomes de ce tems-là, dont les Chroniques font mention. Car aprés avoir remarqué; que non seulement le Soleil, mais même le systême entier des Planetes, & toutes les étoiles fixes avoient rétrogradé en même tems, ou du moins paru le faire, on commença à faire revivre la curieuse question sur le mouvement de la terre, que les Chaldéens & les Gymnosophistes de l'Inde avoient autrefois agitée, lorsque le Soleil & la Lune s'arrêterent dans le tems que le Mont Ida étoit en feu. Il y en eut qui conclurent, que le mouvement de la terre une fois accordé; son repos ou sa retrogradation dans ces tems extraordinaires, seroit une meilleure & plus naturelle solution pour toutes les apparitions Astronomiques, que de supposer en certain tems un si prodigieux obstacle au Globe celeste, ou de dire qu'en d'autres tems la Sphere retrograde.

Ce fut cette dispute qui attira à Babilone le fameux concours de Sages Orientaux dont ont parlé les Poëtes & les historiens Persans. Car Baladan qui aimoit les sciences, & qui avoit une passion particuliere d'apprendre la cause de cette apparition surnaturelle, envoya aux Indes, en Egipte, en Perse, & par tout où les belles lettres fleurissoient, faisant inviter les Astrologues, les Prêtres, les Magiciens, les Prophêtes, & tous ceux qui passoient pour Sages, de venir à Babilone, où ils étoient magnifiquement reçûs; & aprés qu'ils avoient satisfait aux desirs du

1670 Roi, il les renvoyoit chargez de presens.

Archianus succeda à Baladan à la couronne de Babilone. Ce fut sous son regne qu'Ecbatane fut bâtie. A Archianus succederent Belithus, Aphronadies, Rigibelus, Messissimordacus. Aprés eux le Royaume passa pour la seconde fois aux Assiriens, sous le regne d'Escharhabdon, l'an du monde 3323. & la 24 Olimpiade. Durant le regne de ce Escharhabdon la ville de Calcedoine située vis-à-vis de la ville Imperiale fut bâtie par les Thraces l'an du monde 3329. & la 25. Olimpiade.

A Escharhabdon succeda Saosduchinus, Chiladanus, Nabopolassar. Ce fut sous le regne de ce dernier que Necho Roi d'Egipte entreprit de tirer un canal depuis le Nil jusqu'à la mer Rouge, où il employa cent vingt mille Egiptiens; mais découragé par le peu de progrez & par les grandes dépenses qu'il faisoit, il abandonna ce dessein.

Ce Nabopolassar éleva tout de nouveau le Royaume de Babilone à la Monarchie universelle; car avant lui les Assiriens en avoient été les maitres pendant quelque tems. Il reduisit sous son obeïssance toute la Cirie, la Phenicie la Judée, & l'Egipte, & chassa les Scithes de l'Asie.

A Nabopolassar succeda Nebucadnetzar son fils, qui vit en songe les quatre Monarchies universelles qui devoient se succeder les unes les autres. Ce fût sous son régne que nâquit le grand Cirus, qui porta si haut la grandeur de la Monarchie des Perses. On a dit de lui qu'il avoit songé une nuit, *que le Soleil s'étoit arrété à ses pieds, & qu'aprés que Cirus se fut mis trois fois en devoir de s'en saisir, il disparut autant de fois* Les Mages prirent cela pour un signe certain, que ce Prince regneroit trente ans, ce qui arriva comme ils l'avoient dit.

Durant ce regne il y eut un fameux duel entre un nommé Pittachus, l'un des sept sages de Grece, & Phrinon le plus celebre combatant de ce

emps-là : Car il emportoit toûjours le prix aux 1670.
eux Olimpiques. Il étoit General des Atheniens, & enflé de ses avantages perpetuels, il défioit tout e monde en combat particulier. Le sage Pittachus accepta le défi, & quand ils furent dans la chaleur du combat, il jetta tout à coup un filet de soie sur la tête de Phrinon, & l'ayant ainsi embarassé, il lui passa sa lance au travers du corps.

Ce fut ce grand Nebucadnetzar qui assiegea Jerusalem & la prit, la brûla jusqu'aux fondemens; la démantela, & emmena les Juifs captifs à Babilone avec toutes leurs richesses.

Aprés avoir réduit sous son obeïssance toutes les nations voisines, il rebâtit Babilone qu'il entoura d'une triple muraille. Il fit aussi ces Jardins suspendus, renommez par toute la terre; ensemble ces portes de cuivre qu'on met au rang des merveilles du monde. Mais enfin s'étant enflé de l'idée de ses magnifiques ouvrages, il fut métamorphosé en Satire ou Silvain, & demeura sept ans dans le desert d'Arabie, n'ayant pour toute societé que des bêtes. Mes Compatriotes font encore voir aujourd'hui les lieux où se faisoient ces sauvages conversations, lieux qu'ils ont reçû de leurs peres par tradition. On dit aussi que Paremiel Ange des bois, aprés les sept ans acomplis interceda auprés de Dieu pour Nebucadnetzar, qui redevint homme ensuite, & fut remis sur le Trône de son Empire. Il mourut en paix l'an du monde trois mil quatre cens quarante-deux, & le quarante-troisiéme de son regne.

Il eut pour successeurs Evil Merodac, Niriglissor & Labnitus. Il y eut guerre durant les regnes de ces Princes entre les Babiloniens & les Perses : Mais enfin Cirus aprés avoir remporté plusieurs victoires, assiegea Babilone, la prit & fit passer l'Empire entre les mains des Perses Il subjugua toute l'Asie Occidentale jusqu'à la Mer rouge, & mourut âgé de soixante-dix ans. Il or-

1670. donna à ses Serviteurs de ne le point embaumer, de ne point l'enterrer avec pompe, & voulut qu'on mît cette Epitaphe sur son tombeau.

O MORTELS, JE SUIS CYRUS QUI AI FONDE' LA MONARCHIE DES PERSES, ET QUI AI E'TE' EMPEREUR DE TOUTE L'ASIE: NE M'ENVIE DONC POINT CE TOMBEAU.

Il eut pour successeur Cambises son fils aîné, qui passant en Egipte à la tête d'une armée, & faisant le siege de Péluse, il fit couvrir le front de son Armée par quantité de vaches, de singes, d'oiseaux, & d'autres animaux qu'il savoit que les Egiptiens veneroient comme autant de Dieux, & contre lesquels par consequent ils ne voudroient pas tirer. A la faveur de ce Stratagéme il prit la place, conquit ensuite toute l'Egypte, & emmena captifs grand nombre d'Egyptiens & d'Etrangers qui demeuroient parmi eux, & entr'autres le Philosophe Pithagore.

Aprés cela Cambises sous le titre d'Ambassadeurs envoya des espions au Roi d'Ethiopie avec de riches presens. Mais ce Prince ayant penetré son dessein, prit un arc & le banda comme s'il eût voulu tirer. Il le donna ensuite aux Espions avec ordre de le porter à leur Maître, & de lui dire, *que quand lui & ses Persans auroient appris à bander un arc de cette force, ils pourroient penser à la conquête de l'Ethiopie, & non plûtôt, parce que les Ethiopiens étoient des Geants pour la vigueur.* Les Espions de retour vers Cambises, il ne se trouva personne qui pût bander l'arc. Cependant le Persan ne laissa pas de marcher droit contre l'Ethiopie avec une grosse armée. La plus grande partie perit dans les sables des deserts, & le reste étant réduit faute de provisions à se manger les uns les autres, de dépit Cambises fut contraint de retourner à Memphis, où

fit tuër Apis Dieu des Egiptiens, & égorger ses 1670
rêtres. Il massacra aussi son frere, & fit mourir a femme pour avoir pleuré son mari. Il perça rexaspes d'un coup de fléche, & fit enterrer douze Grands de Perse tous vivans. Il brûla aussi les Temples, blasphêma les Dieux, & se tua enfin lui-même par accident de sa propre épée.

Aprés sa mort les Mages couronnerent un homme de leur corps, & le mirent sur le Trône. Ils firent courir le bruit que c'étoit Smerdis le plus jeune des fils de Cirus, qui avoit été tué par ordre de Cambises son frere. Il leur fut d'autant plus aisé de faire passer cette fourbe, que les Rois de Perse ne se font voir que rarement; ce qui comme tu sais est une coûtume qui s'observe par tous les Monarques du Levant.

Un Prince Persan nommé Ostan, fut le premier qui découvrit la fraude par le moyen de sa fille qui étoit concubine du Roi. Cette fille instruite par son pere trouva que le Roi n'avoit point d'oreilles: Ce qui fut une preuve convaincante qu'il étoit un des Mages ausquels Cambises les avoit fait couper.

Ostan aprés avoir fortifié son parti de six autres Princes, fondit sur le Palais, tua tous les Mages, & choisit pour Roi un Prince de sa faction, qui fut Darius fils d'Hystaspes. Le hasard en décida plûtôt que le choix. Car il fut convenu que les Princes se trouveroient un matin à Cheval tous ensemble à la porte du Palais, & que celui dont le cheval henniroit le premier aprés le lever du Soleil, seroit reconnu Roi. Darius l'emporta par l'artifice de son Ecuyer. Il fut ensuite couronné de la main des autres, qui le firent jurer par le Soleil & par le feu, qu'il ne les feroit jamais mourir, & ne leur refuseroit jamais sa presence.

Mais Darius se trouvant bridé par ces Princes, résolut de se défaire de Colégues si dangereux. Pour cet effet il fit bâtir une Etuve dans le Palais aux festins, & la bâtit avec tant d'art, que le feu étant

3670 préciſement ſous la Sale où l'on mangeoit, les colonnes qui la ſoûtenoient devoient être conſumées dans un certain eſpace de temps, & par ce moyen le plancher devoit tomber tout à coup dans le feu. Les choſes ayant été diſpoſées de cette maniere, Darius invita les Princes dans ce lieu-là, & ſe divertit avec eux juſques à ce que l'on lui eut fait le ſignal pour ſe retirer. Il ne les eut pas plûtôt laiſſez au milieu de la joye, que le plancher tomba dans le feu, où les Princes furent conſumez en un moment.

Aprés cela Darius fut le Maître abſolu des affaires de l'Empire. Il étendit ſa domination ſur toutes les Provinces de l'Aſie, depuis l'Inde juſqu'à l'Ethiopie, ce qui comprenoit plus de cent Royaumes. Il porta ſes conquêtes juſques en Grece: Il mit en mer une prodigieuſe flotte, & courut la Mediterrannée & l'Archipel. Il conquit les Iſles de la Mer Egée, réduiſit Chalcedoine ſous ſon obeïſſance, toutes les places qui étoient le long de l'Heleſpont & de la Propontide, & Bizance même, qui eſt à preſent la réſidence de nos Auguſtes Empereurs. Aprés un heureux regne de trente-ſix ans il mourut enfin, & laiſſa pour ſucceſſeur ſon fils Xercés.

Tu vois, grand Conducteur des Fideles, que je ne ſuis pas encore parvenu à la fin de la Monarchie des Perſes, quoique j'euſſe compté d'expedier les quatre dans une ſeule lettre: encore n'ai-je parlé que des plus remarquables évenemens, paſſant ſous ſilence les faits moins importans pour ne pas laſſer ta patience par une trop ennuyeuſe lecture.

Si tu approuves ce que j'ai fait, je continuërai à donner ſur ce pied-là dans d'autres lettres l'abregé de l'hiſtoire de Perſe, de Macedoine, & de Rome; mais ſi ce que j'ai déja écrit peut ſervir de modele pour la compilation d'une hiſtoire univerſelle: c'eſt ce que je ſoûmets à ton ſage diſcernement.

Je prie cependant le Roi éternel qui fait & défait tous les Empires du monde, & qui a rendu le Grand Seigneur maître de tant de vastes Païs qui ont autrefois été soûmis à plusieurs Monarchies, d'étendre les limites de l'Empire Musulman jusqu'aux cinq Zones. 1670

LETTRE C.

A Mirmadolin, Santon, de la Valée de Sidon.

De la vanité & insufisance de la Religion exterieure. Du renoncement au monde.

J'Ai été long-tems à trouver le veritable secret de la felicité humaine. Je l'ai cherché à tatons durant plusieurs années; & quand j'ai crû l'avoir attrapé & le tenir aussi clair que le Soleil l'est en plein Midi, ce Soleil s'est trouvé valoir un peu moins que le *Sol mortuorum* des Romains, dont les rayons ne servoient qu'à donner une fausse lumiere aux Esprits qui erroient en deça du Fleuve de Charon, & à les conduire comme des feux folets aux sombres Fauxbourgs des champs Elisées, qui sont les marais du fleuve Stix. Ainsi toute ma vie s'est passée à errer par des routes inconnuës, cherchant le chemin du Ciel, & ne trouvant que le Paradis des fous.

J'ai crû quelquefois que l'exterieur de la vertu purifieroit mon ame, & me meneroit à la perfection. J'ai observé ponctuellement tous les preceptes de la Loi, & fait grand nombre d'œuvres de surerogation. Comptant trop sur la fidelité & sur l'inviolable fermeté de mes aîles,

1670. je veux dire sur la force de mes passions religieuses, formées d'abord par la nature, & puis perfectionnées par les personnes pieuses qui ont eu soin de mon éducation, je tâchois de voler en Heros, & d'aller plus loin que mes conducteurs. Mais j'ai bien senti que les aîles qui m'avoient si long-tems soûtenu n'étoient que des plumes empruntées, des aîles artificielles qui ne tenoient à mon ame que par la seule éducation, par l'habitude, & par le commerce de mes parens; un composé de cire ou de cole spirituelle, qui n'étoit pas à l'épreuve d'une chaude & violente attaque, & qui se fondoit dés que j'avois la temerité d'approcher du Soleil. Mes aîles se sont enfin dissipées peu à peu, & comme Icare j'ai été la victime de mon obstination & de ma temerité.

Constamment nos ames ressemblent aux Ecuries d'Ogis. Ni la puissance, ni l'art, ni l'industrie des hommes ne sçauroient jamais les nettoyer, si des Envoyez & des favoris de Dieu tels qu'Hercule, ne nous avoient appris à tirer un Canal des Cieux, qui de la source pure du Paradis vint répandre dans nos ames les torrens de ses eaux salutaires.

Nos vices sont comme une Hidre, à qui l'on n'a pas plûtôt coupé une tête, qu'elle en pousse plusieurs autres. Il n'en est pas de même de nos vertus, qui ressemblent au tresor de Venise. Un jour qu'on faisoit voir à l'Ambassadeur d'Espagne plusieurs coffres d'or, d'argent, & de Bijoux, ce sage Castillan ayant voulu voir ces riches caisses renversées, fit ensuite cette remarque. *Vos richesses*, dit-il, *n'ont point de racines, & partant elles ne croissent point comme font celles que mon Maître possede dans les Indes.* Il en est de même des connoissances tant vantées qui s'acquierent par le travail & par l'étude, qui sont choses plus inanimées que les artificielles produ-

ſions des mineraux, des metaux, & des pier- 1670.
res. Toute la Chimie ancienne & moderne ne ſauroit jamais reſſuſciter une ame qui eſt morte par rapport à Dieu. Peut-être ſe trouveroit-il quelque Paracelſe, quelque Helmont, ou quelque Iſriqui, qui de la cendre d'une fleur pourroit produire la forme fantaſtique d'une autre, je veux dire la couleur & la contexture des feüilles : Mais aucun de ces grands hommes n'eſt capable de redonner la ſéve, l'humeur qui produit le fruit, la vertu interne, à un arbre ou à une plante qui l'a perduë. Il n'y a point d'homme qui puiſſe reparer le mal qu'a fait Adam. Ce premier homme nous a tous perdus.

Quoi donc ? N'y a-t-il point d'eſperance ? L'Enfer ſera-t-il nôtre partage, parce que nous ne pouvons pas prendre le Paradis d'aſſaut que nous ne pouvons avoir recours ni à l'artifice, ni à la mine ; que nous ne pouvons ni corrompre la garniſon, ni former de parti parmi les habitans celeſtes ? Rien moins que cela. Retranchons-nous plûtôt au-dedans de nous-mémes, juſques à ce que le Ciel nous ouvre volontairement ſes portes, & faſſe une ſortie pleine de tendreſſe pour nous inviter d'y entrer & pour nous y introduire.

O trois fois heureux Santon ! Tu as éprouvé la verité de ce que je dis. J'ai réſolu de te ſuivre, & comme toi de renoncer peu à peu au monde & à ma propre volonté. Daigne m'en apprendre le moyen, de peur que l'amour propre me faiſant égarer, ne me jette dans le précipice. En attendant repoſe-toi dans le ſein de Dieu, qui eſt le lit des ſaintes ames.

LETTRE CI.

Au Seliĉtar Aga, ou Porte-Cimeterre du Grand Seigneur.

Description d'une excellente Comedie joüée devant le Roi & la Reine de France dans le tems du Carnaval. De la paix concluë entre la France & les Algeriens. Conquête de la Lorraine.

1670. J'Ai maintenant diverses relations à te faire ; les unes contiennent des nouvelles de la plus fraîche date, & les autres t'apprendront des choses dont le recit est assez agreable quoi qu'elles se soient passées depuis plusieurs mois. Quoiqu'il en soit, je te prie de regarder ceci comme un témoignage du respect & de la veneration que j'ai pour toi. J'ai plusieurs lettres à écrire, plusieurs amis à gratifier, & je ne puis pas envoyer les mêmes choses à tous. Je suis contraint de partager mes nouvelles, & d'accommoder chaque lettre au genie & à la dignité de celui à qui j'écris. Ainsi comme je connois ton penchant, je t'entretiendrai de quelque chose de fort agreable.

Je ne doute pas que tu ne saches ce que c'est que le Carnaval des Chrétiens. C'est un tems de réjoüissance publique, de licence & de divertissement. Le Roi & la Reine de France l'ont celebré cette année avec une merveilleuse magnificence.

Entre plusieurs autres divertissemens on joüa devant eux une Comedie, où deux Princes rivaux firent à qui mieux par une genereuse ému-

lation pour se surpasser l'un l'autre à regaler une 1670
Princesse qu'ils aimoient tous deux également. La representation en fut fort belle & pleine de Majesté. A la droite du théatre parut Apollon en l'air, qui s'en retourna au Ciel aprés avoir chassé les Ciclopes & le serpent Pithon. On voyoit à la gauche le même Dieu, sur le sommet du Parnasse, au milieu des neuf Muses, & répandant des fleurs sur les Arts & sur les Sciences qui se tenoient au pied de la montagne. Ensuite on tira un rideau, & l'on vit une mer tout-à-fait naturelle & fine. Au milieu de cette mer parurent les Dieux de plusieurs fleuves fameux, assis sur des rochers, avec des Tritons & des Cupidons à droit & à gauche, soûtenus par des Dauphins. Ensuite parut Eole dans un nuage, commandant aux vents de se retirer sans retardement dans leurs Cavernes, à la réserve d'un seul Zephir doux & agreable qui eut la permission de demeurer à la fête. Aprés cela vint Neptune monté sur son char tiré par quatre chevaux marins, & accompagné des Dieux qui font leur résidence dans les abîmes.

La Scene changeant tout-à-coup, on découvrit une Campagne, qui representoit les délicieux champs de Tempé, où se joüa une trés-excellente & trés-agreable Comedie qui charma toute la Cour. Je ne dis rien des danses, des intermedes, & des autres nouveautez. C'est l'affaire de ton imagination. Je me contente de te dire, que tout fut surprenant & magnifique.

Aprés t'avoir entretenu de ces vaines bagatelles, j'ai à te parler maintenant de quelque chose de plus important, c'est de la paix concluë entre le Roi de France & l'Etat d'Alger. Le second de la troisiéme Lune le Comte de Guiche apporta les articles du traité au Roi de la part du Marquis Del Martel Lieutenant

1670. General de la Flotte Françoise dans la Mediterranée.

Si tu veux savoir les particularitez de ce traité, tu n'as qu'à lire l'écrit que tu trouveras ici. Quant à la matiere de fait il faut te dire que tous les François esclaves à Alger ont été mis en liberté & rendus au Commandant François incontinent aprés que le traité a été signé. Les Algeriens ont restitué en même tems les Vaisseaux François dont ils s'étoient emparez. Cette paix est si honteuse pour les Algeriens, qu'ils ont cedé un de leurs Vaisseaux que les François avoient pris sur eux.

Au commencement de Mai le Roi fit un voyage en Flandres, pour y visiter ses nouvelles conquêtes. Cela jette ses ennemis dans une grande consternation, & leur fait aprehender qu'il n'ait formé quelque dessein contr'eux. Ils commencent à se tenir sur leurs gardes, & se préparent à se défendre en cas de surprise : Mais le Roi s'étant apperçu de leur allarme par le moyen de ses Espions, les a fait assûrer sur sa parole Royale qu'il n'avoit dessein de leur faire aucune violence.

Cependant il a incontinent aprés envoyé le Maréchal de Créqui en Lorraine, avec des forces suffisantes pour mettre à la raison ce Prince, qui lui a manqué de parole en diverses occasions. Cette expedition a abouti à réduire Pont à Mousson, Espinai, Chasté, Langoui, & en general toute la Principauté de Lorraine, sous l'obeïssance de la France : De sorte que le pauvre Duc est forcé de chercher un asile dans les Cours étrangeres.

Ce Duc n'est pas à plaindre, illustre Aga. Il a fait le personnage d'un ingrat & d'un imprudent parfait. Il est redevable au Roi de France de la vie & de la liberté : Cependant il n'a pû s'empécher de cabaler contre lui. Il a presentement ce que merite sa mauvaise conduite. Puissent être

traitez de même ceux qui trompent leurs bienfai- 1670.
teurs : Mais Dieu fasse ressentir à ceux qui font leur devoir les éfets de sa faveur jusques à la fin du monde.

LETTRE CII.

A son Cousin Fousi, Marchand à Astracan.

Pour le détourner de la mélancolique résolution qu'il avoit prise de se faire Hermite, Faquir, ou Dervis. De Jich Rend Hu, Philosophe Indien, & de son habitation misterieuse.

J'A reçû ta lettre, & l'ai lûë avec beaucoup de plaisir, parce que je trouve tes sentimens fort conformes à la raison. Permets-moi cependant de t'avertir d'une extrémité où tu vas te jetter : Car j'ai éprouvé qu'elles en sont les fâcheuses suites.

Tes pertes t'ont rendu chagrin, & la conduite frauduleuse de tes correspondans, de tes facteurs, & de tes faux amis, t'ont apris à declamer contre l'amitié, contre les hommes, & contre les affaires. Non seulement cela, mais il semble encore que tu ayes résolu d'abandonner le monde, ses plaisirs, & toute sorte d'engagemens, pour te faire Hermite, Faquir, ou tout au moins Dervis. Car tu es dégoûté de la societé humaine, & las de tout, excepté de la solitude.

Je t'avouë, Fousi, que ce sont des pensées trés-genereuses, & des résolutions trés-pieuses ; mais bien difficiles à mettre en pratique. Ce sont des entreprises qui ne conviennent qu'à des Saints parfaits, à des gens d'une vie pure, & exempts de toute sorte de vices ; gens qui ont un fonds de tem-

1670. perance, de chasteté, de prudence, d'équité, de grandeur d'ame, de patience, d'humilité, & de toutes les autres vertus; un fonds de magnanimité qui ne puisse jamais être épuisé par les tentations, les difficultez, ou les perils dont sont ordinairement assaillis ceux qui entrent dans un genre de vie si austere.

Pourras-tu bien souffrir le froid d'un rigoureux hiver dans le desert, où il n'y a ni cheminées, ni foyers, ni poiles, ni rien en un mot où l'on puisse tenir du feu pour se chaufer? Pourras-tu soûtenir la rage des vents furieux qui regnent alors, ou les desolantes tempêtes des vents de Nord-Est, qui se font sentir si loin, qu'ils remplissent l'air, la terre, & la mer de funestes nuages, de gelées, de glaces, de pluyes, & autres froids meteores qui sortent des magasins éternels renfermez dans le cercle Arctique, qu'Ovide appelle la Zone froide?

Un homme qui embrasse la vie solitaire est exposé à plusieurs autres extrêmitez. Tu n'auras pas moins à souffrir, si tu te fais Faquir, & que tu prennes le parti d'errer par-ci par-là dans le monde. Beaucoup moins pourras-tu soûtenir la contrainte & les mortifications d'un Convent. Tu auras bien de la peine d'endurer avec patience des épreuves du Noviciat. Il repugne à la nature d'obeïr à la volonté d'autrui quelques bagatelles qu'il commande. Tu n'auras la liberté de manger ou de boire, qu'après que ton Superieur aura reglé le lieu, le tems, & la maniere de ton repas; incommoditez bien grandes pour un homme né libre. D'ailleurs il faudra renoncer à tes galanteries, & abjurer pour jamais la seule idée de l'argent, ou le desir de devenir riche. Crois-moi, il faut que tu te résolves à être un Religieux stupide, bon à rien, si ce n'est à marmoter sur ton lit, ou à tourner superstitieusement en rond jusques à ce que la tête te tourne, ou à danser une heure de suite au son de mille huées

de toi & tes compagnons. Dervis pousserez jusques 1670.
ce que vous soyez malades, & que l'écume vous
vienne à la bouche : Car c'est alors qu'on croit que
vos devotions sont meritoires. Pourras-tu digerer
ces extravagances sacrées ? Diras-tu que c'est un
service raisonnable qu'on rend à la Divinité comme
prétendent quelques-uns, qui soûtiennent que
nous devons employer nos membres & toutes nos
facultez à loüer celui qui nous a faits ? Mais quoi
qu'il en soit, voudras-tu te confiner pour toute ta
vie dans cet état Religieux ?

Je puis te dire, Fousi, que j'ai souvent eu de pareilles tentations. L'envie m'a pris vingt fois d'abandonner le service du Sultan, & tous les autres engagemens mondains pour me retirer dans un Monastere, ou passer le reste de mes jours dans quelque coin du desert : Cependant j'ai trouvé enfin, que tout cela n'étoit qu'illusion, & un tour d'adresse du démon, qui toûjours malin & artificieux ne sauroit voir sans envie la felicité de l'homme. C'est lui qui nous inspire l'esprit de murmure & de mécontentement, & qui toûjours attentif à nos peines & à nos chagrins, profite de toutes les occasions pour tâcher de nous jetter dans le desespoir.

Je me suis quelquefois trouvé dans une angoisse insuportable d'esprit, sans compter les maladies rongeantes de la chair & du sang, ni les obstacles exterieurs dont ma fortune a été traversée. En cet état je me suis souhaité dans quelque sombre caverne, ou sur ce solitaire sommet du mont Teneriffe, où je n'eusse de societé qu'avec les esprits & les Démons qui font leur residence au-dessus des nuées. J'ambitionnois encore les tristes retraites du Desert de Libie, où l'on ne trouve pour toute compagnie que des Lions, des Tigres, des Dragons, & autres bêtes feroces.

Ces souhaits m'ayant paru trop extravagans & trop brutaux, je bornois alors mon esprit, & me retranchois à une autre genre de vie, qui

1670. quoique moins dangereux, ne me permettoit pas moins de consolation. Je m'occupois tout entier à la priere & au jeûne; résolu de ne penser jamais à autre chose. Ces exercices sont accompagnez d'un plaisir si sensible, qu'il y a de certains momens où l'on est tout ravissement, tout extase, & je ne sai quoi que je ne saurois exprimer. Peu s'en faut qu'on ne se croie dans un autre monde. L'ame est environnée d'un orgueil sacré. L'interieur n'est ce semble que Majesté: On se croit l'inseparable compagnon des immortels, & l'intime ami de Dieu. Mais tout cela ne procede que des vapeurs d'un sang échaufé par les oraisons, & n'est autre chose qu'un effet purement naturel, qu'une chaleur artificielle qui altere le poûmon, & qui le force doucement à se décharger des fumées & des vapeurs caligineuses, qui remplissent le cœur & les autres parties nobles de mélancolie, de crainte, de soupçon, de douleur, & d'autres passions fâcheuses.

Mais quand le bigot a achevé ses prieres & ses austeritez, remarque comme il a l'air & l'action d'un Hipocrite; combien sa conduite est afectée, pour ne pas dire vaine & méprisable. Ou il pousse une foule d'ennuyeux & tristes soûpirs, accompagnez de fieres œillades & de rides, semblables à celles qui paroissent sur le front d'un Hadgi refrogné; ou il éclate par un ris immoderé qui le rend tout-à-fait ridicule ou badin. La faim la soif & la faineantise, suites ordinaires d'une devotion excessive, ou le rendent farouche, emporté, & irregeneré, ou en font un parfait Singe.

La nature humaine n'est pas capable de demeurer long-tems dans la même situation d'esprit, & les gens qui paroissent toûjours dans une égale tranquilité comme la Mer Caspienne qui n'a ni flux ni reflux, sont hipocrites & politiques. Il y a de l'art à sçavoir cacher ses passions; mais jamais personne n'a pû trouver le secret de les détruire.

ous passons d'un attachement & d'un desir à 1670.
l autre. Nos inclinations circulent comme nôtre sang. Elles changent à chaque minute, à chaque heure, chaque jour : Elles varient comme le vent & comme le tems : Ainsi ne pense jamais à te faire un plaisir éternel, ou une peine de la même nature d'aucune des choses d'ici-bas. La priere est bonne ; mais elle a son tems, aussi-bien que le jeûne, l'abstinence, & autres austeritez de la religion. Mais s'il falloit en faire un exercice continuel, Dieu n'auroit en peu de tems sur la terre que bien peu d'adorateurs. Si l'on ne laissoit pas reposer la terre, elle produiroit bien-tôt des épines & des chardons au lieu de grain. Les Jardins deviendroient autant de deserts. Il ne faudroit alors ni Meuniers, ni Boulangers, ni autres artisans qui ne tirent leur subsistance que du travail du Laboureur : Et par ce moyen le genre humain periroit bien-tôt faute de nourriture.

Je ne parle point contre ceux qui semblent être nez pour la vie solitaire, ou qu'une grace speciale de Dieu a rendus capables de soûtenir les constantes fatigues de l'hermitage: tel est l'illustre & grand Mohammed du Mont Uriel en Arabie, le locataire & le successeur de nôtre saint Prophête, en ce qu'il demeure dans la caverne des miracles. Tel est aussi Jich Rend Hu celebre Brachmane de Cachemire dans les Indes, qui demeure sur le sommet d'une haute montagne, qui est âgé de cent vingt-trois ans, qui prédit l'avenir, qui résout tous les doutes, qui donne des conseils infaillibles, guerit diverses maladies, fait plusieurs miracles, & dit enfin & fait toutes choses par un esprit digne d'admiration.

La montagne où ce Philosophe demeure, est ce semble la borne entre l'Eté & l'Hiver ; car elle est d'un côté toûjours couverte de neige ; & de l'autre de fleurs, d'herbages & de fruits. Cette spacieuse valée qu'on apelle le Paradis de l'Orient,

1670. cette perspective n'est guere moins agreable o belle, que ce que les Poëtes disent du mon Riphée.

Jich Rend Hu demeure dans une cave ou gro te, tirée au travers du Roc, comme celle de Vir gile que tu as vûë prés de Naples.

Dans cette misterieuse habitation, il paroî comme Eole le maître du tems : Car il est certai que dans l'étenduë de sa jurisdiction les vents souflent, ou ne souflent qu'à sa parole. Si quelqu'u ose profaner le silence du lieu, il est incontinent surpris d'effroyables tonnerres & éclairs d'un si terrible vent, & d'une si grosse pluye, qu'il semble que tout s'en va perir : Ce qui fait que tout le monde a beaucoup de veneration en ces quartiers pour Jich Rend Hu. Il est le seul oracle des Indes. On vient à lui des Provinces & Royaumes voisins pour les choses difficiles. Les Grands de Perse, de Tibet, & de Cathai, lui envoyent des presens honorables, & le consultent sur la paix & sur la guerre. On va par devotion en pelerinage vers lui du Tonquin & de la Chine. C'est en un mot l'Apollon de l'Orient.

Si nous pouvions esperer de pouvoir parvenir un jour à ces admirables perfections, ce seroit un grand encouragement pour toi & pour moi, pour nous porter à embrasser la vie solitaire. Mais de la maniere que nous avons jusqu'ici vécu dans le monde, & que nous nous sommes plongez dans les vices ordinaires aux hommes, nous ne pouvons pas présumer que nous soyons dignes de faveurs si extraordinaires. Nos vieilles habitudes sont enracinées en nous, & si nous avons le tems & la force d'en transplanter de nouvelles en leur place, elles ne viendront à maturité que dans plusieurs années : Car crois-moi, Cousin, on ne vient pas tout à coup Diable ou Saint.

LETTRE CIII.

Au Chiaoux Bassa.

Arrivée d'un Ambassadeur Afriquain à la Cour de France.

IL semble que la Fortune ne se contente pas de combler le Roi de France en Europe de victoires & de triomphes, mais qu'elle veut aussi porter la gloire de son nom dans les païs étrangers, de maniere que les Princes les plus éloignez & les Monarques les plus puissans de la terre recherchent son alliance & son amitié.

Il vient d'arriver en cette Cour un Ambassadeur qui vient des côtez de Guinée en Afrique, de la part du Roi Arder, l'un des plus grands Souverains de ce païs-là, & qui n'a pas sur ses Sujets une autorité moins absoluë, que le Grand Seigneur sur les fidéles Osmans. Mais il n'y a pas de comparaison à faire entre les bornes étroites de la domination de l'Afriquain & la vaste étenduë de l'Empire Musulman, l'heritage de nôtre Sublime Sultan, Souverain de toute la terre. Il sufit de dire que ce Prince Negre est un homme sage, décendu de la race des Sages ; & que la Politique lui est aussi naturelle, que la fraude & la ruse sont communues au plus bas vulgaire. Il sçait faire au dehors la paix ou la guerre, & tenir au dedans ses Sujets dans le respect.

Certainement il y a dans le sang heroïque & sage une vertu & un charme secret qui inspirent à ses Décendans des maximes & des principes conformes aux inclinations, aux vûës, & aux projets des personnes de leur maison ; Et si l'experience fait voir le contraire, on peut dire que le chan-

1670. gement de Climat, les mariages mal assortis, ou certaines infortunes dominantes, en sont la seule cause. Aussi voit-on que certains excellens vegetaux d'Asie, & d'autres parties du monde qui sont proches du Soleil, ne reüssissent pas quand on les transplante dans les terroirs froids & steriles de l'Europe Septentrionale. De même voyons-nous que la pauvreté, la misere, & autres fâcheuses disgraces glacent les meilleurs esprits & les empêchent de s'avancer. Il y a cependant des naturels heureux qui soûtiennent courageusement les coups de la Fortune, & qui parviennent à leurs fins malgré toutes les difficultez qui les traversent.

Ce grand Prince Afriquain ayant donc appris non-seulement par les Vaisseaux François qui trafiquent dans ses Ports, mais aussi par les autres Vaisseaux Chrêtiens, la grandeur du Roi de France, ses richesses, & sa Puissance par mer & par terre, le grand crédit qu'il a dans les Indes, & le considerable commerce qu'il y fait, a crû qu'il étoit tems de rechercher l'amitié d'un Monarque, dont l'inimitié lui feroit fatale selon toutes les apparences: Car il a entendu parler des conquêtes qu'il a fait au long & au large. Qu'importe que nous nous rendions heureux par nôtre valeur ou par nôtre bonne conduite? L'un n'est pas moins loüable que l'autre dans la guerre inégale que nous avons avec la destinée; la Providence, & le hasard; avec les Anges, les hommes, & les Démons, avec le Ciel, la terre, & l'Enfer.

Je dis ceci par rapport à la valeur, à la magnanimité, aux richesses, & à la Puissance de ce Roi More qui ne cede en rien au Roi de Benin son proche voisin, & le plus puissant des Princes Afriquains qui habitent le Sud-West de cette partie maritime du monde, ni à tous ses autres voisins. Cependant il ne se croit pas en sûreté ni en repos, qu'il n'ait envoyé des Ambassadeurs au Roi de

le France, pour lui offrir ses Etats, ses Ports, ses 1670.
Mers, & tout ce qui dépend de lui.

La maniere avec laquelle cet Ambassadeur a abordé le Roi de France merite d'être remarquée. Aprés lui avoir fait les honneurs ordinaires au pied du trône, il a monté trois degrez, & se jettant ensuite trois fois sur le ventre, il a claqué des mains pour marquer son respect, & a mis ses doigts dans ses yeux, pour montrer qu'il n'étoit pas digne de regarder l'éclat de tant de Majesté. C'est ainsi au moins que les François l'expliquent. Mais croi-moi, c'étoit plûtôt pour servir d'exemple aux Ambassadeurs François en cas qu'on en envoye en Guinée, où la coûtume des Ministres étrangers est d'observer les mêmes ceremonies auprés du Roi d'Arder, & des autres Princes ses Voisins.

Parce que les Européens ont les premiers inventé l'art de la naviguation, ou que du moins ils en ont profité les premiers pour découvrir plusieurs païs éloignez, ils s'en font un peu trop accroire, & s'imaginent que tous les peuples autrefois inconnus, sont des foux qui se connoissent aussi peu qu'ils connoissent leurs propres forces. Ils avoient crû jusqu'ici qu'il étoit impossible de trouver dans l'Afrique ou dans l'Amerique des Empires, des Royaumes, & des Republiques, aussi fortes & aussi-bien gouvernées que celles qui sont du partage de Japhet. Mais c'est une erreur bien condamnable, puis qu'il est certain que le Trés-haut disperse sans partialité ses dons & ses faveurs. Ces méprisables Mores que tous les Princes & Grands de l'Europe & de l'Asie achetent pour Esclaves, sont pourtant sortis de païs, où la puissance, les richesses, & la sagesse abondent autant que dans les païs Occidentaux.

Ils sont de chair & de sang comme nous, malgré la contrarieté qu'il y a entre leur teint & le nô-

tre. Pour leurs ames, elles sont comme les nôtres
1670 capables de connoissance & d'ignorance, de raison & d'extravagance, de vice & de vertu, de pieté & de profanation, de superstition & d'Atheisme, quoique nous prétendions être Souverains du monde & de toutes choses.

Puissions-nous, toi & moi, pratiquer la moderation, & ne mépriser aucuns des mortels, non pas même les Caffres de la Mosambique. Souvenons-nous toûjours de l'ancien proverbe Turc, qui dit, *qu'il n'est ni bon ni sur de se moquer de quelqu'un derriere le Grand Seigneur.* Adieu.

LETTRE CIV.

A Mohammed l'illustre Solitaire du Mont Uriel en Arabie.

Il soûtient & tâche de prouver que les bêtes ont une espece de raison & de connoissance.

JE remarque que l'injustice que les hommes font aux bêtes, & l'intemperance dont ils se rendent coupables, est fondée sur un faux principe qu'ils ont établi, c'est de soûtenir, que de toutes les creatures vivantes il n'y a qu'eux seuls qui ayent l'usage de la raison. 1671.

Les Peripateticiens, les Stoïciens, & les Epicuriens furent les premiers qui soûtinrent publiquement cette erreur, & aprés eux Claude de Naples ? & cela par l'aversion particuliere qu'ils avoient pour la doctrine de Pithagore & d'Empedocle, fameux Partisans de l'abstinence.

Heraclide & Ponticus entreprirent d'expliquer les sentimens des premiers, & Hermachus se méla d'exposer celui des derniers. Mais il semble que les uns & les autres ont plus donné aux petits artifices de la Sophistiquerie, qu'à la droite raison. Ils commencent d'abord par étaler leur savoir en tachant de jeter des nuages sur les yeux des Lecteurs, & en divisant les creatures vivantes en deux classes, dont les unes sont doüées de raison, & les autres ne le sont pas. Car comme tu sais, c'est une maxime indubitable parmi les Philosophes du Levant, que tout ce qui a l'usage des sens, a aussi l'usage de la raison. C'est l'esprit seul qui voit, qui entend, &c. Le corps de lui-même est sourd, aveugle, & sans

1671. sentiment. Il est donc évident, que puisque les bêtes voyent, entendent, & font toutes les actions des sens, elles ont aussi ce que les Grecs appellent νοῦς, c'est-à-dire esprit, qui est le siege naturel de la raison.

A la verité nous ne pouvons pas dire qu'elles possedent une raison aussi parfaite que la nôtre, puisque cette perfection ne s'acquiert que par l'éducation & par l'étude que les bêtes en general n'ont pas. Elles n'ont point de Colleges où les arts & les sciences soient professées & enseignées par les regles. La nature seule est leur Maître, & elles profitent de ses enseignemens avec promptitude & sagacité. Les Elemens sont l'Academie ou l'Université que le Createur de toutes choses leur a fondée pour leur éducation. Tout ce qui s'y rencontre leur est autant de livres où elles apprennent toute la science qui leur est necessaire pour bien vivre sur la terre : Et il ne leur en faut pas davantage.

Cela fait voir aussi qu'il y a des especes & des individus plus capables que les autres d'apprendre ce qui leur est enseigné. On remarque la même difference entre les nations, les familles, & les personnes. Mais l'usage n'est pas de dire des choses inanimées, cette piece de bois peut mieux apprendre qu'un autre, comme on dit qu'un chien est plus traitable & plus docile qu'un pourceau : Nous ne disons pas non plus des choses immobiles, ceci est plus lent que cela : ni de celles qui n'ont point de sentiment, cette pierre est de plus dure comprehension qu'une piece de fer. Ainsi l'on ne pourroit pas dire proprement des animaux, que l'un est plus rusé & plus sage que l'autre ; plus prévoyant, plus chaste, plus temperant, plus propre, &c. s'ils n'étoient pas capables de leur nature de connoissance & de vertu. Cependant l'experience journaliere nous fait voir cette verité en comparant les especes des creatures vivantes les

ntes avec les autres, & même les individus de 1671.
la même espece.

Lors qu'Antipater accusoit de saleté les ânes & les pourceaux, il ne consideroit pas combien les chats & les linx sont propres, & avec combien de soin & de diligence ils cachent leurs excremens de maniere qu'on ne peut ni les voir ni les sentir. Les hirondelles apprennent leurs petits à faire leur ordure hors de leur nid. Tout cela prouve que ces bêtes ont de la prudence & de la discretion. Chaque animal a sans contredit ses dons & son excellence particuliere. L'un a de meilleurs yeux que l'autre; celui-ci a l'oreille plus fine que celui-là; un troisiéme l'odorat meilleur & les pieds plus odoriferans. Que l'homme donc qui n'est que la vanité même ne se vante point, & n'insulte point les autres creatures vivantes, comme s'il avoit seul en partage toute la sagesse & toute la vertu, puisque les bêtes des champs, & les oiseaux de l'air, les poissons de la Mer, les reptiles, les insectes, & generalement tout ce qui a vie & sentiment en ont leur part aussi-bien que lui.

Il est clair aussi qu'il y a dans la nature humaine divers principes de folie, d'injustice, & de toute sorte d'ignorance, d'erreur, & de vice, & peut-être en aussi grand nombre que dans les autres animaux que nous méprisons tant. Et c'est une question de savoir si le cheval marin même qui a tué son pere, & que les anciens Egiptiens ont fait pour cette raison le Hierogliphique, ou simbole de l'impieté, ne peut pas être mis avec justice en paralelle avec certains hommes qui rendent leurs parens les martirs continuels de leur ambition, de leur orgueil, de leur envie, de leur avarice, & de leurs autres vices.

Je voudrois bien savoir si un homme ne trouveroit pas mauvais qu'on dit qu'il est aveugle ou sourd parce qu'il ne voit & n'entend pas si-bien que certaines bêtes? ou qu'il est boiteux parce qu'il ne

1671. court pas aussi vîte qu'un cerf : Il est certain qu'un homme fort merite ce titre, quoiqu'il ne puisse pas prétendre que sa force soit comparable à celle du Chameau ou de l'Elephant. Dirons-nous donc que les bêtes n'ont aucune raison ou vertu parce qu'elles ne font pas paroître ces qualitez avec autant d'art que les hommes.

D'ailleurs toute privation ne supose-t-elle pas habitude? Et qu'est-ce que folie sinon privation des habitudes de la raison & de la prudence ? Si donc nous voyons quelquefois des chiens, des taureaux, des renards, & autres animaux en fureur, pourquoi ne dire pas d'eux qu'ils sont hors du sens, puis qu'on le dit bien des hommes ? Et si le *compos* ou le *non compos mentis*, est une expression juste en parlant des bêtes quand elles sont moderées ou furieuses, ne seroit-ce pas renoncer à la raison si l'on nioit que la nature leur a donné cette faculté aussi-bien qu'à nous ?

Toutes les fois que je t'écrirai sur ce sujet, tu peux conclure que je viens de sentir la faute que j'ai faite, de ne pas observer religieusement les sacrez préceptes de l'abstinence, qui doit être une consequence naturelle des principes que je viens de poser. Car enfin s'il est permis de tuër les animaux pour s'en nourrir, je suis persuadé qu'on peut devenir Canibale, & que nous pouvons manger nos Esclaves, ou les ennemis que nous prenons en guerre, puisque selon le droit des gens nous avons sur eux la même puissance de vie & de mort, que sur nos troupeaux.

Illustre, sage & fameux Partisan de l'abstinence, je te laisse aux divines inspirations, du genie qui possede cette sainte caverne ; je te laisse aux sacrez soufles des vents d'Eden, & aux douceurs d'une innocente solitude, qui ne veut de societé que celle des Anges ou des bêtes.

LETTRE CV.

A Zeidi Alamanzi, Marchand à Venise.

Ayant eu avis qu'il avoit ordre de voyager en Italie, il lui donne des conseils sur cela.

J'Ai reçû ta lettre qui m'apprend que tu as ordre de quitter Venise au plûtôt, & de visiter Naples, Génes, Rome, Padouë, Milan, Florence, & autres Villes Capitales de l'Italie, de ne t'arrêter long-tems nulle part que comme font d'ordinaire les Voyageurs; d'être continuellement en mouvement d'une Ville à l'autre, d'une Province & d'une Principauté à l'autre, pour pouvoir juger au juste de la force & des richesses des Etats par où tu passeras: Pour pouvoir penetrer leurs conseils, observer leurs mouvemens, veiller sur leurs desseins, & envoyer tes remarques aux Ministres de l'auguste Divan, le misterieux cabinet du Grand Souverain de la terre.

Tu trouveras peut-être moins de profit pour le present à voyager de cette maniere, qu'à demeurer sedentaire à Venise, où tu t'es établi dans le commerce. Mais aussi tu y trouveras bien plus de plaisir. Et si tu réüssis, le Grand Seigneur récompensera ton merite. D'ailleurs tu peux trouver mille occasions de commercer dans tes voyages mêmes. Un esprit actif & diligent en quelque endroit du monde qu'il soit trouvé, a assez de moyen d'avancer ses affaires, & de plus tu as autant d'argent qu'il t'en faut pour soûtenir les dépenses d'une si glorieuse entreprise.

Par tout où tu mettras le pied en Italie, tu trouveras de nouveaux Italiens. Ces peuples sont

1671. étrangement mélez, & décendent de bien des nations differentes. Chaque Ville a son genie ; ce qui se remarque si visiblement, que chacune a son épithete particuliere, comme Rome la sainte, Naples la gentille, Florence la belle, Boulogne la grasse, Milan la grande, Ferrare la polie, Bergame la fine, Genes l'orgueilleuse, Padouë la forte, Siene la studieuse, Mantouë la glorieuse, Luques l'industrieuse, Ravenne la douce, Capouë l'amoureuse, Urbin la loyale, Verone l'honnête, Bresse la fortifiée, Furli la débauchée, Rimini la bonne, & ainsi du reste.

Donne-toi bien garde de faire amitié avec aucun Italien : Et si tu t'y engages, sois soigneux de ne donner aucun juste sujet de se plaindre de toi. Tu ne saurois être trop délicat en cela. Car comme les Italiens sont fort constans quand ils aiment une fois, aussi sont-ils inexorables quand ils croient qu'on a abusé de leur amitié. Sans compter qu'ils sont les gens du monde les plus jaloux & les plus vindicatifs. Si tu fais deux fausses démarches, ne cherche jamais à reparer ta faute par des soûmissions ; mais sauve-toi par la fuite : Car tu les a blessez au cœur, & jamais ils ne te le pardonneront, & t'ôteront la vie pour t'empêcher de leur faire un troisiéme afront. Ils ont sur cela un proverbe, qu'ils disent communément. *Si quelqu'un me trompe deux fois, c'est sa faute, mais s'il me trompe trois fois, c'est la mienne.*

La meilleure conduite qu'on puisse tenir avec les Italiens, c'est d'être civil, modeste, & reservé, de ne parler ni trop franchement ni trop ouvertement, & de se conduire sagement. Quand on en use autrement, on s'expose au mépris & à la censure de ceux qui sont composez & recueillis. Le caractere particulier des Italiens est, *de penser plus qu'ils ne disent, & d'être souvent dégoutez des gens à qui ils font bonne mine.*

Quand tu feras fur les chemins de l'Apulie & 1671.
de la Campanie, & que tu verras les beautez de ce fertile terroir, que tu trouveras comme enchanté par les charmantes odeurs des hayes & des bocages voifins, fonge alors au Paradis des champs Elifées, ou à quelqu'autre lieu que la nature ait enrichi de fes agrémens les plus exquis, & dis que tu dois être dans ce païs, ou dans un autre qui lui reffemble fort.

Si tu fais quelque fejour à Naples, fouviens-toi avec combien de plaifir Virgile y paffa fon tems. Ce fut dans un fi bon air qu'Horace compofa fes admirables Poëmes. Ce fut là que Tite-Live écrivit l'Hiftoire Romaine, & Seneque fa Morale. C'eft de-là que nous font venuës les œuvres de Stace, de Claudien, de Laurentius Valla, & de divers autres Ecrivains fameux.

Quand tu feras à Genes n'oublie pas l'ancienne gloire de cette Republique; comment elle a poffedé autrefois la Sardaigne, Chipre, Lefbos, Chio, & étendu fes conquêtes jufques à Pera proche de Conftantinople : Comment elle entra dans la Mer Noire, planta une colonie de Genois à Caffa, & étendit fa domination jufqu'au fleuve Tanaïs.

Tu trouveras matiere de contemplation à Pife, à Milan, à Padouë, & dans toutes les autres Villes d'Italie. Mais quand tu feras à Rome, ce feroit une efpece de facrilege de ne regarder pas en arriere, & de ne pas envifager la gloire dont elle étoit en poffeffion du tems qu'elle étoit la maîtreffe du monde, qu'elle avoit trois millions d'hommes dans l'enceinte de fes murailles, & cent cinquante millions d'or de revenu annuel; qu'elle entretenoit actuellement au-dedans & au dehors fix cens quarante-cinq mille hommes à fa folde. On peut compter fes conquêtes par fes triomphes domeftiques, qui depuis Romulus fon Fondateur jufques à Augufte. Ce-

1671. ſar, ont été du moins juſqu'à trois cens. Jules Ceſar augmenta le treſor public de quarante millions d'or. Sous le regne de l'Empereur Aurelien cette Ville avoit cinquante milles de circuit, & le nombre de ſes habitans augmenta de quatre millions, & ſes richeſſes groſſirent prodigieuſement par les dépoüilles de ſes ennemis. Seneque laiſſa en mourant ſept millions cinq cens mille écus de bien. Claude Iſidore tout épuiſé qu'il étoit par les guerres civiles, laiſſa neanmoins aprés lui quatre mille cent dix-ſept Eſclaves, trois mille ſoixante couples de bœufs, & deux cens cinquante-ſept mille paires d'autre bétail. On entretenoit ordinairement à Rome cinq cens Gladiateurs, mille ours, & cent lions. Cinq cens hommes étoient continuellement occupez à prendre garde aux Aqueducs & aux Bains de la Ville.

Aprés que Cynias Ambaſſadeur de Pirrhus eut fait le tour de la Ville, & qu'on lui eut demandé ce qu'il penſoit de Rome; *Je croi*, répondit-il, *que Rome n'eſt qu'un Temple*; (car il y avoit plus de quatre cens Temples) *ſon Senat une aſſemblée de Rois; la beauté de toute la terre, & qu'elle renferme dans l'enceinte de ſes murailles la fleur du genre humain.*

Telle fut, Zeidi, la grandeur & la magnificence de Rome payenne. Mais depuis les incurſions des Goths & des Vandales, des Lombards, des Huns, & autres nations barbares du Nord, la gloire de Rome s'eſt éclipſée, & ſa grandeur rampe dans la pouſſiere. Autrefois elle ſe faiſoit voir toute brillante de ſplendeur & de magnificence du haut de ſept montagnes, aujourd'hui ce n'eſt plus cela; Elle ne paroît plus de ſi loin, ſituée qu'elle eſt dans la plaine du champ de Mars, cinq fois moins grande & moins peuplée qu'autrefois.

Tu trouveras par toute l'Italie des monumens de

l'ancienne grandeur & majesté Romaine : En certains lieux des Personnes de grande naissance, mais fort pauvres, qu'on peut appeller à juste titre les débris de l'ancienne Noblesse. Tels sont les Marquis de Ceva, les Comtes de Plaisance, & les Chevaliers de Boulogne, qui sont devenus le proverbe de l'illustre pauvreté. Tels sont encore les Comtes de Lusignan, trois desquels on vit une fois sur un figuier, qui mangeoient des figues pour s'empêcher de mourir de faim. Il y a plusieurs Seigneurs d'Italie qui gagnent leur vie à vendre des ptisanes, des limmonnades, des essences, des poudres, & autres rafraîchissemens. Cependant ils ne laissent pas d'être vains, & quand on leur parle il faut leur donner de l'excellentissime, de l'illustrissime, ou autrement ils se fâchent & vous insultent. 1671.

Si jamais tu as le bonheur, Zeidi, de devenir grand Seigneur, je prie Dieu qu'il te donne du bien à proportion de ta qualité : Car un Seigneur sans bien est un soldat sans armes, c'est-à-dire quelque chose du dernier ridicule.

LETTRE CVI.

A Dignet Golou.

D'un accident surprenant & bizarre arrivé à l'Espion.

Il m'est arrivé aujourd'hui quelque chose de
1671. fort prodigieux, & dont je ne sçai que dire. Environ l'heure de Quindinamasi je suis tombé tout à coup dans un vomissement surprenant : Mon estomac a été si prodigue, ou plûtôt si sage, qu'il s'est déchargé de tout ce qu'il avoit de superflu ; & n'a gardé que ce qui lui étoit necessaire. Je me suis vû dans mille agonies horribles qui m'ont fait craindre, ou qu'un abcez étoit la cause d'une agitation si violente, ou qu'elle ne finiroit au moins qu'aprés avoir ouvert les magasins de mon sang à force de violenter les veines de mon estomac.

Pendant que j'ai été ainsi occupé des funestes présages d'une mort subite, (car j'ai eu peur de mourir ainsi à l'improviste) j'ai souhaité avec une extrême passion une orange d'Arabie.

Il est arrivé en même tems qu'Oucoumiche ma Mere, Dajar, & le Juif Echimilia étoient avec moi dans la chambre, & y avoient demeuré une bonne heure. Ils étoient tous aux fenêtres pour voir une Procession qui passoit. Mais entendant l'horrible bruit que je faisois, comme la pitié, la curiosité, ou la passion, fait agir les gens dans ces sortes d'occasions, ils ont couru d'abord à moi.

Je leur ai dit avec une voix cassée ce que je souhaitois. Echimilia a incontinent donné ordre à son Laquais qui l'attendoit dans l'anti-cham-

bre, d'aller acheter au plus vîte la meilleure orange d'Arabie qu'il pourroit trouver. 1671.

Le garçon revint treize minutes aprés, (car j'avois les yeux sur ma montre) avec demie douzaine d'oranges d'Espagne, n'en ayant pû trouver d'autres. Mais Dieu, comme je croi, suplea à sa negligence, & aux mauvais succés de ses soins : Car long-tems avant qu'il entrât avec ses oranges aigres, Dajar vit sur la table une orange d'Arabie.

Personne n'a sçû d'où elle venoit, ni qui l'avoit mise-là. Ils sont tous témoins qu'elle n'étoit point sur la table, quand ils sont venus à mon lit, ni long-tems aprés. Lors qu'on a dis que quelqu'un de la compagnie l'y avoit mise en cachette pendant que les autres regardoient ailleurs, Echimilia s'en est défendu par des sermens solemnels. Dajar & ma mere en ont fait autant. Et pour moi, ils sçavent tous qu'il m'étoit impossible de le faire de la maniere que j'étois sur mon lit. Nous avons tous été saisis d'étonnement. Les femmes veulent absolument que ce soit un miracle. Cependant j'ai mangé ce fruit délicieux avec beaucoup d'apetit, & tant qu'il a duré je ne me suis point embarassé l'esprit à faire sur cela des recherches inutiles : Je ne me suis pas même mis en peine d'où il pouvoit venir.

Cependant une telle indifference n'a pas duré long-tems. Quand j'ai vû que mon mal s'étoit dissipé tout a coup aprés avoir mangé cette miraculeuse orange, j'ai commencé à penser comme les autres ce que ce pouvoit être. J'avois gardé le lit six jours & six nuits, foible & languissant, & ne pouvant pas avaler un morceau de pain : Mais à present je suis gai & gaillard, & peu s'en faut que je ne me croye dans un autre monde. Mon estomac s'est refait, ma vigueur presque dissipée est revenuë, & je me suis levé gaillardement, & ai soupé

1671. de bon cœur. J'avouë que tout cela me donne à penser aussi-bien qu'aux autres.

Aprés avoir examiné la chose le plus exactement qu'il m'a été possible, je puis te dire que je suis trés-persuadé qu'il n'y a eu ni dessein ni fourbe. Car s'il y en avoit, personne n'auroit voulu le nier par des sermens si horribles. Chacun au contraire se seroit empressé à se reconnoître l'instrument d'une action si heureuse & si inopinée, qui arrache un pauvre malade d'entre les griffes de la mort. Car j'étois sur le point d'expirer.

Soit qu'il y ait dans ces sortes d'occasions une espece de magie qui consiste dans la force de l'imagination, soit que l'agitation des esprits donne par simpathie le mouvement à l'ame de l'Univers, & l'oblige d'exercer en faveur de l'homme quelques-unes de ses facultez cachées & extraordinaires, & de satisfaire ses desirs necessaires, ou que cela se fasse par l'ordre de ces Etres officieux & invisibles qui nous environnent, qui sont chargez du soin des mortels, & obligez par les constitutions de leur misterieux Royaume de nous secourir dans nôtre extrême besoin, jusqu'à faire des miracles apparens, lorsque cela ne se peut autrement, c'est ce que je ne sçaurois décider. Tout ce que je puis te dire, & qu'il y a de certain, est, qu'il n'y a point d'homme sage qui n'ait remarqué pendant le cours de sa vie des endroits extraordinaires, dont il ne sçauroit donner aucune bonne raison, & qu'il est contraint de mettre sur le compte des causes surnaturelles. Tant est grande l'ignorance où nous sommes des secrettes operations de la nature.

La compagnie étoit prête de me mettre au rang des Prophêtes ou des Saints. Mais j'ai d'autres idées de moi-même. Car comparant cette avanture avec quelques autres de ma vie passée, j'ai d'abord conclu que c'étoit l'avant-coureur de quel-

que grande, mais courte affliction. Et c'est aussi 167
ce que je leur ài dit.

Je suis persuadé, mon cher Dignet, que Dieu á dessein de m'éprouver par diverses disgraces. Il se jettera subitement sur moi comme un corps de Cavalerie Tartare, qui se répand en un moment dans un païs épouventé, & s'empare des chemins & défilez, qui chasse les criminels infidelles des cavernes & des antres, & autres trous où ils s'étoient cachez dans les bois & dans les montagnes. Personne n'est épargné. De même mon ame me prédit que j'aurai à soûtenir des attaques surprenantes de la part du Tout-puissant.

Ce que j'ai à faire en cela, est d'expier promptement mon indolence & ma présomption passée, de reparer les forteresses ruïnées de la vertu, & d'en bâtir de nouvelles où il n'y en avoit point; d'être bien sur mes gardes, & enfin de me retirer dans l'humilité la plus profonde, & dans la resignation à la volonté de Dieu, qui est le plus sûr azile dans le tems qu'il nous afflige.

LETTRE CVII.

A Sephat Abercromil, Vanni Effendi, Prédicateur du Sultan.

Des Quietistes, & de la maniere dont leur Doctrine étoit reçûë en Europe. L'Espion paroît avoir pour elle des sentimens bien favorables, & soûtient que toutes les Religions du monde l'ont recommandée.

1671. LA renommée de ta vie exemplaire & de ton profond sçavoir que tu prens tant de soin de cacher, n'a pas laissé d'éclater, & de remplir les Royaumes Musulmans de la bonne odeur de ton incomparable pieté & vertu. Il n'y a pas jusques aux éloignez & infideles Païs de l'Occident qui ne soient édifiez des régles & institutions de ta vie spirituelle. Les Prêtres & Docteurs Nazariens commencent à avoir de l'émulation pour ta sainteté, depuis qu'ils se sont apperçûs qu'ils n'ont jamais vû de plus beaux traits de la vraye Religion, que ceux que les Chapelains de l'Ambassadeur de France à la Porte, ont tiré de tes principes, & recommandez à leurs amis qui sont du Clergé de France. Cela est si vrai que François Malevella qui est un Ecclesiastique aveugle, mais un Argus dans les sciences, a publiquement embrassé ton sentiment, & a fait imprimer depuis peu la défense de la vie contemplative dont tu es un si zelé partisan. La Sorbonne qui plus est a approuvé cet ouvrage.

Quoique cet excellent homme ait perdu l'usa-

ge de ses yeux, son ame neanmoins est toute pe- 1671.
netrée d'une lumiere par le secours de laquelle il voit clairement le vaste misterieux Horison du monde invisible, & penetre les secrets les plus cachez de l'éternité. Le siecle est ravi du livre qu'il vient de publier : Il a parmi les Prêtres & les Dervis Romains dix mille Proselites ; & il n'y a que les Jesuites & les Dominicains qui lui soient opposez.

Le premier de ces Ordres s'est rendu odieux dans toute la Chrêtienté à cause de l'impie Doctrine qu'il soûtient, & des crimes énormes qu'il a commis. Les Jesuites sont des Boutefeux reconnus, des traîtres, des hipocrites, & des Libertins cachez. On regarde leurs Colleges comme des boutiques & des forges de sedition, de factions, d'animositez publiques, de broüilleries, de guerres, & de tous les maux qui se font dans l'Europe. Les Dominicains ne sont pas aimez en France, parce qu'ils sont presque toûjours choisis pour Officiers de l'Inquisition : Tribunal inhumain auquel saint Dominique leur fondateur songea le premier pour exterminer les Mores d'Espagne. Il y a une antipathie naturelle & irreconciliable entre les François & les Espagnols. Les uns & les autres ont une horreur mutuelle pour leurs coûtumes, leurs loix, & leurs manieres respectives : Mais sur tout les François haïssent mortellement cette Cour infernale qui tirannise l'ame des hommes, & punit jusqu'à leurs pensées, si vous êtes riche. C'est également un crime de parler ou de ne parler point ; de prier ou de ne prier point ; d'aller à l'Eglise ou de demeurer au logis. C'est aux richesses que les Inquisiteurs en veulent, & non aux prétendus rebelles & ennemis de l'Eglise qui menacent sa tranquilité.

Les Dominicains & les Jesuites sont donc re-

1671. gardez comme fauteurs & Partisans de l'Inquisition, & c'est principalement pour cela qu'ils sont haïs en France. Aussi a-ce été vainement qu'ils ont déclamé contre la nouvelle Religion de Malevella, qui n'est proprement qu'une traduction de tes Dogmes. Tes sentimens rafinez sont aussi prolifiques que les rayons du Soleil, qui par leur ineffable accroissement se multiplient sans diminuer l'illustre fonds dont ils tirent leur origine. Chaque rayon, chaque fertile atôme en produit un autre par une merveilleuse émanation : En sortant & se répandant de chaque point du centre lumineux, ils se multiplient par un progrez admirable, jusques à ce que chaque particule brillante devienne un rayon d'égale force, & que toutes ensemble forment un parfait Globe de lumiere. De même les belles idées que tu as de la Religion se répandent dans cette partie tenebreuse du monde, avec la même rapidité qu'elles ont illuminé l'Hemisphere des Musulmans. Les plus honnêtes des Francs Occidentaux sont déja demi Mahometans, & par une demie metamorphose ils composent pour le reste avec leurs préjugez & avec la force de l'éducation.

Ils vont à l'Eglise, mais ce n'est pas pour y marmoter mille vaines Tautologies que les Ecclesiastiques leur enseignent, & qui pour les mieux retenir sont imprimées dans les heures ou livres de prieres qu'on porte toûjours sur soi. Quand ils sont couchez ils ne repetent point non plus une longue Kirielle d'oraisons, ni ne pratiquent aucun autre formulaire exterieur de devotion aveugle : Mais recueillis en eux-mêmes dans le silence, dans la pureté, & dans une fervente aplication d'esprit, ils s'adressent à Dieu, ou plûtôt par je ne sçai quels mouvemens passifs qui se forment par degrez, par l'oubli des choses exterieures, en mourant, pour ainsi dire, à eux-

mêmes, ils préparent leurs ames à s'aprocher 167
convenablement de Dieu. Aprés avoir ainsi baricadé leurs sens, s'il est permis de me servir de cette expression, & entouré de retranchemens le centre de leur esprit, pour le mettre à couvert des assauts & des attaques des objets mondains, ils s'y retirent, aimant mieux mourir que de demander quartier par une lâche poltronnerie, ou par une Apostasie fondée sur la peur qui les rejette dans le monde.

Il y a des tems où ces gens-là tombent dans d'étranges secheresses, épuisemens, & sterilitez d'esprit, qui sont les tourmens qui composent le plus cruel & le plus douloureux martire. La mort ordinaire, ou quelqu'autre violente dissolution du corps, n'est qu'un divertissement, ou un jeu de la nature, en comparaison de ces affreux, tragiques, & tenebreux aneantissemens de l'ame. Il semble alors qu'un homme soit réduit à une éternelle Catastrophe. Son esprit décend, & est englouti dans l'abîme de l'enfer; ou l'enfer vient à lui la gueule beante avec tout ce qu'il a d'horrible & d'affreux, & tuë l'ame par un soufle empoisonné. Cependant ils trouvent que c'est le seul court & droit chemin du Ciel. C'est le rempart mistique, le fossé, le bastion, & la contrescarpe du Paradis. Ceux qui veulent escalader les murailles, ou entrer par les portes d'Eden, doivent commencer par passer au travers de ces terribles dehors. C'est le défilé & le pont serré que l'ame doit traverser avant que de parvenir à l'immortalité. Moïse, Jesus, Mahomet, & tous les Herauts de Dieu nous ont donné cela pour l'unique voye qui nous conduit à la souveraine felicité. Cette route n'a point été inconnuë aux anciens Poëtes & Philosophes Payens. Orphée & Hesiode en ont fait l'éloge dans leurs vers misterieux. Em-

1671. pedocles, Theophraste, Platon, Plotin, Porphire, Jamblicus, & plusieurs autres ont perfectionné cette divine revelation, & ajoûté de nouvelles lumieres à cette heureuse découverte : Et si nous entendons bien l'histoire, Socrate, si je ne me trompe a été le martir de cette importante verité. Plusieurs sçavans Rabins Hebreux l'ont défenduë. Les Docteurs Persans & Arabes ont été ses Avocats avant & aprés la sainte fuite. Et quoi qu'en dise l'envie, on ne sçauroit disconvenir, qu'elle n'ait été reconnuë par des Ecclesiastiques Chrétiens, qui l'ont prêchée dans les assemblées de l'Eglise primitive, enseignée dans les écoles publiques, & transmise à la posterité dans leurs doctes manuscrits. Tels furent Origene & Ammonius, Clement d'Alexandrie, Simplicus, Chrisostome, Tertullien, Augustin; & des modernes Thomas d'Aquin, Marsilius Ficinus, Bonaventure, & plusieurs autres. Elle passe encore aujourd'hui pour la perfection de la Religion des Indiens. Les Brachmanes la debitent comme un article hereditaire de Foi, & comme un point qui se pratique de tems immemorial. Puis donc que toutes les Religions du monde, nonobstant leurs autres ceremonies & differences speculatives, conviennent de cette verité, c'est sans contredit la voix & la volonté de Dieu, & non un effet de l'invention humaine.

Reverendissime Effendi, les Chrétiens disent ordinairement en proverbe, *que par tout où Dieu a un Temple, le Diable y a une Chapelle.* Cet esprit artificieux se dépoüille souvent comme le Serpent, & prend diverses formes exterieures & ceremonies de devotion. Mais ceux qui de leur cœur font une Mosquée, peuvent à coup sûr le défier : Car ce cœur est alors par maniere de dire le thrône de Dieu, dont le Démon ne sauroit approcher.

Puissions-nous toûjours, toi & moi, nous concentrer en nous-mêmes : Car c'est dans ces sombres retraites éloignées des choses visibles, où Dieu prend plaisir de faire éclater sa lumiere invisible, 1671.

LETTRE CVIII.

A Cara Hali, Medecin du grand Seigneur.

Il soûtient l'immortalité de l'ame, & fait delà une disgression, où il traite par allegorie des choses naturelles.

APrés toutes mes incertitudes, je croi de l'heure qu'il est, qu'une partie de nous-mêmes demeure immortelle & incorruptible, aprés la dissolution de la matiere. Nomme-le comme il te plaira, un corps Astral, une ombre, un esprit, ou quelqu'autre chose, je suis persuadé que il y a une partie de nôtre Etre qui ne mourra jamais. A quoi aboutit la vaine dispute de mots, & que signifient les obscures solutions de la Caverne de Platon ? Que ce soit substance ou accident, matiere ou forme, ou un Composé de tout cela. Il est toûjours certain qu'il y a une partie de nôtre nature contre laquelle les coups de la mort, & de mille & mille morts ne peuvent rien. Il peut y arriver du changement en nous ; nous pouvons errer en masque par-ci par-là, au travers peut-être d'une infinité de mondes, & peut-être aussi sous autant de formes ; Mais nous ne pouvons jamais être aneantis. Nous ne pouvons jamais être ex-

1671. clus de la liste éternelle des atomes. La moindre particule perduë ou deracinée de l'Univers causeroit ou des tonnerres & des éclairs horribles qui ne finiroient jamais, ou un silence, un boulleversement éternel, & des tenebres de la même nature. Cette prodigieuse quantité d'Etres periroit, s'il y avoit le moindre vuide, ou qu'il y manquât la moindre chose. Otez de toute la masse le moindre petit atôme, & vous verrez tomber tout le reste de l'édifice. En effet, une partie soûtient l'autre par une adhesion inséparable, par une conformité reciproque, & par une proprieté Mathematique. Toutes les parties sont si artistement unies & liées ensemble, si serrées & si bien enchassées les unes avec les autres, par la main ou par le hasard qui a formé le monde, que tous les mouvemens de cette grande machine seroient suspendus en un instant, de la même maniere qu'on voit arrêter une montre qui a une de ses rouës à qui il manque la moindre dent. Il n'y a rien dans la nature qui ne soit plein. Il ne peut y avoir de vuide que celui que nous croyons voir dans des bouteilles ou autres vaisseaux creux, qui ne sont vuides d'eau, de vin, ou autres liqueurs, que pour être remplis d'air autant qu'ils en peuvent contenir. Cet Element s'insinuë avec force dans les pores des substances grossieres. Ainsi si les atomes aëriens sont creux, que sait-on si la moindre cavité n'est pas remplie d'un air plus pur, & de quelque matiere plus subtile, si tant est qu'il y en ait; ou s'ils ne boivent pas à longs traits des essences immaterielles? Par une pareille gradation les ames humaines, quoi qu'elles soient peut-être en elles-mêmes des substances spirituelles, sont neanmoins unies & attachées à nos corps. Ainsi un Etre est successivement & éternellement, ou la seringue, ou l'éponge d'un autre. Les Elemens s'ennivrent tour à tour, ce n'est par tout qu'Epicureïsme & ivrognerie,

Ainsi la terre échauffée par les feux mineraux 1671.
qu'elle nourrit dans son sein, boit pour se desalterer l'écume même de la mer quelque salée & mauvaise qu'elle soit. Avec mille & mille gueules beantes elle engloutit la liqueur que Neptune jette de ses grands & profonds celliers. Elle ahane & suce éternellement les sedimens épais & gluans des abîmes de l'Occean. Ces mêmes sedimens se distillent encore dans des Alambics, Cilindres, & autres Vaisseaux chimiques, cachez & soûterrains, afin que les canaux, les sources, & les fontaines qui sont sur la superficie, soient continuellement fournis d'une liqueur plus épurée. Cependant la terre ne se desalterant pas de cette liqueur perpetuelle, suce continuellement la pluye qui est de toutes les liqueurs la plus sublime & la plus pure. Mais cela ne se fait qu'à certains jours de la destinée, c'est-à-dire lors que les Puissances celestes, les Planetes, les Astres, & les Constellations ordonnent un jour de réjoüissance pour les vegetaux de la terre, afin de rafraîchir les herbes, les grains & les arbres, & les regaler de la part des nuées. Les vastes tonneaux des Cieux sont alors tirez de leurs magasins & mis en pieces; les canaux de la haute region dégorgent des torrens de la liqueur composée des mains de la nature, du Nectar précieux des Cieux. La terre avide s'en imbibe; chaque gazon en fait fête, & boit à longs traits le vin qui lui est donné *gratis*. La moindre petite partie s'humecte & se regale à suffisance: Mais enfin l'Arc-en-Ciel qui est le Major-Dome de ces festins annuels, voyant les semences & les racines satisfaites de ce qu'elles ont tiré de la terre surchargée, se fait voir dans les nuées, invitant tous les conviez à une splendide colation que le Soleil veut leur donner aux dépens de la chaleur de ses rayons.

Un bruit doux & réjoüissant s'est fait en-

1671. tendre par toute la chambre : La terre & l'air ont été de bonne humeur. Fort satisfaits de la débauche ils auroient voulu qu'on l'eut continuée jusqu'au matin & sont fâchez de laisser leur liqueur derriere, ou de la changer pour des mêts secs. Mais à la vûë de l'Arc-en-Ciel chacun a changé de mine ; Un murmure universel s'est fait entendre dans la Sale, & chacun a été fâché de se voir interrompu au milieu de ses plaisirs. Enfin les agreables Zephirs sont venus, & ont fait aux invitez un compliment des plus obligeans, & leur ont fait entendre que leur avantage & leur prosperité rendoient cette interruption necessaire. Les bouteilles & les tonneaux ont alors disparu avec tout l'attirail de la débauche. La table a été mise & couverte d'une riche abondance de plats lumineux que Phebus a eu soin d'envoyer.

Cette Planete spongieuse ne se soutient que par la ruse & par l'artifice. L'illustre figure qu'elle fait dans le monde est toûjours empruntée. Elle n'a jamais de sa vie porté d'habit bien fait, que celui qu'elle a pris de l'origine de la lumiere, Encore est-elle obligée d'en payer un si gros interêt, qu'elle feroit necessairement banqueroute si elle ne rétablissoit sa fortune délabrée par les tours de passepasse qu'elle fait sur la terre. Ainsi pendant qu elle jouë ce monde sublunaire avec ses prétendus festins, elle lui fait payer l'écot avec ses magnifiques exhalaisons. Elle pille les Elemens, filoute la terre, & enleve furtivement les richesses de la Mer. Elle ne peut pas même s'empêcher de filouter l'air, & aprés bien des larcins elle se précipite enfin dans les tenebres, & s'enfuit de l'autre côté du Globe pour recommencer tout de nouveau ses brigandages dans les Antipodes. Pendant tout ce tems-là les étoiles sont aussi méchantes qu'elle. Comme un déterminé voleur de grand chemin, cet Astre, je veux dire le Soleil, parcourant de jour les che-

mins

nins publics du Firmament, dérobe à la vûë de 1671
oute la terre, & laisse un genereux viaticum par
out où il emprunte quelque chose. Mais les pe-
its corps du Firmament, je veux dire les étoi-
es, sont de parfaits voleurs & filoux de nuit,
qui ne dérobent & ne filoutent que durant les
enebres dans les chemins écartez du Firmament;
où elles font une infinité de meurtres, de rapi-
nes & d'autres violences. Quelques-uns de leurs
aspects sont aussi dangereux que les funestes yeux
des Basilics. Elles portent dans leurs yeux diver-
ses sortes de poisons mortels, qu'elles dispersent
à droit & à gauche dans ce bas monde. Elles jon-
chent la terre de ciguë, d'aconit & autres plan-
tes fatales. Elles répandent encore par ci par-là
les pestiferées semences de l'envie, de l'avarice,
& de mille autres vices infernaux qui prennent
racine dans nos ames aussi-tôt que nous sommes
nez, & qui croissant avec nous produisent avec
le tems les funestes fruits de la mort. L'horri-
ble engeance des Dragons, des Serpens, des Cro-
codiles, des Reptiles, & en general tout ce qu'il
y a d'hideux, de cruel, & de nuisible sur la ter-
re, tire leur nature, leurs qualitez, leurs formes,
& leurs dispositions des malignes influences des
Astres, au moins s'il en faut croire les Astro-
logues. Autant en font les monstres écailleux du
vaste abîme, & tous les oiseaux d'horrible figure
qui volent dans les airs. Ils sont tous des Emis-
saires, des Espions, & des Agents, que les puis-
sances celestes n'envoyent sur la terre, que pour
butiner les autres animaux plus purs & plus in-
nocens qu'eux.

Il y a dans la nature une chasse éternelle, &
chaque chose chasse ou est chassée. Le Ciel pille
la terre, & la terre pille le Ciel. Nous ne sommes
pas plûtôt conçûs, que nos ames vagabondes sont
prises comme dans un piege enchanté. Et quand
nous mourons, l'ame ne fait autre chose que se

1671. débarasser d'un piege pour tomber dans un autre. Peut-être serons-nous encore emprisonnez dans un corps humain, ou peut-être dans quelque chose de plus agreable. Cette étoile aimantée nous attirera peut-être au Ciel, ou peut-être serons-nous engloutis par l'enfer qui devore tout. Ce qu'à Dieu ne plaise.

Ni toi ni moi, savant Hali, ne devons pas nous mettre trop en peine de ces choses ; car toutes nos prévoyances seroient vaines, & il ne nous en reviendroit que la peur. Mais considerant qu'il y a un aimant secret répandu dans l'Univers, & que chaque chose attire son semblable, ayons soin de nous former aux habitudes & aux dispositions celestes ; & alors nous ne pourrons pas manquer d'être introduits dans le Paradis,





PERSES

LETTRE CIX.

Au Moufti.

Continuation des évenemens remarquables arrivez sous la Monarchie des Perses. Mot memorable que Darius dit en mourant.

POur obeïr à tes ordres je continuerai à t'entretenir de ce qui s'est passé de plus remarquable dans les siecles precedens durant les quatre grandes Monarchies. Je profiterai des instructions que tu me donnes. Je ne serai ni trop long, ni trop curieux à remarquer les successions particulieres des Rois & des Princes ; & je m'attacherai principalement aux actions des hommes illustres, aux sages sentences des Anciens, & à des remarques qui puissent plaire & instruire en méme tems. 1671

Ce ne sera pas violer la régle que je me suis proposée, de commencer par l'endroit où je finis ma precedente lettre, c'est-à-dire par la mort de Darius, & par l'élevation de Xercés son plus jeune fils & son successeur à la Couronne, parce qu'il y a quelque chose de remarquable dans les démêlez qu'il eut pour le trône avec Artabazanes son frere aîné. Celui-ci prétendoit que la Couronne lui apartenoit par droit de primogeniture. Mais parce qu'il étoit né avant que Darius fut Roi, la Couronne fut ajugée à Xerxés, qui avoit double avantage, l'un d'être fils d'un pere couronné, & l'autre d'avoir pour mere Atoch fille de Cirus, le premier fondateur de cette Monarchie.

1671. Xerxés ne fut pas plûtôt en possession du trône, qu'il mena une armée en Egipte, & dissipa les cabales & les rebelions de ce Païs-là. Ensuite il arma une flotte de quatre mille deux cens voiles, où il embarqua plus de cinq cens mille hommes. Il eut aussi une armée de terre composée de deux millions cinq cens mille hommes de diverses nations. Avec des forces si prodigieuses il marcha contre la Grece ; & pour faciliter le voyage de sa flotte, il employa une partie de son armée à couper le mont Athos pour faire joindre les deux Mers, en sorte que deux vaisseaux pussent passer de front. Cependant le reste de son armée étoit occupé à bâtir un Pont de bâteaux sur l'Hellespont. Tout cela ne fut pas plûtôt fait, qu'il s'éleva une violente tempête qui bouleversa tellement ces Mers serrées, que les bâteaux qui faisoient le Pont devenus le joüet des vents & des vagues, furent entierement brisez ou dispersez.

Cela mit Xerxés en si grosse colere, qu'il voulut que la Mer fut foüettée de verges, & qu'on y jettât une chaîne pour marque de son esclavage futur. Il fit aussi couper la tête à ceux qui avoient bâti le Pont, & commanda qu'on en bâtit un nouveau.

Ce fut-là qu'un des Eunuques & des favoris du Roi envoya querir un Grec de l'Isle de Chio, qui autrefois lui avoit ôté les preuves de sa virilité. Le bon homme étant venu voir ce celebre Courtisan, accompagné de ses fils, l'Eunuque l'obligea d'abord à couper les genitoires à ses enfans, & contraignit ensuite les enfans à faire la même chose à leur pere.

Xerxés partant de là avec son armée, vint au lieu où étoit autrefois la fameuse ville de Troye, & fut en Pelerinage au tombeau du Roi Priam, où il sacrifia dix bœufs aux Manes des Anciens Heros, & à la Divinité du Fleuve Scamandre

que ses Troupes tarirent à force de boire, & 1671.
cependant il y en avoit la moitié qui avoit encore soif.

Aprés cela il vint à l'Hellespont, où considerant ses forces de Mer & de terre, & les rivages voisins; faisant reflexion à la brieveté de la vie, & se representant que d'une multitude si prodigieuse d'hommes il n'y en auroit peut-être pas un seul de vivant de-là à cent ans, il pleura amerement.

Aprés donc qu'il eut sacrifié au Soleil pour l'heureux succez de son expedition, il fit passer l'Hellespont à son armée sur son Pont de bâteaux. Ensuite il passa une autre riviere qui n'eut pas d'eau pour la moitié de son monde & de ses bêtes; parce que son armée grossissoit en chemin faisant par le grand nombre de gens qui s'y joignoit. Cependant Leonidas Roi de Sparte, avec un petit corps de quatre mille Lacedemoniens, donna bataille à la formidable armée de Xercés: Et les Perses perdirent au combat naval de Salamine cinq cens de leurs vaisseaux, & une bonne partie de leur armée. Cet échec & quelques autres, les maladies, la faim, &c. consternerent si fort ce grand Monarque, qu'il rebroussa chemin le plus promptement qu'il lui fut possible, & repassa l'Hellespont, heureux de trouver en cette occasion un miserable bâteau de pêcheur. Il laissa Macedonius en Grece pour y continuer la guerre. Mais il ne fut pas plus heureux que son Maître: Car les Grecs, sous la conduite de Pausania, fondirent sur lui à Platée, mirent toute son armée en déroute, tuërent sur la place plus de deux cens mille hommes, & brûlerent le camp & la flotte des Persans.

Xerxés apprenant ces fâcheuses nouvelles, s'enfuit en son Païs, & brûla en s'en retournant les Temples des Dieux qui étoient à Babilone, & dans les autres lieux de l'Asie, n'épargnant que celui de

3571 Diane à Ephese, qui passoit pour une des merveilles du monde.

Vers ce tems-là mourut Pagapates le fidele Eunuque de Darius, qui avoit passé sept ans entiers à pleurer sur le tombeau de son Maître.

Je ne dois pas passer sous silence l'infidelité de Pausanias, General des Lacedemoniens, qui entretenoit des correspondances secretes avec Xerxés. Ayant été deux fois accusé de trahison, & s'en étant justifié autant de fois, fut enfin découvert par un petit garçon qu'il avoit à son service, & condamné par les Ephores à mourir de faim.

Tu m'as défendu de grossir ces lettres historiques par des remarques de ma façon; autrement ce seroit ici le lieu de faire souvenir ta sainteté du cas qu'on doit faire de la fidelité. La nature même te fera réparation pour moi de n'avoir pas tout à fait suivi tes ordres. Je me justifie de la calomnie des envieux, & je te prie de demeurer persuadé qu'il n'y a personne au monde qui puisse mieux répondre que moi a la confiance qu'on a en ton esclave.

Mais revenons à Xercés. Il fut trahi par le Capitaine de ses Gardes, qui par le secours de Spamitres Chambelan du Roi, & de sept autres Conspirateurs, le tua dans son lit avec Darius son fils aîné, & mit Artaxerxés en sa place.

Themistocles d'Athenes soupçonné d'avoir eu part à la trahison de Pausanias, se refugia à la Cour de Perse. Il fut favorablement reçû d'Artaxerxés, qui le fit Gouverneur d'une Province, & joignit à son gouvernement cinq grandes Villes qu'il lui donna en pur don pour le mettre en état de fournir aux dépenses de sa table & de sa garderobe. Ce Prince en usa de cette maniere, non pour récompenser la trahison dont il savoit que Themistocles n'étoit pas coupable, ayant été faussement accusé par les Atheniens, mais pour

faire honneur au merite d'un illuſtre ennemi, de- 1671.
venu ſon ami, & demandant ſa protection pour ſe mettre à couvert de la cruelle ingratitude de ſes Compatriotes, qui pour toute reconnoiſſance des ſervices importans qu'il avoit rendus à la Grece, vouloient faire mourir le plus grand & le plus ſage capitaine du Siecle.

Peu de tems aprés les Perſans perdirent deux cens vaiſſeaux dans un combat qu'ils eurent contre les Grecs, & furent défaits par terre par l'artifice de Simon General des derniers. Aprés avoir battu les Perſes par mer; il mit des troupes ſur les vaiſſeaux qu'il avoit pris; Il habilla ces Troupes en eſclaves Perſans, & les débarqua en Pamphilie prés du camp ennemi. Les Perſes les prenans pour amis les laiſſerent entrer ſans ombrage dans leurs retranchemens, & furent par ce moyen tous maſſacrez, à la reſerve de ceux qui ſe ſauverent par la vîteſſe de leurs chevaux.

Ce fut environ ce tems-là que Pericles fut fait Prince d'Athenes. J'en parle ailleurs. Themiſtocles ayant eu le commandement de l'armée Perſane, eut ordre de marcher contre les Grecs: Mais ne pouvant ſe reſoudre à combattre contre ſa patrie, ni à trahir ſon nouveau Maître, il devint la victime volontaire de ſa bonne foi & de ſa gloire: car ayant ſacrifié un Taureau dans ſa marche, il en bût le ſang, & tomba mort au pied de l'Autel.

Les Perſes porterent enſuite la guerre en Egipte, où ils perdirent cent mille hommes au combat qui ſe donna prés de Memphis. Mais ayant envoyé un nouveau renfort de Troupes, ils decheſſecherent le Nil, où la flotte des Atheniens jointe à celle des Egiptiens, étoit à l'Ancre. Les derniers en furent ſi conſternez, qu'ils traiterent avec les Perſes & les Atheniens, ceux-ci brûlerent leurs vaiſſeaux, qui montoient à deux cens, & s'en retournerent en Grece aprés un ſejour de ſix ans en Egipte. Cette retraite fut bien tôt ſuivie d'u-

1671. ne paix entre les Perses & les Grecs. Et l'an premier de la quatre-vingt-deuxiéme Olimpiade il y eut une paix universelle, qui dura jusques à l'an premier de la quatre-vingt-septiéme Olimpiade, auquel tems commença la guerre du Peloponese.

L'an quatriéme de la quatre-vingt-huitiéme Olimpiade mourut Artaxerxés, & eut pour Successeur son fils Xerxés. Mais un an aprés son Couronnement s'étant enivré & endormi dans un lieu où l'on ne faisoit point de Garde, Secundianus son frere, avec le secours d'un Eunuque, le massacra, & s'empara du gouvernement. Darius son frere lui en fit autant peu de tems aprés.

Me voici à la fin des Olimpiades sans avoir parlé que des évenemens qui ont fait le plus de bruit dans ces tems-là. Mais je ne suis pas d'avis de passer sous silence le regne d'aucun Roi, quoique je n'en dise que deux mots: c'est autant qu'il en faut pour te donner une idée parfaite de la succession de ces Princes.

Il ne se passa rien de remarquable durant tout le regne de Darius, & l'histoire ne fait mention que des petits démêlez & racommodemens de diverses Provinces de la Grece; de quelques traitez particuliers entre les Gouverneurs Persans de l'Asie Mineure, & ceux du Peloponese, & des ouvertures de paix entre les Lacedemoniens & les Persans, de la fin de la guerre du Peloponese, & autres semblables évenemens qui seroient trop ennuyeux à rapporter dans une lettre.

Je parlerai seulement d'un mot memorable que Darius dit sur son lit de mort à Artaxerxés son fils aîné, qui devoit être son Successeur au Trône. Les Medecins ayant assûré ce Prince que son Pere s'en alloit mourir, lui parla en ces termes: Mon pere, puis que c'est la volonté des Dieux de vous retirer du monde pour vous introduire dans la societé des bienheureux, & qu'il vous a plû avec le

consentement des Nobles de me déclarer vôtre 1670.
Successeur à la Couronne, dites-moi, je vous en «
suplie, comment vous avez gouverné cet Empire «
pendant les dix-neuf ans de vôtre regne, afin que «
je suive vôtre exemple. Le Roi lui répondit: Si «
mon regne a été plus heureux & plus paisible que «
ceux de mes prédecesseurs, c'est parce qu'en tou- «
tes choses j'ai respecté les Dieux immortels, «
& fait justice à tout le monde. «

Artaxerxés ne fut pas plûtôt en possession de la Couronne, qu'il envoya querir son frere Cirus, & le chargea de chaînes d'or, résolu de s'en défaire à petit bruit: Mais à la priere de sa mere il le relâcha, & le rétablit dans son gouvernement de Lidie.

Environ ce tems-là Platon le Philosophe qui étoit encore tout jeune, donna dés-lors des marques de ce qu'il seroit un jour par la maniere avec laquelle il consola le Poëte Antimacus qui avoit perdu la guirlande dans une dispute qu'il eut avec Niceratus au festin de Lisandre. Car ce jeune Platon voyant le Poëte extrémement affligé de l'ignorance & de la partialité de Lisandre, qui ne faisoit point de difference entre la justesse de ses mesures & les rimes rampantes de son Antagoniste, l'exhorta à ne point se rebuter: *Car*, dit-il, *son ignorance ne diminuë non plus ta science, qu'un aveugle qui te prend pour un autre, diminuë la bonté de ta vûë.*

Cirus étant rentré dans son gouvernement, cabala pour faire déposer son frere. Pour attirer Lisandre dans son parti il lui fit present d'un Vaisseau tout bâti d'or & d'ivoire. Alcibiades fameux Capitaine des Atheniens en ayant eu le vent, résolut d'avertir Artaxerxés de la perfidie de son frere. Mais il en fut empêché par des gens que Lisandre avoit apostez pour assassiner un homme qu'il n'auroit osé regarder le jour lors qu'il avoit des armes pour se defendre. Il s'avisa donc de mettre

1671. le feu de nuit à la maison d'Alcibiades ; & comme il se sauvoit au travers du feu & de la fumée, les assassins de Lisandre le tuërent à coups de fléches.

Cela n'empêcha pas qu'Artaxerxés ne fut promptement informé des desseins de son frere. Il mit sur pied une armée de neuf cens mille hommes, & lui donna bataille prés de Babilone. Il fut blessé dans le combat par Cirus ; mais aprés une resistance opiniâtre, Cirus fut tué, & Artaxerxés remporta la victoire.

Parisatis mere de Cirus pour venger la mort de son fils, fit mourir dans les tourmens ceux qui l'avoient blessé : Et ayant invité Statira femme d'Artaxerxés elle partagea en deux un oiseau nommé Rhindaces, dont elle empoisonna la moitié qu'elle donna à Statira, & mangea l'autre. La Reine n'eut pas plûtôt mangé sa moitié empoisonnée, qu'elle mourut avec des tourmens horribles.

L'histoire fait aussi mention des fameux exploits de plusieurs Heros qui ont vécu sous le regne de cet Artaxerxés, comme d'Agesilaüs Roi de Sparte, d'Iphicrates, de Pharnabaze, de Tissaphe-hes, de Tirabaze, tous Persans ; & de Conon d'Athenes. Mais comme je crains d'abuser de ta patience, je me contente de nommer ces Heros, & je finis cette lettre par la vie d'Artaxerxés, qui mourut de douleur de la mort de son fils Arsamés, qu'Orchus son frere fit assassiner, jaloux de l'amour que son pere avoit pour lui.

Si cette lettre ne répond pas à ton attente, ne t'en prens pas à moi, mais aux Historiens dont j'ai tiré ces faits, si mieux tu n'aimes t'en prendre aux hommes de ce Siecle-là qui n'ont rien fait de plus heroïque.

Je te parlerai une autre fois de la naissance & de la vie d'un grand Prophête, je veux dire d'Alexandre qui conquit toute l'Asie. En attendant je me jette dans la poussiere que tu marches, & te dis adieu avec l'humilité la plus profonde.

LETTRE CX.

A Pesteli Hali son frere, Grand-Maître des Doüanes & Surintendant de l'Arsenac à Constantinople.

Il l'exhorte à ne pas se décourager quoique son fils soit de complexion amoureuse, & qu'il fasse societé avec des Marchands & des Voyageurs étrangers.

JE ne sçai si je dois me chagriner ou me réjoüir quand j'aprens que ton fils est indocile & prodigue : Qu'il est de complexion amoureuse, & fort ataché aux femmes, au vin, & à la musique : Qu'il frequente les bains & les maisons où l'on jouë, pour y travailler aux afaires de l'amour, pour y voir de tems en tems des Belles, & avoir le plaisir d'être reçû dans leur coterie : Qu'il frequente les Marchands étrangers, les Hôtels des Ambassadeurs Chrétiens, & fait connoissance avec tous les voyageurs qui font quelque figure à Constantinople. 1671.

Je te proteste qu'il me paroît difficile de déterminer si tu as lieu d'en être fâché, ou si tu n'as pas plûtôt sujet d'en être bien-aise, & de le regarder comme un présage de sa bonne fortune à venir, puisque c'est une preuve manifeste de la grandeur de son ame. Ne sois point fâché que cela seul lui ouvre le chemin à quelque chose de grand : Ne rabrouë jamais une ame genereuse ; car les personnes de ce caractere sont toutes remplies de la divinité. Ce sont des Aigles, des Lions, des Rois, & des Princes sur la terre : Un sang sacré coule dans leurs veines & leurs nerfs sont gon-

1671. flez du lait du Paradis. Leur cœur poussé de mille bonnes qualitez, & leur cerveau est un terroir où dix mille perfections prennent racine. Tout ce qu'il y a de précieux répandu par-ci par-là dans les Elemens se rencontre dans ces sujets heureux, comme dans un riche abregé des plus brillantes essences : C'est un extrait de tout ce qu'il y a dans l'Univers de beau, de bon, & d'aimable.

Ne pers point courage de voir que ton fils aime les femmes. C'est une marque de bon naturel : Et l'on regarde comme des monstres, ou comme des gens qui ne sont plus hommes, ceux qui n'ont point de feu ou de passion pour cet aimable sexe. Les femmes ne sont au monde que pour allumer dans nos cœurs ces nobles feux, qui subtilisent nos esprits & nos corps ; & les déchargent de ce qu'ils ont de plus grossier. L'amour est une sacrée phrenesie de l'ame, une divine fureur qui éleve un homme par dessus un Santon, & le rend précieux aux Démons qui sont plus benins. Il est en sûreté par tout, & est favorisé des Dieux & des hommes, comme dit le Poëte Romain.

Quisquis amore tenetur, eat tutusque sacerque.

Si tu n'avois jamais éprouvé cette noble passion, tu n'aurois pas à te plaindre d'un fils.

Peut-être que l'amour est cause qu'il fait de la dépense & qu'il vit magnifiquement. Il voudroit sans doute paroître gai & poli à ses maîtresses, genereux & magnifique en regalant, liberal à ses amis, & charitable à tous ceux qui sont dans le besoin. Peux-tu le blâmer avec justice de pratiquer tant d'aimables vertus ? Cela ne vaut-il pas mieux que de le voir un Taquin, perdu d'avarice, & d'autres vilains vices ? Souviens-toi de ce que tu as été quand tu étois jeune ; quelle passion tu avois pour le voyage, &

quel plaisir tu y prenois ? Cependant tu n'as pû le faire qu'avec beaucoup de dépense. Considere donc que c'est ton sang qui coule dans les veines de ton fils, & qui le porte à vivre en galant homme. Ne fais pas comme ces peres qui par leur severité apprennent à leurs enfans à degenerer au lieu de les rendre meilleurs ou plus reformez : Qui par un vil interêt leur inspirent une crainte qui les détourne du chemin de la vertu auquel la bonté de leur naturel les portoit, & qui se donnent mille peines à leur apprendre une avarice crasse, comme si cela seul étoit le Zenit de la sagesse & de la vertu, au lieu que c'est pour parler juste la source & le centre de tous les vices. 1671.

Je te dirai un conte que j'ai appris à Paris, & qui a quelque chose de fort & de bien remarquable au sujet de l'afection & du soin d'un pere à l'égard d'un fils extravagant & prodigue. Le bon homme avoit une belle terre à environ dix lieuës de Paris, que ses Ancêtres avoient possedée durant l'espace de cinq cens ans. Cette terre produisoit annullement un revenu trés-considerable : Et comme le bon homme n'avoit que ce fils, il lui donna l'administration de la moitié de ses biens dés qu'il eut atteint l'âge de vingt-un an.

Ce jeune homme qui avoit l'esprit élevé, songea si peu à l'œconomie & à la frugalité ; qu'à peine pût-il prendre patience de se voir réduit à la necessité de vivre de ce que son pere lui donnoit. Il s'abandonna au jeu à l'ivrognerie, & à tant d'autres débauches, qu'en peu de tems il se trouva réduit à de grandes extrémitez.

Sur ces entrefaites son pere vint à mourir, & lui laissa le reste de son bien. Il lui donna en mourant toutes les instructions qu'on a coûtume de donner en pareil cas, & lui recommanda en-

1671. tr'autres choses, que s'il avoit le malheur de tomber encore dans la pauvreté, & qu'il fut contraint de vendre son bien, de réserver au moins cette maison qui avoit été si long-tems dans leur famille. Il le conjura principalement de s'y réserver une chambre pendant qu'il vivroit, qui devoit être celle où il étoit prés de rendre l'ame. *Car*, dit-il, *ce vous sera un asile lors que vous n'en aurez aucun autre dans le monde.*

Le vieillard ne fut pas plûtôt mort, que son fils reprit son premier train de vie; & pour le faire court il dépensa en peu de tems tout son bien, sans en excepter la maison tant cherie qu'il fut contraint de vendre à vil prix pour supléer à ses besoins presens. Il satisfit neanmoins à la derniere chose que son pere lui avoit recommandée, & retint sa vie durant la chambre dont on vient de parler.

Il eut bien-tôt dissipé tout ce qu'il avoit tiré de la maison. Se voyant donc à bout, il tâcha d'emprunter de ses amis & des gens de sa connoissance, qui lui préterent d'abord charitablement de petites sommes: Mais comme il revenoit souvent à la charge, fatiguez de ses importunitez ils ne voulurent plus lui rien préter.

Le malheureux jeune homme accablé de chagrin & de tristesse, revient dans sa chambre, esperant de trouver quelque soulagement dans cette retraite, où il auroit au moins le privilege de se consoler en quelque maniere par ses soûpirs & par ses larmes.

Il avoit passé quelque tems dans ce triste état, lors qu'enfin il s'avisa de jetter les yeux sur un vieux coffre qui étoit dans un coin de la chambre & qu'il n'avoit ci-devant regardé qu'à peine. La curiosité si naturelle à tous les hommes le fit lever & regarder dans ce coffre, moins peut-être dans l'esperance d'y trouver quelque secours, que dans le dessein de faire diversion & d'éloigner

quelques momens de chagrin. Ce n'eſt pas qu'il 1671. ne ſoit naturel aux malheureux de ſe flâter de l'idée d'un ſecours inopiné, & de regarder le moindre rayon ou la moindre ombre comme un préſage de bonne fortune. Quoiqu'il en ſoit, il ſe mit à foüiller le coffre, & n'y trouva que de vieux haillons & papiers, & autres lambeaux de ſoie, de linge, & de velours, chetifs reſtes de la garderobe de ſon pere. Ce n'étoit pas un butin pour lui; cependant il ne diſcontinua point de chercher, qu'il n'eût entierement vuidé le coffre. Mais il fut bien ſurpris de trouver au bout du compte ces mots au fond du coffre: Prodigue, « as-tu tout diſſipé & vendu ta maiſon. Il ne te « reſte plus preſentement qu'à te pendre. Tu trou- « veras au plancher de la chambre une corde toute « prête pour cela. «

Le jeune homme portant les yeux en haut, vit une corde penduë au plancher, & attachée à un anneau de fer. Il en fut tellement frapé, que concluant que la volonté de la deſtinée étoit qu'il accomplit les paroles qu'il avoit trouvées au fond du coffre, il prit incontinent une chaiſe qu'il mit préciſement ſous la corde, & monta deſſus pour pouvoir mieux atteindre l'inſtrument avec lequel il avoit réſolu de ſe donner la mort.

Il n'y fût pas long-tems ſans agir, car la vie lui paroiſſoit alors inſuportable. S'étant donc mis la corde au cou dans le fort de ſon deſeſpoir, il écarta la chaiſe d'un coup de pied. Mais au lieu de demeurer ſuſpendu, il tomba à terre. Un corps ſi peſant donna en tombant une ſi violente ſecouſſe, qu'il emporta le morceau de la poutre où l'anneau étoit attaché. Dans le moment il penſa être accablé & enſeveli tout vivant ſous la grande quantité d'or qui tomba ſur lui du trou que ſon pere avoit pratiqué dans la poutre, pour faire une eſpece de ſatire con-

tre son fils, déja suffisamment mortifié par tant
1671. de chagrins.

Cela fit en un mot une si profonde impression sur lui, qu'il se reforma entierement, racheta d'une partie de cet argent tout ce qu'il àvoit vendu, mit le reste en marchandises, & devint plus riche que son pere, & qu'aucun de ses Ancêtres.

Cher Pesteli, ton fils a de la generosité & de l'esprit. Ce que tu dois faire est de le ramener par des moyens conformes à son naturel. Car l'emportement & la severité le rendront encore pire.

LETTRE CXI.

A Codarafrad Cheik homme de Loï.

D'un Huguenot qui avoit assassiné un Prêtre comme il disoit la Messe dans l'Eglise Nôtre-Dame à Paris, & de sa punition.

IL vient d'arriver ici une chose qui fait voir 1671.
le zéle que les François ont pour leur Religion, & qui montre en même tems la temerité & la fureur d'un bigot desesperé. Ce bigot étoit d'une Secte qu'on apelle Huguenots qui sont en grand nombre en France. Quoiqu'ils soient diametralement opposez à ceux qu'on apelle Catholiques Romains, soit pour leurs principes, soit pour la maniere de servir Dieu, l'Etat les tolere neanmoins tant à cause des Edits qui leur ont été accordez, que pour prévenir les malheurs d'une guerre civile & l'éfusion du sang humain. Le Roi trouve son interêt à les maintenir, & aime mieux les attirer à son parti par la douceur, que de faire revivre les vieilles loix qui ont été faites contr'eux durant les troubles, & de violenter leurs consciences.

Comme il y a des bigots & des violens dans toutes les Religions, il y a bien des Catholiques qui croient que les égards que le Roi a pour les Huguenots, ne produiront pas sur ce peuple entêté & ingrat l'éfet qu'on s'en promet; & qu'au lieu de regarder la complaisance qu'on a pour lui comme un nouveau motif de fidelité & de soûmission, il la regarde au contraire comme une preuve du besoin que le Roi a d'eux, &

1671. de l'incapacité où il est de punir ceux qui se mettent au-dessus de son autorité ; gens par consequent toûjours prêts à cabaler & à faire de nouvelles insolences. Je ne sai ce qui en est. On en impose toûjours au parti le plus foible ; & la calomnie grossit si fort les objets, que je ne voudrois pas condamner les Huguenots sur la simple déposition de leurs ennemis. Je ne trouve pas qu'il soit juste de rejetter sur le general la faute d'un particulier : Et parce qu'il s'est trouvé un Huguenot qui a fait une action de la derniere extravagance & de la fureur la plus outrée, l'équité ne permet pas de conclure, que c'est-là l'esprit de tout le parti. Ce malheureux étant un jour entré dans la grande Eglise de Paris, qu'on appelle Nôtre-Dame, alla droit au Prêtre qui celebroit la Messe. Pour executer le furieux dessein qu'il avoit formé, il attendit que le Prêtre fit l'élevation de ce qu'on regarde comme le Corps sacramental de Jesus le Messie, qu'on a coûtume d'élever par dessus la tête pour le faire adorer de tous les Spectateurs, & se jetta incontinent sur lui, se saisit de l'hostie, comme on parle, la foula aux pieds, & assassina le Prêtre à coups d'épée.

Toute l'Assemblée surprise d'un attentat dont on n'avoit point encore vû d'exemple, demeura long-tems immobile. Le scelerat profita de l'étonnement general, perça la foule, & vint tranquillement jusqu'à la porte du Temple. Les Assistans cependant commençant à revenir de leur surprise, il y en eut qui coururent aprés lui. Il fut arrêté & mené au plus proche Cadi, ou Juge des causes criminelles, qui le condamna à avoir la main droite coupée devant la porte du Temple où il avoit fait le crime, & à être ensuite brûlé vif. Ce qui fut executé.

Mais ne croyant pas que l'outrage fait à Dieu

fut suffisamment expié par la mort de ce mise- 1671.
rable, l'Archevêque de Paris a fait faire des prieres publiques qu'on appelle Oraisons de quarante heures. Il a ordonné aussi à tout le Clergé de faire une Procession solemnelle au Temple de Nôtre-Dame, pour le purifier de la soüillure qu'il a contracté comme on croit par cette impieté. Les Compagnies souveraines de la Ville pour témoigner leur devotion ont assisté à ces ceremonies avec les robes qui marquent leur dignité.

Tu ne concluras pas que je sois un infidelle, ou ne diras pas que j'entreprenne de défendre la Religion Romaine, si je condamne ce malheureux, & que je le regarde comme martir de sa présomption & de son arrogance. Les Catholiques Romains & les Huguenots ne seront pas plus les uns que les autres, tant qu'ils seront également ennemis de l'Envoyé de Dieu. Mais il n'est ni de la décence, ni de la sagesse, ni des bonnes mœurs, ni de la politique, d'affronter la Religion dominante d'un païs où l'on est. Ne sufisoit-il pas à ce furieux & à ceux de son parti d'avoir la liberté de servir Dieu à leur maniere ? C'est une faute impardonnable de troubler les legitimes Prélats de la nation, & sur tout d'une maniere si barbare en celebrant le plus grand mistere, je veux dire le sacrifice qui se fait tous les jours à l'Autel de leur Dieu, où ils prétendent immoler le corps & le sang du Messie.

Toutes les Nations sont sans contredit jalouses de leur Religion, & nous autres Musulmans ne ferions point dificulté de faire mourir un temeraire qui auroit eu l'insolence de polluër nos sacrées Mosquées par sa presence incirconcise; beaucoup moins l'épargnerions-nous s'il entreprenoit de faire quelque violence à un vrai Croyant dans le tems qu'il adoreroit l'éternelle Unité comme

nos péres l'ont adorée, & comme le Prophéte leur
1671. a commandé de l'adorer. Quoique les Nazariens servent des images & des peintures, & qu'ils adorent une chose qui selon toutes les apparences exterieures n'est qu'un morceau de pain, on doit neanmoins avoir égard au commandement de Moïse, qui dit, *tu ne blasphêmeras point les Dieux des nations parmi lesquelles tu demeures.*

Venerable successeur de Moïse & des Prophêtes, prie Dieu pour moi de me faire la grace de perseverer dans la vraie foi tant que je demeurerai parmi les Infidéles, de n'embrasser point leurs vanitez, & de ne déroger jamais à ma modestie par aucune action feroce, malhonnête, ou violente.

Fin du cinquiéme Tome.

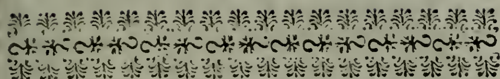


TABLE DES LETTRES ET MATIERES CONTENUES DANS CE V. TOME.

AU venerable Moufti. Mort du Cardinal Mazarin. Remarques sur sa vie. 1
Au Visir Azem, à la Porte. Nouvelles remarques sur la vie du Cardinal Mazarin. 4
A Pesteli Hali son frere, Grand Maître des Doüanes à Constantinople. Du sejour de son Cousin Fousi à Astracan. Caractere des Moscovites. 6
A Orchan Cabet Etudiant, & Pensionnaire du Sultan. Pour le feliciter sur sa conversion à la foi Mahometane. 9
Au Moufti. Du pouvoir qu'à le Roi de France de guerir les Ecroüelles. 11
A Mirmadolin, Santon, de la valée de Sidon. Pour applaudir à sa sainte vie. 14
A Dgnet Golou. Des Peintres. Avanture de Martin Heemskerke. Autre de Giotto. 18
A Lubano Abufei Saad, Chevalier Egiptien. Naissance du Dauphin. 24
A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur. De l'austerité, de l'indiference, & de la resignation. 27
Au même. Des pieces de Theâtre, & d'un acci-

dent ſurprenant arrivé à une où étoit le Roi & toute la Cour. 32
A Dignet Golou. Pour ſe plaindre de ſes ennemis qui le calomnioient au Serrail. 37
A Abrahim Eli Zeid, Prédicateur du Serrail. De la corruption des Prêtres & des Moines. 40
Au Chiaoux Baſſa. De la conduite & du Gouvernement du Roi de France. 47
Au même. Nouvelle conſideration ſur le même ſujet. D'un extraordinaire Carrouſel qui s'étoit fait à la Cour de France. 51
A Zeidi Alamanzi, Marchand à Veniſe. Pour le loüer d'avoir embraſſé de bonne-foi la foi Muſulmane. 55
Au Kaimakam. Des deſſeins formez à Rome contre la vie du Duc & de la Ducheſſe de Crequi. 60
A Mohammed l'illuſtre Hermite du Mont Uriel en Arabie. Des contradictions & de l'incertitude de l'ancienne Hiſtoire. 63
A Haſnadar Baſſi, premier Treſorier de Sa Hauteſſe. De la naiſſance & de la mort de Madame de France. Reflexion ſur les Anglois qui avoient donné Dunkerque aux François. Mariage de Charles II. Roi d'Angleterre avec l'Infante de Portugal. 67
Au Kaimakam. D'une étrange avanture qui lui étoit arrivée dans une viſite qu'il avoit faite à un voyageur Calabrois, qui ſe diſoit Aſtrologue & Medecin. 70
Au Capitan Baſſa. D'un homme extraordinaire pris ſur les côtes de Nort-Hollande. 74
A Nathan Ben Saddi, Juif, à Vienne. Il tâche de le convaincre qu'Iſmaël étoit heritier des promeſſes faites à Abraham, comme étant ſon fils aîné. Recriminations contre les décendans d'Iſaac. 78
Au même. Origine de la Nobleſſe & de la gran-

deur parmi les hommes. 82
A Codarafrad, Cheik, homme de loi. D'un homme executé à Paris pour s'être dit fils de Dieu. 88
A Soliman ſon Couſin, à Chalcedoine. Il trouve bon qu'il aille de lieu en lieu, & lui conſeille de continuër ſes voyages, ou du moins d'aller voir ſon Couſin Fouſi à Aſtracan. 90
A Peſteli Hali ſon frere, Grand Maître des Doüanes, à Conſtantinople. Des guerres & de la révolution d'Indoſtan, avec des remarques ſur la differente politique des Orientaux. 93
A Uſeph Baſſa. Le Duc de Mecklebonrg embraſſe la foi Romaine. Entrée magnifique des Ambaſſadeurs Suiſſes à Paris. 96
A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. Amours du Roi de France. Plaiſante avanture de ſon Confeſſeur. 98
A Peſteli Hali ſon frere, Grand Maître des Doüanes du Grand Seigneur, à Conſtantinople. De l'inclination de l'Eſpion à voyager, ſon entêtement particulier pour les Etats du Grand Mogol. Deſcription des plaiſirs qu'il prendroit d'y paſſer. 102
A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. Mort de la Ducheſſe de Savoye, & de Charles-Joſeph frere de l'Empereur d'Allemagne. Caractere general de l'Allemagne, de l'Eſpagne, de la France, de l'Angleterre, de la Hollande, & autres païs de l'Europe. 109
A Kerker Haſſan Baſſa. Pour lui faire ſavoir qu'on avoit voulu l'aſſaſſiner de nuit comme il ſe retiroit à ſon logis, & que cela l'avoit obligé de changer de quartier. 114
Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne. Il l'informe du même accident, & le renvoye pour plus ample inſtruction à Echimilia, qui devoit

être bien-tôt à Vienne. 120

A Zeidi Alamanzi, Marchand à Venise. Pour l'avertir de ne lui point écrire à Paris, qu'il n'en ait reçû de nouveaux ordres de la Porte. 123

A Murat Bassa. Il se plaint de ce que les Ministres de la Porte ne l'informoient pas à tems de ce qui se passoit. Progrez des Ottomans en Hongrie. Arrivée du Comte Strozzi à Paris en qualité d'Ambassadeur de l'Empereur. 125

A son Cousin Fousi, Marchand à Astracan. Caráctere de l'Espagne. 128

A Asis Bassa. Generale consternation de l'Europe sur la nouvelle que le Grand Seigneur s'avance du côté d'Hongrie. Arrivée du Cardinal Chisi à Paris en qualité de Legat *à Latere*, de la part du Pape. 130

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. Description de l'Espagne differente de celle qu'il avoit faite à son Cousin Fousi. 132

A Musu Abul Yahyan, Professeur en Philosophie, à Fez. Des diferentes langues de l'Europe. Avanture d'un Ambassadeur Allemand à la Cour de France. 136

A Osman Adreneth Astrologue du Sultan, à Andrinople. D'une Cométe qui paroissoit alors: ce qui lui donne occasion de raisonner sur la nature des Cometes. 140

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. De la paix concluë entre le Pape & le Roi de France, aprés l'affront fait à Rome à l'Ambassadeur de ce dernier. Dessein des François sur l'Afrique. 143

A Abdel Melec Muli Omar, President du College des Sciences à Fez. Il se plaint que la veritable science ne se trouve que parmi les Brachmanes des Indes. 147

A Mir-

A Mirmadolin, Santon, de la ville de Sidon. Il soûtient que les hommes sont participans de la nature divine. Disgression au sujet de la Religion des anciens Payens. 150
Au même. Discours Satirique à la maniere des Epicuriens. 153
A son Cousin Fousi, Marchand, à Astracan. Il se plaint de l'incommodité qu'il y a à demeurer à Paris, & témoigne le desir qu'il a d'être en Arabie ou en Tartarie. 155
A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. Remarques sur le Maréchal de Turenne. Caractere de ce General. 159
A Orchan Cabet, Etudiant & Pensionnaire du Grand Seigneur. De certains vers que le Roi de France avoit trouvé sur sa toilette. D'Anne-Marie de Skurman savante Saxonne. 162
Au Capitan Bassa. De la grande victoire navale remportée sur les Hollandois par les Anglois, commandez par le Duc d'Yorck. Projet du Roi de France d'unir les deux Mers par le moyen d'un Canal. 164
A Achmet Beig. Mort de Philippe IV. Roi d'Espagne, & du Duc de Vendôme. 168
A Guillaume Vopsel, Moine en Autriche. Pour tâcher de le retirer de la bigoterie. 172
A Nathan Ben Saddi, Juif, à Vienne. Reflexions sur le Misna & sur le Talmud des Juifs. Brieve Relation de divers contes ridicules du dernier. De certains Juifs de l'Asie Septentrionale differens des autres Juifs pour le langage, pour les loix, & pour la Religion. 176
Au même. Il lui parle plus amplement des Juifs du Septentrion de l'Asie, de leurs coûtumes, & de leur maniere de vivre. 180
A Mohammed Hadgi Dervis, Hermite du Mont Uriel en Arabie l'heureuse. Pour lui communiquer ses doutes sur l'état à venir, & pour

lui dire qu'il eſt cependant bon de mediter ſur les derniers momens. 185
Au Kaimakam. De Mirammud fils du Cherif de Salé fait priſonnier par les François. Son caractere, & ſa reception à la Cour de France. 189
A Hamel Muladdin, Cherif de Salé. Il lui donne avis de la captivité de ſon fils, & lui conſeille d'envoyer au plûtôt un Ambaſſadeur en France pour regler le prix de ſa rançon. 191
A Peſteli Hali ſon frere, Grand Maître des Doüanes à Conſtantinople. Pour l'informer de la perfidie de ſon couſin Soliman, qui avoit employé des Marchands Armeniens pour découvrir les ſecrets de l'Eſpion. 193
A Dignet Golou. Sur le même Sujet. 195
A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. De la peſte de Londres, & autres lieux d'Anglererre. Mort de la Reine mere de France, & du Prince de Conti. 200
Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne. Il l'accuſe de bigoterie au ſujet de Sabbati Sevi, le prétendu Meſſie des Juifs, &c. & celui qui devoit ſelon eux délivrer Iſraël. Hiſtoire abregée de la vie de cet impoſteur. 202
Au Kaimakam. Il lui donne avis des extravagances des Juifs ſur l'apparition de Sabbati Sevi leur prétendu Meſſie. Bruits étranges qui ſe debitoient au ſujet des dix tribus qui furent emmenées captives par Salmanaſar Roi d'Aſſirie. 207
A Murat Baſſa. Guerre entre les François & les Anglois. Mariage de l'Empereur d'Allemagne avec l'Infante d'Eſpagne. 210
A Peſteli Hali ſon frere, Grand Maître des Doüanes & de l'Artillerie, à Conſtantinople. Il le felicite de ſa nouvelle dignité. De la ville de Rezan en Ruſſie qui avoit ſauté. Il raiſonne ſur le jour du Jugement. 215
A Uſeph Baſſa. Continuation de la peſte en An-

gleterre. Embrasement de Londres. 218
Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur. Sur l'incertitude de l'état futur. 221
Kerker Hassan Bassa. Il se réjoüit d'apprendre qu'il doit être rappellé de Paris, & qu'il aura la liberté de joüir en Arabie de la vie champêtre. 226
son Cousin Fousi, Marchand à Astracan. Il lui fait le portrait de son Cousin Soliman, & le prie de s'en donner de garde en cas qu'il aille à Astracan. 232
Mirmadolin Santon de la valée de Sidon. Il se plaint des miseres & des chagrins de la vie humaine, & souhaite d'une maniere assez singuliere d'être hors du monde. 234
Au Kaimakam. De la paix concluë entre les Anglois & les Hollandois. Naissance d'une Princesse en France. Divertissemens faits en cette occasion. 238
A Dignet Golou. De la naissance, de la vie, & de la mort de Jesus fils de Marie. 241
A Asis Bassa. Il se rejoüit & prend courage d'aprendre que le Grand Seigneur se met en état de faire le siege de Candie. 248
Au Hasnadar Bassi, premier Tresorier de Sa Hautesse. Il se plaint de la lenteur avec laquelle les Ministres de la Porte lui répondoient, & parle de certaines disgraces qui lui étoient alors arrivées. 251
A Nathan Ben Saddi Juif, à Vienne. Il continuë de se plaindre des extrêmitez où la malice des hommes l'avoit jetté. Son emprisonnement à la Bastille, & sa résolution avec laquelle il avoit triomphé du dépit & de l'envie. 255
Au venerable Moufti. Pour se consulter sur la maniere avec laquelle il devoit en user en cas qu'il fût découvert. Il daube le genre humain qu'il accuse d'avoir prodigieusement de-

generé. Il parle en paſſant de certaines gens qui vouloient ruïner ſon crédit à la Cour. 257
A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur. Relation agreable d'un monſtre né dans les Païs-Bas. 263
A Nathan Ben Saddi Juif, à Vienne. Il l'exhorte à fomenter les troubles d'Hongrie. 267
Au Grand Viſir. Des avantages que les Turcs pouvoient tirer des troubles d'Hongrie. 272
Au Seliſtar Aga ou Porte-Cimeterre du Grand Seigneur. Mort de la Reine de Pologne, & du Pape Alexandre VII. Progrés des François en Flandres. 273
A Dignet Golou. Sur ce qu'il avoit rencontré Dajar autrefois ſa Maîtreſſe. 275
A Peſteli Hali ſon frere, Grand Maître des Doüanes &c. Diverſes remarques ſur les femmes tirées des Rabins, & autres Auteurs Hebreux. 280
Au même. Perfidie de Soliman. Lâcheté qu'il avoit faite à Fatima, fille d'Uſeph oncle de l'Eſpion. 289
Au Vicaire du Moufti. Election de Clement IX. aprés la mort du Pape Alexandre VII. Paralelle des Papes & des anciens Pontifes Romains. Pouvoir, puiſſance, & autorité des premiers. 292
A Nathan Ben Saddi, Juif à Vienne. Converſion de Sabbati Sevi, le ſoi diſant Meſſie des Juifs, à la foi Mahometane. 296
A Dignet Golou. Il lui mande la mauvaiſe foi de Dajar, & lui apprend comment il a ſçû que c'étoit ſon mari qui avoit voulu le poignarder de nuit dans les ruës de Paris, & qui le fut lui-même. 304
Au Kaimakam. Arrivée du Cardinal Duc de Vendôme à la Cour de France en qualité de Legat *à Latere*. Troubles en Portugal. 307
A Abdel Melec Muli Omar, Preſident du Co-

lege des Sciences, à Fez. Il le remercie de son nouveau Sistême des Cieux, en loue l'exactitude, & le solicite à reformer la Geographie. 307
A Osman Adroneth, Astrologue du Sultan. Du Sistême de Copernic. 313
Au venerable Moufti, Protecteur des Sciences. Il lui recommande avec humilité de faire recueillir une histoire complette du monde, des plus anciens & sinceres Auteurs, & de la faire rediger en Annales depuis le commencement du monde jusqu'à l'Empereur regnant. 318
A Mehemet Eunuque, relegué au Grand Caire. Il prend part à ses souffrances, & l'exhorte à ne pas s'abandonner aux affreuses idées de la mélancolie. 324
A Mohammed l'illustre Hermite du mont Uriel en Arabie l'heureuse. Il s'oppose à Aristote & aux Peripateticiens, qui soûtiennent que la vertu consiste dans la mediocrité, & soûpire toûjours aprés la retraite & l'abstinence. 330
A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. Etat present de l'Empire d'Allemagne. Caractere des Allemans. Horrible Epitaphe de Frederic beau-frere de l'Empereur Sigismond, qu'il écrivit de sa propre main sur son lit de mort. 337
A Nathan Ben Saddi Juif, à Vienne. Il blâme la conduite des Mécontens d'avoir entrepris d'empoisonner l'Empereur & de brûler son Palais. Il l'exhorte à la moderation & à la neutralité. Des Comtes de Serin, Frangipani, & Totembac, 341
A Pesteli Hali son frere, Grand Maître des Doüanes, &c. Il lui apprend le mariage d'Oucoumiche sa mere avec le Juif Echimilia, & en même tems sa mort subite. 344
Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. Richesse & abondance de l'Allemagne,

tant naturelle qu'aquise par le commerce des Etrangers. 347
A Hebatolla Mir Argun, Superieur du Convent des Dervis à Coigni en Natolie. Il lui envoye la relation de la vie de saint Jean-Baptiste, & explique le mot de Sauterelles. 350
Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. Des grands préparatifs que faisoient les Chrétiens pour le secours de Candie. De la triple alliance. Naissance de l'Infante de Portugal. Nouvelle description de l'Italie. 357
Au même. Gouvernement des Païs-Bas donné à Dom Jean d'Aûtriche. Pourquoi le Pere Nitard n'agissoit pas de bonne foi avec ce Prince. Son caractere. 362
A Hebatolla Mir Argun, Superieur du Convent des Dervis à Coigni en Natolie. Religieuse retraite du Roi de Pologne, qui avoit été fait Abbé de l'Abbaye de Saint Germain. 365
A Useph Bassa. Mort du Cardinal Duc de Vendôme, d'une Duchesse du même nom, & d'Henriette Marie Reine de la Grand' Bretagne, & Epouse de Charles I. Arrivée du Roi de Pologne & du Prince de Toscane à la Cour de France. 371
Au Kaimakam. De l'arrivée de Soliman Ismaël Mutafaraca à la Cour de France avec des lettres du Grand Seigneur pour le Roi. Caractere de cet Envoyé, & son éloge. Peste à Soissons. Tremblement de terre en Sicile. 374
A Mehemet Eunuque, relegué au Grand Caire. Pour lui conseiller de ne point s'attrister & de voyager. 379
Au même. Il poursuit sur le même ton, & l'exhorte pressamment de quitter l'Egipte, & de voir le reste de l'Egipte. 383
Au venerable Moufti protecteur des sciences & des beaux arts. Abregé historique des Monarchies des Assiriens, des Babiloniens &

des Perses. 387
A Mirmadolin Santon de la valée de Sidon. De la vanité & insuffisance de la Religion exterieure. Du renoncement au monde. 395
Au Seliċtar, ou Porte-Cimeterre du Grand Seigneur. D'une excellente Comedie joüée devant le Roi & la Reine de France dans le tems du Carnaval. De la paix concluë entre les François & les Algeriens. Conquête de la Lorraine. 398
A son Cousin Fousi Marchand à Astracan. Pour le détourner de la mélancolique résolution qu'il avoit prise de se faire Hermite, Faquir, ou Dervis. De Jich Rend Hu Philosophe Indien, & de son habitation. 401
Au Chiaoux Bassa. Arrivée d'un Ambassadeur Afriquain à la Cour de France. 407
A Mohammed l'illustre Hermite du Mont Uriel en Arabie. Il soûtient & tâche de prouver que les bêtes ont une espece de raison & de connoissance. 411
A Zeidi Alamanzi, Marchand à Venise. Ayant eu avis qu'il avoit ordre de voyager en Italie, il lui donne des conseils sur cela. 415
A Dignet Golou. D'un accident surprenant & bizare arrivé à l'Espion. 420
A Sephat Abercromil, Vanni, Effendi, Prédicateur du Sultan. Des Quietistes, & de la maniere dont leur doctrine étoit reçûë en Europe. L'Espion paroît avoir pour elle des sentimens bien favorables, & soûtient que toutes les Religions du monde l'ont approuvée. 424
A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur. Il soûtient l'immortalité de l'ame, & fait delà une disgression où il traite des choses naturelles. 429
Au Moufti. Continuation des évenemens remarquables arrivez sous la Monarchie des Perses. Mot memorable que Darius dit en mou-

rant. 435

A Pesteli Hali son frere, Grand Maître des Doüanes, &c. Il l'exhorte à ne pas se décourager quoique son fils soit de complexion amoureuse, & qu'il fasse societé avec des Marchands & des Voyageurs étrangers. 443

A Codarafrad Cheik, homme de Loi. D'un Hugnenot qui avoit assassiné un Prêtre disant la Messe dans l'Eglise de Nôtre-Dame à Paris. Sa punition. 449

Fin de la Table.

